Lucien Febvre (1878-1956)

historien français, fondateur de l'École des Annales qu'il a fondée avec Marc Bloch.

(1996)

“Honneur et Patrie”

Une enquête sur le sentiment d'honneur
et l'attachement à la patrie.

Cours professé au Collège de France en 1945-45 et 1947.

Un document produit en version numérique par Réjeanne Brunet-Toussaint,
bénévole, Chomedey, Ville Laval, Québec,
Courriel: rtoussaint@aei.ca

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf., .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES](#).

Cette édition électronique a été réalisée par Réjeanne Brunet-Toussaint, bénévole, Chomedey, Ville Laval, Québec, à partir de l'article de :

Lucien Febvre (1878-1956)
historien français, fondateur de l'École des Annales qu'il a fondée avec Marc Bloch.

"HONNEUR ET PATRIE". Une enquête sur le sentiment d'honneur et l'attachement à la patrie.

Cours professé au Collège de France en 1945-46 et 1947. Texte établi, présenté et annoté par Thérèse Charmasson et Brigitte Mazon. Paris : Librairie académique Perrin, 1996, 379 pp. Collection Agora.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 12 points.
Pour les citations : Times New Roman 12 points.
Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 31 décembre 2009 à Chicoutimi,
Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.

Lucien Febvre (1878-1956)

historien français, fondateur de l'École des Annales qu'il a fondée avec Marc Bloch.

"HONNEUR ET PATRIE". Une enquête sur le sentiment d'honneur et l'attachement à la patrie.

Cours professé au Collège de France en 1945-46 et 1947. Texte établi, présenté et annoté par Thérèse Charmasson et Brigitte Mazon. Paris : Librairie académique Perrin, 1996, 379 pp. Collection Agora.

LUCIEN FEBVRE

[Retour au sommaire](#)

Lucien Febvre est né à Nancy en 1878. Normalien, agrégé d'histoire, auteur d'une thèse sur Philippe II et la Franche-Comté, il est professeur aux facultés de lettres de Dijon et de Strasbourg, puis au collège de France à partir de 1933. Son enseignement s'oriente bientôt vers une dénonciation de "la grande histoire", événementielle et érudite, et la défense d'une histoire attentive aux travaux et au quotidien de tous les hommes. Dès lors, son oeuvre va intégrer les résultats empruntés à d'autres sciences humaines : la géographie avec *La Terre et l'évolution humaine* ; l'évolution des mentalités telle qu'elle s'exprime à travers la littérature, avec, entre autres, *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle*, *La religion de Rabelais* (1942). À cet égard, il peut être considéré, avec Marc Bloch, comme le fondateur de l'école française d'histoire, incarnée par la VI^e section de l'École des hautes études et la célèbre revue des " Annales ". Membre de l'Académie des sciences morales et politiques en 1949, il prend part, après la guerre, à la création du C.N.R.S et lance la *Revue d'histoire de la Seconde Guerre mondiale*. Il décède en 1956 à Saint-Amour (Jura), après avoir dessiné, par une oeuvre riche et féconde, les chantiers de l'historiographie contemporaine.

SOMMAIRE

[Lucien Febvre](#)

Sommaire

[Quatrième de couverture](#)

[Préface](#), par Charles Morazé

[Introduction](#), par Thérèse Charmasson et Brigitte Mazon

[Principes d'édition](#)

HONNEUR ET PATRIE

« [Honneur et Patrie. Préface](#) », vers 1955.

[Avant-propos \[2\]](#)

« [Honneur ou patrie ?](#) ». [Notes de cours](#) 1945-1946

Leçon I.	Le sujet. Quelques définitions
Leçon II.	Définitions théoriques ou histoire des mots ?
Leçon III.	Honneur pour le moraliste
Leçon IV.	Analyse du sentiment de l'honneur
Leçon V.	Les origines
Leçon VI.	Fidélité, serment, honneur
Leçon VII.	L'honneur dans <i>La Chanson de Roland</i>
Leçon VIII.	Chansons de geste, Froissart, Bayard
Leçon IX.	L'honneur au XVI ^e siècle : Rabelais, Thélème, Montaigne
Leçon X.	<i>Le Cid</i>
Leçon X bis.	[Bossuet]
Leçon XI.	Honneur, Vertu : de Bossuet à Montesquieu
Leçon XII.	La Patrie
Leçon XII bis.	[Patrie, nation, État, XVII ^e -XVIII ^e siècle]
Leçon XIII.	[Dernière leçon] Messieurs

[Notes de cours, 1946-1947](#)

[Patrie et sentiment national]

COMPLÉMENTS À L'ÉDITION

[« Honneur, ou Patrie ? ». \[Avant-propos 1\], 1947](#)

[« Honneur, Patrie : conception du livre » : notes de travail](#)

[« Honneur-Patrie » Notes de travail, inventaire](#)

[Résumés des cours au Collège de France](#)

[Notes bibliographiques](#)

[« Honneur et Patrie. Préface », Avant-propos \[2\]](#)

« Honneur ou patrie ? ». Notes de cours 1945-1946

Leçon I.	<u>Le sujet. Quelques définitions</u>
Leçon II.	<u>Définitions théoriques ou histoire des mots ?</u>
Leçon III.	<u>Honneur pour le moraliste</u>
Leçon IV.	<u>Analyse du sentiment de l'honneur</u>
Leçon V.	<u>Les origines</u>
Leçon VI.	<u>Fidélité, serment, honneur</u>
Leçon VII.	<u>L'honneur dans La Chanson de Roland</u>
Leçon VIII.	<u>Chansons de geste, Froissart, Bayard</u>
Leçon IX.	<u>L'honneur au XVIe siècle : Rabelais, Thélème, Montaigne</u>
Leçon X.	<u>Le Cid</u>
Leçon X bis.	<u>[Bossuet]</u>
Leçon XI.	<u>Honneur, Vertu : de Bossuet à Montesquieu</u>
Leçon XII.	<u>La Patrie</u>
Leçon XII bis.	<u>[Patrie, nation, État, XVIIe-XVIIIe siècle]</u>
Leçon XIII.	<u>[Dernière leçon]</u> Messieurs

[Notes de cours, 1945-1946](#)

[LE MANUSCRIT RETROUVÉ](#), présentation par Thérèse Charmasson

QUATRIÈME DE COUVERTURE

Les idées, les arts, les sociétés.

[Retour au sommaire](#)

Honneur et patrie : le conflit Possible entre les deux notions suscita chez Lucien Febvre une série de réflexions sur "ce très grand sujet, l'un des plus poignants, écrit-il, qu'un Français puisse, au lendemain des quatre années de nuit et d'éclairs, se proposer d'examiner, avec sa raison, avec, aussi, son cœur fraternel ; l'un des plus considérables que ce Français puisse, s'il est historien, se proposer d'éclairer par l'Histoire."

C'est dans "La Chanson de Roland", Rabelais, Montaigne, Corneille, Bossuet, Stendhal et dans ses convictions propres que Lucien Febvre ira chercher ce que commandent à la fois le sentiment de l'honneur et l'attachement à la patrie. Inspiré par l'épisode tragique du sabordage de la flotte à Toulon à l'automne 1942, retrouvé au hasard dans un grenier par François Furet, ce texte constitue un témoignage irremplaçable, particulièrement émouvant, du travail de l'historien, en même temps qu'une méditation toujours d'actualité.

Également chez Pocket : "Combats pour l'Histoire".

PRÉFACE

par Charles Morazé

[Retour au sommaire](#)

Heureux les passionnés d'histoire, heureux de pouvoir lire ce texte, ses ratures ou ajouts, et les lignes inachevées d'un historien qui subordonna son talent naturellement aisé et un savoir rendu immense par l'étude aux exigences scrupuleuses que la recherche de l'authentique dicte à la conscience morale.

Le destin de ces pages, enfouies sous des liasses étrangères, mises en caisses et en cave, transportées par mégarde dans un grenier lointain où le sort les fit retrouver, fait penser au destin de ces messages dont la postérité transfigure le souvenir, faute d'évaluer la portée mystérieuse de l'inachèvement. La durée d'une génération, presque deux, s'écoula entre le moment d'une inadvertance et celui des retrouvailles. Suffit-elle, cette durée, à rendre mieux audibles des propos qu'en des temps révolus un auteur s'adressait d'abord à lui-même ? L'honneur, la question est de tous les temps ; la patrie, la question est de tous les hommes.

De ces chapitres, le dernier voulait peut-être conclure ; le premier, en forme d'avant-propos, s'offre comme le seul entièrement rédigé, et même selon deux versions différentes. Eh quoi ? dira-t-on, Lucien Febvre disposa de plus de dix ans, et pourtant son écriture si prompt ne vint à bout que de la seule introduction ? Mais n'est-ce pas qu'énoncer des problèmes jette moins d'embarras que de proposer des aperçus de réponses ? Et si Lucien Febvre s'y reprit à deux fois, n'est-ce pas que s'interroger sur de si graves sujets demande déjà un tel surcroît de précautions ? Ici, chaque mot compte et la moindre nuance mérite attention.

Voyons donc ce qu'il en est, en comparant la première version de l'avant-propos (« Honneur, ou Patrie ? ») à la seconde (« Honneur et Patrie »), distante de plusieurs années.

Trois lignes, trois commentaires : dans la seconde version, l'adjectif « pure » qualifie « histoire ». Si le titre - « Honneur et Patrie » - n'y suffisait pas, les développements suivants nous feraient comprendre que la pure histoire objective l'essentiel ; pour variées que se présentent, sous la férule des événements, les manifestations de sentiments ou d'émotions, l'homme demeure l'homme. La troisième ligne de ce premier paragraphe, de brièveté significative, n'autorise pas d'échappatoire. Dans la première version, Lucien Febvre évoque « la curiosité éveillée par la vie » ; six mots que la seconde ne retient pas : tant Lucien Febvre conçoit le peu que vaut cette banale curiosité quand on la compare au prix que vaut « une méditation engagée par la mort ». Lucien Febvre, encore en pleine force, n'entreprenait pas son propre compte à rebours : engagements, morts, il y pense comme à ceux des soldats dont le destin l'émeut, comme à ceux de Marc Bloch, le compagnon respecté, qu'il ne nomme pas, dont le martyr voua son survivant aux regrets de si grandes espérances perdues.

Car, en ce « triste jour de 1942 » qui inspire brusquement « l'idée de ce livre », Marc Bloch vivait toujours, et plus ardemment que jamais. Il n'y a donc pas lieu, en cette date, d'en faire mention sous peine d'anachronisme, même si, après délai et à la réflexion, ce sera bien à partir de la mort - de toutes les morts - que la méditation appellera l'historien aux missions que le passé lui dicte.

La seconde version conserve l'essentiel de la première, mais l'épure, en bannit ce qui donnerait à l'historien des airs de s'ériger en juge. Cette seconde version conserve « nos fils et nos frères » ainsi que le « salut de la patrie » ; mais il rejette « cyniques calculateurs » et « astuce hypocrite ». Ce second texte conserve tout au long une « étonnante prédication de déchéance », mais cesse de l'introduire par un « hélas » accusateur.

Que de scrupules et que de minutie dans la pesée de ce qu'il faut ou ne faut pas dire ! Est-ce cela que la pure histoire requiert de l'historien se devant de trouver le mot juste en s'interdisant d'être juge ?

Derrière trois mots qu'écrivit Lucien Febvre s'en pressèrent trente, dont il ne retint qu'un décime. Une tension si extrême fait sourdre une fatigue dont un temps

de repos éliminera les poisons, repos dont Lucien Febvre profite pour se livrer aux jeux de métaphores brillantes ou d'évocations libératrices. Son style nous gratifie alors d'un « saint Michel, svelte et droit sous son armure niellée » ou bien d'un temps qui « soude à la longue au fond des fosses humides dans les tombes de la préhistoire tant d'objets séparés dont la rouille ne fait plus qu'un seul bloc ». Et voilà que cette récréation devient une re-crédation, car enfin ces objets soudés ne sont autres justement qu'« Honneur-et-Patrie ». Et quand un passé si lointain fait surface, Lucien Febvre le nettoie et constate que ces deux « grands mots » n'ont pas toujours été conjoints. L'ouvrage s'en trouve alors orienté sur ces deux lancées : l'honneur d'un côté et la patrie de l'autre.

Pour faire contraste, imaginons un historien moins soucieux de pure histoire. Il dirait que le 8 novembre 1942, les Alliés du pacte Atlantique débarquent en Afrique du Nord, bousculant les contre-attaques vichystes. Il ajouterait que, en conséquence, Hitler ordonne le *Durchmarsch* et jette ses moteurs vers Toulon, où la flotte, plutôt que de devenir captive, se saborde.

Chacun sait la vivacité des coups d'œil que Lucien Febvre jetait sur cartes et mappemondes, ainsi que l'intérêt passionné qu'il portait aux tracés suivis par les stratèges. Mais est-il besoin pour cela d'avoir tant fouillé les champs d'histoire pendant soixante années ? Quand on a tant sondé, creusé, fait jaillir, c'est d'une bien plus grande affaire qu'il s'agit ; c'est l'affaire des frères ennemis et sa grande interrogation.

« Voilà ce que je me demandais, ce triste matin de 1942 où j'appris d'une mère raidie dans sa douleur, qu'un de ses fils venait de mourir pour défendre ce que son frère travaillait à détruire, au prix de son sang lui aussi, s'il le fallait ». Deux fils comme tant d'autres dont chacun dans son camp se bat pour exterminer l'autre, parce qu'il y va de l'honneur pour s'offrir soi-même en « oblation ».

Le mot oblation surgit dans l'un et l'autre texte. La seconde version - plus épique au début et plus tragique ensuite - amène plus directement le passage qu'il reproduit presque tel quel pour consacrer par la même oblation l'honneur et la patrie. « Faiblesses, calculs, impuretés, s'il y en eût, la mort a tout purifié. Aux hommes qui se donnent, l'oblation finale restitue leur grandeur. » Lucien Febvre, sans le dire mais non sans qu'il le sache, préfère à « sacrifice » le mot dont l'Église réservait l'usage, depuis le *XIIe* siècle, à la célébration du Crucifié.

Non-croyant, l'historien de la pure histoire reconnaît dans cette oblation le paradigme suprême de tous les sacrifices. « Point d'homme », enchaîne-t-il pour annoncer ce qui incombe à l'historien, « qui ne trouve en son cœur quelque moyen de se dépasser lui-même. Point d'homme, à de certaines heures, qui n'entende lui aussi ses voix ».

N'est-ce pas quand elle est née d'une « méditation engagée par la mort » - et, finalement, à cette seule condition - que l'histoire s'élève en toute pureté ?

Au cours des pages de l'une et de l'autre version, Lucien Febvre tourne et retourne maintes images qui lui viennent du passé, du passé de son pays de naissance. Tout autant il égrène, sans en adopter aucune, des définitions cartésiennes ou juridiques de ces « grands mots » qui, en effet, n'en peuvent avoir.

Et comme il lui faut quand même mettre un terme à cet avant-propos révélateur, c'est encore le sacrifice suprême qu'il héroïse. Aux côtés de Vercingétorix, le rassembleur infortuné des Carnutes vaincus que César « injurie bassement, vilainement », Lucien Febvre range les défenseurs de places indéfendables, eux aussi « pendus haut et court avec ignominie » parce qu'ils avaient voulu sauver l'honneur.

Lucien Febvre ne cherche pas sa problématique du côté des prix et des quintaux ou des engins de guerre et des effectifs. L'auteur d'*Au cœur religieux du XVI^e siècle* trouve sa problématique dans le « As-tu du cœur ? » de Don Diègue et situe autour de cette question « l'élan qui jette l'homme dans les bras de la femme [...] qui lie le fils à sa mère et, à travers elle, aux autres fils, ses frères ». Ajoutons à ces élans ceux qui ramènent au sol natal, « cil des plaines » et « cil des montagnes », et nous voici dans le cristal de la pure histoire : dis-moi pour qui, pour quoi tu te sens prêt à livrer ton sang ou risquer ta vie et je te dirai ce qu'est ton honneur, ta patrie.

À relire les deux versions de l'avant-propos d'*Honneur et Patrie*, des détails de correction pourraient faire croire que Lucien Febvre condamna d'abord ce qu'il excusa ensuite. À y regarder de plus près, on peut penser que l'historien, « qui n'est pas un juge », commença par valoriser la discipline avant de considérer qu'en tel cas l'indiscipline eût mieux valu.

Cette problématique, cette méthode, Lucien Febvre eût pu les appliquer à l'élucidation d'autres emblèmes. Il le fit, d'ailleurs, bien que pour ainsi dire de biais, à propos de Luther ou de Calvin, de Rabelais ou de Marguerite de Navarre.

Cet ouvrage, que son style eût transformé en chapitres soigneusement écrits, nous est laissé ici sous forme de schémas de leçons non « écrites » tenant compte chacune de toutes les autres, mais seulement préparées une à une, à partir d'un plan rapide et modifiable dans la mesure où ce qu'on crût pouvoir exposer en une heure débordera sur l'heure suivante ; schémas, donc, qui laissent place à l'improvisation en fonction du public, peut-être, mais sûrement en fonction de ce que la chose dite inspire instantanément de considérations complémentaires, supplémentaires et parfois conclusives au point d'infléchir le cours - au moins partiel - du raisonnement. Lucien Febvre aimait parler d'« histoire vivante » ; il nous laisse en ces pages tantôt un squelette, tantôt les éléments d'un squelette qui achèveront de s'articuler à mesure qu'ils se recouvriront de chair.

Qu'en lisant ce que nous laissa Lucien Febvre, nous laissions notre imagination et nos savoirs acquis poursuivre, et selon le talent et *l'ingenium* propres à chacun, compléter cette oeuvre de vie, et celle-ci deviendra un peu la nôtre, mais demeurera toujours principalement celle que son engendreur procréa. Ouvrage inachevé, *Honneur et Patrie* nous confronte au mystère de l'inachèvement, mais il nous offre aussi une grâce, celle de poursuivre l'inachevable.

Au lendemain d'une crise d'angor, Lucien Febvre se disait et disait : « mon livre est fait ». Bien sûr qu'il était fait, puisque nous le reçûmes en héritage du coeur éclaté qui nous le légua.

Charles MORAZÉ.

INTRODUCTION

par Thérèse Charmasson et Brigitte Mazon

[Retour au sommaire](#)

« Honneur et patrie », tel était le thème des deux cours professés par Lucien Febvre au Collège de France en 1945-1946 et 1947. Ce fut aussi le titre d'un livre en gestation pendant dix ans et auquel Lucien Febvre semble s'être consacré pendant les derniers mois de sa vie.

Le texte que nous présentons aujourd'hui n'est toutefois pas le manuscrit d'un livre plus ou moins achevé par son auteur, mais les notes à partir desquelles il pensait écrire cet ouvrage.

Ce dossier a connu une étrange destinée. Il a été retrouvé au sein des archives de la présidence de la VI^e section de l'École pratique des hautes études (EPHE), égarées et oubliées pendant plus de vingt ans dans un grenier du château normand d'Alexis de Tocqueville. C'est à la suite d'une erreur de déménagement que les archives de Fernand Braudel, secrétaire puis président de la VI^e section de l'EPHE, ont été transportées en août 1966 au château de Tocqueville. Le comte Jean de Tocqueville avait en effet demandé alors la restitution d'ouvrages de son ancêtre confiés à l'historien Peter Mayer, ouvrages qui, semble-t-il, avaient été déposés dans une cave des locaux occupés par la VI^e section, rue de la Baume. Les déménageurs ayant emballé indifféremment livres et archives entreposés dans ces lieux, trois caisses de documents de la présidence de la VI^e section furent par erreur envoyées au château de Tocqueville où elles demeurèrent, ignorées de tous, pendant une vingtaine d'années.

La présence de ces caisses au château de Tocqueville a été signalée à Brigitte Mazon, chargée des archives de l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), qui a succédé à la VIe section, par François Furet, alors président de l'École, en 1987. Brigitte Mazon identifia, dans ces documents recouverts d'une couche de livres de la Fondation Rockefeller, les archives du deuxième président de la VIe section, Fernand Braudel.

Au sein de ces dossiers se trouvait, placé à l'intérieur d'une chemise portant le nom de Marc Bloch (« Marc Bloch. Manuscrit tapé »), elle-même insérée dans une autre chemise intitulée « Mélanges Lucien Febvre », ce manuscrit de Lucien Febvre ¹. Ces *Mélanges* ayant été publiés en 1953, le dossier a donc pu être considéré comme celui d'une affaire classée ². Rien n'identifiait de l'extérieur le contenu réel de la liasse aux yeux de la personne qui fut chargée de ranger, probablement en 1959, lors du déménagement de la VIe section de la rue de Varenne vers la rue de la Baume, une série de dossiers selon leurs intitulés.

Les différentes strates de documents et d'hommes qui ont entouré la découverte de ce manuscrit nous amènent à interpréter le hasard en destin. Marc Bloch, Lucien Febvre, Fernand Braudel, François Furet, quelle étonnante filiation dans les hasards de cette perte et de cette re-découverte.

Cet étrange destin se double d'une référence supplémentaire, quoique secondaire, celle de l'Amérique. Dans l'évocation de l'événement majeur qui, en 1942, provoqua chez Lucien Febvre le choc et la cristallisation de sa pensée sur ces thèmes de l'honneur et de la patrie, l'Amérique est présente : c'est le débarquement des Alliés en Afrique du Nord et le déchirement des hommes, d'une nation, à la croisée des chemins. Lucien Febvre fait en effet allusion dans son avant-propos au double sort des fils d'Henriette Psichari, secrétaire de *L'Encyclopédie française*, dont l'un, officier de marine, est mort devant Oran le 8 novembre 1942, lors du débarquement des troupes américaines, et l'autre, officier de carrière, a suivi la colonne Leclerc à la suite de l'appel du 18 juin 1940 ³.

¹ La chemise intitulée « Marc Bloch. Manuscrit tapé » porte au verso : « Marc Bloch. Évolution économique et problèmes sociaux en France aux 14e et 15e siècles ».

² *Mélanges Lucien Febvre*, introduction de Fernand Braudel, Paris, 1953.

³ H. PSICHARI, *Des jours et des hommes (1890-1961)*, Paris, 1962, p. 199-207.

Ces événements sont, très directement, à l'origine de la réflexion de Lucien Febvre sur les thèmes qu'il aborde dès la Libération dans son cours au Collège de France : le sentiment de l'honneur et celui de la patrie, dans lesquels il identifie « les deux sources du sentiment national en France ⁴ ».

Lucien Febvre a en effet inscrit, pour l'année 1945-1946, au programme du cours qu'il professait le samedi matin au Collège de France, l'étude des deux sources du sentiment national en France « telles que les désigne la devise inscrite sur nos drapeaux : "Honneur et patrie" ⁵ ». N'ayant pu traiter cette année-là que du sentiment de l'honneur, il poursuit cette étude l'année suivante « par des leçons sur l'idée de patrie et surtout sur les manifestations réelles du sentiment patriotique en France du XVI^e au XIX^e siècle ⁶ ».

De ces cours, Lucien Febvre pensait retravailler la matière pour en tirer un livre. Il l'annonce très explicitement, et il en date l'origine : « L'idée de ce livre, d'historien et, j'espère, de pure histoire, m'est venue brusquement un triste jour de 1942. Il sera né, comme bien d'autres, d'une méditation engagée par la mort ⁷. » Après avoir posé toute une série de questions auxquelles est confronté l'historien, Lucien Febvre conclut : « Et voilà comment naquit un livre qui fut parlé au Collège de France publiquement, dès 1945, et que l'auteur a gardé dans l'ombre pendant dix ans, volontairement et par un sentiment qui se passe d'exégèse ⁸. »

Toutefois, le « manuscrit retrouvé », tel qu'il s'est présenté à nous, ne comporte de ce livre projeté que la préface, entièrement rédigée. Les autres parties de ce manuscrit sont en effet constituées par une première rédaction de cet avant-propos

⁴ En 1945, Lucien Febvre indique, dans le programme des cours pour l'année scolaire 1945-1946, que son cours du samedi matin portera sur : « Deux notions, deux sentiments : l'Honneur et la Patrie. Enquête documentaire », voir *Annuaire du Collège de France, 45^e année*, Paris, 1945, p. 168-169 ; voir le résumé du cours publié en 1946 dans : *Annuaire du Collège de France, 46^e année*, Paris, 1946, p. 150-151 ; ci-dessous, p. 267.

⁵ *Ibid.*

⁶ En 1946, Lucien Febvre, dans le programme des cours pour l'année scolaire 1946-1947, intitule son cours du samedi matin : « Recherches sur le sentiment national en France », voir *Annuaire du Collège de France, 46^e année*, Paris, 1946, p. 187 ; voir le résumé de ce cours dans : *Annuaire du Collège de France, 47^e année*, Paris, 1947, p. 167-168 ; ci-dessous, p. 268.

⁷ « Honneur et patrie. Préface », avant-propos 2, ci-dessous, p. 29.

⁸ *Ibid.*, p. 32.

et des notes, classées en leçons numérotées, beaucoup moins achevées dans leur forme, et dans lesquelles nous avons identifié les notes de préparation du cours professé en 1945-1946 par Lucien Febvre au Collège de France ⁹.

Nombre d'indices permettent de penser que les deux rédactions de cet avant-propos sont séparées par une période de près de dix ans, la première pouvant être datée de 1947 et la seconde de 1955. Cette seconde rédaction, intitulée par Lucien Febvre « Honneur et patrie. Préface », représente une forme plus achevée et plus proche sans doute de ce qu'elle aurait été si Lucien Febvre en avait terminé la mise au point, et c'est pourquoi nous l'avons placée en tête de ce volume.

L'édition de cette préface est suivie de celle des notes des leçons du cours professé par Lucien Febvre en 1945-1946 et de la seule leçon retrouvée pour l'année 1947, et complétée par celle de la première rédaction de l'avant-propos primitivement intitulée par Lucien Febvre « Honneur, ou Patrie ? ».

Ce « manuscrit retrouvé » ne constitue pas toutefois la seule trace des recherches menées par Lucien Febvre sur ce thème des « deux sources du sentiment national en France » et de son projet de livre.

Ses réflexions, ses notes de lectures, organisées en dossiers suivant ce qui apparaît comme les articulations du livre qu'il projetait d'écrire, ont en effet été heureusement conservées à son domicile, et permettent d'éclairer la genèse de ce livre inachevé. Nous en donnons l'inventaire, à la suite de l'édition, ainsi que des extraits qui nous ont semblé particulièrement éclairants sur la conception que Lucien Febvre se faisait de l'honneur et de la patrie, de la nation et de l'État, et des rapports qu'ils entretiennent, conception qu'il aurait sans doute explicitée lors de la rédaction finale. Ces notes, regroupées sous le titre « Honneur, patrie : conception du livre » représentent sans doute l'état de la réflexion de Lucien Febvre lorsqu'il entreprit la rédaction de son avant-propos.

L'existence de ces différents dossiers, textes rédigés, notes de cours, notes de lecture et de travail, nous a semblé justifier une édition « critique », rendant compte de l'inachèvement même de l'œuvre de Lucien Febvre. De nombreuses ratures et reprises, dans les textes rédigés comme dans les notes de cours, l'exis-

⁹ Pour une présentation détaillée du manuscrit et des problèmes de datation qu'il pose, voir à la fin du volume, p. 353-370.

tence même de deux rédactions successives de l'avant-propos, attestent en effet de l'incessant travail de réécriture auquel se livrait Lucien Febvre et témoignent d'une pensée encore en gestation. La fidélité au texte, dans toutes ses modifications, nous a paru être le seul moyen de rester fidèle à l'esprit même de celui-ci.

Les dossiers de travail, libéralement mis à notre disposition par le fils de Lucien Febvre, Henri Febvre, que nous remercions de son aide constante, ont permis d'identifier la plus grande partie des sources de Lucien Febvre. Là encore, nous avons tenu à rendre compte des ouvrages que Lucien Febvre avait utilisés. Confrontés au texte tel qu'il nous est parvenu, ces dossiers constituent un témoignage irremplaçable sur le travail de l'historien, l'appropriation et la re-crédation qui sont au cœur même de l'écriture de l'histoire.

Thérèse CHARMASSON et Brigitte MAZON.

PRINCIPES D'ÉDITION

[Retour au sommaire](#)

Les notes manuscrites retrouvées comportent deux versions de l'avant-propos, chacune d'elles sous forme manuscrite et dactylographiée. La première leçon du cours donné au Collège de France en 1945-1946 est également partiellement présente sous ces deux formes. L'ensemble des autres leçons et des notes de travail n'existe que sous forme manuscrite. Toutefois, la transcription dactylographiée, effectuée sans doute postérieurement à la mort de Lucien Febvre (et en tout cas non revue par lui), étant souvent fautive, nous avons pris le parti de ne pas l'utiliser, et donc de ne pas en signaler les variantes, sauf cas exceptionnel.

Les deux versions de l'avant-propos, qui ont été écrites postérieurement aux leçons données au Collège de France, sont entièrement rédigées. Elles sont donc éditées telles quelles.

Les leçons (y compris la première) se présentent généralement sous la forme de notes plus ou moins rédigées, d'une lecture parfois difficile, à l'exception toutefois d'un certain nombre de passages plus écrits. Nous avons pris le parti, pour faciliter la compréhension globale du texte, de restituer les articles, auxiliaires et mots manquants. Ces ajouts, sauf les articles et certains pronoms personnels, figurent entre crochets. Les mots soulignés par Lucien Febvre (qui sont nombreux, car il ne faut pas oublier qu'il s'agit d'un texte destiné à être dit) sont transcrits en caractère gras. Les titres de livres et d'oeuvres cités dans le texte apparaissent en italique ; les citations ou les mots en langues étrangères apparaissent en italique et entre guillemets. Nous avons repris les majuscules qui figuraient dans le manuscrit de Lucien Febvre. En revanche, la ponctuation, souvent absente, a dans la plupart des cas été ajoutée par nous.

L'apparat critique, appelé par des nombres en exposant, est placé à la fin de chaque chapitre. Il signale les ratures, les repentirs et les ajouts de Lucien Febvre. Il peut comporter également quelques remarques relatives à l'état du manuscrit. Dans quelques cas est éditée, en annexe à la leçon, une première rédaction d'un passage trop long pour figurer en note.

Les notes à caractère explicatif (d'ordre essentiellement bibliographique) sont appelées par des lettres de l'alphabet placées sur la ligne entre parenthèses (en minuscules grasses, puis, si nécessaire, en majuscules grasses). Le corps de ces notes figure à la fin du volume.

Le texte a été établi par Thérèse Charmasson et Brigitte Mazon. Thérèse Charmasson a réalisé l'annotation bibliographique. Pour celle-ci, nous nous sommes efforcées de renvoyer aux éditions utilisées par Lucien Febvre lui-même, éditions citées par celui-ci dans son cours ou ses notes de travail, ou en sa possession. Lorsque nous n'avons pu identifier l'édition utilisée par L. Febvre, nous avons fait référence à une édition dont la date de publication lui aurait permis d'être utilisée par Lucien Febvre.

Deux ouvrages, utilisés de façon constante, sont toujours cités de manière abrégée.

Bibliographie de Lucien Febvre :

MÜLLER (Bertrand), *Bibliographie des travaux de Lucien Febvre établie par*, Paris, Armand Colin, 1990 (Cahier des Annales 42).

Table des Annales :

ARNOULD (Maurice A.), avec la collaboration de CHOMEL (Vital), LEUILLIOT (Paul) et SCUFFLAIRE (Andrée), *Vingt Années d'histoire économique et sociale. Table analytique des Annales fondées par Marc BLOCH et Lucien FEBVRE (1929-1948), augmentées des tables et index (1949-1951)*, Paris, Association Marc Bloch, 1953.

Lucien Febvre

HONNEUR ET PATRIE

[Retour au sommaire](#)

«HONNEUR ET PATRIE

PRÉFACE.» ¹⁰

VERS 1955.

[Retour au sommaire](#)

¹⁰ Ce titre est porté au stylo à bille bleu sur la chemise contenant ce texte ; cette chemise est constituée par la couverture d'un livre ou d'un tiré à part : M. VILLEY, *Suum jus cuique tribuens*, Milan, 1954.

«HONNEUR ET PATRIE

AVANT-PROPOS [2] ¹¹

[Retour au sommaire](#)

L'idée de ce livre, d'historien et, j'espère, de pure histoire, m'est venue brusquement un triste jour de 1942. Il sera né, comme bien d'autres, d'une méditation engagée par la mort.

1942 : nous connaissions en France, faut-il déjà le rappeler, nous connaissions d'affreux déchirements. De jeunes hommes, nos fils et nos frères, renouvelant chaque jour un même acte de foi dans ce qu'ils croyaient, dans ce qu'ils savaient être le salut de leur patrie, mouraient pour cette croyance sur des terres lointaines. Cependant, d'autres hommes, prisonniers d'eux-mêmes dans des ports de guerre qui n'étaient pour leurs chefs que des ports de diplomatie, de jeunes hommes, nos fils eux aussi et nos frères de sang, maintenus dans les voies d'une discipline qui

¹¹ Douze pages manuscrites autographes numérotées par Lucien Febvre dans le coin supérieur gauche ; ces pages sont rédigées sur papier quadrillé au stylo à bille bleu ; une partie des corrections est faite au stylo, à l'encre noire ; cet avant-propos est également conservé sous forme dactylographiée : huit pages dactylographiées ; le titre : « Avant-propos » est porté sur la première page du texte dans les deux versions, manuscrite et dactylographiée ; le texte édité ici apparaît comme la seconde rédaction de l'avant-propos au livre que L. Febvre projetait d'écrire ; pour la datation, voir ci-dessous, p. 360-362.

risquait à chaque minute de déboucher sur la trahison, d'autres Français paraissaient accueillir sans révolte d'étonnantes prédications de déchéance ; et quand, incapable d'en réinventer les thèmes, je veux me représenter ce qu'elles durent être dans leur plus haute tenue, je relis cette déclaration qu'un vieil homme désintéressé, un universitaire, signe de son nom en cette même année : « Nous avons un chef ; il ne nous appartient ni de discuter, ni de juger, ni même d'approuver (car l'approbation implique une certaine liberté critique) les choix qu'il fait, les directives qu'il donne ; nous n'avons qu'à le suivre, les yeux fermés, dans un paroxysme d'obéissance, de discipline et de fidélité (a). »

Pourquoi ? Comment ? Les mots de l'historien, qui n'est pas un juge.

Car je ne le dirai jamais trop : ce livre est d'histoire, et non d'inquisition. Laissons saint Michel, svelte et droit sous son armure niellée, peser dans sa balance les âmes qui frémissent et qui tremblent. Faiblesses, calculs, impuretés s'il y en eût, la mort a tout purifié. Aux hommes qui se donnent, l'oblation finale restitue leur grandeur. Mais c'est l'oblation même qu'il convient d'expliquer. Et l'explication, n'est-ce point à l'historien de la fournir ? Voilà ce que je me demandais, ce triste matin de 1942 où j'appris d'une mère raidie dans sa douleur qu'un de ses fils venait de mourir pour défendre ce que son frère travaillait à détruire, au prix de son sang, lui aussi, s'il le fallait (b).

Point d'homme, à un certain niveau d'humanité, qui ne trouve en son cœur quelque moyen de se dépasser lui-même. Point d'homme(s), à de certaines heures, qui n'entende lui aussi ses voix. Les sacrifiés de 1942, quand, en 1940, en 1941, ils se trouvèrent à la croisée des chemins, quand, sans hésiter ou au terme de silencieux débats, ils choisirent, ou se laissèrent imposer l'une des deux routes : quelles voix écoutèrent-ils, hors d'eux-mêmes et en eux ?

On dit, un peu vite : les mots, les maîtres mots, ici et là, étaient les mêmes. Fidélité, discipline, honneur, courage, patrie : le compagnon de Leclerc dans son épopée saharienne écoutait ces voix résonner en lui, comme les entendit, à l'heure du sacrifice, l'enseigne de Darlan. Honneur, patrie : ces mots jumelés que le marin lisait, chaque jour, sur la passerelle de son navire et le soldat au cœur de son dra-

peau, pour les uns comme pour les autres n'étaient-ils pas lourds du même sens ? Mais précisément, c'est là tout le problème.

Honneur, Patrie, ces deux termes que le temps a soudés, comme il soude à la longue au fond des fosses humides dans les tombes de la préhistoire tant d'objets séparés dont la rouille ne fait plus qu'un seul bloc, ces deux mots devenus rituels, signifiaient-ils vraiment la même chose dans ce qu'il faut bien nommer les deux camps ? Évoquaient-ils les mêmes idées, remuaient-ils le même fond de sensibilité, provoquaient-ils chez les Français des deux obédiences les mêmes réactions ? Certes, qui les lit en temps de quiétude est bien excusable de les prononcer tout d'un trait, sans prêter l'oreille au son que rend chacun d'eux pris à part. Mais en temps de crise et d'inquiétude ? Ne retrouveraient-ils point alors, ces deux mots associés, ne retrouveraient-ils point une liberté d'action parfois antagonique, un dynamisme propre dont le mariage n'aurait pas eu raison ? Et d'instinct, ceux-ci, dans l'un des camps, n'auraient-ils pas mis l'accent plus fortement sur le premier, et ceux-là, dans l'autre camp, sur le second ?

Engagée dans cette voie, la réflexion ne pouvait que nous ramener au passé. Là où se sont nourries les racines du présent. Et voilà comment naquit un livre qui fut parlé au Collège de France publiquement, dès 1945, et que l'auteur a gardé dans l'ombre pendant dix ans, volontairement et par un sentiment qui se passe d'exégèse. Pour définir son espèce, je ne parlerai pas d'objectivité : mot pédant, mot barbare, qui n'est pas de chez nous. Encore moins parlerai-je de probité : les improbables seuls songent à se recommander de cette vertu que nos pères (dès lors qu'il ne s'agissait point d'argent) avaient quelque tendance à juger subalterne : « la vertu des pauvres » notait, au XVIII^e siècle, dans son fameux recueil de synonymes le bon abbé Girard (c). Je finis donc cet avant-propos comme je l'ai commencé : j'essaierai, dans tout le cours de ce livre, d'être et de rester un historien.

I

Questions préalables

Par quoi commencer ? Par de bonnes définitions, à la fois ingénieuses et bien étudiées ? C'est la vieille méthode française, que, pour mieux l'honorer, on baptise de cartésienne. « Qu'est-ce que l'Art ? », se demande Paul Valéry en tête d'un volume de *L'Encyclopédie française* consacré aux lettres (d). Et de la même façon, en tête du volume dédié à la Mathématique : « Qu'est-ce que le nombre ? » s'interroge Hadamard (e). Quand nous le saurons, tout deviendra facile : nous n'aurons plus qu'à déduire correctement.

Ici, tout le long de ce livre, nous allons parler d'**États** et de **Nations**. Demander au départ à de solides définitions de nous fixer, une fois pour toutes, sur le sens de ces mots, [c'est une] tentation, mais de celles à quoi ne peut céder un historien digne de ce beau nom. Car ce fleuve, le langage, qui ne cesse de ronger ses bords et de charrier au fond de son lit les alluvions les plus diverses, comment prétendre le fixer ? Plaisants propos, [que] ceux des juristes qui nous disent : « L'État, c'est ceci, et la Nation, cela. » Ils sont là, le centimètre à la main : « Tour de taille, tant... Largeur d'épaules, tant... ! » Le vêtement fini, cri de triomphe : « Comme il tombe juste ! » Mais qu'est-ce donc qui tombe ?

En termes bien pesés, ces hommes ont défini leur pensée du moment, leur pensée sur l'État, sur la Nation. Ils ont trouvé leur définition bonne parce qu'elle s'ajustait à la réalité qu'ils tenaient sous leurs yeux ! Vingt ans plus tard, s'ils se relisent, ils seront moins satisfaits de leur effort, comme le tailleur de son vêtement, non parce que la mode aura changé, mais c'est le client qui aura maigri ou grossi.

Pareillement, tout au long de ce livre, nous allons parler de sentiments. Nous allons voir des hommes suivre de préférence les conseils de l'honneur ou les appels de la patrie. Et donc, si nous étions des moralistes, notre premier souci devrait être de définir le sentiment de l'honneur, de définir le sentiment de la patrie. Si nous étions : mais nous sommes des historiens, autant dire les exégètes du changement ; à notre gré, rien de ce qui est matière d'histoire n'échappe aux exi-

gences du temps qui déplace tout ; du milieu qui se modifie sans trêve ; de l'être humain qui ne demeure jamais identique à lui-même. Et donc : quand nous disons **Nation**, cette prise de conscience d'un passé traditionnel par des groupes assemblés, de gré ou de force, dans un même cadre et subissant le pétrissage quotidien de la vie en commun ; quand nous disons **État**, cette armature, cette mécanique étrangère à toute exigence morale, indifférente à toute prise de conscience sentimentale, à tout ce qui ne sert pas uniquement à son fonctionnement, à ses réussites techniques, à ses fins qui justifient les moyens ; quand nous jetons, peut-être, entre la Nation et l'État, le pont branlant de la Nationalité, de cette **Nationalité** qui fait de chacun de nous, Français nés en France de parents français, le porteur d'espérances communes à tous les Français, liés dans le bonheur et dans le malheur au sort commun de leur collectivité ; encore, quand nous prononçons le mot **Patrie**, et que ce mot évoque en nous l'objet d'une des multiples formes de l'amour, ou bien, quand nous nous référons au sentiment toujours vivant de l'**Honneur**, tel qu'il vit dans nos coeurs au milieu du XXe siècle, avons-nous, quand nous nous croyons au clair sur le sens précis de ces notions apparentées mais si fortement distinctes ; avons-nous appréhendé des réalités immuables depuis des siècles ? Tout au plus avons-nous analysé la façon dont, vers 1950, nous revêtons de caractères transitoires des notions qui n'ont cessé de changer au cours des temps, à l'intérieur des diverses civilisations et qui changeront encore, qui changent déjà sous nos yeux, si bien que, sous la pression d'expériences nouvelles, nous devons modifier notre vue du monde, ou bien nous établir dans l'absurdité (f).

Non, la **définition théorique** n'est pas de grand secours pour nous, historiens. Elle n'existe à vrai dire qu'en dehors de nos études. Ce qui vaut pour nous, c'est l'**histoire du mot**, faite avec précaution. Savoir que tel mot est vieux dans la langue ou qu'au contraire, il n'y a fait que récemment son apparition, que nos pères, nos grands-pères tout au plus l'ont engendré pour leur usage, voilà qui ne nous est pas, certes, indifférent, à plusieurs conditions, qu'il est bon de rappeler. La première, c'est que, pour l'historien, un mot ne date pas toujours, ne date pas nécessairement de sa première apparition dans un texte manuscrit ou, de préférence (63) imprimé. Toute langue compte des mots, en nombre et importants, qui ont mis des décades parfois, sinon des siècles, à se charger de sens. Tel, en français, le mot **Nation**, mot calqué sur le latin, « *Natio* », et qui lui emprunte à la fois sa

forme et son fond. Il s'est prononcé, écrit, transmis longtemps avant l'âge où, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, il a pris brusquement une valeur, une efficacité sur quoi nous aurons plus loin à revenir et qui lui a permis de dater une époque à qui de son Côté il devait sa portée, son essor et sa vogue. Voici un autre mot, **Patrie**, calqué pareillement sur le latin « *Patria* ». Mais ce n'est guère avant le XVIIIe siècle également que ce vocable savant a pris son extension et son sens véritable : je veux dire celui que nous lui donnons aujourd'hui encore, au terme d'une longue évolution. C'est alors qu'il est né à l'Histoire, s'il est né, deux siècles avant, à la philologie.

Autre remarque : Nation, Patrie, bel exemple de mots qui semblent se conférer mutuellement l'un à l'autre, sous l'empire de certaines circonstances d'ailleurs assez faciles à définir, une sorte de virulence particulière. Ils font couple. Et avec quelques autres, de même résonance, ils constituent une sorte d'association, une famille, si l'on veut. C'est une erreur, c'est une faiblesse que d'examiner les mots pris isolément, celui-ci d'abord, et puis cet autre, et cet autre encore. Un mot n'a pas de valeur pour l'historien s'il reste isolé des autres mots qu'il attire et qui l'attirent, ou qui le repoussent et qu'il repousse.

Abandonnons donc l'idée que les vieux mots sont nécessairement plus riches de sens et de résonances multiples que les mots plus récents. Tout au plus, aux heures de faiblesse, de défaillance et d'abandon, courent-ils la chance de parler plus fort, plus intimement à nos coeurs. Mais, encore une fois, ils ne parlent jamais seuls.

Dernière question préalable : chronologiquement parlant, où commencer notre enquête ? Je veux dire : jusqu'où remonter dans nos recherches ?

Aux temps sans histoire ? Certes, sur ce morceau d'Europe dont un travail tant de fois millénaire a fait la France que nous aimons, il est tentant de se le demander : depuis combien de temps y a-t-il des hommes, récolteurs de résine et de miel sauvage, chasseurs de bêtes rousses ou noires, piégeurs subtils ou meneurs de porcs à la glandée, pour vivre dans la forêt, chérir ses solitudes secrètement peuplées, goûter avec ravissement, au sortir des fourrés, la ronde clairière dont l'herbe ne semble qu'à eux seuls si verte, le soleil si clair et la source si pure ? Dans cette

Gaule qui longtemps connu, semble-t-il, une civilisation du bois, depuis combien de temps y a-t-il des hommes qu'émeuvent le ramage des oiseaux au réveil, et les sourdes rumeurs qui, dans les coeurs, soudain, font passer le frisson de l'invisible ?

Et même, depuis combien de temps y a-t-il d'autres hommes pour se plaire, en dépit des fièvres, à l'étrange vie des marais tutélaires, à la stérile abondance de leurs herbes coupantes et, sous le soleil aux rayons alourdis de brume, à la fermentation bavarde des terres saturées d'eau ? Ne parlons pas des « champagnes » claires et nettes, chères aux mangeurs de pain : emblavures fécondes, emblavures ravagées, et il n'est pas certain que ce soient ces terroirs sans obstacles ni mystères qui aient toujours inspiré le plus d'attachement à leurs metteurs en oeuvre : les voisins qui les enviaient, au-delà de la ceinture des bois, ne facilitaient pas les longues implantations. Ainsi durent naître, en tout cas, dans le coeur des hommes, pâtres ou « boquillons », campagnards ou montagnards, « cil des plaines » et « cil des montagnes » pour parler comme *Le Roman de Rou*, ainsi naquirent à la longue des attachements profonds, fruits d'un genre de vie hérité et passé dans leur vie physiologique, dans leur organisme même, des attachements qui empruntaient à leurs objets quelque chose d'élémentaire et d'animal et qui nous sollicitent de prononcer le mot **patrie** : l'étymologie nous y autorise sans doute ; mais ce grand mot risque de nous égarer, de nous induire en anachronisme (g).

C'est que, partant de là, notre mécanique mentale se met en marche. Les petits terroirs dont il nous plairait de faire les premières patries, nous les imaginons volontiers qui s'assemblent, se lient, se fédèrent, donnent naissance à des peuplades : et chacune s'unissant à d'autres se bat pour tel ou tel chef prestigieux. Des sentiments s'affirment, se renforcent. Mais que sont-ils, au vrai ? Politiques ou religieux ? Personnels ou terriens ? La fidélité va-t-elle au sol, ou bien au chef de guerre ? Si peu qu'on les connaisse, ne voit-on pas les ligues se défaire, se délier aussi vite qu'elles ont pu se former ? Monde mouvant, monde inexplicable, mais générateur de romans historiques séduisants et plausibles si nous dotons nos ancêtres d'une mentalité semblable à la nôtre : avons-nous le droit de leur faire ce cadeau ?

Camille Jullian le pensait, qui aimait prodiguer ses dons à « nos ancêtres les Gaulois », comme on disait au temps de ma jeunesse (h). Mais restons de sang-froid : que se passait-il dans l'âme de ces Gaulois accourus à l'assemblée chez les

Carnutes et qui, en 54, sur les enseignes reliées en faisceaux, juraient d'obéir au signal de la révolte contre les Romains ? Que se passait-il dans l'âme même du chef, Vercingétorix l'Arverne, à qui tous finalement engagèrent leur fidélité ? Nous faisons des hypothèses que nous prenons pour des constatations. Nous déployons toute une psychologie que nous pensons éternelle ; nous supposons, chez le fils de Celtill, l'âpre désir d'être à son tour ce qu'avait été son père, de restaurer le principat des Arvernes et par-delà, peut-être, de ressusciter Luern et Bituit, rois forts et splendides, rois sauvages et joyeux, maîtres des festins pantagruéliques et des beuveries sanglantes, magnifiques debout dans leurs chars de parade et que les peuples en liesse voyaient passer, dieux à leur mesure, couverts d'or et de pourpre, et jetant dans un grand geste de largesse des bourses garnies que les bardes, sans s'interrompre de chanter, attrapaient au vol avec un rire avide (i).

Soit. Mais des Gaulois nous ne savons rien par les Gaulois eux-mêmes, rien de leurs idées, de leurs sentiments, de leurs conceptions. Nous ne savons d'eux que ce que nous dit César, ce Romain, cet ennemi, et qui sans doute tenait de son Deuxième bureau des renseignements importants. Mais que valaient-ils comme documents psychologiques ? Quand on sait ce qu'en toute bonne foi un Français même cultivé peut penser d'erroné, aujourd'hui, sur la psychologie d'un Belge ou d'un Suisse francophones, ou inversement ce que ce Belge ce Suisse peuvent doter les Français de sentiments calqués sur les leurs, il faut quelque candeur dans l'intrepidité pour chercher dans César, ou dans Dion Cassius, une explication de Vercingétorix fondée en vérité. César compose un récit à sa louange ; il ne nous fournit pas d'exégèse. Il nous montre Vercingétorix s'agenouillant devant son tribunal ; il omet de nous confier qu'il l'injuria basement, vilainement à notre gré de Français chevaleresques, de Français prompts à oublier qu'au temps du Grand Roi, il y a deux cent cinquante ans à peine, tout commandant de place qui s'avisait de sauver l'honneur en résistant avec une poignée d'hommes à toute une armée était, sitôt pris, pendu haut et court avec ignominie, sans le moindre respect pour son héroïsme, sans le moindre souci de chevalerie chez le plus fort.

Là-dessus, peignons « au vrai » le Vercingétorix d'Alésia, et définissons le sentiment de la Patrie chez les Gaulois, ou celui de l'Honneur chez leurs conquérants. Au terme de cet effort, nous saurons bien des choses, non pas sur les Gaulois, mais sur nous-mêmes.

Sachons nous limiter dans le temps. Reportons-nous aux siècles où, dans une Europe qui se cherchait, mais elle n'a cessé de se chercher, nos aïeux regroupés en grandes masses territoriales qu'ils dotaient de noms, France, Allemagne, refaisaient lentement, péniblement leur monde sur les ruines de mondes écroulés, et prenaient possession de sentiments nouveaux.

Annexe

[...] Je dis : les juristes. À plus forte raison les historiens. Car leurs définitions devraient valoir pour tous les âges, pour toutes les civilisations, pour toutes les contrées qui ont connu l'État et la Nation. Elles devraient tenir compte de toutes les exigences du temps, qui déplace tout ; du milieu, qui change sans cesse ; de l'homme, qui n'est jamais le même. Et donc : quand nous disons Nation, cette prise de conscience par des groupes assemblés dans un même cadre, et subissant l'action incessante, le pétrissage quotidien de la vie en commun, Nation, cette prise de conscience collective d'un passé traditionnel et d'un avenir, qui s'éclaire à la lueur du passé ; quand nous disons État, cette armature ; cette machine conçue, forgée, montée en vue de résultats qu'elle obtient en partie, qu'en tout cas elle impose par la force ; quand nous disons État, cette mécanique indifférente à toute prise de conscience, étrangère à toute exigence morale, à tout ce qui ne sert pas uniquement et directement à son bon fonctionnement, à ses réussites techniques, à ses fins qui justifient les moyens ; quand nous jetons, peut-être, entre la Nation et l'État le pont branlant de la Nationalité, de cette Nationalité qui fait de chacun de nous, automatiquement, s'il est né en France de parents français, le porteur d'un statut commun à tous les Français liés, dans le bonheur comme dans le malheur, au sort commun de la patrie ; quand nous pensons nous être entendus finalement sur toutes ces notions, qu'avons-nous fait ? Avons-nous appréhendé en elles-mêmes ces réalités la Nation, l'État, la Nationalité ? Non certes, mais analysé [...].

«HONNEUR ET PATRIE
NOTES DE COURS
1945-1946

[Retour au sommaire](#)

HONNEUR ET PATRIE
NOTES DE COURS 1945-1946

Leçon I

Le sujet. Quelques définitions

[Retour au sommaire](#)

Je mets à exécution un vieux projet, ou plutôt je reviens à une ancienne pratique. [Je ferai] deux séries de leçons : les unes, le vendredi, en forme de cours : [sur la] Réforme ; les autres, le samedi, [en forme de] libres leçons : [sur les] Sources du Patriotisme. J'aurais dit : les deux sources, si Bergson... (a)

Mes leçons de cette année sur ce très grand sujet [n'ont] rien d'improvisé. [Il y a] longtemps que ce problème me passionne. Comment ne pourrait-il passionner un historien véritable ? C'est une des grandes énigmes que nous posent les anciennes sociétés. Quelle conscience avaient-elles d'elles-mêmes ? Quelle forme prenait ce sentiment ? Jusqu'à quel degré de sacrifice les engageait-il ?

Mais je dis les **sociétés** ; les sociétés [ne sont] pas homogènes ; [elles sont] faites de groupes très distincts, qui peuvent avoir des intérêts contradictoires. Par exemple, **dans nos villes, au Moyen Âge**, le clergé, c'est-à-dire les chanoines du ou des chapitres, les membres des ordres résidant dans la ville (ordres mendiants, Franciscains (Cordeliers), Dominicains (Jacobins), Carmes, et greffés sur le vieux

tronc de saint François, les Capucins, et par-dérrière [?] les Jésuites), le clergé a perpétuellement été en lutte, en conflit avec les villes au sujet de la participation à la défense de la ville, [aussi bien en ce qui concerne la] participation financière : refus de contribuer et marchandages, [que la] participation personnelle : refus de coopérer au service de garde. Encore que, **l'heure du péril venue**, on vit souvent, au premier rang des combattants, des représentants des ordres religieux. Mais encore faudrait-il savoir **quand**, dans quelles **circonstances**, identifier les **ordres** (Jacobins ?), évaluer cette coopération. Chose curieuse : l'évêque pouvait participer à cette défense alors que son chapitre refusait, l'évêque noble, ayant [la] tradition d'une famille d'épée. Et puis, [il y a] toujours [l']antagonisme chapitre-évêque.

Donc, il y a des groupes dans la cité. Se comportent-ils de même tous en cas de péril ? L'attitude collective était-elle la même d'ailleurs quand [il s'agissait de la] défense de la ville ou quand il s'agissait de « participer lointainement [à la] défense de la formation politique qui englobait la ville » (formule de 1945) ou de répondre à l'appel du suzerain, du souverain, du **chef naturel et non artificiel**, comme dit quelque part un des personnages de la *Ménippée* dans un beau passage, et éloquent, sur Henri IV, « roi déjà fait par la nature, né au vrai porteur des fleurs de lys de France, jetton droit et verdoyant du tige de saint Louis » ? (b)

Je dis la ville. Mais la campagne ? Je ne dirai pas : c'est elle qui importe, seule. Non. La ville importe beaucoup. Dans ces temps-là, la guerre aboutit premièrement à des sièges, deuxièmement à des ravages du plat pays. Les uns et les autres comptent.

Quelle attitude [ont] les gens de la campagne ? Désespoir, avec rage ? Lutte préventive, active ? Comment ils s'engagent, comme nous dirions ? **Mais qu'est-ce que l'armée ? À partir de quand l'armée** devient-elle pour le paysan autre chose que l'ennemi n° 1, que ce soit l'armée de **son** souverain ou celle des souverains ennemis ?

Autant de questions qui ne cessent de se poser. Elle se posent dans les temps antiques : [il n'y a] pas qu'une seule histoire de la Gaule. [Il y a l'] énigme de Vercingétorix, [voir] Jullian, jamais résolue : [nous ne possédons] pas de textes sinon

les textes de César. [Ce ne sont] pas [des textes] psychologiques, certes ; [ils ne sont] pas même exacts. [César] raconte la reddition de Vercingétorix ; il omet de dire ses insultes au vaincu. [Il y a l']énigme de Vercingétorix, l'énigme de la Gaule (c). On peut choisir suivant ses goûts.

Elles se posent ensuite au Moyen Âge, à partir des guerres anglaises. Je dis à **partir**. Je ne préjuge de rien. Mais les textes font défaut, [comme] les témoignages. Elles se posent avec Jeanne d'Arc, et à propos de Jeanne d'Arc, et autour de Jeanne d'Arc. Elles se posent, plus tard, avec les guerres de religion, au temps des guerres de religion, mais sous une forme déjà beaucoup plus compliquée. J'abrège : [elles se posent] au XVI^e siècle, avant [les guerres de religion], au temps de François I^{er}, Paris [est] menacé.

Elles se posent au XVII^e siècle, quand Louis XIV vaincu fait appel en termes émouvants au pays. Elles se posent au XVII^e siècle également, pour toute une catégorie de Français : les protestants exilés et les protestants résistants, les Camisards. Elles se posent au XVIII^e siècle, au regard de l'opinion publique, des guides de cette opinion, des philosophes qui expriment leurs idées personnelles sur toutes choses et notamment sur la Patrie. Elles se posent enfin à la fin du XVIII^e siècle, avec la Révolution. C'est la grande crise, la plus instructive de toutes, que ce conflit ; conflit entre la vieille société et la nouvelle... ; conflit entre les sentiments et les idées que portent les tenants [de chacune d'elles]. Non pas certes le premier de ces conflits qui divisent la France en deux camps, en deux groupes (ou plutôt en trois : on oublie toujours le marais, et cependant, hélas...). Il y en a eu d'aussi violents, de plus violents peut-être : les guerres de religion et même les guerres anglaises, mais celui que nous pouvons le mieux connaître déjà. Car [nous] avons des documents plus abondants. Et [c'est] cela qui nous touche le plus : car déjà [la question] se pose en une forme moderne, avec un accent moderne...

[Pendant la] Révolution : il y a les émigrés, fidèles au roi ; il y a les patriotes, fidèles à la Nation. Après quoi [vient l'] Empire, l'Empire de ce Napoléon qui, rétablit à son profit les sentiments de fidélité qu'autrefois le roi exigeait, mais qui finalement bénéficiera des sentiments de **nationalité** qu'il a à la fois exploité(s) et incarné(s). Ceci contre les émigrés, les hommes de 1815, ces émigrés revenants, ces revenants revenus.

Et à travers tout le XIXe siècle, la lutte se poursuit, une lutte inexpiable entre les uns et les autres. [Elle est] surtout sensible [en] 1870-1871 (d). [Nous l'] avons oublié. Mais quelques-uns des sentiments, quelques-unes des divisions essentielles que nous avons vues se créer, dans les quatre néfastes années 1940-1944 au sein de la communauté française, nous en trouvons l'expression la plus nette dans les livres, les témoignages, les souvenirs de ce temps. [Nous l'] avons oublié. L'historien ne doit pas l'oublier, lui, ni le laisser oublier.

Je dis : les divisions essentielles, les divisions profondes que [nous] avons vues se créer en 1940-44. Ceci m'amène aux origines de ces leçons. Comme je vous le disais, il y a longtemps que... Mais comme il arrive, on porte en soi les éléments d'une étude. Ils restent éparpillés. Un beau jour, un événement vous choque. Autour de ce choc, la cristallisation se produit. Et brusquement [apparaît] la nécessité d'aboutir.

Le fait qui a ainsi provoqué en moi cette cristallisation date de 1942. Si je vous en parle, [ce n'est] pas pour mettre en scène indiscretement **mon moi**. C'est parce que ce petit fait vous expliquera l'allure qu'ont pris, sous son impulsion, mes réflexions.

1942 : [nous] connaissions d'affreux déchirements. De jeunes hommes, nos fils et nos frères, mouraient sur la terre d'Afrique, chaque jour, aux côtés des soldats anglais ou bien seuls, en petits groupes héroïques et perdus dans le désert, mouraient en renouvelant chaque jour un même acte de foi dans ce qu'ils croyaient, **savaient** être le salut de la Patrie.

Cependant, d'autres hommes, nos fils et nos frères, **prisonniers d'eux-mêmes** dans les ports de la Méditerranée et maintenus par des vieillards, les uns cyniques et calculateurs, les autres absurdement crédules et déformés par cette espèce d'usure qu'exerce à la longue sur des hommes qui ne possèdent pas un ressort particulièrement ferme, la pratique de la discipline militaire, maintenus par ces vieillards dans les voies d'une discipline qui finalement se trouvera déboucher sur la trahison, d'autres hommes, d'autres Français acceptaient sans révolte d'étonnantes prédications de déchéance, et faisaient renaître, sous une forme nouvelle, certains des sentiments qui avaient été fondamentalement ceux des émigrés, ceux des hommes de 1815, ceux de ces notables de 1871 dont je vous parlais tout à l'heure.

Conflit abominablement tragique et qui pose bien des questions. Il aboutit vous savez à quoi. Un jour, les mêmes sinistres vieillards, restant d'ailleurs pour la plupart soigneusement à l'abri, leur donnèrent sans hésiter des ordres criminels. Et, à ces ordres, sans hésiter, ces Français obéirent. On les vit, sans hésiter, alors qu'ils savaient...., se jeter au devant des grands navires chargés d'espérance qui venaient d'au-delà de l'Atlantique nous apporter notre premier véritable réconfort. Ils se suicidaient ainsi : héroïquement, misérablement. Mais pourquoi ? mais comment ?

Voilà ce que je me demandais avec angoisse un triste matin de 1942 où je venais d'apprendre d'une mère douloureuse, d'une Française, qu'un de ses fils, officier de marine venait de mourir ainsi, de se suicider ainsi en mer, courageusement, pour défendre ce que son frère, officier de coloniale et parti dès le début avec les troupes de Leclerc, entendait bien détruire au prix de son sang, s'il le fallait (e).

Or, par-derrière ces deux attitudes si différentes, qu'y avait-il ? Laissons de côté l'énigme, la triste énigme des chefs. Laissons de côté les cyniques vieillards. Laissons-les se débattre contre eux-mêmes, entre leurs calculs déjoués, leurs faiblesses coupables, leur inintelligence partisane, leur usure physique et morale. Mais les jeunes, ceux dont je vous parlais tout à l'heure ?

Évidemment, ils parlaient le même langage. Ou plus exactement ils disaient les mêmes mots, les mots sacrés, les mots dynamiques, ceux qui parlent aux consciences des meilleurs. Discipline (c'étaient des soldats) ; Fidélité (c'étaient de nobles hommes) ; Courage (c'étaient des Français) ; Honneur et Patrie enfin : ces deux mots, l'officier de Leclerc les avait lus cent fois sur les plis du drapeau, l'officier de marine les avait lus tous les jours sur la passerelle de son navire.

Les mêmes mots, donc les mêmes idées ? **Est-ce bien vrai ?** Telle est la question fondamentale que je me posais en 1942, ce triste matin... Telle est la racine même de ce cours.

Les mots... Rien qui nous trompe plus ; rien de plus mystérieux que leur action et leur pouvoir. Il y a un mystère de la parole. Voyez les *Recherches sur la nature et les fonctions du langage* de Brice Parain, Gallimard, 1943 (f). Le mystère d'une parole, qui est l'attribut véritable de l'homme, de l'être qui parle, et parle

toujours et dont [le] silence même est plein de parole, de l'être qui ignore, d'ailleurs, une fois les paroles échappées de sa bouche, le chemin que prendront ses mots, des mots qui pendant des siècles passeront de bouche à oreille, tels quels ou à peu près tels quels. Nous disons « langue » comme un contemporain de César disait « lingua » ; nous disons « verbe » comme un contemporain de César disait « verbum ». Nous disons, je ne continue pas... La parole, serviteur de la pensée ? Est-ce bien vrai ? En fait **le langage dépasse l'homme, le langage échappe à l'homme.**

C'est vrai du langage parlé, qui dès qu'il a franchi le seuil des dents d'un être humain lui échappe, ne peut plus se rattraper, prend une valeur indépendante de celle du sujet parlant. Songez à la radio. Un homme parle, à des centaines, à des milliers de kilomètres de vous parfois. Ce que nous **captons**, c'est bien de la parole en soi, une parole désincarnée. Le **parlant**, [nous] l'ignorons. Jeune, vieux, blond, brun, grand, petit. Parfois, [nous] l'imaginons. Quitte à recevoir un choc le jour où... Mais sa parole nous plaît ou nous déplaît, par son accent même, par la signification que nous lui prêtons, par la résonance que lui fait notre milieu, si radicalement différente parfois du milieu dans lequel celui qui parle l'émet.

Et quant à la parole écrite.... songeons à l'étonnement qui nous prend, parfois, quand après dix ans, [nous] tombons sur une page écrite par nous, et que nous ne reconnaissons d'abord pas, et que nous jugeons, cette parole devenue étrangère à nous, comme une parole anonyme en effet ; cette parole qui nous plaît ou nous déplaît, qui nous émeut ou qui sonne faux à nos oreilles, et qui cependant a été **notre** parole, **notre** parole authentique et sincère quand nous l'avons couchée sur le papier. Que de choses à dire dans ce domaine-là ? Songez à ces romans par lettres... Cette étrange chose : deux inconnus qui se mettent à s'écrire, et un lien très fort qui naît de là entre eux, si fort qu'il faut toujours se méfier, quand on commence à écrire, car on ne sait pas jusqu'où l'écriture vous mènera.

Revenons à l'Histoire, aux applications historiques de ce problème. Vous vous rappelez le mot de Michelet sur la France : « Le premier, je la vis comme une personne » (g). Michelet n'a pas raison. Le premier qui la vit comme une personne, comme une réalité, ce fut celui qui la nomma, qui lui imposa son nom ; celui, il faut naturellement dire : ceux qui, car il s'agit d'un collectif

Il y a le Royaume, la Couronne, la Monarchie, l'État, ces abstractions. Il y a la France, cette personne, qui vit d'une vie de personne parce qu'elle a reçu, et dès lors qu'elle a reçu **un nom de personne, un nom propre**. « *Quia* », ce nom peu à peu crée l'être, « quia » la parole extériorisée devient finalement un **être extérieur à l'homme**, transcendant à l'homme, **un être** dans la vie de qui, Français, je confonds ma propre vie, **un être** qui a le pouvoir, à moi Français, de me demander ma vie, et qui me la demande parfois...

L'histoire est pleine de ces créations-là. On ne s'en tire pas avec elle, comme croyaient le faire ces vieux théoriciens de l'histoire à vue courte, qui professaient doctoralement : Fuyons les abstractions personnifiées. Bon conseil, mais simplisme déconcertant. L'historien n'a pas plus à fuir que le soldat sur le champ de bataille. L'historien, quand il est sur son champ de bataille à lui, l'historien doit marcher au canon. Il doit faire prisonnier l'abstraction personnifiée, et tirer d'elle, bon gré, mal gré, tous les renseignements dont il a besoin, ce qui le mènera loin sans doute.

Et alors, j'y reviens, ces mots : Fidélité, discipline, courage, abnégation, honneur, patrie, ces mots qui ont sur tant d'hommes un pouvoir de vie et de mort, ces mots qui mouvaient [?] Stendhal, le Stendhal observateur, et acteur, de la tragédie napoléonienne, rappelez-vous la voix intérieure : « Lieutenant Louaut, seriez-vous lâche ? » (h), cette voix intérieure que nous avons tous, nous qui avons combattu, entendue si claire au-dedans de nous, à quelques heures décisives de notre vie de guerriers, ces mots, qui, du reste, en temps ordinaire, nous paraissent vides de contenu émotif, vides de dynamisme, et qui brusquement revivent et se révèlent, à de certaines heures, capables de nous entraîner jusqu'à la mort, ces mots, quand les écoutaient au-dedans d'eux-mêmes et l'officier de Leclerc et l'officier de Darlan, avaient-ils le même sens pour chacun d'eux ? D'où viennent-ils ? Que signifient-ils vraiment ? N'y aurait-il [?] pas derrière chacun d'eux toute une histoire, une longue histoire qui les avait chargés d'une telle puissance secrète, d'une telle puissance accumulée, qu'ils engagèrent pour eux-mêmes ceux qui les prononcèrent, ceux qui les écoutèrent, dans des voies qui n'étaient pas les mêmes, dans des voies qui divergèrent profondément.

Voilà le tour que prirent mes réflexions, ce triste jour de 1942 où je portais en moi, comme une énigme, la douloureuse tragédie qui venait de m'être révélée. Réflexions sur un très grand sujet, l'un des plus poignants peut-être qu'un Français puisse, au lendemain de ces quatre années de nuit et d'éclairs, se proposer d'examiner, avec sa raison, avec aussi, un cœur fraternel ; l'un des plus considérables que ce Français puisse, s'il est historien, se proposer d'éclairer par l'histoire.

C'est ce que [je] tâcherai de faire, cette année, au cours de ces leçons du samedi matin.

Annexe *« Terra incognita »*

La littérature est d'une insigne faiblesse, et d'une rare pauvreté, eu égard à l'ampleur, l'importance du sujet. Elle est, aussi, ancienne, âgée, et sur un sujet qui nous tient tout spécialement à cœur aujourd'hui, archaïque.

Chemin faisant, je vous citerai quelques monographies, quelques études partielles, sur le sentiment national au Moyen Âge notamment : un livre, médiocre, de Deschamps, une conférence de Flach, prononcée ici même en 1917, sous forme de leçon d'ouverture par Flach, très discursive (*Le Patriotisme et le sentiment national dans l'ancienne France*, 1917), quelques études de Jullian, mais portant sur la Gaule avant tout (i).

En somme, le seul ouvrage d'ensemble, c'est un petit livre d'Aulard, vieux, [datant de] 1921, *Le Patriotisme français de la Renaissance à la Révolution*, qui apporte des textes utiles à la connaissance des sentiments révolutionnaires sur la Patrie, mais qui est très faible et très incertain sur ce qui précède la Révolution, et qui de plus embrouille tout, traite pêle-mêle de l'unité nationale, de l'absolutisme, etc., au lieu de définir et de préciser soigneusement son sujet (j).

HONNEUR ET PATRIE
NOTES DE COURS 1945-1946

Leçon II

Définitions théoriques ou histoire des mots ?

[Retour au sommaire](#)

[J'ai] essayé de définir nettement l'objet de nos recherches. Je l'ai situé en **plein cœur de la vie**, de la vie **d'hier**, de la vie **d'aujourd'hui**. Car [je suis] **parti d'une situation de fait**, d'une opposition qui a dressé les uns contre les autres des Français de même extraction, de même formation, [de même] obédience spirituelle et morale, qui a dressé, les armes à la main, des frères les uns contre les autres, au nom des mêmes mots, des mêmes impératifs contenus dans les mêmes mots. Ici les volontaires de la France combattante, là les sacrifiés d'une France qu'ils croyaient simplement, qu'ils voulaient croire expectante. Et ceux-ci comme ceux-là mouraient au nom du devoir, au nom de l'honneur, au nom de la patrie.

Il ne s'agit pas de les juger. Il ne s'agit pas de dire : ceux-ci eurent **raison**, ceux-là, **tort**. Il ne s'agit pas de faire une enquête : ceux-ci furent purs. Ceux-là, ou plutôt parmi ceux-là, il en fut de purs. Il en fut d'impurs aussi, qui **calculaient**, qui **combinaient**, qui **acceptaient** et ne **subissaient** pas seulement. Ces impurs, écartons-les. Ne retenons que les autres, non pour analyser le contenu total de leur

conscience, ce n'est pas notre métier. Et je dis conscience ; mais il ne s'agit pas, naturellement, que de **morale**, que de conscience **morale**. Il faudrait sonder, non pas seulement les cœurs et les reins, mais les cerveaux ; inventorier leur contenu... Ce n'est pas notre affaire. Notre affaire, c'est simplement ce problème que la vie a posé à une histoire soucieuse de vie, à une histoire servante de la vie, disciple de la vie, observatrice de la vie : les mots qui parlaient **aux uns et aux autres, à ceux-ci et à ceux-là**, ces mots qui, en grande partie tout au moins, étaient les mêmes, que signifient-ils en vérité ? Quelle est leur résonance profonde ? Comme tous les mots de cette sorte, comme tous les mots qui **parlent fortement aux hommes**, comme tous les **mots-force**, pour reprendre une expression qui, il y a cinquante ans, eut son heure de succès, ils ont un passé, un passé historique. Ils n'arrivent à nos oreilles que chargés **d'histoire**, alourdis **d'histoire**. Précisément, c'est ce passé historique qui nous intéresse, nous historiens. C'est ce passé historique que qu'il s'agit pour nous de reconstituer. C'est ce passé historique qui, **peut-être**, je n'en sais rien, puisque, par hypothèse, je me place à l'origine de la recherche, dans la position neutre qui est celle de l'observateur, jettera sur les décisions de ceux qui hier, **choisirent**, ou **subirent** : mais subir, c'est choisir, ne nous laissons pas duper par les mots, une lumière qui, peut-être, éclairera sinon tout, du moins presque tout, de leurs conduites, de leurs comportements à travers une des crises les plus graves que l'histoire puisse connaître et étudier. Voilà où nous en sommes. Comment maintenant, pratiquement, allons-nous procéder ?

Il s'agit de mots. Notre démarche naturelle, à nous Français du XXe siècle, c'est de définir ces mots. Nous ne nous avançons jamais que solidement assis sur des définitions. [C'est la] méthode mathématique, la méthode cartésienne : « Qu'est-ce que l'art ? » se demande P. Valéry. « Qu'est-ce que le nombre ? » [se demande] Hadamard (a). Quand nous saurons ce qu'est le nombre, ce qu'est l'art, comme tout sera facile... [Nous] n'aurons plus qu'à en tirer les conséquences, qu'à déduire.

Allons-nous nous plier au rite ? Nous allons, tout ce cours durant, parler de nation, de patrie. Qu'entendre ? [Allons-nous] le demander à des définitions valables éternellement ? À des définitions **naturelles en soi**, prises en soi ? Mais allons-nous prétendre fixer ce fleuve, le langage, qui ne cesse de ronger ses rives et de charrier des alluvions dans ses eaux ?

Plaisant effort [que celui] des juristes qui disent : l'État, [c'est] ceci, la nation cela... Qui pèsent les mots, prennent la mesure des idées, centimètre en main et crayon sur l'oreille. Ce qu'ils font en réalité, [c'est] définir leur pensée **du moment**, leur conception circonstancielle de l'État, de la nation, de la patrie, c'est-à-dire de choses qui vivent, donc qui changent. Ils disent : [c'est une] **bonne définition**, quand ils ont donné de leur pensée du moment une traduction adéquate. Mais s'ils se relisent dix ans plus tard ? Le monde aura changé, leur pensée aussi.

Les historiens, qui le savent ; les historiens qui [sont] habitués à opérer sur des siècles et même sur des millénaires, les historiens, s'ils se disent : je vais définir l'État, la Nation, la Patrie, [sont] bien plus absurdes encore que le juriste. Car, il sait bien, [l'historien], que ses définitions devraient valoir pour tous les temps, les âges, les civilisations. C'est-à-dire qu'[elles sont] impossibles. Car le temps déplace tout, le milieu change tout, l'homme n'est pas le même.

Et donc, quand nous disons Patrie, c'est-à-dire quand nous nous référons à un sentiment, quand nous évoquons à l'aide de ce mot l'objet d'une des multiples formes de l'amour, et qui participe de ces sentiments élémentaires qui jettent l'homme dans les bras d'une femme, qui lient le fils à la mère, et à travers la mère aux enfants qui sont sortis d'elle ; quand [nous] disons nation, c'est-à-dire quand [nous] évoquons la prise de conscience par des groupes assemblés dans un même cadre, par des groupes subissant l'action incessante, le pétrissage d'une vie en commun ; quand nous disons nation, c'est-à-dire quand [nous] évoquons cette prise de conscience collective par ces groupes d'un passé traditionnel et d'un avenir qui s'éclaire à la lueur d'un passé, lequel lui-même est coloré des lumières du présent ; quand [nous] disons **État**, cette armature, cette machine conçue, forgée en vue de résultats qu'elle obtient en partie par la force, qu'elle **impose**, en tout cas par la force, force matérielle, force policière, force armée la plus contraignante, gendarmes, policiers, militaires, juges ; quand en disant **État**, [nous] évoquons cette mécanique indifférente à toute prise de conscience personnelle, à toute exigence morale, à tout ce qui ne sert pas directement à son fonctionnement, à tout ce qui ne sert pas directement à sa réussite technique, à ses fins qui justifient ses moyens : **État**, ce réalisme dont un seul mot, **succès**, définit l'idéal ; quand nous jetons peut-être entre Nation et État le pont branlant de la nationalité, au sens administratif et juridique du mot, de cette nationalité qui fait de moi, automatique-

ment, sans que j'aie à le demander ou à le refuser, « quia » né en France, de parents ayant qualité de Français, qui font de moi un Français et donc associé du fait de ma naissance, pour le bonheur et le malheur, le désastre ou le triomphe, au sort commun de tous les Français ; quand nous nous sommes nous-mêmes entendus sur ces notions, qu'avons-nous fait ? Avons-nous appréhendé en elles-mêmes ces réalités substantielles : Patrie, Nation, État ? Non pas certes, mais [nous avons] analysé la façon dont, [en] 1945, nous habillons les notions de Patrie, de Nation, d'État, de nos préoccupations du moment, jusqu'au jour où, sous la poussée(20) d'expériences nouvelles, [notre] vue du monde se modifie à nouveau.

Alors ? Alors la définition théorique n'est de rien pour nous. Il faut que nous le sachions, pour notre travail, pour notre vie aussi peut-être. La définition théorique ne peut qu'être en dehors d'une étude d'historien. [Une] définition théorique n'est rien. L'histoire du mot, si [elle est] faite avec précaution, est beaucoup (b).

Car savoir qu'un mot est vieux dans la langue, ou au contraire qu'il est neuf, qu'il est récent, que nos pères ou nos grands-pères l'ont fait naître, [cela n'est] pas indifférent. Non [pas] parce que, fatalement, les vieux mots sont nécessairement plus riches de sens, et donc de résonances que les mots nouveaux. Mais enfin, ils ont des chances d'avoir laissé dans nos consciences des traces plus fortes, et donc, aux moments de faiblesse, de défaillance et d'abandon, de demeurer avec plus de force nos conseillers d'action ou d'inaction.

Prenons les mots sur quoi : **d'abord les mots qui désignent des groupements, des formations humaines :**

État, [c'est un] mot récent. Mais son sens politique [est] moderne. [C'est un] mot du XVI^e siècle, [un] mot du XVII^e siècle.

Nation, [c'est un] mot beaucoup plus récent, [un] mot qui ne prend sa valeur et son plein sens et son efficacité qu'au XVIII^e siècle.

En face d'eux, Pays. [C'est un] vieux mot neutre, [un] vieux mot de toujours, qui serait traduit par les clercs en « *Patria* » : [voir] un texte dans le procès de Jeanne d'Arc ; [un mot] qui sera pris pour éviter, quand on voudra éviter de prononcer le mot **Nation** (ou Patrie).

[Prenons] ensuite les mots qui sont chargés de sentiments :

Honneur, [c'est un] très vieux mot, dérivé du latin, [un] mot médiéval, [un] mot qui a joué [un] grand rôle pendant tout le Moyen Âge, [un] mot qui a traduit avec force les sentiments des hommes du Moyen Âge pendant des années.

Patrie, [c'est un] mot beaucoup plus récent, [un] mot de formation savante, [un] mot du XVI^e, qui n'a commencé à prendre son sens vrai que lentement chez les **élites** ; qui longtemps a gardé son caractère d'être un mot pour savant, un mot pour [...]. Et qui n'a pris un sens plus fort, plus riche, plus étendu qu'au XIX^e siècle, en s'appuyant sur la réalité de la **nation**.

Car ces mots font **couples**. Il ne faut pas les étudier seulement en eux-mêmes, pour eux-mêmes. Il faut les étudier par rapport aux mots avec qui ils s'accordent, [aux mots auxquels] ils s'opposent.

C'est une grande illusion, c'est une grande faiblesse que de considérer les mots en eux-mêmes. Un livre comme le Brunot, l'admirable Brunot, l'incalculable Brunot, c'est tout de même là sa faiblesse (c). Entendons-nous : sa faiblesse pour l'historien, car pour le philologue, il remplit tout son programme. Mais il s'attache, il doit s'attacher aux mots pris isolément. Or un mot ne suffit pas à l'historien. Il lui faut les mots qui se lient, soit pour s'opposer, soit pour s'étayer.

Ces quelques remarques nous tracent déjà notre chemin. Comment l'éclairer ? Avons-nous des livres ? Non.

[Sur l']Honneur : nous avons des dissertations, morales ou politiques. On peut dresser [des] listes de livres : Rabelais (Thélème), Corneille, Bossuet (*Sermon sur l'honneur du monde*, 1660 ; *Sermon sur l'honneur*, 1666), Montesquieu, Vauvenargues, Vigny. On peut renvoyer à des ouvrages qui [s'en] occupent, de Péguy à Bergson, d'Alain à Saint-Exupéry (d). Tout cela [est] sans autre intérêt qu'un instrument de référence. [Il n'y a] pas d'étude et notamment pas d'étude sur le sentiment de l'honneur au Moyen Âge.

Quant à **Patrie** : [il n'y a] rien non plus ou presque. Si, [il y a] Brunot (e). Ses critiques, les controverses : Delboulle (faux), Antoine Thomas, Vaganay, [et le] petit livre d'Aulard : *Le Patriotisme français de la Renaissance à la Révolution*,

[qui contient] des textes utiles sur la Révolution, mais [qui est] faible en ce qui concerne avant (f). Il embrouille tout. Il traite nation [?], national, absolutisme, etc.

HONNEUR ET PATRIE
NOTES DE COURS 1945-1946

Leçon III

Honneur pour le moraliste

[Retour au sommaire](#)

HONNEUR, PATRIE, [il s'agit de] deux sentiments. **Pourquoi** les étudier quand on est historien, et non pas moraliste. **Comment** les étudier quand on est historien, et [non] pas moraliste ? Nous avons cherché à le dire dans les leçons précédentes. Nous avons essayé de définir une méthode, et plutôt du reste, comme il arrive, **en disant ce qu'il ne faut pas faire, qu'en disant ce qu'il convient de faire**. Cette méthode, essayons de l'appliquer. [Allons-nous l'appliquer] aux deux sentiments simultanément, en menant de front l'étude des deux ? Non. Les deux sentiments ne sont pas contemporains. Leur développement n'a pas été un développement parallèle. Il faut les étudier séparément, et commencer, naturellement, par le plus ancien, par le sentiment de l'Honneur (a).

Honneur, « *honor* » dans la langue du Moyen Âge ; [en] latin « *honos, honor, honoris* ». [C'est] le même mot, et la filiation est directe ; [c'est] le même mot, et sa vitalité est grande. Les dictionnaires l'attestent, qui lui consacrent de longs articles (b). **C'est un mot vivant, donc un mot qui change (2). Quels sentiments évoque-t-il ?**

L'HONNEUR par et pour le moraliste

Si j'étais un moraliste... (mais je ne suis qu'un historien) ; si j'étais un moraliste, et que je me propose d'étudier l'honneur, je distinguerais d'abord l'honneur intérieur et l'honneur **extérieur**.

L'honneur extérieur, c'est cette marque de considération qui vous vient du dehors, des autres hommes, de la société dans laquelle on est intégré, et cela, tantôt **sous forme de charges honorables** ou honorifiques (quand on est **dans les honneurs** ; « *honos* » latin, « *honor* » sont peut-être à rapprocher d'« *onus* » et ont sans doute signifié originellement **charge**), tantôt **sous forme de distinctions**, ou de préférence (quand on vous **rend les honneurs**, si on est militaire, et les **derniers honneurs** si on est mort ; quand on vous admet dans la **Légion d'Honneur** ; quand on vous prie de monter sur la tribune d'honneur ; quand on vous fait les honneurs d'un dîner, d'une soirée, etc., etc.). Cet honneur-là n'est pas source de morale. Il **n'est pas ressort de morale**. Encore que, comme on dit, « honneur oblige ». Le porteur de galons, le chef doit donner l'exemple. Et s'il y manque, il est jugé bien plus sévèrement, parce qu'il est chargé (et dans la mesure où **il est chargé**) d'honneurs, que l'homme obscur, le simple soldat, l'homme de la masse, qui ne doit pas respecter en lui le dignitaire de tel ordre de chevalerie, le porteur de telles marques extérieures de dignité, le membre de telle collectivité privilégiée et qui se dit d'élite. N'oublions pas que [pour] **Montesquieu, l'honneur est le ressort des monarchies** (c). Il ne veut pas dire par là que les monarchies développent, en quelque sorte **automatiquement** et du fait même qu'elles sont **monarchies**, le sentiment de l'honneur chez les sujets des rois. Ne faisons pas de contresens sur la pensée de Montesquieu ! Ne triomphons pas à bon marché, et au prix de ce contresens même, avec Voltaire écrivant que le mot célèbre du duc d'Orléans, régent, suffit pour détruire le fondement de *L'Esprit des lois* : « c'est un parfait courtisan, il n'a ni **humeur**, ni **honneur** » (d). En dépit de quelques imprécisions dans les termes, la pensée de Montesquieu est claire. Montesquieu ne se réfère pas à l'honneur intérieur, au sentiment que chaque homme peut nourrir en lui sous le nom **d'honneur**. Montesquieu se réfère à l'honneur extérieur, et comme il le dit en [ces] propres termes (*Esprit*.... III, 6) au « **préjugé de chaque per-**

sonne et de chaque condition » qui, sans doute, « peut inspirer les plus belles actions » et, « joint à la force des lois », conduire au but du gouvernement comme la **vertu** elle-même, mais qui est essentiellement **préjugé de personne et de condition**, nous dirions **préjugé de classe** ; cet honneur, dont Montesquieu écrit encore que la nature « **est de demander des préférences et des distinctions** », et qui donc, de par sa nature même, est à sa place dans les **sociétés monarchiques** qui sont par définition des **sociétés de préférence**, de distinction, **d'inégalité** et de **privilèges** (e).

Il y a cet honneur-là. Et il y a l'autre, le dérivé, le sentiment intérieur qui se développe assez fortement en nous pour pouvoir nous imposer les plus durs renoncements, les plus héroïques sacrifices, non pas seulement d'intérêt matériel mais d'intérêt personnel : sacrifices gratuitement consentis à un idéal très fort que nous nommons honneur. Cet honneur que Rabelais a si bien défini quand il a écrit que « *gens liberes, bien nez, ont en eux un aiguillon qui sans cesse les pousse à bien faire* » (f) ; l'honneur auquel obéissent stoïquement les héros cornéliens **même** lorsqu'ils le maudissent :

*« Impitoyable honneur, mortel à mes plaisirs
Que tu vas me coûter de pleurs et de soupirs »*

comme dit *Le Cid*, II, 3 (g), **et même** lorsqu'il fait d'eux des meurtriers :

« Je vois que votre honneur demande tout mon sang »

comme il est dit dans *Horace* (II, 3) (h) ; cet honneur que Boileau définit [comme] « une île escarpée et sans bords » :

« On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors » (Satire, X) (i)

et qui sans cesse nous porte à faire des actions courageuses et nobles, à nous surpasser nous-mêmes, à triompher de nos faiblesses et de nos bassesses, à faire fina-

lement que notre conduite puisse être proposée en exemple, non pas peut-être à tous les hommes, non pas peut-être à la masse des hommes, mais en tout cas à **l'élite des gens d'honneur**.

Étrange sentiment. Je le définissais à l'instant comme « intérieur ». Sans doute. Mais si on veut bien y faire attention, il n'en est pas qui pour naître, se développer, s'affirmer, ait davantage besoin d'autrui. Disons même, avec plus de précision, ait davantage besoin de l'appui, de l'approbation d'un groupe d'hommes, d'un groupe **d'autres** hommes.

a) **Premièrement, il suppose l'appartenance à une catégorie de privilégiés.** L'homme qui se réfère à **son honneur**, c'est qu'il a le sentiment de faire partie, comme il dit volontiers, d'une élite, sinon de l'élite. Le prolétaire ne donne pas **sa parole d'honneur**, mais le muscadin ne peut dire deux mots sans proférer : « **Paôle d'honneur...** ». Le prolétaire ne jure pas sur son honneur, ou sur l'honneur. C'est une chose qui ne saurait lui venir **spontanément**. Il dit tout simplement : « je le jure ! », ou : « je le jure sur la tête de ma mère, sur la tête de mon fils ». Il ne dit pas : « je le jure sur l'honneur ».

b) **Secondement, ce que conseille l'honneur, ce que dicte l'honneur**, ce n'est pas une conduite, une attitude, un geste que l'« **homme d'honneur** » invente, dont il tire l'idée de lui-même, de lui seul, des profondeurs de son moi, et qu'il peut croire originaux ou personnels. Ce que l'honneur dicte, c'est un impératif hérité, un impératif qui appartient en propre à un groupe, qui peut être le groupe étendu et aux limites mal définies des **hommes d'honneur**, ou bien des groupes plus faciles à définir, sinon plus fermés et dont la liste tend à s'augmenter : **le groupe des femmes** qui, avant le mariage et en tant que jeunes filles, « virgines », dans la famille ensuite et par rapport à la famille (ou plus précisément dans le mariage et par rapport au mariage), ont **un honneur** spécial qui leur crée un certain nombre d'obligations, un honneur qu'elles ne doivent pas **perdre**, un honneur fait de chasteté et de fidélité qu'elles ne doivent pas prostituer ; **le groupe des hommes** qui, dans la famille et par rapport à la famille (ou plus précisément dans le **mariage** et par rapport au **mariage**), a un honneur à respecter, un honneur à base de fidélité, et un honneur à ne pas perdre : car s'il est trompé, il se sait déshonoré par celui qui le trompe ; **le groupe familial** en tant que tel : puisqu'il y a un **honneur de la famille**, puisque les parents peuvent être déshonorés par leurs enfants, et les enfants déshonorés dans leurs parents, à raison de certains actes, de

certaines attitudes, de certaines opinions, et que le sentiment de ce déshonneur est assez fort pour conduire ceux qui l'éprouvent parfois jusqu'au suicide et parfois même jusqu'au meurtre. Car le sang lave le déshonneur ou, comme on dit, l'honneur se lave dans le sang.

Il s'agit donc d'un impératif à la fois très fort et très impersonnel, d'un impératif qui dicte la conduite des **hommes d'honneur** dans certaines circonstances, sans leur laisser la liberté de discuter, de réfléchir, de nuancer, d'adapter : dans tel cas, on fait ceci ou cela. On soufflette. Et le soufflet ne doit pas être un coup. L'homme qui fait partie de la catégorie des gens d'honneur le sait bien. Il se sert de ses gants, de préférence, pour toucher la joue de son adversaire. Il laisse la gifle claquante, le coup de poing, le coup de pied naturellement, à la brute, au manant, à l'homme qui ne fait pas partie du groupe des gens d'honneur, à l'homme qui n'a pas de parole d'honneur à donner, à l'homme qui ne se réclame pas du **Code de l'honneur**, et qui n'a pas de carte de visite à échanger avec son adversaire. Il y a des rites, et un rituel, des gestes, des mots que l'honneur dicte, des rites, des gestes anciens qui datent. Quand un groupe, détenteur d'un honneur qui lui appartient en propre, considère qu'un de ses membres s'est mis dans une situation telle qu'il faut, pour son honneur à lui, mais non moins pour l'honneur du groupe, qu'il disparaisse, qu'il libère ce groupe et qu'il se libère lui-même d'un déshonneur en sacrifiant sa vie à la notion d'honneur de son groupe, il ne laisse pas à ce membre qui doit être retranché de la communauté une pilule de poison, mais un revolver chargé, arme noble. Se tuer, oui. Encore faut-il se tuer dans les règles, noblement, à l'aide d'une arme noble. Pour le Japonais de noble race, qui sait cependant se servir des armes modernes, c'est toujours le sabre du Samouraï. Pour l'officier dont ses pairs considèrent que la mort est devenue nécessaire du point de vue de l'honneur, ce ne saurait être la cravate accrochée à l'espagnolette de la fenêtre, ou le robinet du gaz ouvert de propos délibéré, ou le saut par la fenêtre. Moyens vilains. Moyens sans noblesse. Ce n'est même pas la balle du fusil dans la bouche, ce mode de suicide du simple soldat ou du sous-officier. C'est le revolver, qui partage avec l'épée la qualité d'arme noble. Je me rappelle [un] vieux souvenir... [à] Nancy, en 1898-99, Driant : Du bâton ? Des leçons de bâton ! Les dispensés ! Pour qui les prend-on ? Effacez ! Et inscrivez : de telle heure à telle heure, escrime ! (j).

Tout ceci s'explique si on considère que les **prescriptions de l'honneur** sont une sorte de **dépôt**, une sorte **d'héritage** dont jouissent en commun tous les membres d'un groupe, et à quoi ils tiennent dans la mesure où ils ont besoin de se sentir soutenus, aidés, guidés par l'approbation de ces membres. Se sentir méprisé par eux, voilà qui proprement leur pèse, leur est intolérable. Se sentir en communion totale avec eux, voilà qui pour eux est sans prix.

Ainsi peut-on dire que l'honneur a pour racine **l'imitation**, l'alignement sur les membres du groupe, devant qui on se sent responsable, comptable de ce qu'on dit, fait et même pense. Tout au plus peut-on dire que cette imitation peut être machinale, et sans éclat. Mais elle peut être aussi enthousiaste. Elle peut être le fait d'un homme qui ne cesse de revivre avec exaltation les exemples que lui ont légués, à lui et à ses contemporains, les grands anciens, les devanciers, les fondateurs, et qui porte en lui le sentiment profond qu'il doit à ses anciens, à ses devanciers, à ses fondateurs d'être, de devenir à leur école, aussi exemplaire pour sa part qu'ils l'ont été, eux, leur vie durant...

Il est un groupe d'hommes qui, entre tous, détient les prescriptions d'un code d'honneur particulièrement strict. C'est le groupe des détenteurs de l'ordre militaire. On ne peut pas dire : c'est **l'armée**. Car s'il y a un **honneur de l'armée**, l'armée a pris une telle extension, elle se recrute si fortement et si abondamment dans le civil, selon un mot célèbre, que tous les ressortissants de l'armée ne sont pas à égalité, sur le même plan, devant les prescriptions d'un code d'honneur militaire. Faut-il dire : ce **sont les officiers**. Mais cette façon de dire, elle aussi, ne serait pas exacte. Car il y a des prescriptions du code de l'honneur militaire qui s'appliquent à tous, officiers et soldats. Cependant il est vrai qu'il en est qui s'appliquent uniquement aux officiers ; celles qui concernent le duel particulièrement, et qui sont si rigoureuses qu'elles tiennent en échec les prescriptions du code de justice. Il n'y a pas si longtemps, en 1897, on vit un officier d'administration de réserve, giflé par un capitaine, qui refusa de se battre, et traduisit son adversaire devant le tribunal de Laon, lequel lui donna raison. Sur quoi, le ministre de la Guerre le révoqua sur le rapport du conseil d'enquête (k).

Quand on parle de **l'armée**, [il est] bien entendu qu'il ne s'agit pas seulement de l'armée de terre. La marine de guerre a son code d'honneur, ses prescriptions à elle. Celle par exemple qui enjoint au commandant d'un bâtiment de guerre, quel qu'il soit, de ne quitter son bord que le dernier, lorsqu'il y a nécessité d'évacuation,

et de s'engloutir avec son bâtiment dans les flots lorsqu'il est coulé ou même sabordé.

Tout cela [est] impératif, catégorique. [C'est] tout cela qui ne souffre pas de discussion, de tergiversation, de distinguo, de cas de conscience. C'est ainsi. Dans tel cas, on fait ceci, dans tel cas, cela. [Il n'y a] pas à discuter. On obéit. On fait ce qu'il faut faire. On peut penser, et même à la rigueur dire : « c'est **assez bête...** », **assez** introduisant là une jolie, une fine nuance. Dire : « c'est bête », ce serait déjà malsonnant. Mais il ne faut pas aller plus loin...

L'honneur [est-il] un sentiment personnel intérieur ? Non l'honneur, [c'est] **le résultat d'une pression, acceptée, du groupe, de la collectivité sur une, ou des consciences individuelles.**

Sans doute, il y a extension du concept d'honneur à des groupes plus vastes, à des groupes qui autrefois demeureraient étrangers à ce concept, ne prononçaient pas le mot même d'honneur. S'il y a toujours un honneur aristocratique, il tend à naître, ou si l'on veut, on parle déjà, quelquefois, d'un honneur prolétarien, à base de solidarité et qui s'éprouve dans des grèves de solidarité, des grèves pour renvoi injustifié, des grèves pour soutenir un corps de métier en lutte avec ses patrons.

On pourrait même noter que les interdits, les tabous dont s'entoure le code d'honneur de l'aristocratie tendent à perdre de leur rigidité. Il y a toujours d'étranges survivances. Par exemple, la dette de jeu, qu'on ne peut pas payer, exige la mort du joueur malheureux, qui n'a pas pu se procurer, à l'heure dite, la somme qu'il doit sur parole. Mais la même dette, si elle [est] commerciale ou privée, ne réclame pas la mort de l'insolvable. [Il n'en est] pas moins vrai que beaucoup de prescriptions du code d'honneur de l'aristocratie perdent de leur vigueur : celles qui concernent la mésalliance, par exemple, et même le remariage avec une divorcée, pourvu que le divorce ait été remplacé par une annulation du mariage en cour de Rome.

D'autre part, un nombre croissant de privilèges, de marques d'honneur, réservées jadis aux aristocrates, se trouvent vulgarisées aujourd'hui. La **Légion d'honneur** n'est plus le monopole des officiers. En théorie, l'homme tendant à se hausser au niveau du personnage qu'il incarne, il devrait en résulter un progrès en dignité des masses. Car à observer les prescriptions du code d'honneur, on finit par

acquérir non seulement des habitudes d'honneur, mais finalement le sens vrai de l'honneur.

Qu'est-ce donc que ce sens vrai de l'Honneur ? L'honneur, c'est **d'abord un refus**, un refus de pactiser avec ce qui est laid, bas, vulgaire, intéressé, non gratuit ; un refus de s'incliner devant la force parce qu'elle est la force ; devant la paix, parce qu'elle est la paix ; devant le bonheur, parce qu'il est le bonheur. L'honneur implique, chez celui qui le porte en soi, un sens hautain et résolu du risque, du jeu où l'on risque de perdre sa vie, ou de gagner l'estime de ses pairs, un sens du tragique de la destinée et aussi de la dignité dans le malheur, tout ceci qui s'allie souvent avec un grand désir d'isolement, un grand refus de pactiser avec le monde, avec le mal, et de se retirer dans sa tour d'ivoire.

L'honneur, c'est **ensuite une sensibilité**, une sensibilité très vive aux diminutions dont peut être victime notre moi, notre personne. C'est, si l'on veut, un respect exigeant et toujours inquiet de soi-même, un grand sens de la beauté de sa vie, porté jusqu'à la plus pure élévation, jusqu'à la passion la plus ardente ; d'où l'obligation de ne pas survivre à l'affront, c'est-à-dire à une atteinte portée à notre vie ; d'où l'obligation d'effacer toute souillure, de se libérer de toute atteinte pour maintenir dans sa pureté l'identité de sa personne, pour rester fidèle à ce qu'on est.

L'honneur enfin, c'est une **force d'action**, et une force qui s'affirme dans l'action, et non dans la spéculation. L'honneur engage l'homme dans l'action. Elle l'engage de suite, totalement, sans discussion ni tergiversation. L'honneur n'attend pas. L'honneur n'hésite pas.

Polyeucte court au martyre, Horace au combat et Rodrigue au duel, véhémentement et sur l'heure. Tous affrontent le destin d'un même cœur, sans se demander s'il leur sera contraire. Noblesse oblige. Et l'honneur, c'est aller au-delà même du devoir. Faire assez, non ; faire plus ; dépasser les bornes que la sagesse indique à l'acte raisonnable.

Voilà en substance ce qu'un moraliste, raisonnant sur l'Honneur aujourd'hui en 1945, en France, à l'aide d'exemples français, pourrait dire. En somme, un sentiment encore très fort, encore très puissant dans certains groupes et sur certaines personnes ; un sentiment fort de la force du passé, fort de l'autorité du passé, fort d'une force traditionnelle si vénérable qu'elle ne se discute pas, qu'on obéit à ses

commandements aveuglement, immédiatement, totalement, mécaniquement. [C'est] par là le contraire même d'un sentiment personnel le contraire même d'un libre sentiment.

Il est vrai. Mais ce sentiment évolue. Ce sentiment en tant que sentiment collectif, ce sentiment en tant qu'impératif absolu dicté par un groupe à tous les membres de ce groupe, tend à s'affaiblir, dans toute la mesure où les groupes détenteurs d'un code d'honneur particulier subissent les atteintes des grands bouleversements qui ébranlent nos sociétés presque dans leurs fondements. Dans les groupes les plus anciennement constitués, l'emprise de la collectivité sur les membres de la collectivité tend à se relâcher. Et il naît, dans des groupes nouvellement constitués, des sentiments **d'honneur** qui n'ont rien de commun, sinon le principe même de leur autonomie, avec les sentiments d'honneur des vieux groupes. De là, une transformation du sentiment de l'honneur, qui tend à s'accrocher davantage à l'individu en tant que tel, à devenir davantage raison d'agir individuelle, d'agir et non pas d'être. Car l'honneur ne joue pas dans le domaine de la spéculation, de la pensée pure. L'honneur joue dans le domaine de l'action. Et c'est dans ce domaine qu'il s'affirme, de plus en plus, comme un guide, comme une force, comme un soutien de l'homme en quête de morale, et qui souvent croit trouver dans l'honneur le fondement d'une morale à la fois individuelle et collective.

[Voici le] bilan [en] 1945, bilan difficile à dresser, comme tous ces bilans moraux, bilan qui nous met surtout en présence de ruines et de désolation. Mais l'origine ? Mais l'histoire ? Mais la splendeur de ce qui n'est plus que survivance ? C'est à l'histoire qu'il appartient de nous retracer tout cela.

Annexe

L'HONNEUR par et pour le moraliste

[...] Si j'étais un moraliste, mais je ne suis qu'un historien, si j'étais un moraliste, et que je me propose d'étudier ce sentiment toujours actif, toujours vivant, sans doute commencerais-je par une distinction nette, qui pourrait être celle de l'honneur extérieur et de l'honneur intérieur.

L'Honneur extérieur, c'est le fruit des **honneurs** que la société où l'on est intégré accorde ou rend à ceux de ses membres que, pour des raisons diverses, elle entend « honorer » spécialement.

Il s'agit tantôt de charges « honorables » ou « honorifiques », et le mot même de **charge** évoque l'« *honos* » latin, qui peut-être est à rapprocher d'« *onus* », et qui, originellement, signifie sans doute **charge**, tantôt de distinctions ou de préférences : quand on vous fait les honneurs d'un dîner en vous plaçant à la droite de la maîtresse de maison, c'est-à-dire à la place d'honneur [...].

HONNEUR ET PATRIE
NOTES DE COURS 1945-1946

Leçon IV

Analyse du sentiment de l'honneur

[Retour au sommaire](#)

Où en sommes-nous ? La dernière fois, [nous avons] travaillé en moralistes. [Nous avons] fait l'analyse d'un sentiment, le sentiment de **l'Honneur**, tel qu'il vit encore **en France** (restriction nécessaire) dans la conscience de nos contemporains (a). [C'est un] sentiment vivant en effet, fort toujours, entouré de respect, d'égards et de considération. Je dirais volontiers, ce sentiment de l'honneur est garni, ceinturé, comblé **d'honneurs** et des plus grands honneurs qu'une nation soit maîtresse de décerner, sans sortir de son domaine propre, sans empiéter sur le domaine de la religion ou de l'intelligence. Désigné, officiellement, aux Français, comme un des plus nobles qui soient par le fait que son nom figure en lettres d'or sur leurs drapeaux, que son nom est inscrit en lettres d'or (l'or restant le métal noble par excellence) sur leurs bâtiments de guerre, que son nom désigne le plus convoité (aussi bien des Français que des étrangers) et le plus prestigieux de tous les ordres de chevalerie, cette Légion d'Honneur à qui s'attache le grand nom de Napoléon Ier, son fondateur. Et si cette formule « un ordre de chevalerie » vous semble archaïque, désuète, anachronique, si vous ricanez : « un ordre de chevale-

rie » ! Vous plaisantez ! En quoi ces hommes et ces femmes qu'un ministre inscrit sur une liste que dresse son cabinet, en quoi ces hommes et ces femmes forment-ils un ordre ; et en quoi d'ailleurs cette inscription peut-elle évoquer la chevalerie : plaisants chevaliers, ces fonctionnaires à la veille de la retraite, plaisants chevaliers, ces hommes et ces femmes incapables, par nature, ou par âge, ou par état physique (et non moral) de porter les armes et de ceindre pour s'en servir l'épée, cette arme du preux ; si vous ricaniez ainsi, si vous suggérez qu'il s'agit tout simplement et sans plus d'une **décoration**, je vous répondrai que vous faites erreur, que si la Légion d'Honneur n'est plus constituée comme le voulait son fondateur en **cohortes** commandées chacune par un commandant (nous disons **commandeur**), que si ses membres ne prêtent plus le serment dont lui-même rédigea le texte, ce serment si curieux, hypocrite et par lequel le futur légionnaire s'engageait à « combattre toute entreprise tendant à rétablir le régime féodal ou à reprendre les titres et qualités qui en étaient l'attribut, enfin de concourir de tout son pouvoir au maintien de la liberté », on n'y entre tout de même pas sans avoir son parrain, un parrain membre de l'ordre et qui reçoit pouvoir officiellement de vous remettre le diplôme et d'accrocher tout au moins à votre boutonnière les insignes de votre dignité nouvelle ; on n'y entre pas sans que, si l'on est militaire, ou assimilé à un militaire, on ait, publiquement, dans une cérémonie spéciale, entourée d'honneurs spéciaux, reçu sur l'épaule le coup de plat de sabre ou d'épée qui représente l'ancienne **colée** du XIIe, du XIIIe siècle, le vigoureux coup de poing qu'administrait au chevalier, le jour de son entrée dans la chevalerie, son parrain, et également l'accolade, qui représente elle aussi un des fragments, une des survivances et même, si vous voulez, un des débris du rite chevaleresque ; j'ajoute qu'on n'y entre pas sans l'assentiment d'un conseil qui est le Conseil de l'ordre, et qui a le pouvoir, et qui exerce réellement le pouvoir, de vous exclure de l'ordre si vous manquez à l'honneur, un conseil qui reçoit ainsi un droit de regard sur votre vie privée, et qui exige que cette vie soit conforme, précisément, à l'honneur, à cet honneur dont le conseil est censé porter en lui la notion exacte, la définition précise et le sens éternel. Et tout cela suffit sans doute à faire vraiment de la Légion d'Honneur autre chose qu'une simple décoration : **un ordre de chevalerie** (b).

Donc, ce sentiment de l'Honneur [est] un sentiment très respecté, très respectable, souvent invoqué dans la vie quotidienne par des hommes qui, pour s'engager tout entiers, donnent leur **parole d'honneur** que tel fait est bien vrai ou que

tel engagement qu'ils prennent revêt à leurs yeux un caractère particulièrement sacré. J'ajoute [qu'il est] un sentiment si vivant, semble-t-il, et si dynamique, que beaucoup parmi nos moralistes songent à le prendre pour fondement d'une morale nouvelle, à asseoir sur cette pierre de base les prescriptions et tout l'édifice à la fois esthétique, cohérent et efficace d'une morale laïque, hautaine et aristocratique, d'une morale de l'honneur dont beaucoup ont rêvé non pas comme d'une morale pour une élite, mais d'une morale pour tous, de telle sorte que, si des notions comme celle **d'affaire d'honneur**, qui débouche sur le duel, ou comme celle de **dette d'honneur**, qui a pris pour nous un singulier aspect d'illogisme, tendent à devenir de vivaces, archaïques, et de réelles, fabuleuses (en dehors du moins de certains milieux assez artificiels, du reste), ce n'est pas parce que le sentiment de l'honneur n'est plus [qu'] une de ces ruines magnifiques mais inutiles dont la silhouette se dresse noblement au-dessus des mornes plaines, c'est au contraire parce que [ce] sentiment semble assez vivant, assez fort, assez excitant à des moralistes en quête de morale pour qu'ils l'analysent de très près, comme un architecte formé à l'école de Viollet-le-Duc examinait naguère la cathédrale qui lui était confiée, avec le souci d'en bannir les disparates, de démolir toutes les adjonctions que les siècles avaient pu faire au projet initial du maître d'œuvre, de faire sortir enfin, d'extraire, de tirer de la vieille maison qu'ils trouvent debout, colorée, pittoresque, fréquentée et vivante, une de ces nefs **admirablement** rétablies dans une pureté d'épuration et propre à servir d'exemple aux bâtisseurs de tous les temps, puisqu'elle leur mettait sous les yeux un **idéal**.

Et personnellement, à tout cela, nous n'avons pas trouvé à redire, ni d'ailleurs à approuver. Ce n'est pas notre métier. Nous avons constaté. **Nous avons constaté** que c'était, à vrai dire, un assez étrange sentiment que ce sentiment de l'Honneur tel qu'il se comportait actuellement, un sentiment très personnel, très individuel sans doute, puisqu'il s'accompagne d'un très fort sentiment d'appartenance égotiste et presque, pourrait-on dire, d'un très fort sentiment de propriété. Nous ne disons pas : « ma vertu m'empêche de faire ceci ou cela ». Mais nous disons fort bien : « mon honneur m'interdit de faire ceci ». Et d'ailleurs, nous faisons plus que le dire. Nous le pensons, d'une pensée qui réagit sur nos actes, qui en effet nous contraint de faire ceci, ou cela. J'allais dire « **finale**ment » : mais non ; disons **instantanément**. Les réactions de notre honneur sont immédiates, tout comme les réactions de notre foi, si nous sommes chrétiens, si nous pouvons dire (82) si nous

disons et quand nous disons : « **Ma** religion me l'interdit », avec le même accent et, j'allais dire, **du même jet**. Mais nous ne disons jamais : « **Ma** morale s'y oppose ». Nous serions ridicules. On peut porter **son honneur** au devant de soi comme un **bouclier** contre l'impureté. On ne porte pas **sa morale en écharpe**. Le possessif : **mon** honneur, **ma** religion, exprime, si l'on veut, l'attitude d'un homme vraiment homme devant quelque chose qui le dépasse de beaucoup et qui le domine, quelque chose qui participe à la fois de l'absolu et de l'idéal ; quelque chose qui l'ennoblit, qui l'enrichit dans toute la mesure où il en est, où il s'en reconnaît, faut-il dire, le participant ? non, le soldat, le militant, le chevalier, tous mots qui traduisent, qui justifient cette sorte **d'élan** immédiat et joyeux, cette sorte de **spontanéité** avec quoi le chrétien refuse ce qui n'est pas chrétien, et l'homme d'honneur ce qui n'est pas honorable à ses yeux, sans hésiter, sans calculer, sans réfléchir ni aux **modalités** ni surtout aux **conséquences** qui, ne parlons que de l'homme d'honneur, pourraient mettre en jeu sa vie.

[C'est un] sentiment **très** personnel, [un] sentiment très individuel, sans doute, mais, en même temps, nous l'avons vu et dit, et cette remarque n'est paradoxale qu'en apparence, [un] sentiment très collectif, [un] sentiment de participation aux croyances communes, aux façons d'être et d'agir, aux comportements communs des hommes d'honneur.

De même que le chrétien lorsqu'il dit : « **ma** religion » se réfère à un code révélé dont les prescriptions impératives, catégoriques, indiscutables, sont pour ainsi dire incorporées à sa conscience de façon si totale et si étroite qu'il les applique d'instinct, sans hésiter ni tergiverser, de même, l'homme d'honneur, lorsqu'il réagit, ce ne sont pas des solutions toutes personnelles qu'il adopte, des solutions qu'il tire spontanément de lui, des solutions qui lui semblent valables parce qu'elles sont conformes à la fois à ses propres sentiments et aux circonstances, ce sont des solutions collectives, celles qu'à sa place tout homme d'honneur comme lui, tout homme digne de ce nom appliquerait sans hésiter lui non plus, automatiquement en quelque sorte, les mêmes, exactement les mêmes, et qui, si l'on y regarde de près, se trouvent être le plus souvent deux choses :

1°) **Des solutions de classe**, élaborées par les membres d'une même classe, depuis des siècles souvent et pendant des siècles, telles que, si on refuse de les adopter, on se déclasse, disons le mot, on se déshonore.

2°) **Des solutions de profession**, adoptées, respectées et appliquées par tous les membres d'une même profession ; et par exemple s'agissant de la profession des armes, par tous les militaires de profession. Et voilà donc que s'efface, voilà que tombe le caractère tout personnel, tout individuel, le caractère essentiellement personnel, essentiellement individuel que nous semblait revêtir le sentiment de l'honneur, de **notre** honneur, avec ses exigences autoritaires et immédiates. Voilà que le sentiment de l'honneur nous apparaît comme un **reflet**. Hommes d'honneur, agissant selon l'honneur, nous ne frappons pas du pied notre terre à nous, le coin de terre que nous occupons et que nous nous sommes approprié, pour y faire jaillir une source d'honneur à quoi nous désaltérer, une source d'honneur qui n'appartient qu'à nous. Nous nous contentons, en réalité, de boire avec nos semblables à [la] rivière, non pas sans doute à l'immense fleuve qui s'étale à travers le pays et où puisent pour étancher leur soif, indistinctement, tous nos compatriotes ; je dis, je dis bien à la rivière, à celle qui coule à travers notre propriété, une propriété qui peut être plus ou moins vaste, plus ou moins dépourvue de clôture aussi, et libre d'accès, mais c'est tout de même une propriété, la propriété d'un certain groupe, et boire de ces eaux-là, c'est d'ailleurs, ipso facto, s'intégrer au groupe, marquer tout au moins son désir de s'y intégrer.

Ce sentiment de l'honneur, qui n'est pas seulement **référentiel**, mais **tonique**, **qui n'a pas seulement voix consultative**, ni même voix délibérative, mais voix impérative, au conseil de notre Conscience, **ce sentiment de l'honneur**, qui, aux moments de trouble, intervient à la fois pour nous confirmer que la bonne voie est bien celle-ci, et non celle-là, la voie de l'honneur, et en même temps pour nous donner la force d'emprunter cette voie même si elle doit nous conduire à la mort, ce sentiment de l'honneur, de quand date-t-il ? Je veux dire quand, à partir de quand, a-t-il **obligé** ? Quand, à partir de quand, rencontre-t-on des hommes qui **meurent pour leur honneur** ? [C'est une] question difficile à résoudre sans doute. Il faudrait connaître toute la littérature française d'une part et tous les textes historiques, d'autre part, qui peuvent comporter des références à **l'honneur**.

Annexe

[...] instantanément. Les réactions de notre honneur sont immédiates). **Notre honneur**, nous le portons ainsi, chacun de nous le porte un peu en écharpe, sur sa poitrine. S'il porte de la même façon parfois sa **religion** ; s'il dit du même ton, avec le même accent : « **Ma** religion m'interdit de faire ceci ou cela » , il ne dit pas : « **Ma** morale s'y oppose », mais bien **la** morale ; il serait ridicule à monopoliser ainsi ce qui est bien commun. **Ma** religion ; **mon** honneur : le possessif exprime, ici et là, l'attitude d'un homme, vraiment homme vis-à-vis de quelque chose qui le dépasse de beaucoup, qui le domine, de quelque chose de grand, d'auguste, de vénérable, qui l'ennoblit et l'inclut dans toute la mesure [...].

HONNEUR ET PATRIE
NOTES DE COURS 1945-1946

Leçon V

Les origines

[Retour au sommaire](#)

En terminant, je posais une question. Le sentiment de l'honneur, nous l'avons analysé. Nous avons vu et dit que [ce n'était] **pas seulement un sentiment référentiel, mais tonique**. [Nous avons] vu et dit que [ce n'était] **pas seulement une voix consultative**, ou une voix **délibérative**, mais une voix **impérative**, au conseil de notre conscience. Puisqu'à des heures graves, **quand des questions se posent pour nous**, qui mettent en cause notre vie, et **cet honneur** dont les hommes d'honneur disent qu'il leur est plus cher que la vie, et ce n'est pas une phrase, **il intervient** pour nous confirmer, si nous hésitons, qu'entre les deux voies qui se présentent à nous, **l'une est la voie de l'honneur, l'autre est celle du déshonneur**, ce qui, pratiquement, ne nous laisse plus, si nous sommes des hommes d'honneur bien nés et de bonne race, et de bonne nature, **aucune échappatoire ; ce qui nous dicte notre conduite**, nous montre notre devoir, nous ôte toute hésitation, annihile notre esprit de conservation, et nous fait choisir la voie périlleuse, la voie de la mort, sans retour égoïste sur nous-mêmes et sur les nôtres, mais en même temps nous confère une sorte d'exaltation, une sorte d'euphorie qui nous

met aussitôt **au-dessus de nous-mêmes**, qui nous porte **au-dessus de nous**, qui, s'il s'agit d'un danger physique, d'une bataille, nous donne pratiquement la certitude d'être **invincibles**, la certitude que les balles, les obus, les engins de destruction ne peuvent **rien** sur nous, la certitude que notre sacrifice ne sera donc pas vain, **et qui**, s'il s'agit d'un danger moral, nous confère cette sérénité, cette ténacité, cette audace que le taciturne renfermait dans sa formule : « pas besoin d'espoir pour entreprendre, et de réussir pour persévérer », le sentiment que l'homme peut **forcer la destinée**. Voilà ce que je veux dire en disant que le sentiment de l'honneur [n'est] pas seulement référentiel mais salubre, tonique, et **vital**.

Or, [il est] évident qu'un tel sentiment, avec tout ce qu'il implique, est né **d'un long travail des hommes sur eux-mêmes**. Un sentiment aussi compliqué, un sentiment aussi puissant et efficace sur les hommes, un sentiment capable de produire de tels effets, de déclencher de tels réflexes, [n'est] **pas spontané.... pas simple non plus....** [n'a] **pas jailli tout d'un coup...**

Il n'a pas qu'une source, une source vauclusienne. Il a dû se former lentement, d'apports successifs, difficilement. De quand donc date-t-il ? Je veux dire, depuis quand a-t-il pris **force obligatoire**, depuis quand, à partir de quand, rencontre-t-on des hommes qui **meurent pour leur honneur** ? Question difficile à résoudre sans doute. Il faudrait connaître toute la littérature française d'une part, tous les textes historiques d'autre part. On ne peut espérer que des approximations. Du reste, il n'est question que d'approximations. Un tel sentiment ne jaillit pas. Il se construit lentement.

Mais un fait est certain. L'homme a besoin d'appuis. Il ne s'aventure pas tout seul dans la vie, armé de ses seules forces. Il serait immédiatement écrasé. Je ne parle pas de ses forces physiques, matérielles. Je parle de ses forces morales. Il a toujours eu besoin non seulement, ce qui va de soi, d'aide matérielle, de l'aide des siens ; de l'aide de ses voisins ; de l'aide de son village ou de sa ville, etc., quand le feu prend à sa maison, par exemple, ou quand un brutal le menace et le roue de coups et qu'il n'est pas le plus fort, etc. ; mais encore **d'aide morale**, d'une aide qu'il trouve dans le fait qu'il est soutenu dans ses démarches par le sentiment que ces démarches, il les accomplit, **moralement**, en accord, en plein accord avec les hommes de son groupe, avec les hommes du groupe dont il fait partie en fait, ou quelquefois dont il fait partie en désir, dont il voudrait pouvoir faire partie et dont il essaie déjà de se rapprocher en conformant sa conduite à leur impératif catégo-

rique. C'est une terrible force pour un homme que de sentir, d'éprouver qu'il pense, se comporte, agit à **l'unisson** de son groupe. C'est une terrible faiblesse pour ce même homme que de savoir, de sentir, qu'il pense, se comporte, agit **contre** les idées, les sentiments, les vœux de son groupe. Or, avant que le sentiment de l'Honneur n'ait ainsi lié les hommes de France à leur groupe, y avait-il d'autres sentiments pour remplir le même rôle ? Nous pouvons dire, a priori, certainement. Quels étaient ces sentiments ? [S'agit-il de] hors-d'œuvre ? Non. Quand des sentiments **très forts** existent, qui dictent leur conduite aux hommes dans les cas graves, ces sentiments ne disparaissent pas tout d'un coup, sans laisser de suite, sans laisser de **traces** derrière eux, de traces vivantes et agissantes. Et il est fort possible, il est probable que ces traces, nous les pourrions relever en étudiant le sentiment qui leur a succédé, le sentiment de l'honneur. Il se peut, il est probable que ce sentiment a été modifié par ces sentiments qu'il a remplacés. Les étudier est donc pour nous une nécessité absolue. Étudions-les (a).

Nous n'allons pas remonter à l'infini. Installons-nous en deçà de la grande coupure, les invasions. Au-delà, [se situe] le monde romain dont les invasions ont jeté bas l'édifice. En deçà, [se situe] le monde européen, auquel [nous] appartenons encore, un monde qui [n'est] pas héritier, purement et simplement, du monde romain, du fait qu'il ne parle plus la langue de Rome, que de nouvelles langues sont nées, dont les caractères ne sont plus ceux du latin, que, dans la tourmente, les écoles qui enseignaient aux enfants premièrement la langue latine, deuxièmement la tradition latine, sont mortes. **Et sans doute une religion est née**, que Rome a connue, qu'elle a repoussée d'abord, et puis à quoi elle s'est officiellement ralliée ; **une religion** qui s'est mise à conquérir, les unes après les autres, toutes les provinces de l'ancien Empire romain ; une **religion qui**, dans ses offices, dans ses rites, ses cérémonies, ses conciles également, parle en Orient le grec, mais en Occident le latin, et donc qui a dû se soucier d'apporter, d'enseigner le latin, en Occident à ses clercs, sinon à ses fidèles ; **une religion qui travaille** la pâte humaine, sur le sol de ce qui est notre France, depuis des années et des années. Cette religion, à la différence de beaucoup d'autres, et par exemple de l'ancienne religion romaine, cette religion enseigne **une morale**. Et cette morale, la morale chrétienne, a connu, historiquement et humainement, un assez beau succès. **Mais c'est une question de savoir jusqu'à quel degré de profondeur**, à une époque et dans

un pays donné, **ses enseignements ont pu pénétrer**. [C'est] une très grosse question, **qui, notons-le, ne se pose pas qu'à propos de ces temps lointains**.

[Je] **suis étonné**, [je] **serais étonné**, si [j'avais] encore [des] illusions sur la capacité qu'ont les hommes d'ignorer, d'oublier ce qui devrait les toucher le plus, [je] **suis étonné** que personne ne se pose jamais ces questions de **force**, de mesure de forces, d'épreuves de forces entre systèmes moraux coexistants, les uns à l'état de ruines, les autres à l'état de promesse, qui sont parmi les plus graves, les plus passionnantes de l'histoire. J'explique : Nous parlons de morale chrétienne. Mais à côté de cette morale, il y a, qui habite les consciences des hommes, qui s'y trouve enraciné, qui agit sur les conduites des hommes, **il y a le legs toujours vivant des anciens âges**, un résidu de croyances qui remontent très haut, jusqu'à ces temps néolithiques peut-être, à la longue durée de qui nous nous plaisons à confier, aujourd'hui, les germes de tant **d'institutions** humaines qui vivent toujours en nous. À côté de cette morale, il y a, chez les convertis du lendemain des invasions, chez les convertis du monde européen en gestation **d'après** les invasions, il y a ces traditions païennes qu'ils ont apportées avec eux. Il y a **cette morale de bande** qui répondait à leur genre de vie d'hier et d'avant-hier. Il y a, si on veut, la **morale de ces Normands** qui d'une part, marchands adroits et subtils, ont si longtemps hanté, avant de s'établir en Normandie, tous les marchés d'Occident, de Constantinople aux ports du Rhin, et qui, d'autre part, patients travailleurs de la terre, ont défriché les solitudes de l'Islande sous les frimas ou bien, poussés par [l']esprit d'aventure et de gain, ont parcouru en pillards cruels et redoutables toutes les contrées accessibles [?] à leurs violences, tuant, massacrant, violant et volant, **mais conservant intacte leur morale de bande** (qui [n'est] pas incompatible du reste avec ces massacres, ces viols et ces vols), mais respectant scrupuleusement la loi de leur jungle, entretenant le culte des **héros** frappés au combat, etc. (b).

Et le problème se pose... On voit bien que la morale chrétienne ait pu nourrir un accord avec la morale stoïcienne ; on voit bien que la morale chrétienne ait pu gagner des hommes, des femmes en qui dormaient, mortes et vivantes à la fois, des traditions venues du fond des âges ; on voit bien que la morale chrétienne, par un patient travail de substitution, christianisant les usages, les rites, les traditions, baptisant du nom de **saints** les sanctuaires rustiques où s'adoraient les dieux païens, ait petit à petit mordu sur ces âmes rudes et vides, d'une morsure **superficielle** sans doute (mais enfin, mordre, si peu que ce soit, c'était déjà beau !). On

voit bien tout cela. On voit plus mal comment, chez ces Normands dont [nous] parlions tout à l'heure, comment, chez les Barbares en général, un tel goût, une telle passion, une telle exaltation de la guerre et de ses violences a pu faire ménage, et même bon ménage, avec une foi très vive dans les mystères du christianisme (c). Faudrait-il conclure que, du christianisme, ce qui a été transmis et adopté le plus aisément, ce fut ce qu'on me pardonnera d'appeler la mythologie et la métaphysique ? Cependant qu'à côté, ce qui [a] trouvé le plus de difficulté à pénétrer dans le coeur des hommes, c'est la morale, cette morale qui, peut-être à tort, nous paraît si accessible, si humaine, si faite pour gagner sans effort le coeur de tous les hommes ?

On serait tenté de le dire quand on voit **comment**, pendant des siècles et des siècles (des siècles au cours desquels le christianisme fournissait, seul, une doctrine au monde), les maîtres **chrétiens** du monde, les maîtres tout-puissants du monde, eux qui disposaient d'armes aussi terribles que l'excommunication, ont pu, sans trouble, laisser subsister en eux et hors d'eux, l'injustice sociale la plus flagrante (je rappelle que l'esclave, s'il se convertissait au christianisme, l'Église ne réclamait pas son affranchissement pour autant, alors que la théorie était qu'on ne réduisit pas de chrétiens à l'esclavage). On voit comment, pendant des siècles, maints chrétiens du monde ont pu, sans trouble, laisser subsister en eux, chez eux, la bestialité guerrière la plus révoltante, **et cependant** maintenir les enseignements de la morale chrétienne intacte, les enseignements de fraternité entre tous les hommes qui sont la grande leçon de l'Évangile.

Mais quoi ? Hier encore, le président d'une immense république qui ne passe pas, cependant, pour répugner fondamentalement aux injustices sociales, aux inégalités sociales, aux violences sociales, ne déclarait-il pas, sans se troubler, qu'il y avait dans le Sermon sur la Montagne tous les éléments valables pour tous les hommes d'aujourd'hui, tous les éléments d'une morale sociale juste et équitable ? Une telle déclaration, dans la bouche d'un tel homme, que ne nous enseigne-t-elle pas sur les étonnantes facilités d'adaptation aux circonstances des morales les plus impératives, formulées dans les termes les plus généreux ?

Mais n'est-ce pas dans le sein de la société chrétienne que se sont produites les manifestations les plus violentes, les plus sauvages, de la barbarie au cours de ces années passées ?

Donc, **ne nous attendons pas à trouver** chez les hommes du Xe, du XIe siècle, qui **forment le matériel humain d'une société en pleine constitution, ne nous attendons pas à trouver et à ne trouver que** des sentiments chrétiens. Déjà accordé avec des sentiments stoïciens, païens, [il y a] peut-être un sentiment qui s'apparente avec notre sentiment de l'honneur. Non. Essayons de connaître et de mesurer les sentiments, à la fois simples et forts, qui dictent aux hommes leur conduite. J'en vois deux : un sentiment de solidarité, répondant chez ces hommes à ce qu'ils croyaient être l'appel, la voix du sang, et un sentiment de **fidélité** répondant chez ces mêmes hommes à l'institution, fondamentale, du lien vassalique.

La voix du sang ! Nous nous étonnons qu'elle parle si haut et si fort.... Que de voix, parmi les voix élémentaires, parlent plus haut que celle-là dans nos coeurs ! **Celle, entre autres, de la terre**, de cette terre qui, de nos jours, a semblé retrouver, sous la plume d'un de nos écrivains, sa dignité et sa qualité divine, qui fut de nouveau promue au rang de divinité, elle et les morts qui dorment dans son sein (d). Tous, nous entretenons en nous l'idée que rien n'est plus fort que ces liens qui unissent les hommes aux lieux qui les virent naître, aux paysages qu'ils ont contemplés quand ils étaient jeunes, aux champs que leur famille cultivait et qu'eux-mêmes ils cultivent. Et volontiers, à ces lointains ancêtres sur qui régnaient les premiers Capétiens, nous prêtons quelques-uns de ces chants alternés de la Terre et de l'Homme que [nous] n'avons nulle peine à composer, nous, les citadins, qui nous imaginons, bien à tort, que les rustiques les laissent retentir en eux avec bien plus de force et de spontanéité...

J'y insiste, parce que ce « **bien à tort** » risque d'aller contre un sentiment très général et très accrédité. Non, en ces temps, les liens qui unissent l'homme à la terre ne sont pas des **liens forts**, parce que les sociétés ne sont pas des sociétés anciennement, fortement enracinées. Nous nous les représentons mal. [Les hommes sont alors des] nomades. L'homme qui s'en va, sa hache sur l'épaule, à travers les grandes forêts, l'homme qui s'en va, sa pioche à la main, à travers les campagnes, implorant une place vide ? Que non pas sollicité, disputé. Viens ici, viens donc..., notre agriculture manque de bras. Tu seras mieux qu'ailleurs. Moi, je te garantis...

Ceci à l'échelon inférieur, sur le plan du travailleur. Mais à l'échelon supérieur ? Nomadisme aussi. Ces grands dynastes qui ont des terres partout, des héritages partout, il leur faut une morale qu'ils puissent emporter partout avec eux. La terre se dérobe. La famille reste, la solidarité familiale : qu'ils se trouvent sur leurs terres du Bordelais ou sur leurs terres du Charolais, ici ou là, quelque chose habite en eux de la même façon, quelque chose parle en eux de la même façon, et du même langage : **le sang**.

Non, ce n'est pas la voix de la terre qui parle haut dans ces consciences-là. C'est d'abord la voix du sang, la voix de la famille, de la parenté. **Sang. Solidarité**. Tout le lignage prend fait et cause pour le parent lésé, ou tué, ou accusé. Ceci, chez les grands, mais chez les moindres aussi ; dans les villes : lignage contre lignage ; dans les campagnes même : souches paysannes contre souches paysannes (e). [Il s'agit de] sentiments si forts que l'Église doit composer avec, s'accommoder par exemple de la **vendetta**, ou mieux, de cette vendetta collective, la « *faide* », qui est la vengeance du groupe familial requis par le parent lésé, et qui, pour assurer cette vengeance, se groupe militairement sous un chef de guerre... (f).

L'Église : elle compose. Elle ruse. Elle ne peut rien contre un sentiment si fort, contre un encadrement, physique et moral, si fort de l'être humain par son **lignage**. Quand le seigneur entre dans la bataille, et que brusquement le péril se dresse, sa pensée ne va pas à la terre, au pays, à la **patrie**, « terra *patria* ». Sa pensée va au lignage. C'est Guillaume d'Orange implorant Notre Dame :

*« À mon secours venez,
Que ne fasse lacheté
Qui à mon lignage puisse être reproché... » (g).*

Et il charge entouré de sa parenté, de ceux que les vieux textes appellent : **les amis charnels** (h). Le christianisme ? Il s'[en] accommode. Il le faut bien. Le christianisme n'est pas en dehors des chrétiens. Il leur propose certes un idéal de vie. Mais de leurs faiblesses, il n'ignore rien. Il propose des palliatifs. Il institue des lieux de paix, des asiles où l'exercice de la violence [est] interdit, où **l'oeuvre de sang** [est] interdite. L'oeuvre de sang qui devrait être interdite, toujours, en

tous lieux et à tous, l'Église se borne à la cantonner. Ce qui, d'un autre côté, malheureusement, équivaut à la reconnaître, je ne dis pas à la légitimer, mais à constater sa puissance...

[C'est un] sentiment très fort qui notons-le, n'est pas qu'un sentiment. **L'homme qui obéit à l'honneur n'escompte pas l'appui matériel, physique, militaire, des hommes d'honneur.** [Il y a une] épuration des sentiments qui se dégagent ainsi du physique. Mais [pour] le chevalier qui entre dans la bagarre au XIIe siècle, son lignage n'est pas seulement une référence ; il n'éprouve pas seulement le **sentiment** qu'il doit être **digne** de son **lignage**, mais il sait qu'il peut compter matériellement sur l'appui de ce lignage, dont les représentants l'entourent.

[Il n'en est] pas moins vrai qu'il y a un sentiment du lignage qui est un sentiment référentiel, très fort. [Ce n'est] pas le seul. Car bientôt, il fit place à un autre sentiment référentiel mais moins fort, celui du lien de **fidélité**.

HONNEUR ET PATRIE
NOTES DE COURS 1945-1946

Leçon VI

Fidélité, serment, honneur

[Retour au sommaire](#)

Quelles voix parlaient dans les consciences de nos aïeux quand, au Xe, au XIe siècle, ils refaisaient un monde, lentement, péniblement, à tâtons, après l'écroulement du monde antique sous les coups [des] Barbares ? La voix de la terre ? de la terre de leurs pères ? « *Terra patria* », d'où nous avons fait patrie ? Non. Et je vous ai dit pourquoi. Il n'y avait pas de **patries**, au sens actuel du mot, en un temps où il n'y avait pas de **nations**.

Il n'y avait pas de **patries**, au sens actuel du mot, en un temps où les formations politiques, les États se formaient et se déformaient avec une étonnante facilité, et donnaient de l'Europe une vision kaléidoscopique.

Il n'y avait pas de **patries**, au sens actuel du mot, en un temps où les hommes n'étaient pas fixés au sol de façon vraiment stable, où beaucoup de nouveaux venus cherchaient encore la place où ils seraient le mieux et se sentaient tout prêts d'abandonner la place où le sort les avait conduits, où toute catastrophe de la vie

quotidienne, un incendie par exemple qui détruit la mesure où le travailleur de la terre a enfermé ses biens, le libère du sol, faisant de lui un nomade.

La patrie du nomade, je veux dire ce qui en tient lieu, ce n'est pas une patrie de **terre**, de **champs**, de bois, c'est une patrie **d'hommes**, de **compagnons**, de camarades.

C'est la bande à quoi il s'annexe, s'il se fait **soldat** ou **bandit** ; c'est la tribu, si, sous d'autres cieux, il vit en poussant devant lui ses troupeaux ; c'est un groupe d'hommes, ce n'est pas une étendue de terrain.

Et voilà qui nous explique que ce ne sont pas les **voix de la terre**, mais d'abord la **voix du sang** qui parle dans ces âmes-là. Voix du groupe familial, voix de la parenté, voix du **lignage** (a).

Oh, rien d'idyllique ! N'imaginons pas des familles attendrissantes ignorant les divisions familiales et les haines fraternelles. Ne croyons pas que les **nœuds de vipère** ne datent que d'hier (b). Non. Mais il est vrai que les textes nous montrent tout le lignage prenant fait et cause pour le parent lésé, ou tué, ou accusé en justice. Ceci chez les **grands** ; chez les **petits** aussi. Les villas, les villages n'ignorent pas les luttes de lignage, de souches paysannes à souches paysannes ; les ignorent si peu que l'Eglise doit intervenir ; composer avec ; établir des zones, non pas de silence, mais de **paix** ; où, comme je vous disais, **l'oeuvre de sang** était interdite. Ce qui équivalait à reconnaître sa puissance et, en un sens, sa légitimité *de facto*.

[C'est un] sentiment très fort et qui durera ; [un] sentiment qui semble bien avoir été **autre chose** que le sentiment d'un appui à réclamer, en cas de besoin, d'un appui qui ne se dérobera pas, qui se donnera inconditionnellement, quelle que soit la cause pour laquelle il est sollicité, et que cette cause soit **juste** ou **non** ; [un] sentiment qui semble bien être devenu, chez certains tout au moins, un sentiment **référentiel** comme je [le] disais, et très fort, puisqu'il a très longtemps subsisté, puisque **l'honneur** de la famille (et vous notez l'apparition de ce mot **d'honneur**) est resté, pendant des siècles un sentiment très fort, longtemps sanctionné par les lois, qui punissaient le père et la mère, les enfants et les petits-enfants, les frères et soeurs du coupable en même temps que lui ; puisque, dirai-je, nous avons vu reparaître ce sentiment en 1940 chez les Barbares, tout naturellement, comme un feu qui couve sous une couche de cendre se réveille brusque-

ment et enflamme le bois sec ; puisque nous l'avons vu transformé en système par un affreux défi à ce que nous appelons : la civilisation.

Donc [nous avons identifié] un premier sentiment, l'appartenance familiale, la solidarité familiale, la voix du sang.

Un **deuxième** sentiment [apparaît] : la **fidélité** établie par le lien vassalique. La fidélité du vassal pour le seigneur se greffe tout naturellement sur le sentiment de la solidarité lignagère. [Le lien vassalique] apparaît d'abord comme succédané ou complément de cette solidarité, car la dépendance vassalique fait d'abord du seigneur une sorte de parent supplémentaire, d'efficacité supérieure, et du vassal une sorte de parent supplémentaire, d'utilité évidente pour le seigneur. [C'est un] lien d'homme à homme, comme le signifie le mot **d'hommage** qui le traduit, [un] lien qui à l'origine implique un contact personnel d'homme à homme, d'homme vivant avec son maître, à cuiller et à pot, dans la maison du maître, [un] lien générateur de relations que le langage exprime avec une force saisissante, le langage qui rappelle notre argot familial. Car « *quid* » le seigneur, sinon « le vieux » : « *senior* » (« *herr* », « *mon sieur* » ?) « *quid* » encore le seigneur, sinon le « nourrisseur », le donneur de miches : le « *lord* ». Les hommes, eux, sont les compagnons (« *gasindi* »), les gars (« *vassi*, *thegns*, *knights* »), les mangeurs de pain (« *buccellarii* ») (c). Tout cela impliquant des relations quotidiennes familiales, matérielles, concrètes, des relations de **bande** en campagne. Tout cela [est] très fort. Tout cela [est] codifié, exalté, proposé en exemple par l'épopée : cf. les vers de *Doon de Mayence* :

*« Si mon seigneur est occis, je veux être occis,
Pendû, avec lui me pendrez,
Brûlé, avec lui me brûlerez,
Et noyé, avec lui, me noyerez (sic) » (d).*

Évidemment, c'est l'idéal. C'est la théorie. Dans la pratique, toute l'histoire de ces temps (et même toute l'épopée) n'est que révoltes des vassaux contre le seigneur. Et ne sous-estimons pas le pouvoir de l'épopée. On a noté que, si, dès au XI^e siècle déjà et au XII^e, des grands se plaisent à donner à leur fils les noms

d'Olivier, de Roland, le nom de Ganelon par contre disparaît à jamais de l'onomastique : c'est l'action de *La Chanson de Roland* (e). [Il n'en est] pas moins vrai que, même s'il y a des révoltes, et elles sont fréquentes, la force des liens d'homme à homme que crée la vassalité est considérable : « Il est mon seigneur » dit au XIII^e siècle le sire d'Ybelin à qui on propose de faire assassiner l'empereur devenu son pire ennemi, « quoiqu'il fasse, gardons-lui notre foi » (f).

C'est l'orthodoxie. On ne se demande pas si le bon droit est du côté du seigneur, s'il a tort ou raison. Il est le seigneur, et cela suffit. « **Sur lui sera la faute** » dit Renaud de Montauban (édition Michelant, p. 373, vers 16) (g). Qui se donne tout entier, corps et âme, par là-même dégage sa responsabilité personnelle. Il n'a plus qu'un devoir : le devoir de fidélité, poussé jusqu'à la mort. **C'est la fidélité qui fait le martyr**, le martyr religieux, le martyr de la foi, le martyr de l'hommage aussi. Car on peut se révolter contre son seigneur. On peut le trahir. Mais c'est laid. Et la loi intervient ici à la limite. [Il n'y a] pas d'indulgence, pas de rédemption pour l'homme qui a tué son seigneur. Le coutumier anglais qu'on appelle *Lois d'Henri Ier* édicte pour lui la mort dans les plus atroces tortures (h). Tous les autres liens humains subissent, historiquement, l'action de cette attache si puissante de la fidélité vassalique ; tous les autres sentiments [subissent cette action] : **l'amour d'abord**. Toute une part du langage, toute une part des conceptions de l'amour **courtois** emprunte à cette mystique de la fidélité (i). L'hommage ne créait-il pas un contact presque physique entre deux hommes ? Ce ne fut que sous Charles VII que l'hommage des vassaux au Roi put être offert ou accepté par procuration : et encore, avec beaucoup d'hésitation... Rien d'étonnant à ce que l'amour courtois [soit la] transposition sur le plan de **l'amour du dévouement** vassalique, et de ses rites. Pour rendre hommage, le vassal s'agenouille devant le seigneur, et place ses mains dans ses mains, et lui donne le baiser sur la bouche. Or nous avons (Bloch a publié, I, planches) des figurations de l'hommage amoureux sur des **sceaux** (j). Il y a plus. À **l'hommage** s'est surajouté de bonne heure, sur l'intervention de l'Église, le **serment** : rite **chrétien**, surajouté au rite vassalique ; surajouté, c'est le mot. C'est le serment sur les Évangiles ou sur les reliques ; il ne modifie pas l'hommage, qui reste le plus fort, qui reste l'engagement, d'un seul coup, de l'homme tout entier. On le prête une fois, on ne le renouvelle pas. Mais l'acte de foi accompagné de serment, on le prête mille fois. C'était une simple promesse de fidélité qui pouvait être faite successivement à beaucoup.

L'hommage seul créait un couple, le couple seigneur-vassal, que la mort seule défaisait. C'est seulement après la mort de son père que le fils du vassal porte son hommage au seigneur qui a reçu jadis l'hommage de son père, et que l'héritier du seigneur défunt reçoit (généralement) les hommages des vassaux de son père. Mais la seule fidélité ne crée pas de couple. Elle peut aller à plusieurs. Peut-être sur la conception du mariage et de l'amour, ces notions [ne sont-elles] pas sans répercussions. Le mariage, c'est l'hommage qui crée le couple, et qui vaut jusqu'à la mort. La fidélité se teinte de relativisme, et peut coexister avec l'hommage... [On peut noter] en tout cas, les **serments d'amour** ; en tout cas, l'agenouillement de l'amoureux devant celle à qui il déclare sa « flamme » ; en tout cas, tous les rites : porter les couleurs de la dame..., porter quelque pièce de vêtement lui appartenant, gages d'amour ; en tout cas, le vocabulaire : nous offrons nos hommages aux dames ; elles, non ; elles sont « le seigneur » (d'autant que l'adorateur était souvent d'un rang moins élevé que la **dame**). [Cela pour] l'amour profane. Mais l'amour sacré ? Lui aussi [est] tout pénétré par le langage de l'hommage, par les rites de l'hommage. [Noter dans] la prière : le vieux geste, celui de l'orant, qui priaient les mains étendues et **debout** ; le geste nouveau : l'homme prie à **genoux** et les mains jointes (k). Le geste même du vassal qui place [ses] mains jointes dans [les] mains de son seigneur.

Quant à la force du lien vassalique, [elle est] attestée par des textes très tardifs ; de Calvin notamment. Mais là, il s'agit déjà, comme nous le verrons, de **l'honneur de Dieu**. La notion d'honneur s'est glissée dans ce vocabulaire de la fidélité, si fort qu'il inspire en plein XVI^e siècle tous les martyrs de Crespin.

Je parle de la religion, de la religion de Dieu. Mais il y a la religion de l'anti-Dieu, des sectes, du Diable. L'ennemi de Dieu se donne au Diable. Il se fait littéralement son homme. Voyez dans Bloch, I, planches, l'hommage de Théophile au Diable (1).

Ainsi, [c'est] un sentiment très fort. Mais qui, comme tous les sentiments, ne tarde pas à évoluer, et à perdre de sa force.

À l'origine, [il y a un] contact personnel d'hommes vivant à **cuiller et à pot** dans la maison du maître, partageant ses peines et ses joies, ses périls et ses lies-ses, ses amours et ses haines.

Seulement, bientôt, dans cette chaude réalité vivante, le **droit** s'introduit. La vassalité devient un système. Des règles juridiques la réglementent, parce que la vie pose des problèmes difficiles, compliqués. C'est le cas du vassal qui quitte la maison du vieux pour faire sa vie loin de lui, sur les terres mêmes qu'il lui a données (m). [C'est un] cas de plus en plus fréquent, et qui tend à devenir normal. Alors [le mot] « foi » tend à se vider de son contenu vivant, vécu, de son chaud contenu de familiarité quotidienne. La dépendance de l'homme vis-à-vis de l'homme résulte, **abstraitemment**, de la dépendance de telle terre par rapport à telle autre. Le sentiment de libre choix se perdit, si bien qu'on s'accoutume à voir le vassal aliéner avec le fief les devoirs de la vassalité, et le seigneur donner, ou vendre, avec ses champs, ses bois, ses châteaux, la loyauté de ses hommes (n).

Qu'est-ce à dire, sinon que l'entrée des relations féodales **dans le commerce** porte au lien de fidélité personnel un coup assez sensible, ou du moins le modifie (o). L'héritier d'un fief continue à prêter l'hommage, avec les anciens rites. Mais il ne prête cet hommage qu'afin de conserver le fief. Il **doit** l'hommage parce qu'il a **acheté** le fief. Il ne le doit plus, s'il **vend** le fief.

Acheter, vendre : c'est la définition de l'activité économique. C'est l'introduction de l'argent dans la fidélité. C'est l'argent qui devient **maître** de la fidélité.

Et sans doute, il est bien stipulé que le fief ne doit pas changer de mains sans l'autorisation du seigneur ; sans doute, les vassaux demandent à ne pas être « cédés » à un autre sans leur consentement. Mais la pratique renverse vite ces prescriptions. D'ailleurs, souvent un puissant se trouvait amené à se faire l'homme de bouche et de main d'un beaucoup plus faible que lui (p). Ayant acquis un fief de la mouvance d'un petit châtelain, le grand et puissant comte doit à ce petit châtelain l'hommage. Il le rend. Croit-on qu'il prît ce rite bien au sérieux ? Et la pluralité des hommages n'aboutissait-elle pas à conseiller l'inaction ? D'un compagnon d'armes entretenu par le seigneur dans sa maison, nourri par lui, lié à sa fortune, à ses aventures, à ses combats, à ses périls, à ses peines, à ses hauts et à ses bas, le vassal devient une sorte de locataire médiocrement empressé à s'acquitter de son loyer de services et d'obéissance. Un seul frein subsiste à ses écarts : le respect du serment (q). Et au terme de cette évolution, le serment qui était à l'origine peu de choses, le serment qui était **surajouté** simplement, devient la pièce importante d'un édifice délabré.

Le serment ; l'honneur aussi. M. Bloch, évoquant la complexité croissante des liens qui unissaient ou pouvaient unir les vassaux à leurs seigneurs, au pluriel, à partir du moment où il n'y eut plus les réalités simples du début : le « **vieux** » et son « **gas** » et entre eux, à la vie et à la mort, mais quelque chose de bien plus compliqué, de bien plus juridique, à partir du moment où le vassal n'eut plus un seul seigneur qui était son **parent** en quelque chose, son patron, son tuteur, son défenseur-né, mais plusieurs seigneurs qui tendent à ne devenir autre chose pour lui que des bailleurs de terre, à partir du moment où la mise dans le **commerce** des relations féodales, quand l'achat et la vente se furent substitués à l'hommage d'autrefois [...], M. Bloch a écrit : le Moyen Âge n'est qu'une suite de cas de conscience, de distinguos (r). Cas de conscience : donc trouble, embarras, difficulté...

À qui s'adresser ? De qui prendre conseil ? De son seigneur ? Du « **vieux** » ? Mais si on en a deux ou trois ou quatre ? Et lointains ? Avec qui on ne vit plus dans cette familiarité quotidienne qui n'abolit pas les rangs, mais qui les durcit en que[lque] sorte, qui substitue à la familiarité de la vie en compagnie la bienveillance du maître pour l'enfant, une bienveillance qui garde ses distances ? À quoi, à qui se référer ?

On voit très bien comment il y eut place de plus en plus pour un sentiment référentiel, que le vassal cherche tout naturellement non pas hors de lui, mais en lui, ou plutôt, qu'il envisage comme dépendant de lui, tout à la fois, et extérieur à lui. Car l'honneur est à la fois quelque chose d'extérieur et de supérieur à l'homme d'honneur, et quelque chose qui est de lui, qui lui appartient, qui bientôt deviendra **son** honneur, au terme d'une longue **évolution**. Bientôt..., après plusieurs siècles cependant. Au début, **l'honneur** est quelque chose d'extérieur à l'homme, une sorte de parure à quoi il est très attentif : une sorte de projection hors de lui de tout un lot de sentiments très anciens, hérités et qui sont le legs des âges. Il importe au plus haut point que ces sentiments, personne ne les lui conteste. Il importe au plus haut point que personne ne puisse lui reprocher d'y porter atteinte. Il y veille avec un soin jaloux, et en même temps, ils l'inspirent, ils inspirent sa conduite. Ils deviennent référentiels.

HONNEUR ET PATRIE
NOTES DE COURS 1945-1946

Leçon VII

L'honneur dans *la Chanson de Roland*

[Retour au sommaire](#)

Nous avons vu la dernière fois la puissance des liens de fidélité, des liens d'homme à homme, qui engagent tout l'homme vis-à-vis du suzerain, qui l'engagent inconditionnellement ; c'est du moins la théorie.

[En] pratique, [c'est] bien plus nuancé, je vous l'ai dit. Et l'introduction du féodalisme donnant souvent divers suzerains à un seul vassal, et naturellement divers vassaux à un suzerain qui, de plus, peut être à la fois **vassal** lui-même, une seule fois ou plusieurs fois, et suzerain, l'introduction du féodalisme vient singulièrement compliquer ce tableau dans la réalité.

Mais ce qui surnage, c'est bien ce que je vous disais, [c'est la] puissance des liens d'homme à homme. Il y a là un sentiment simple, fort, capable de s'imposer par sa simplicité à des hommes simples, qui ne savent pas, qui n'aiment pas réfléchir, qui, étant des forces toutes droites, des forces tendues dans une seule direction n'aiment pas, par définition, les courbes, les bifurcations, les retours, les cy-

cles, non. Se lancer avec une force aveugle, tout droit devant soi, cela va. Mais toute réflexion leur fait mal à la tête. Ah ! ne pas avoir à penser ! Mieux vaut se livrer complètement à quelqu'un corps et âme ; à quelqu'un qui pensera pour vous. Penser, ce supplice, cette torture, cette plus grande souffrance, pour des hommes sans culture intellectuelle, sans culture morale, qui sont si heureux de s'en remettre une fois pour toutes à un autre du soin de ces choses délicates et si difficiles, si compliquées : choisir ! Démêler le vrai du faux, le bien du mal. [C'est] affaire de clerc, tout cela, nullement affaire de bon compagnon qui dans le monde n'a que sa force, la force de ses bras, l'endurance de son corps, l'adresse de sa main à manier l'épée, l'habileté à conduire [son] cheval ; de bon compagnon qui peut n'être pas dénué, qui le plus souvent n'est pas dénué d'une espèce de loyauté élémentaire, qui l'empêche de trahir celui à qui il s'est donné, et qu'il sert aveuglément, et sur qui celui qui l'emploie sait qu'il peut compter, jusqu'à la mort. Mais de grâce, que celui-là pense pour lui, décide pour lui, tranche pour lui. C'est trop difficile... Oui, cela fait mal à la tête ! Trop mal !

[Il s'agit de] choses d'hier ? Mais non. Cette analyse suffit. [Il n'y a] pas besoin de coup de pouce. Ces sentiments se sont intégrés, partie dans la théorie de l'obéissance passive, dans la théorie, affreuse du point de vue moral, qui se résume en trois mots, **obéir sans murmurer**, le murmure étant ou pouvant être aussi bien une réaction de sauvegarde individuelle (quand le chef commande au subordonné quelque chose de difficile, d'ennuyeux, ou de périlleux, ou de mortel, ou même **d'absurde** : disons, en tout cas, pour rester dans le cadre de la discipline, quelque chose **d'apparemment absurde**, car le chef a **toujours raison**, « *Il duce ha sempre ragione* »), partie dans notre **code de l'honneur**.

Car l'honneur était de ne pas trahir, de rester **fidèle**. À quoi ? Ici [se place] la nuance propre à l'honneur : au chef sans doute, mais d'abord à soi-même, au choix qu'on a fait, un choix qui a pu être un mauvais choix, mais tant pis, on est lié : il n'est pas élégant, il n'est pas propre, il n'est pas bien, il n'est pas d'un homme d'honneur (je vous livre en vrac toutes ces expressions) sous prétexte qu'on a pris le mauvais parti, qu'on s'est trompé de route, qu'on a suivi quelqu'un que souvent on ne pouvait pas ne pas suivre, que souvent on était engagé à suivre de par ses fonctions, parce qu'on lui devait obéissance, on n'a pas le droit, dis-je, parce que ce quelqu'un s'est fourvoyé, de le lâcher. Pourquoi ? Parce qu'on doit **être fidèle** ; parce qu'on doit éviter de paraître changer de route au moment où ceux qui ont

suivi la bonne route touchent au but ; parce que ceux qui touchent au but ont droit à la récompense et qu'on aurait l'air, en se désavouant, de voler s'associer au partage des bénéfices, de quitter une route parce qu'elle conduit à l'impasse, ou même à la prison, à la mort, au déshonneur, pour prendre celle qui (tout le monde le voit et c'est donc trop tard) mène aux honneurs et au pouvoir ; parce que, et ici d'autres cas interviennent : parce qu'on ne **divorce** pas ; on fait souffrir sa femme ; on en souffre ; mais on ne **divorce** pas ; parce qu'on ne quitte pas l'habit, si on s'est fait religieux ; parce qu'on n'entre pas dans le siècle, si on s'est fait prêtre ; parce qu'on n'apostasie pas ; on ne se convertit pas dès lors que la conversion peut paraître profitable, dès lors qu'il y a le plus léger doute sur ce point (a).

[C'est une] réaction d'origine religieuse, fruit d'une longue pratique du catholicisme, mais [des] fruits **mangés**, si je puis dire, absorbés par le sentiment de **l'honneur**, incorporés au code de l'honneur, code non écrit, mais d'autant plus rigoureux.

Ne croyez pas que, du reste, les racines de ces sentiments plongent dans un passé très reculé. **Morte comme institution...** (Marc Bloch, *lire riche*) :

Morte presque entièrement comme **institution** (encore que, Louis XIV convoque plusieurs fois l'arrière-ban vassalique, mais c'est la suprême ressource et plutôt fiscale que militaire : amendes et exemptions, cela rapporte), la vassalité se survit, **bien plus encore** que par des gestes cérémoniels et passés à l'état de rites creux, **par un état d'esprit** très fort, et qui sans cesse renaît de ses cendres (b).

[Voir un] texte étonnant, mais pas unique dans les *Lettres de Colbert*, éd. Clément, II, XXX. Il s'agit d'un billet que, le 2 juin 1658, un certain capitaine Deslandes souscrit à Fouquet :

« Je promets et donne ma foi à Monseigneur le Procureur général de n'être jamais à autre personne qu'à lui, auquel je me donne et m'attache du dernier attachement que je puis avoir, et je lui promets de le servir généralement contre toute personne sans exception (pas même le roi !) et de n'obéir qu'à lui ni même d'avoir aucun commerce avec ceux qu'il me dé-

fendra... Je lui promets de sacrifier ma vie contre tous ceux qu'il lui plaira... sans en excepter dans le monde un seul.. ».

C'est la reprise des formules de « commendise » les plus pleines du XIIe siècle : « tes amis seront mes amis, tes ennemis seront mes ennemis », sans même la réserve touchant la vie (c).

[Voir une] autre formule de promesse d'amitié, bien antérieure, dans Quicherat, *Rodrigue de Villandrando*, 1879, pièces justificatives, n° XIX (d.).

L'accent de ce texte-là, pour le retrouver, il n'y a qu'à se reporter aux chansons de geste. Je vous ai déjà cité la dernière fois un texte ou deux, mais intégrés dans un raisonnement.

En voici d'autres : Quand les fils d'Aimon (se soumettent à Charlemagne, ils s'engagent à faire toutes ses volontés « *for renier Jhesu* », *Renaud de Montauban*, p. 336, v. 32 (e). Mais cette réserve n'est pas gratuite.

« *Soit droit, soit tors,
Doit li homs liges son droit seignor ardir* »
Gaydon, v. 3063-3064, *Gautier*, p. 74, note 1) (f).

« *Raoul mes sires, (est plus fel que Judas,
Il est mes sires, chevaux me donne et dras...
Ne li fauroie por l'onnor de Damas* ».

*Raoul mon seigneur est plus félon que Judas,
Mais il est mon seigneur, chevaux me donne et draps
Ne lui faudrais pour la possession de Damas,
Raoul de Cambrai*, édition Le Glay, p. 56) (g).

Plus nuancé, le texte de *Girard de Viane* :

*(« Dès qu'on tient fief ou terre d'un baron,
On doit partout lui venir en aide,
Pourvu qu'il ne s'agisse pas de détruire les églises
Ni de faire du mal à la pauvre gent
Car nul ne doit contre Dieu guerroyer... »
Girard de Viane, édition Tarbé, pp. 99 et 100 ;
Gautier, Chevalerie, p. 73) (h).*

Ce sentiment si fort, comment l'appeler ? Le bon Léon Gautier n'hésite pas, dans un gros livre sur la **Chevalerie**, qui, avant les études de M[arc] B[loch], *La Société féodale*, a fourni aux Français une image de la chevalerie un peu attendrie, un peu candide, un peu anachronique aussi, un peu pragmatique, le bon Léon Gautier terminait sa préface, datée du 8 décembre 1883, par ces mots dignes de louange : « **L'auteur de La Chevalerie s'estimerait heureux s'il avait fait des chevaliers** », et il continuait (p. XV) : « Il y a plus d'une sorte de chevalerie, et les grands coups de lance ne sont pas de rigueur. À défaut d'épée, nous avons la plume ; à défaut de plume, la parole ; à défaut de parole, **l'honneur** de notre vie » (i). Le bon Gautier donc n'hésitait pas. Ce sentiment, il l'absorbait dans l'honneur. Et il proclamait, en s'appuyant sur l'autorité de Viollet-le-Duc, il proclamait dans la table alphabétique, au mot « honneur » (p. 821) : « Honneur, sentiment inconnu de l'Antiquité et créé par la chevalerie, l'honneur est le résumé de toutes les vertus chevaleresques » (j).

Le résumé, si on veut. Mais ce résumé est fait par qui ? Qui résume ? Les hommes du XIXe siècle [?] Léon Gautier lui-même [?] Nous-mêmes [?] Certainement pas les hommes du XIIe siècle.

Non pas qu'ils n'aient [pas] connu le mot **d'honneur**. Ils l'emploient, mais dans quel sens ? Prenons *La Chanson de Roland* (k). Voici (v. 2890) Charlemagne qui à Roncevaux cherche son neveu parmi les gisants. Il l'aperçoit, descend de cheval, prend son corps dans ses bras et gémit :

*« Amis Rollant, de tei ait Deus mercit !
...La meie honor est turnet en declin ».*

Faut-il traduire, avec Léon Gautier : « Mon honneur est tourné en déclin », ou avec Bédier : « Mon honneur a tourné vers le déclin » (1). Non. Il faut traduire : « Mon **prestige** a subi un rude coup ». Et ne pas dire avec Léon Gautier, *La Chevalerie*, index, voir « **Honneur** », que le mot a dans ce vers son sens d'aujourd'hui (m). Non ; il ne s'agit pas de l'honneur intérieur et référentiel.

[Voici d'] autres textes dans la même *Chanson*. Au vers 922, le roi des païens Marsile a mandé ses barons pour attaquer Roland. Et ses barons gabent. Roland, ils n'en feront qu'une bouchée. Parmi eux, Zurgès de Tortelose qui aux chrétiens souhaite mille morts. Il dit à Marsile : ne craignez rien !

*« Plus valt Mahum que seint Perre de Rume
Se lui servez, l'onur del camp est nostre » (n).*

« Si vous le servez, l'honneur du champ, l'honneur du combat nous restera ». L'honneur : [il n'y a] rien là d'intérieur, rien qui marque la voix de l'honneur.

Autre [exemple] : le roi Marsile est à Saragosse. C'est un païen. Il assemble ses barons et leur demande conseil : l'heure est grave ; Charlemagne se prépare à lui donner bataille. « Ne vous effrayez pas », lui répond Blancandrin, « annoncez-lui que vous volez à Aix vous convertir, que vous y recevrez la loi des chrétiens, que vous serez son homme en tout honneur et bien », vers 39 :

*« Si recevrez la lei des chrestiens,
Serez ses hom par honur et par ben ».*

Gautier traduisait : « en tout bien, tout honneur ». Bédier écrit : « en tout honneur et tout bien » (o). Mais l'honneur n'a rien à voir là-dedans. Honneur a un sens, au XIIe siècle, qu'il a perdu depuis, le sens de domaine, de bien, de fief *La Chanson de Roland* atteste ce sens bien des fois, et par exemple, vers 315 :

« A lui lais jo mes honurs e mes fieus ».

« C'est à lui que je lègue », traduit Bédier, « mes terres et mes fiefs » (p). De même, vers 3399 :

« Je vos durai feus e honors e teres ».

« Je vous donnerais des fiefs, des domaines et des terres » (q). On voit très bien comment du sens de domaine, mais de domaine reçu du seigneur en fief après hommage, on a pu passer au sens d'honneur. Et donc, je traduis le vers 39 : « **Vous serez son homme par transmission de domaine et de bien** », en donnant à **honneur** et à **bien** un sens concret et réaliste.

Le seul texte qui résiste, ce n'est pas le vers 2430, sur lequel Gautier faisait un contresens, parce qu'il lisait : « *Cunsentez mei e dreiture e honur* ». Roland est mort. Que va faire Charlemagne ? Foncer sur les Sarrasins, les battre ? Mais ils fuient, ils sont déjà loin. Il réunit ses barons :

« Cunseillez mei e dreiture e honur ! »

« Conseillez-moi selon le droit et l'honneur », traduit Bédier (r).

Le seul texte, **c'est celui du vers 533**. Le roi Marsile confère avec Ganelon qui rectifie ses idées sur Charlemagne :

« Tant nel vos sai ne preiser ne loer

Que plus n' i ad d'onur et de bontet »

ce que Bédier traduit : « Je ne saurais le louer et le vanter assez, il y a plus d'honneur en lui et plus de vertus ». Gautier traduisait : « Et il n'y a nulle part plus

d'honneur et ni de bonté... » (s). Et en effet : Charlemagne est source d'honneur. Charlemagne est l'honneur même. Parce qu'il est couvert **d'honneurs**.

« De tel barnage l'ad Deus enluminet »,

continue Ganelon,

« Meilz voelt murir que guerpis sun barnet ».

« Dieu fait rayonner de lui tant de noblesse ! Il aimerait mieux la mort que faillir à ses barons... » (t).

Ne nous contentons pas d'un seul texte, de *La Chanson de Roland* seule. Étendons l'enquête : trouve-t-on dans ces textes des références à l'honneur ? Oui. À l'honneur s'opposant à **la honte** ; **Honneur**, mot dérivé du latin : « *honos* », « *honor* » ; **Honte**, mot emprunté au francique : « *haunita* » (*u*). Le thème, c'est celui que traduit ce vers de *La Chanson de Roland*, ce cri de Roland à Roncevaux, vers 1091 :

« Melz vœill murir que huntage me venget »,

ce que Bédier traduit : « J'aime mieux mourir que choir dans la honte ». (Le texte de Gautier diffère : « *Miel vœill murir qu'à hontaige remaigne* ») (*v*).

Ce thème devient, dans *La Chanson d'Antioche*, II, p. 217 (Gautier, *Chevalerie*, p. 29, n. 3) :

« Qui plus creint mort que honte n'a droit en seignorie »

et dans *Aye d'Avignon* (cité par Gautier, *Chevalerie*, p. 29, n. 3) :

« *Mieux vauroie morir que à honste estre en vie* » (w).

Et voici l'honneur qui s'entend dans ces textes, l'honneur que doivent rechercher les nouveaux « adoubez », et donc qui est quelque chose d'extérieur à eux quelque chose qui vient s'ajouter à eux :

« *Honour doit querre li nouviaus adoubez* ».

« Honneur doit quérir le nouvel adoubé » (Enfances *Ogier*, Arsenal 3142, f. 83, Gautier, *Chevalerie*, 309) (x). « *Querre honor en estrange contrée* », le rêve des jeunes... Le texte le plus net est celui d'*Anseïs*, B. N. fr. 4988, f. 189 (L. Gautier, *Chevalerie*, 137, n. 5) :

« *Que vivre à honte mieux vaut mort à honneur* » (y).

Concluons : Quand les hommes disposent d'un sentiment référentiel *aussi* simple, *aussi* fort que le sentiment de **Fidélité** d'homme à homme, [il n'est] *pas* besoin de s'embarrasser d'un autre sentiment, le sentiment de **l'honneur**. Nous avons intégré un sentiment de fidélité dans notre notion de **l'honneur**. C'est notre droit. Mais nous ne voyons pas que **l'honneur** ait été le moteur des hommes du Moyen Âge. Ce qui est fort en eux, surtout et avant tout, c'est la fidélité vassalique ; c'est le dévouement aveugle, l'obéissance inconditionnelle au chef, qu'on suit, même félon, parce qu'on s'est donné à lui. [Voir le] texte de *Roland*, vers 1080 :

« *Franceis sunt bon, si ferrunt vassalement.* »

« *Les Français sont braves, ils frappent vaillamment* » (z).

HONNEUR ET PATRIE
NOTES DE COURS 1945-1946

Leçon VIII

Chansons de Geste, Froissart, Bayard

[Retour au sommaire](#)

[Nous avons] vu la dernière fois un certain nombre de textes du haut Moyen Âge, [des] textes tirés de *La Chanson de Roland*. [Nous] avons vu [que le] mot d'**honneur** [y est] employé. [Nous] avons vu aussi qu'il ne traduisait pas un sentiment intérieur de l'honneur, ce que j'appelle un sentiment référentiel de l'honneur, mais tout autre chose ; quand il n'a pas, dans *La Chanson*, le sens assez particulier de **domaine**, de **bien**, de **fief** :

« *Je vos durai feus e honors e teres* ».

« *Je vous donnerai des fiefs, des domaines et des terres* » (a).

Il ne signifie même pas toujours ce que Littré appelle **l'estime glorieuse accordée à la vertu, au courage, au talent** (b). Du reste, dans *La Chanson de Roland*, il ne saurait être question ni de vertu, ni de talent. Il n'y peut être question

que de courage, de courage militaire. Mais la vraie définition n'est pas dans Littré. La vraie définition tient en un mot ; la vraie définition de ce que les hommes de ce temps désignent sous le nom d'honneur, c'est le plus souvent **Prestige**, et je vous disais, quand l'heure a sonné, que le couple de mots antagonistes que nous trouvons dans *La Chanson de Roland*, et d'une façon générale dans les chansons de geste, c'est le couple « honneur-honte », celui qu'utilise le trouvère d'*Anseïs* quand il déclare :

« Que vivre à honte mieux vaut mort à honneur » (c),

ce qui déjà est un vers de Corneille. Il y a une autre expression à ne pas laisser tomber, c'est « **quérir honneur** ». L'honneur est quelque chose qui va se quérir, voire même **conquérir** à la pointe de l'épée. On ne le trouve pas plus en soi qu'aujourd'hui, l'homme qui veut « se faire un nom », comme on dit, ne trouve en soi l'audience du public. Il faut l'obtenir, cette audience. Il faut la conquérir, cette faveur. Il faut « conquérir Paris », comme le voulait Rastignac. Il faut obtenir le **renom nécessaire**. Seulement notre alternative moderne, c'est le renom ou le silence, l'obscurité ou l'éclat. Ce n'est plus la honte ou l'honneur. C'est moins dramatique, moins héroïque.

Mais au XII^e siècle, le véritable sentiment référentiel, le sentiment puissant sur l'esprit des hommes, c'est toujours le sentiment de **fidélité**. Dans ces vieux textes, on en trouve une preuve bien frappante à ajouter à toutes celles... [que nous avons déjà données]. C'est l'emploi, si fréquent, du mot **vassal** pour signifier bon **guerrier**, et du mot **vasselage** pour signifier **vaillance** (d). Les textes abondent (vers 3335) :

« Barons franceis, vos estes bons vassels ! » s'écrit Charlemagne (e).

Ce qui ne veut pas dire : « vous remplissez bien vos devoirs féodaux » ; certes pas, mais « vous êtes de bons soldats ». C'est le : « Soldats, je suis content de vous ! » de Charlemagne. Quand, dans *La Chanson de Roland*, un des personna-

ges veut parler de **vassalité**, au sens juridique du mot, il dit « hommage ». L'émir dit insolemment à Charlemagne :

*« Deven mes hom, en fedeltet væill rendre
Ven mei servir d'ice qu'en Oriente... » (f).*

Vassal, c'est vaillant guerrier. Roland, parlant de lui-même, dit à Durandal (vers 2310) :

« Mult bon vassal vos ad lung tens tenue » (g).

Roland dont on nous dit (vers 2136) que :

*« Li quens Rollant (14) un kes n'amat cuard [,,]
Ne chevaler s'il ne fust bon vassal » (h).*

Et c'est aussi l'éloge qu'on décerne à l'empereur (vers 3579) :

*« Mult est vassal, Carles de France dulce »
« Moult est vaillant, Charles de douce France » (i).*

Nous n'allons pas suivre à travers toutes les chansons de geste le destin du mot **Honneur**. Sautons deux siècles. Voici l'œuvre de Froissart, Froissart, le champion de la chevalerie, Froissart, le chantre des grands coups d'épée, des prouesses chevaleresques, des tournois retentissants. Parle-t-il d'honneur, et s'il en parle, [avec] quel sens ? Je dis Froissart ; ne nous bornons pas à lui. Tout proche dans le temps, et par l'esprit, [voici] Monstrelet. Entre les deux hommes, [il y a] un demi-siècle. Froissart est né aux environs de 1337, il est mort en 1410. Monstrelet est né vers 1390, il est mort en 1453 (j). Eh bien, l'honneur pour l'un comme pour l'autre, c'est toujours l'honneur-prestige ou l'honneur-considération, l'honneur extérieur,

qu'on va quérir la lance au poing ou l'épée à la main sur les grandes routes, dans les batailles, dans les tournois. Les textes abondent. Froissart joue perpétuellement sur l'opposition de deux mots : **Honorer, déshonorer**. Il va de l'un à l'autre, et de l'autre à l'un :

« Ha ah, traître vieillard, dit Aymerigot : il m'a déshonoré, et tous les compagnons aussi » (XIV, 205) (k)

ou encore :

« Comment, Aymerigot, vous me voulés bien deshonnorer ! » (l).

L'honneur, c'est une décoration qu'on gagne, ou qu'on perd par sa faute, ou que d'autres vous enlèvent. Les deux derniers termes n'en font du reste qu'un : on perd son honneur parce que, et quand, et dans la mesure où on laisse d'autres vous l'enlever.

Monstrelet, pareillement ne nous présente que des hommes soucieux de venir à honneur (*Chroniques*, édition Douet d'Arcq, I, 44) et, l'ayant gagné, de le soutenir et garder (I, 24), en l'accroissant naturellement (I, 18), et en réagissant dès lors qu'on « le **touche** » (I, 58) (m). Mais qu'il ne s'agisse nullement dans ces textes d'un sentiment profond de l'honneur, c'est ce que démontrent les associations de mots. Elles sont soit avec plaisir, soit avec révérence. Aux nobles hommes qu'il défie, un chevalier errant, Michel d'Orix, qui va par le monde, comme Don Quichotte (mais plus pratique que l'hidalgo castillan, car cette errance, en même temps, c'est son gagne-pain), aux nobles hommes, Michel d'Orix crie : « **Honneur et plaisir** ! », ce qui est tout un programme (I, 13) (n). Et quand il est fait allusion quelque part (I, 180) à **douze obligations de servir un maître** qui s'imposent au fidèle chevalier, ces obligations se résument en quelques mots : le servir, aimer, obéir, et porter **révérence, honneur, obéissance** (o). C'est à peu près les termes de la lettre d'Étienne Marcel au régent, le 18 avril 1358 : À vos sujets vous devez protection et défense et eux vous doivent (notion de l'obligation réciproque), eux vous doivent porter **honneur et obéissance** (p).

Rien de neuf dans tout cela, vous le voyez. Je cueille cependant encore dans Monstrelet cette formule explicite (L, p. 3) :

« Ceulx qui sont aucunes fois à un bout d'un assaut ou d'une bataille... ont assez à penser à garder leur corps et honneur » (q).

Mais continuons à sonder les oeuvres. Nous voici au seuil du XVI^e siècle, auprès d'un homme d'honneur s'il en fut, je veux dire auprès de Bayard. Ouvrons *Le Loyal Serviteur* qui nous a laissé sur son maître de si curieuses confidences. Qu'allons-nous y trouver ? Quelle notion de l'honneur ? (r)

Eh bien, c'est très net, et ce n'est pas inédit. Rien de nouveau. Le chevalier « *sans paour et sans reproche* » ne parle pas de son honneur, ne parle pas de son honneur comme d'un sentiment qui vit en lui, au fond de sa conscience ; il ne parle pas de son honneur, il ne parle pas de son honneur comme d'un ressort intérieur, d'un aiguillon qui le point, et l'oblige à bien faire, contre lui, s'il le faut, disons qui le pousse à se dépasser lui-même. Non. Bayard agit, et souhaite que ses actions fassent honneur à : 1^o) **sa maison** (p. 5), 2^o) **à son maître du moment**, 3^o) **à ses compagnons ; trois solidarités** (s). Lui-même, il est chéri, lui-même, il se sait chéri, estimé, soutenu, il accepte d'être chéri, estimé, soutenu par les princes qui l'emploient, par le duc de Savoie, qui le donne au roi de France, dans la mesure où la « *commune fame* » le déclare propre à leur faire honneur :

« Je prie à Notre Seigneur qu'il vous face honneur en sa vie »,

dit son vieux père au duc de Savoie, en lui confiant ce fils plein de promesses (p. 9) (t). Or le duc de Savoie le repasse au roi de France, parce que le roi de France, qui escompte pour lui **l'honneur** que lui fera Bayard, le lui demande, et que simple duc ne saurait s'opposer au désir du roi. Et le roi de France confie Bayard au seigneur de Ligny qui se réjouit bien fort d'avoir à prendre en charge un tel chevalier si chargé de promesses :

« Car il estimoit bien qu'il en feroit ung homme, dont il auroit une fois gros honneur » (u).

[C'est un] texte curieux, qui nous présente l'honneur comme une sorte de valeur que les bons spéculateurs achètent quand elle n'est pas encore cotée ; mais ils ont le flair ; ils savent qu'une fois lancée, elle leur rapportera gros. Cette sorte d'espérance qui se fonde sur la valeur des autres, si, c'est quelque chose de nouveau. Dans Froissart, dans Monstrelet, [il n'en est] pas question (peut-être dans Antoine de la Sale) (v). Du reste, le bon chevalier, Bayard, ne répugne aucunement à passer du service du duc de Savoie, son naturel seigneur, au service du roi de France. C'est qu'il révère :

« la maison de France où de tout temps honneur fait son séjour plus longuement qu'en toutes autres maisons de prince » (p. 17) (w).

Mais **cet honneur**, ce n'est pas la voix intérieure qui parle aux heures graves d'hésitation et de trouble, et qui indique **la bonne voie aux hommes d'honneur**. Non. C'est, comme dans Froissart, comme dans Monstrelet, l'honneur qu'on acquiert, qu'on soutient, qu'on défend, qu'on requiert. Encore n'en abuse-t-il pas. Il note même, p. 110, qu'

« Entre toutes autres nations, Espagnols sont gens qui d'eux-mêmes ne se veulent pas abaisser et ont toujours l'honneur à la bouche » (x).

Bayard n'est pas le parangon d'honneur. Bayard est le chevalier sans « peur » et sans reproche. Ce n'est pas tout à fait la même chose. Ses grandes vertus ? Celles qui lui valent l'estime de ses ennemis, et ce témoignage que lui rend Adrien de Croy annonçant à Charles Quint, dans une lettre du 5 mai 1524, la mort de Bayard :

« Sire, combien que ledit sieur Bayart fut serviteur de votre ennemi si a ce été dommage de sa mort, car c'était un gentil chevalier, bien aimé d'un chacun et qui avait aussi bien vécu que fit jamais homme de son état. Et à la vérité, il a bien montré à sa fin, car ce a été la plus belle que je ouys oncques parler » (Le Loyal Serviteur, Appendice, p. 464) (y).

Par quoi cet « ennemi » reprend Louise de Savoie écrivant au trésorier Robertet, de Meaux, le 12 octobre [1521] que le roi son fils ne saurait être trop généreux envers Bayard, « car *c'est pour un personnage qui vaut et mérite tant et tant que pour lui l'on ne saurait trop faire* » (z).

Ses grandes vertus donc ? C'est d'abord **Courtoisie**. [C'est un] vieux mot, [une] vieille notion. Le mot est dans la langue dès le XI^e Siècle, dès *La Chanson de Roland* : « *Et Olivier, le preux et le courtois...* » (A). La **notion** est riche. Elle implique civilité, mais elle dépasse le contenu de ce mot un peu grêle, un peu guindé, un peu puéril. Il y a dans courtoisie une **élégance** qui, dans civilité, se trouve remplacée par une simple **correction**. Il y a générosité, alors qu'on peut être **civil** sans être généreux. Il y a désintéressement. Et tout cela, on le trouve en Bayard à un degré supérieur. *Le Leal Serviteur* l'appelle quelque part « le fils adoptif de dame Courtoisie » (p. 95 ; cf. p. 77) (B). Et de cette **courtoisie**, il donne en effet de nombreux exemples, telle sa conduite à **Brescia**, où il est gravement blessé en 1512, pendant la prise de la ville, un des plus cruels assauts que l'on ait jamais vu, dit *Le Leal Serviteur* (p. 284) ; 20 000 morts dans la ville contre à peine 50 Français ; et un pillage effréné : 3 millions d'écus au moins (C). Ce qui eut pour résultat de vider l'armée : les soldats s'estimant assez riches s'en allant ailleurs dépenser leur profit. Or Bayard, blessé, se fait porter dans une maison, celle d'un riche gentilhomme qui avait pris une fuite prudente, s'était mis à l'abri dans un monastère, et avait bravement laissé sa femme toute seule au logis pour se débrouiller ! Toute seule, non : elle avait avec elle ses deux filles, deux belles filles qu'elle avait cachées en un grenier, sous du foin. Bayard installé dans un lit, la dame vient se jeter à ses pieds, lui offrant tout ce qu'elle avait, fors son honneur et sa vie et celui de ses deux filles. A quoi le bon chevalier répond (p. 286) :

« Madame, je ne sais si je pourrais échapper de la plaie que j'ai, mais tant que je vivrais, à vous ne à vos filles ne sera fait déplaisir non plus que à ma personne. Gardez les seulement en vos chambres, qu'elles ne se voyent point ! » Et il ajoute : « Vous avez céans un gentilhomme qui ne vous pillera point, mais vous ferai toute la courtoisie que je pourrai » (D).

Et vous pouvez voir au chapitre LI comment il tint parole (E).

Les grandes vertus du bon chevalier, c'est ensuite la Loyauté (50). Bayard est celui qui refuse (p. 85) la belle argenterie des gens de Ligny que son maître lui offre, parce qu'il ne veut pas de l'argenterie de gens déloyaux. Voici l'histoire (I, 82) (F). [Cette histoire est] à rapprocher de l'histoire de la dame de Brescia, sa logeuse (p. 294). Au départ, elle se jette à ses pieds et lui offre une boîte pleine de beaux ducats, en le suppliant de s'en contenter (p. 294) :

« Alors pris la boîte... » (p. 294, 295, 296) (G).

Donc, Largesse, Loyauté, Courtoisie. Honneur ? Non, ce n'est pas une vertu. Certes, Bayard a le plus grand soin de son honneur, comme son maître François Ier, plus tard, après sa mort, à Pavie, mais cet honneur, ce n'est pas la voix intérieure qui parle au lieutenant Louaut quand son corps tremble, quand il se voit obligé, quand il faut qu'il se sente obligé à un dévouement total, quand il interpelle sa machine physique pour l'obliger à aller là, là où elle tremble d'aller, et de l'interpeller comme Turenne : « Tremble carcasse, tu tremblerais encore plus si tu savais où je veux te mener ! » (H). Cet honneur, c'est la face de Chinois qu'il ne faut jamais perdre (1).

HONNEUR ET PATRIE
NOTES DE COURS 1945-1946

Leçon IX

L'honneur au XVI^e siècle : Rabelais, Thélème, Montaigne

[Retour au sommaire](#)

[Nous] avons cherché la voix intérieure de l'honneur à travers tout le Moyen Âge, en vain ; de *La Chanson de Roland* à Monstrelet, de Froissart au *Loyal Serviteur*. La dernière fois [nous] avons admiré en Bayard, non pas un homme qui obéit à la voix intérieure de l'honneur, mais [un homme] qui a devant lui, en dehors de lui, un idéal qui exclut la peur, le reproche. Le reproche, on s'y expose quand on manque aux vertus chevaleresques, à la **Justice**, à la **Loyauté**, [terme] plus large que Fidélité, plus dépouillé de sens **juridique**, à la **Magnanimité**, qui comporte Largesse et désintéressement, vertu de noble, qui l'opposent non seulement au **bourgeois** comme on dit toujours, mais au **clerc**. [Il y a une] opposition nette [entre] le chevalier et le moine, même quand le moine est du sang, du même sang que le chevalier, même quand le moine est parent du chevalier : cf. [dans] *Le Loyal Serviteur*, l'histoire bien connue de Bayard au début de sa carrière, extorquant l'argent de son oncle l'abbé d'Ainay (a).

Tout cela, c'est toujours la vertu de **Prouesse**, chère à Froissart. Froissart, dans son prologue, établit comment cette vertu naquit d'abord en Orient, puis se remua et vint régner en Judée et en Jérusalem, puis passant par les Grecs, les Romains et les Francs, parvint finalement en Angleterre (b). Des réserves [doivent être] faites sur cet itinéraire, ou plus exactement sur les dernières étapes de cet itinéraire. Les nobles du XVI^e siècle à ses débuts ne voient toujours pas d'obstacles à admettre que la vertu de **prouesse**, c'est leur vertu à eux, péculière et spécifique ; la vertu de prouesse, non pas la vertu **d'honneur**. Car l'honneur pour ces hommes n'est pas une vertu. L'honneur existe. Je veux dire, il existe une **notion** d'honneur, dont on parle, dont on tient grand compte. Mais l'honneur est une sorte de projection, hors du vaillant chevalier, hors du chevalier sans peur et sans reproche, de tout ce qu'il s'est acquis de réputation par ses prouesses, et de tout ce qui, dès lors, lui a valu, de la part des hommes, considération, respect et, on dira bientôt, gloire : mot d'humaniste à l'italienne, en tout cas, renommée. Étrange projection, étrange création d'une sorte de double du seigneur, du chevalier, du noble. Le langage en témoigne : **Vous touchez à mon honneur** / Je défendrai mon honneur, **Vous attendez à mon honneur** / Je réparerai mon honneur.

Comme c'est étrange. On dirait qu'ils n'existent pas. Ils ne disent pas : « Vous m'humiliez. Vous m'attaquez. Vous me manquez de respect. » Non. Ils disent : vous manquez de respect à cette sorte de projection d'une partie de moi-même qui est mon honneur, c'est-à-dire l'espèce de trophée que j'ai constitué peu à peu, à force d'exploits et de vaillantes actions, et sur qui j'accumule les **marques d'honneur** que ces exploits m'ont values. Ce trophée, je veille sur lui attentivement. Il est sacré pour moi, en ce sens que nul ne doit porter la main sur lui. [Ce serait] un geste sacrilège : « **Ne touchez pas à mon honneur !** » Comme honneur a pris un autre sens, nous disons aujourd'hui : « Vous manquez à ma dignité... Je croirais manquer à ma dignité. » Ne soyons pas surpris de ces métaphores, de ces interdictions de **toucher**. Dans les **Pas d'Armes**, la façon d'accepter le **défi** et de **provoquer** était de **toucher** les écus que le chevalier qui lançait un défi suspendait en un lieu donné, à un arbre généralement. Qu'est-ce là ? L'origine d'une notion qui va jouer un grand rôle dans la vie mondaine de l'Occident : la notion du **point d'honneur**. [S'agit-il d'une] **notion espagnole** ? En tout cas, [elle a été] adoptée par les Espagnols. Nous avons noté la remarque du *Loyal Serviteur* (p. 111) :

« Entre toutes autres nations, Espagnol sont gens qui d'eux-mêmes ne se veulent pas abaisser et ont toujours l'honneur à la bouche » (c).

Chose curieuse, en ce qu'elle définit le point d'honneur [comme] ne pas se laisser abaisser. Et en effet, il ne s'agit pas d'autre chose. Il ne s'agit surtout pas **d'honneur**, au sens où nous l'entendons. Au sens moderne ? Oui. Mais chose très curieuse : il y a un texte du XVI^e siècle, un texte sur l'Honneur, qui est étonnant. Oh, [il n'est] pas inconnu, mais quand on le cite... [Il s'agit de] *Gargantua*, chapitre LVII « *Comment estoient reiglez les Thélémites à leur maniere de vivre* » (d). Les Thélémites, qui [sont-ils] ? Voir le chapitre LIV :

« Cy n'entrez pas pas... Hypocrites, bigots », etc., etc. (e)

*« Cy entrez, vous et bien soyer venus,
Et parvenuz, tous nobles chevaliers ! » [...], (f)*

« Compagnons gentils, [...] hors de vilité » [...] (g)

*« Cy entrez, vous, dames de haut paraige !
En ce passage est le séjour d'honneur » (h).*

Point de souci de la dépense : tout le monde [est] entretenu :

*« Le halut seigneur qui du lieu fut donneur
Et guerdonneur, pour vous l'a ordonné
Et pour frayer à tout **prou** or donné... » (i).*

Ceci pousse [à] revenir à *Gargantua*, [chapitre] LVII : « Toute leur vie... » (i).

Le sentiment intérieur de l'honneur, le voilà, dans Rabelais, par Rabelais. D'où vient-il ? Il ne [faut] pas le demander aux critiques qui n'y ont rien vu. [Dans] l'édition Lefranc, [il n'y a] rien du tout qu'une note de P., absurde et prudhommesque : « Il est intéressant de noter que, pour Rabelais, le ressort de la vie morale, chez les gens d'élite réunis à Thélème, c'est l'honneur, principe de cette morale aristocratique qui règne dans les romans de chevalerie et qui s'exprime au XVII^e siècle dans la conception de l'honnête homme » (k). Si on veut mesurer [l'] originalité de ce passage de Rabelais, [il faut] se reporter à Montaigne...

(Il est non moins caractéristique de voir Montaigne ne traiter d'honneur que dans le septième chapitre du livre second des *Essais*, et sous la rubrique : « **Des récompenses d'honneur** », c'est-à-dire de ces « marques vaines et sans prix » dont la plupart des gouvernements du monde se servent pour « honorer et récompenser la vertu » : couronnes de laurier, vêtements d'une certaine forme, « privilège, d'aller en coche par ville ou de mener avecques flambeau », prérogatives de titres, de noms, d'armures, etc., y compris les ordres de chevalerie (1). Tous ces « hochets de la vanité », comme diront plus tard les Joseph Proudhon du XIX^e siècle, d'ailleurs rongés du désir secret de les obtenir, tous ces hochets de la vanité ont du moins aux yeux de M. de Montaigne, banquier ménager des deniers publics [c'est-à-dire des siens propres], l'immense mérite de ne « charger aucunement le public » et de rien coûter au prince. Mais en même temps, elles lui permettent d'orchestrer le vieux thème du désintéressement, bien péculier, des gens de qualité et pierre de touche de la vraie noblesse.)

[...] Pourquoi ce silence de Montaigne ? « Quia », très évidemment, la notion du point d'honneur avait, de son temps, commencé à prendre le dessus sur la notion d'honneur. Or, la notion du point d'honneur [n'est] pas une notion pour moraliste. Car la notion de point d'honneur exige la notion de duel, et le duel tel qu'il se pratiquait jadis. On a pu dire de lui en parodiant le mot de Sophie Amould qui disait que le divorce était le sacrement de l'adultère, que le duel était le sacrement de l'assassinat (m).

Chose étrange [que] le duel, si caractéristique du point d'honneur moderne, de ce point d'honneur qui est immoral en ceci qu'il donne ordinairement à un mensonge la valeur d'une vérité, et qu'il ne s'avance jamais sans le duel qui le soutient

par la **violence** et le **meurtre**. Il y a du vrai dans ce que disait le bon Delécluze dans son livre, *Roland ou la chevalerie* : Un homme armé de toutes pièces et barbant un pont pour forcer les passants, sous peine de mort, à déclarer que telle dame, que non seulement le passant, mais que le chevalier ne connaissent pas, était la plus belle et vertueuse créature qu'il y avait au monde (n). C'était l'image même de la chevalerie, l'image par excellence. La **réalité** du fait qu'il soutenait était ce qui lui importait le moins ; la **véracité** du fait, faut-il ajouter. Ce dont le duelliste se soucie avant tout, c'est d'être le plus fort. C'est même la seule chose dont il s'occupe...

Le duel succède au tournoi, source de gain pour une noblesse besogneuse. Il tire sans doute [son] origine, a) du combat judiciaire, jugement de Dieu, b) de la joute des « *tournois* ».

Pour se convaincre que rien ne vient avec la moralité [?], lire Brantôme (o).

HONNEUR ET PATRIE
NOTES DE COURS 1945-1946

Leçon X

LE CID

[Retour au sommaire](#)

Le Cid [est-il la] tragédie de l'Honneur ? (a) Non, pas plus *qu'Horace* [n'est la] tragédie de la **Patrie**. Dans *Horace*, on ne se bat pas pour la Patrie, pour remplir son devoir **national**. On se bat pour le **Pays** et plus encore pour l'**État**, encore qu'une ou deux fois, on trouve sous la plume de Corneille le mot de **Patrie** :

« Il est de tout son sang comptable à la Patrie »,

dit le vieil Horace (III, 6) (b). Mais le vrai mot, c'est pays :

« Avant que d'être à vous, je suis à mon pays... » (c).

« Le zèle du pays vous défend de tels soins » (d).

« Ne pensez qu'aux devoirs que vos pays demandent » (e).

« Mourir pour le pays est un si digne sort,

Qu'on briguerait en foule une si belle mort » (II, 3) (f).

Et c'est État :

« Je croyais que sa fuite avait trahi l'État »,

dit le vieil Horace (V, 3) (g). **Finalement, la tragédie débouche sur l'honneur,** entendu au sens extérieur :

« Je vois que votre honneur demande tout mon sang... »,

dit Curiace (II, 3) (h).

*« Es-tu de mon honneur si mortelle ennemie
Que je te plaise mieux couvert d'une infamie ? »*

demande Horace à sa femme Sabine (i).

De même, *Le Cid* [n'est pas la] tragédie de l'Honneur. [C'est la] tragédie du point d'honneur. Le roi, Don Sanche, le constate juste au moment où tombe le rideau. Il conseille à Chimène, en lui laissant un an pour pleurer son père :

*« Pour vaincre un point d'honneur qui combat contre toi,
Laisse faire le temps, ta vaillance et ton roi » (j).*

Point d'honneur, « *pundonor* », nous voilà en pleine Espagne, dans cette Espagne qui, *Le Loyal Serviteur* le constatait déjà, raffina depuis longtemps sur le **point d'honneur**, dans cette Espagne qui emplit son théâtre, au temps de Lope de Vega, de Calderón, de Tirso de Molina, de débats compliqués sur le point d'hon-

neur (k). Pourquoi ? Parce que, quand on étudie l'histoire de la civilisation et de ses progrès dans l'Europe, on doit tenir compte du fait que parmi les pays qui ont servi de théâtre et de support à cette civilisation, il faut compter deux îles. L'une [est] la Grande-Bretagne, on le sait. L'autre, la Péninsule Ibérique, on l'oublie. [C'est une] île, [située] par-delà les Pyrénées, perméables sans doute aux deux extrémités, mais largement étalées en surface au milieu, et constituant là un petit monde à part. [C'est une] île, si bien que les grands courants de pensée n'y arrivent qu'en retard, et donc y évoluent dans un milieu qui, non seulement, spatialement parlant, n'est pas le même que le milieu d'où ils arrivent, mais qui, chronologiquement parlant, n'est plus du tout le même que ce qu'on pourrait nommer leur milieu de départ et d'origine. Or l'esprit chevaleresque, c'est la France qui, originellement, lui a donné sa forme littéraire, si bien que la notion de chevalerie est inséparable d'abord de la notion France. Pendant longtemps, cette sorte de poésie qu'était la poésie de nos chansons de geste et par quoi s'élaborent les thèmes chevaleresques [n'a] pas [été] reçue dans l'île ibérique. Elle finit tout de même par y pénétrer, quand en France elle commençait par n'avoir plus cours. [C'est la] même histoire [que] pour la poésie des troubadours qui recommence une carrière en Espagne quand toutes les cours d'Europe en furent lasses.

Or, cette invasion de l'Espagne par [les] thèmes chevaleresques, se faisant en retard, coïncide avec l'essor que cette Espagne commençait à prendre. L'Espagne devient une grande puissance mondiale. Elle se nourrit, elle nourrit en tout cas ses nobles, ses hidalgos, ses caballeros, de cette littérature. Et les sentiments qu'elle y puise, elle les véhicule partout avec elle. En France d'abord, où on constate une sorte de recharge d'accumulateurs vidés par les soins de l'Espagne. Quels accumulateurs ? Précisément, ceux de l'honneur, qui, pendant les guerres de la fin du Moyen Âge, s'étaient bien vidés ou détournés de leur sens. Honneur, « *el honor* », mais surtout point d'honneur, « *pundonor* ». C'est là l'apport espagnol. Il s'agit d'un complexe de sentiments, de provenance [un mot non lu] [qui comprend] : La fidélité à Dieu, [c'est-à-dire] la ferveur religieuse et l'horreur de l'hérésie ou de la mécréantise ; la fidélité au roi, [c'est-à-dire] la loyauté sans bornes, « *lealdad* » ; la fidélité à sa dame, [c'est-à-dire] la galanterie amoureuse et ses raffinements. C'est tout cela qui se fond dans le sentiment de **l'honneur** à l'espagnole, qui résume avec intensité l'esprit chevaleresque. [On connaît la] devise de l'hidalgo espagnol :

« Pour mon Dieu, pour mon Roi, pour ma Dame » (I).

L'honneur à l'espagnole : **à la base**, [se trouve] **l'orgueil**, ce sentiment exagéré [de sa] valeur et [de sa] dignité personnelle, cet amour, presque exacerbé, qui de tout temps [est] caractéristique de l'Espagnol, l'orgueil, et la vanité, cette parente pauvre de l'orgueil. [Il y a] beaucoup de vanité dans cet effort du caballero, du hidalgo, pour décorer l'image qu'il offrirait de lui au public. Dans le théâtre espagnol, [cela] dégénère en loi impitoyable à quoi le hidalgo sacrifie tout : parents, amis, présent, futur. Rien ne l'arrête, ni morts, ni meurtres, pour entretenir son honneur, pour accroître son honneur, pour préserver et maintenir son honneur. Le merveilleux des aventures chevaleresques [est] remplacé par les étranges complications de situations au milieu desquelles les hommes cherchent à sauvegarder leur honneur, [ce] qui d'ailleurs les jette dans les pires difficultés, dans les pires embarras. C'est toute une suite de ricochets d'honneur, pour ainsi dire, qui se succèdent. Les êtres surnaturels, dragons et autres, qui sont les ennemis ordinaires des chevaliers dans les romans du Moyen Âge [sont] remplacés dans la comédie espagnole par des fantômes d'honneur, par des ennemis qui empruntent le visage de l'honneur.

Or, il arriva en France cette chose étrange qu'un petit bourgeois de Rouen, bien paisible et bien rangé, sans rien d'héroïque dans sa mine ni dans son ascendance toute bourgeoise et chicanière, il arriva en France que ce petit bourgeois, nommé Pierre Corneille, portait en lui, au fond de lui, une âme foncièrement passionnée, et qui tout de suite [se trouva] être de plain-pied dans les sentiments que traduisaient les comédies espagnoles ; un petit bourgeois modeste et grognon, qui caressait au fond de lui des rêves surprenants d'héroïsme, d'énergie implacable, de puissance et de grandeur surhumaine (m). Et en 1636, tous ces rêves prennent corps. Ce fut *Le Cid*, dont le succès [fut] foudroyant ; le Cid, c'est-à-dire le héros castillan. [Il est] étrange que les Français de ce temps, quand ils veulent proposer de grands modèles à leurs contemporains, les cherchent partout, sauf en France. Quand une *Jeanne d'Arc* se produit par hasard, elle est de Chapelain (n). Les héros « français » du théâtre classique sont grecs et romains, parthes ou lombards, hébreux et bibliques, ou castillans. [Voyez] Médée, (Oedipe, Andromède [?], la

Toison d'Or, Psyché, Ariane, Hippolyte, Agésilas, le roi de Sparte, Horace, Cinna Pompée, Sertorius, Tite et Bérénice, Othon ; Polyeucte, martyr ; Théodore, vierge et martyr ; Héraclius (Byzance) ; Pulchérie, impératrice d'Orient ; Rodogune, princesse des Parthes ; Nicomède, roi de Bithynie ; Attila, roi des Huns ; Pertharite, roi des Lombards ; Sophonisbe, reine de Numidie ; Suréna, général des Parthes ; le Cid, Don Sanche d'Aragon, et même le **comte d'Essex**, un des amants d'Élisabeth, mort décapité en 1601. C'est une belle désertion ou une belle évasion comme vous voudrez. Prenez [le] théâtre de Shakespeare ; prenez le théâtre espagnol ; [il n'y a] rien de tel. L'histoire d'Angleterre d'une part, l'histoire castillane de l'autre, s'y trouvent traitées avec ampleur. Donc, Corneille dans *Le Cid* traite de l'honneur à l'espagnole.

« Nouvelle dignité fatale à mon bonheur !

Précipice élevé d'où tombe mon honneur ! »

s'écrie le vieux Don Diègue quand le comte vient de le souffleter (o). « *Précipice élevé d'où tombe mon honneur* », c'est bien cela : c'est le trophée, le glorieux trophée que Don Diègue s'est élevé à lui-même pendant toute sa vie, le trophée témoin de ses exploits, qui tombe d'un coup dans la trappe. **Honneur, bonheur**, on a le choix :

« Et l'on peut me réduire à vivre sans bonheur,

Mais non pas me résoudre à vivre sans honneur » (p).

Honneur, honte. On a le choix également :

« Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte... » (q).

« Et mourir sans vengeance ou vivre dans la honte » (r).

Sans honneur, aucune carrière n'est possible :

« Ce haut rang (de gouverneur de l'Infant) n'admet point un homme sans honneur »,

constate Don Diègue souffleté (s). L'honneur doit être plus cher à l'homme que l'amour : c'est tout le sujet de la tragédie. Le roi le constate :

« Nous n'avons qu'un honneur, il est tant de maitresses » (t).

L'honneur doit être plus cher à l'homme que la vie :

« Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie ! »

dit Rodrigue au comte qui hésite à se battre avec lui (u).

« Mourant sans déshonneur, je mourrai sans regret... » (v).

L'honneur enfin est familial :

« Viens me venger...

De quoi ?

D'un affront si cruel

Qu'à l'honneur de tous deux, il porte un coup mortel » (I, 7) (w).

« Mais quitte envers l'honneur, et quitte envers mon père... » (x).

Dans tout cela, [il n'y a] rien de bien neuf. Mais cependant, on se tromperait en faisant de Corneille, simplement, un reflet des sentiments de la comédie espagnole. Il introduit du nouveau, quelque chose de nouveau, de bien précis, le sen-

timent **du devoir**. **Honneur, point d'honneur**, mais il y a un mot aussi fréquent : [c'est celui de] **devoir**. [On le trouve] dès le début :

*« Elle est dans le **Devoir** ; tous deux sont dignes d'elle »,*

dit Don Diègue, apprenant que sa fille Chimène a deux prétendants, Don Sanche et Don Rodrigue et qu'elle attend de lui, son père, qu'il décide entre les deux, ou lui indique ses préférences cependant nettes (y). *« Elle est dans le Devoir... »* Mais il y a plus. Il y a ceci que, là où [un] Espagnol dirait : *« honor, pundonor »*, Corneille transpose et dit **Devoir** :

« Son sang sur la poussière écrivait son devoir... » (Z).

« Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien ;

Mais aussi le faisant, tu m'as appris le mien » (A).

« Ta gloire est dégagée », dit le Roi finalement, *« et ton devoir est quitte »* (B). Et le même roi [ajoute] :

« L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir » (C).

Tout cela [est] assez formel encore. Mais que ce soit vécu par les héros cornéliens, certains textes l'attestent, [et] pas seulement [des] textes qui établissent un rapport de forces entre devoir et sentiment. Si Chimène accepte que Don Sanche se batte contre Rodrigue, c'est :

« Qu'elle cherche un combat qui force son devoir

Qui livre à son Rodrigue une victoire aisée

Et l'autorise enfin à paraître apaisée » (V, 8) (D).

Pas seulement [des] textes qui nous mettent en présence d'une sorte d'arithmétique compliquée comme celle-ci :

« Mon père est sans vengeance ou mon amour est mort » (E),

remarque Chimène attendant les résultats du duel Rodrigue-Don Sanche : son père est sans vengeance, si Rodrigue triomphe ; son amour est mort, si Don Sanche tue Rodrigue ; à quoi Elvire réplique : mais non, ou vous avez Rodrigue, ou vous êtes vengée ! Le destin ?

« Il soutient votre gloire et vous donne un époux ! » (F).

Mais Chimène réplique :

« Quand il serait vainqueur, crois-tu que je me rende !

Mon devoir est trop fort, et ma perte trop grande... » (G).

Ici, nous sommes en pleine complication à l'espagnole. Et ce qui suit est déplaisant, agaçant, étranger totalement à nos sentiments. Ce qui suit [est] factice. C'est le point d'honneur avec tous ses abus, toutes ses chicanes, toutes ses vaines et algébriques complications :

« Il peut vaincre (il, Rodrigue) Don Sanche avec fort peu de peine

Mais non pas avec lui la gloire de Chimène

Et quoi qu'à sa victoire un monarque ait promis

Mon honneur lui fera mille autres ennemis » (H).

Ça, ça n'est pas du Corneille ; c'est du Lope de Vega, du Calderón, du Tirso, tout ce que vous voulez. Mais quand Corneille parle français par la bouche de

Chimène, [il] s'exprime autrement. [Ainsi dans le] dialogue de Rodrigue et de Chimène :

*« Si tu m'offres ta tête, est-ce à moi de la prendre ?
Je la dois attaquer, mais tu dois la défendre ;
C'est d'un autre que toi qu'il me faut l'obtenir,
Et je dois te poursuivre, et non pas te punir » (I).*

Et la célèbre sortie :

*« Va, je ne te hais point...
Tu le dois ...
Je ne puis ... » (J).*

[Il y a] là un sentiment vivant, qui vient s'ajouter à ce sentiment de l'honneur extérieur, de l'honneur-trophée dont on a si vite fait d'épuiser les ressources. [Il y a] là un sentiment intérieur, fort sur une âme française, un sentiment de **devoir**. Et derrière ce sentiment-là, [il y en a] un autre, le sentiment cornélien par excellence, si on va au fond des choses : l'héroïsme, [c'est] faire son devoir malgré les révoltes du cœur. Mais ce devoir, [il n'est] pas seulement inscrit au code de l'honneur, ce devoir est senti, ce devoir est vécu. Ce devoir est atteint par un acte de volonté d'une force incomparable. Une pièce comme *Le Cid* ne glorifie pas l'honneur. Elle glorifie finalement la volonté. C'est d'un bout à l'autre une **épreuve de force**. Les héros cornéliens trouvent plaisir à démontrer le pouvoir trouble de leur volonté, de leur énergie. Pour mieux montrer ce pouvoir, Corneille invente, ne cesse d'inventer des schémas bizarres et compliqués (K). La pièce [est] finie quand Rodrigue revient vainqueur de ses combats contre les Maures. Non ! Elle rebondit. Il invente le duel de Don Sanche et de Rodrigue. Ceci est grand. « Corneille, vieux Romain parmi les Français, a établi une école de **grandeur d'âme** », [dit] Voltaire, [dans son] commentaire sur *Horace* (L). Corneille, vieux Français, a entrevu la grandeur d'un théâtre qui serait une école de volonté. Seulement, comme il a gref-fé cette volonté sur l'honneur à l'espagnole, il a déraillé, car cette volonté, il l'a

mise au service de l'**orgueil**, de la **gloire** pour employer le mot du temps. Il y a un tournant dans la pièce, dans le caractère de Chimène. [Elle est] bien plus simple et sympathique au début, et, la situation lui étant donnée, humaine. Mais elle tourne. Elle tourne vite. Elle devient une maniaque de l'honneur-orgueil. Le roi ne s'y trompe pas :

*« Ta **gloire** est dégagée, et ton **devoir** est quitte »*

C'est aussi le mot de la confidente, Elvire : Le destin ?

« Il soutient votre gloire ou vous donne un époux » (N).

Relisons le couplet (V, 4) de Chimène à Elvire :

*« Quand il sera vainqueur, crois-tu que je me rende !
Mon devoir est trop fort, et ma perte trop grande ! ...
Il peut vaincre Don Sanche avec fort peu de peine
Mais non pas avec lui la **gloire** de Chimène.
Et quoi qu'à sa victoire un monarque ait promis
Mon honneur lui fera mille autres ennemis » (O).*

Je ne vais pas dire que Corneille a raté la tragédie de l'Honneur français, la tragédie de la Volonté française, pas plus que je ne disais qu'il a raté la tragédie française de la Patrie dans *Horace*. Mais enfin, il est vrai que les idées qu'il manie [ne sont] pas parfaitement claires encore pour lui. Il entrevoit. Il nous lance sur une piste et puis tourne court et revient à une autre. Finalement, il abstrait. Et un personnage comme celui de Chimène, qui commence par être humain et sensible, côtoie la maniaque de volonté, dégénère en amante non pas de la, mais, circonstance aggravante, de sa gloire.

HONNEUR ET PATRIE
NOTES DE COURS 1945-1946

Leçon X bis

[Bossuet]

[Retour au sommaire](#)

[Nous] avons vu la dernière fois ce qu'était l'Honneur pour Corneille. [Nous] avons vu comment Corneille avait travaillé, dans *Le Cid* notamment, sur le thème de l'honneur à l'espagnole, qui était en réalité le point d'honneur. Et comment aussi, il avait transposé cet honneur à l'espagnole, cet « *honor* », ce « *pundonor* », sur le plan bien français du **devoir**. Chez Lope, on est esclave de l'honneur, vous disais-je. Chez Corneille, on est esclave du devoir. L'héroïsme, c'est de faire son devoir malgré les révoltes du cœur. C'est d'en avoir la volonté. C'est de démontrer le pouvoir de sa volonté, et j'ajoute, d'en être orgueilleux, le tout pour satisfaire ce que dans *Horace* (III, 2) Corneille appelle :

« *ce désir d'honneur qui leur ferme les yeux* » (a).

[Nous] avons vu tout cela, c'est-à-dire la source d'un grand fleuve qui court à travers toute notre littérature et ne cesse d'exalter l'honneur à l'espagnole, et qui va de Lesage à Hugo, de Lesage, qui a beaucoup fréquenté la littérature espagnole et qui a traduit du castillan une pièce intitulée : *Le Point d'honneur* ; vous la trouverez dans son *Théâtre espagnol*, La Haye, 1700.

C'est l'adaptation d'une comédie de Rojas où l'on semble se moquer des étranges complications du point d'honneur : on y met en scène un hidalgo si chatouilleux sur le point d'honneur qu'il exige même de son valet qu'il observe le code de l'honneur, ce qui entraîne diverses péripéties comiques (b).

De Lesage donc aux Romantiques : à Hugo et à son théâtre, farci d'honneur à l'espagnole, songeons à *Hernani*, à Musset aussi qui écrit, dans *La Coupe et les lèvres*, une tragédie de l'orgueil : « Tout nous vient de l'orgueil... » (c).

Or, au XVII^e siècle, que ce courant ait été très puissant, nous en avons une preuve, la meilleure des preuves. C'est le fait que nos sermonnaires s'occupent fort de l'orgueil, et qu'en particulier, le grand sermonnaire de la cour, Bossuet, s'en occupe à maintes reprises. Dans quel sens, voyez-le : qu'est-ce que l'honneur pour Bossuet ? [Il en donne] deux définitions :

a) « Je parle ici de l'honneur qui naît de l'estime des hommes », [dit-il, dans 1'] *Abrégé d'un sermon pour le troisième dimanche de l'Avent* (d) ;

b) « L'honneur est un jugement que les hommes portent sur le prix et la valeur de certaines choses », [dit-il, dans le] *Sermon sur l'honneur* de 1666 (e).

Ainsi, pour Bossuet, l'honneur, ou, comme il dit, l'honneur du monde, est extérieur à l'homme. Il n'a de valeur que celle qu'on lui donne, que le monde lui donne. A cet honneur, Bossuet a consacré plusieurs sermons, deux notamment : l'un [est] de 1660, *Sur l'honneur du monde*, l'autre de 1666, pour la deuxième semaine du Carême.

Le premier [est] célèbre (f). Bossuet le prêche aux Minimes, et il eut un auditeur illustre et imprévu dans la personne de Condé. Bossuet venait de commencer son sermon ; il en arrivait à la **définition** et à la **division**, à la définition (Lachat, t. IX, p. 574) : « *L'honneur du monde, mes frères, c'est cette grande statue que Nabuchodonosor voit que l'on adore...* », etc., à la division (*ibid.*, p. 575) : « *Parois donc ici, ô honneur du monde...* », Bossuet venait d'achever les préliminaires quand il reconnut dans la foule le Grand Condé. Je lui laisse la parole (t. IX, p. 575, note 1) (3) :

(« Parois donc ici, ô honneur du monde, vain fantôme des ambitieux et chimère des esprits superbes... Je t'accuse :

1°) de flatter la vertu et de la corrompre (elle n'a pas besoin d'honneurs)

2°) de déguiser le vice et de lui donner du crédit en le déguisant aux yeux des hommes

3°) d'attribuer aux hommes ce qui appartient à Dieu ») (g).

Le sermon est beau. Les thèmes qu'il développe ? Bossuet les a indiqués.
L'honneur du monde est une usurpation de la créature sur Dieu [...].

HONNEUR ET PATRIE
NOTES DE COURS 1945-1946

Leçon XI

Honneur, vertu : de Bossuet à Montesquieu

[Retour au sommaire](#)

[Nous avons] vu la dernière fois comment les prédicateurs, au XVII^e siècle, avaient condamné l'**Honneur du Monde**. [Nous avons] vu quelle conception [ils] s'en faisaient. [Nous avons] vu quelles analyses ils en donnaient. En particulier, nous avons vu ce qu'en disait de remarquable Bossuet dans ce curieux *Fragment ou dissertation sur l'honneur* qui figure au tome IX, page 151 de l'édition Lachat des *Oeuvres* et qui après avoir distingué deux sortes d'honneur : Honneur, le **crédit et l'autorité** que donnent les emplois, les charges, la faveur des grands ; Honneur, la bonne opinion qu'on a de nous, s'attache à analyser cette bonne opinion mondaine, [et] se demande quelle estime nous en devons faire ; jusqu'à quel point [nous] sommes obligés de veiller sur elle ; comment nous devons nous y maintenir quand on veut nous la ravir (a).

Quelle estime nous en devons faire ? Cela dépend. [Il faut] distinguer : si les hommes nous **honorent** pour des choses de nous qui sont vraiment dignes de louange : par exemple, nos dons physiques ou nos dons intellectuels, soit. Encore

faut-il savoir à quoi nous nous proposons d'employer ces dons, physiques ou intellectuels ; si c'est à des actions vertueuses, [c'est] **bien** ; si c'est à des actions vicieuses, [c'est] **mal**. On peut présumer de tout : de sa force corporelle comme de sa force d'esprit. Il n'y a que la vertu dont on ne puisse présumer. Donc l'honneur ne doit pas aller à la force, à l'adresse, aux dons du corps ; l'honneur ne doit pas aller à la force, à la pénétration, à la subtilité de l'esprit. L'honneur doit aller à la vertu, à la seule vertu. C'est dans la mesure où un homme témoigne de vertu que cet homme doit être honoré. La vertu, c'est « une habitude de vivre selon la raison ». Et donc finalement, le véritable honneur doit aller à la raison. Et non pas à son contraire, le vice, qui, nous dit saint Thomas, vient d'un jugement déréglé (b).

Aussi [la] tentative de Bossuet [est-elle] très intéressante. [C'est une] tentative double :

1°) Substituer la vertu à l'honneur, parce que **l'être** vaut mieux que **le paraître**. Or la vertu, c'est l'être. C'est le solide. L'honneur du monde, c'est la gloriole. Mieux vaut l'être, c'est-à-dire la vertu, que l'honneur, c'est-à-dire la gloriole.

2°) Après quoi, la question se posera de savoir s'il n'y a pas deux vertus, ou plutôt deux aspects de la vertu, l'une, mondaine, se référant à la vertu du monde, vertu de **commerce**, trompeuse et falsifiée, qui a la mine et l'apparence, c'est tout ; l'autre, chrétienne, se référant à la valeur profonde, celle de Dieu, la sévère, la constante [?], l'inflexible vertu (c).

En somme, d'un mot, Bossuet se trouve en face d'une notion d'honneur qui inspire, dans le monde des « hommes d'honneur », toutes les actions des hommes, qui les inspire en bien, qui les inspire en mal. Cette notion est très forte, si forte qu'[il n'y a] pas d'illusion à avoir : l'Église même [n'est pas] capable d'en venir à bout. Et puis tout de même, elle constitue une morale. Elle donne une armature à des gens qui en ont besoin. Mieux vaut des hommes qui ont une morale de l'honneur, que des hommes qui n'ont pas de morale du tout. Donc, [il] ne [faut] pas jeter l'anathème sur l'honneur, [il faut] l'utiliser, l'amener à coïncider avec la vertu, une vertu de plus en plus exigeante. C'est la politique de Bossuet. Et je vous disais : c'est également la **politique** de **Massillon**. Dans son Petit Carême, prêché sous la Régence devant Louis XV âgé de neuf ans, on trouve, pour le dimanche de

la Passion, un sermon Sur la fausseté de la gloire humaine, qui fut [auparavant] prêché devant Louis XIV et qui prend [pour base le] texte de saint Jean, 8, 54 : « *Si ego glorifico me ipsum, gloria mea nil est* » (d).

Ce sermon n'est qu'une tentative, parente des tentatives de Bossuet, pour opposer à la probité mondaine, aux talents, aux succès dont s'enorgueillissent les mondains, et qui ne sont rien quand ils ne sont que les vertus de l'homme, la vertu véritable qui est chrétienne. Oh, avec prudence ! Chez Massillon comme chez Bossuet ! Le roi est là, devant eux, il écoute ; Louis XIV, cette vivante incarnation de la Gloire... Et autour de lui, toute la cour ; alors vous comprenez le ton : « Je sais que le mal... ». [Avec] prudence, mais c'est net. Il y a l'honneur, c'est un fait. Ne l'attaquons pas de face. Travaillons à ce qu'il coïncide avec la vertu chrétienne. Travaillons à le christianiser ; à faire qu'il soit honorable d'être vertueux.

En attendant : **Honneur, Vertu** : les prédicateurs opposent ces deux notions si fortement, si constamment, que leur opposition reste dans la mémoire de tous. En voulant **réconcilier** l'Honneur et la Vertu, ils en organisent le **divorce**. Ils enfoncent dans les esprits cette idée qu'il y a d'une part les préceptes de l'Honneur, à qui obéissent les grands, [d'autre part] les préceptes de la **Vertu**, à qui obéissent les chrétiens. Seulement : la vertu, je le notais la dernière fois, ce n'est pas fondamentalement une notion chrétienne. Il y a **les** vertus, qui sont passées des païens aux chrétiens, qui ont été de bonne heure christianisées, qui figurent au portail de nos cathédrales. Et il y a **la Vertu**, « *virtus* », en italien « *virtù* », héritée de l'Antiquité, adoptée par les modernes, laïcisée par la Renaissance. Honneur, vertu, ce ne sont pas, en dépit du vouloir des sermonnaires, deux termes complémentaires. Ce sont à la fin du XVIIe siècle, au début du XVIIIe siècle, deux termes qui s'opposent.

Or, de cette opposition il y a quelqu'un qui s'empare au XVIIIe siècle et qui lui donne un sens, un tour, une portée originale. C'est Montesquieu. Le Montesquieu de *L'Esprit des lois* qui paraît en 1748, vous le savez. Il s'en empare : elle est dans le bien commun. Et il lui fait un sort. Il s'agit pour lui d'étudier en les comparant les trois grandes formes de gouvernement : **le républicain** le monarchique, le despotique ; le républicain, c'est-à-dire celui où le peuple en corps, ou une partie du peuple seule, a la souveraine puissance ; **le monarchique**, c'est-à-dire celui où

un seul gouverne, mais par des lois fixes et établies ; **le despotique** celui où un seul, sans loi ni règle, entraîne tout par sa volonté et son caprice. Or, de ces trois gouvernements, Montesquieu cherche le fondement moral, le ressort moral. Ce ressort, ce principe, c'est pour la démocratie, la vertu ; pour la monarchie, l'honneur ; pour le despotisme, la crainte. Une démocratie qui veut vivre doit faire jouer comme ressort chez ses citoyens les meilleurs la vertu, la vertu civique, entendons-nous (e). Montesquieu précise bien [dans 1'] avertissement, après la préface : « ce que j'appelle la vertu dans la République est l'amour de la patrie, c'est-à-dire l'amour de l'égalité » (p. 127) (f). [C'est une] page importante. Elle constitue une réplique nette aux sermonnaires. Ceci posé : Montesquieu reprend, au livre IV, ses préceptes et en étendra l'application.

HONNEUR ET PATRIE
NOTES DE COURS 1945-1946

Leçon XII

La Patrie

[Retour au sommaire](#)

Jusqu'à présent, j'ai fait, paru faire, l'histoire particulière et distincte de l'Honneur en France. Mais nous voici arrivés au XVIII^e siècle. Voici que l'idée [d'] honneur va entrer en collision avec d'autres idées, qui n'ont rien à voir avec elle, mais qui lui disputent les consciences. Il faut que, ces idées, nous les présentions brièvement. Quelles sont-elles : l'idée de Patrie, l'idée de Nation, étroitement liées dès l'abord.

Le mot patrie [n'est] pas très vieux (a). [C'est un] mot du XVI^e [siècle]. [Il est] faux que [ce soit] un mot du XV^e siècle. [Il est] faux qu'on le trouve dans Chartier : c'est une interpolation de 1661 (b). [Il est] faux que Jeanne d'Arc l'ait employé dans l'interrogatoire du 12 mai 1431, dont on a la minute en français. Elle déclare qu'elle a dit au roi : « Mettez-moi *en besogne*, le *païs* sera *tost allégé* ». Mais les scribes traduisent en latin : « *patria* statim *alleviata* » (c).

[Il est] faux qu'on le trouve dans le journal des États généraux de 1483, de Masselin. C'est un texte en latin. Et quand on y trouve **patrie**, c'est qu'on a là la traduction de l'abbé Garnier, qui est de 1768, et qui fut vulgarisée par Isambert, *Recueil des anciennes lois françaises* (d). Au XVI^e siècle même, [il est] faux

qu'on le trouve dès 1537 dans la traduction des *Diverses Leçons de P. Messie* par CI. Gruget, comme l'a dit Delaruelle. La première édition des *Diverses Leçons* étant de 1552, [c'est] difficile... (e). [Il est] faux que Budé l'ait employé dans *L'Institution du Prince* de 1540. L'ouvrage est posthume et c'est peut-être l'éditeur qui... (f).

En 1540 en tout cas, l'emploi n'aurait rien d'étonnant. On trouve « en *cette dite Patrie* », dans une traduction du *Songe de Scipion*, anonyme, signalée par Vaganay, [dans la] *Revue d'histoire littéraire de la France*, en 1920, en même temps que « **Globe** » (« et pourquoi *Globe* ne serait il aussi bien reçu que la patrie, de laquelle diction je vois aujourd'hui plusieurs usager ? ») (g).

En 1544, on trouve Patrie, authentiquement, dans la traduction de deux *Dialogues* de Platon par Etienne Dolet et dans la *Délie* de Maurice Scève (h).

En 1546, on le trouve dans Rabelais (i).

En 1549, on le trouve dans la *Défense* de Du Bellay. Mais Ch. Fontaine proteste :

« *Qui a pays n'a que faire de Patrie... Le mot de Patrie est obliquement entré et venu en France nouvellement avec les autres corruptions italiques. Duquel n'ont voulu user les anciens [Français] craignant l'écorcherie du latin* » (j).

Donc : [Patrie apparaît pour la première fois] entre 1540 et 1550, par la voie de l'italien « *patria* ». [Il est] d'usage courant à partir de 1550.

Aulard, dans [son] esquisse d'une histoire du patriotisme français, note que [Patrie] traduit une « nouvelle manière d'aimer la France, une manière de l'aimer comme les Athéniens aiment Athènes, les Romains Rome ». Il constate que l'humanisme restaure le patriotisme antique pour l'appliquer à la France. Ce qui est vrai. Il ajoute que ce patriotisme antique se greffe sur [un] patriotisme moderne, « tel qu'il s'était développé en France au XVe siècle » (il vise sans doute Jeanne d'Arc) et que c'est de cet alliage que résulte le patriotisme de la Révolution à la fois national, par les souvenirs nationaux, [et] antique par les souvenirs de collègue (k).

C'est bien dit. Toutefois, [il faut] bien voir que le Patriotisme du XVI^e siècle reste profondément avant tout un patriotisme campagnard et local. Et que si Du Bellay a écrit dans les *Regrets* son fameux sonnet :

*« France, mère des arts, des armes et des loix
Tu m'as nourri longtemps du lait de ta mamelle,
Ores, comme un agneau que sa nourrice appelle,
Je remplis de ton nom les antres et les bois.*

*Si tu m'as pour enfant avoué quelquefois,
Que ne me répons-tu maintenant, ô cruelle ?
France, France, répons à ma triste querelle.
Mais nul, sinon Echo, ne répond à ma voix » (I),*

pour beaucoup aussi de ses contemporains, la Patrie qu'ils invoquent c'est la petite patrie. Et Du Bartas, à la fin du siècle, le dit encore fort bien, au cinquième chant de sa *Semaine*, là où il évoque les migrations des poissons voyageurs :

*« Semblables au Français qui, durant son jeune âge,
Et du Tibre et du Po fraye le beau rivage, [...]
Il ne peut oublier le lieu de sa naissance ;
Ainsi chaque heure du jour, tourne vers la France
Et son coeur et son oeil, se fâchant qu'il ne vois
La fumée à flots gris voltiger sur son toit » (m).*

C'est que Patrie, le mot a des résonances chamelles et sentimentales profondes. Il évoque la terre, les morts, la terre, ce grand ossuaire des morts.

« ***Terra patria*** » : la terre des ancêtres, la terre qui les a nourris avant de nourrir les vivants. [C'est un] mot abstrait, un mot d'emprunt, un mot classique, sans doute ; mais qui très vite s'est gorgé de substance humaine, de substance personnelle, de substance vécue. [C'est cette] substance vécue, qui emplit la notion de la

petite patrie, [c'est cette] substance vécue qui emplit la notion de la grande patrie, qui rend nostalgique leur évocation, non seulement celle du petit Lyré et de la douceur angevine pour Du Bellay :

*« Quand revoirai-je, hélas, de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Revoirai-je le clos de ma pauvre maison
Qui m'est une province et beaucoup d'avantage ? » (XXXI) (n).*

mais celle de la France que jamais un Du Bellay ne sépare de l'Anjou :

*« Quand pour venir ici j'abandonnais la France,
La France et mon Anjou, dont le désir me point » (XXV) (o),*

ou encore (XIX) :

*« Je me promène seul sur la rive latine
La France regrettant et regrettant encore
Mes antiques amis, mon plus riche trésor,
Et le plaisant séjour de ma terre angevine.*

*Je regrette les bois, et les champs blondissans,
Les vignes, les jardins et les pré verdissans
Que mon fleuve traverse... » (p).*

Ainsi le sentiment de la Patrie [date du] XVI^e siècle ; le sentiment, [car il] semble bien que le développement de l'idée de Patrie ait subi un arrêt au XVII^e siècle. Non que le mot disparaisse, au contraire. Mais c'est un grand mot, un mot de collègue. Il se vide de sens concret. Les souvenirs nostalgiques à la Du Bellay :

« Feraï-je ici plus longue demeure »

Où si j'irai revoir les campagnes de France

Quand les neiges fondront au soleil du printemps ? » (XXXIII) (q),

ces souvenirs ne s'inscrivent plus sous la rubrique Patrie. Le collège restitue sa latinité au mot, par la grâce des devoirs latins et des vers latins. C'est un mot d'apparat. Les sentiments vrais sont la fidélité au Roi, l'attachement au Roi, la dévotion au Roi. De même qu'il a dit : « L'État, c'est moi », il aurait pu dire : « La France, c'est moi ». (Rappelez-vous le mot de la Du Barry : « La France, ton café fout le camp ») (r). Rien d'étonnant à ce que le mot soit de la langue de Bossuet, rien d'étonnant à ce que le mot soit de la langue de Massillon, avec d'ailleurs les réserves qu'ils font sur la profondeur d'un attachement à la patrie, qui, dans les milieux de cour, est remplacé par l'asservissement à l'honneur mondain et à ses conventions (texte de Massillon) (s).

On n'a pas étudié cet affaiblissement du sentiment patriotique au XVIII^e siècle. Ce serait à voir. Quelqu'un cependant l'a indiqué, ici même : Jacques Flach, dans [sa] leçon d'ouverture en 1917 : *Le Patriotisme et le sentiment national dans l'ancienne France* (t). Sa thèse, c'est que c'est le sentiment national qui a présidé en France à la naissance et au développement de la royauté, jusqu'au jour, dit-il, où l'absolutisme royal d'un Louis XIV a prétendu absorber la nation dans la royauté. Car une éclipse s'est produite, une éclipse du patriotisme français, par l'établissement de la monarchie absolue appuyée sur les deux premiers ordres du royaume, clergé et noblesse. La même éclipse s'est renouvelée à la Restauration des Bourbons. Les théories sur les origines du pouvoir nobiliaire ont substitué au sentiment national l'esprit de caste ; elles ont opéré un schisme de la France en deux races : une race supérieure, une race inférieure ; vainqueurs, vaincus. Et chose grave, la race supérieure était d'origine germanique. La noblesse dérivait des Barbares qui avaient envahi la France au temps des Francs, en droite ligne. C'était la thèse de Boulainvilliers qui eut un succès énorme. Par là, le germanisme s'introduit comme un coin dans l'unité française, comme une brèche dans notre unité nationale. La Patrie, d'autre part, était un héritage de famille, de caste. On ne l'emporte pas à la semelle de ses souliers, dira Danton (u). Les grands, qui lisaient Boulainvilliers, avaient le sentiment, eux, qu'elle était **un des fruits de leur arbre généalogique**, rien de plus. Quant aux gens du Tiers, ce qui leur appartient en propre, ce dont ils

doivent se contenter, c'est le devoir de fidélité et de dévouement au Roi, à la Couronne et aux deux ordres privilégiés.

Cependant là-contre, dès la fin du XVII^e siècle également, un mouvement s'amorçait, de deux côtés : d'un côté libertin, d'un côté populaire. [Du côté] libertin : les Sévarambes (v). 1677 : invasion des Pays-Bas. La Révocation est de 1684-1685. C'est le temps de la paix de Nimègue, 1679 (w). Les premières dragonnades [n'ont] pas encore commencé. Du côté populaire : l'essor du concept de **Nation**. [Voir le] texte de d'Argenson, [dans son] *Journal*, en 1754 (x).

« *Quid* » de cette notion de Nation ? Premièrement, elle correspond à une recherche de fait : on peut n'éprouver aucun sentiment patriotique, on ne peut pas ne pas appartenir à une nation. On peut la répudier. Elle peut vous rejeter. Dans les deux cas, on n'a d'issue qu'en s'incorporant à une autre nation. Ceci va loin : on reçoit en naissant le statut commun de tous ses co-nationaux, on subit, bon gré mal gré, leur sort commun. Deuxièmement, [il y a] autre chose : la Nation est une réalité psychologique. Elle répond à quoi ? À la notion d'une articulation. La Nation n'est pas faite d'individus. [Elle est] faite de groupes (familles, métiers, écoles, églises) qu'elle unifie et subordonne à des tâches communes. Elle représente le transfert à une communauté plus vaste, dotée d'un territoire propre, le territoire national, des sympathies étroites qui se donnent libre jeu à l'intérieur des groupes élémentaires. Elle crée une mentalité parmi [ses] adhérents, une conscience nationale. « Nota » : il n'y a pas de conscience étatique. [Il y a une] conscience patriotique, [une] conscience nationale, qui est faite en partie d'histoire, en partie d'idéal. La Nation, c'est la prise de conscience d'une histoire qui réagit perpétuellement sur un idéal, d'un idéal qui réagit perpétuellement sur l'histoire. L'histoire vécue en commun détermine la prise de conscience. Et cette prise de conscience marque la représentation de l'histoire, le sens de l'histoire, le cours même de l'histoire. La Nation [est] à la fois [un] **fait subi** (28) et [un] **fait voulu** (29), d'où sa force (y).

HONNEUR ET PATRIE
NOTES DE COURS 1945-1946

Leçon XII bis

[Patrie, Nation, État, XVIIe-XVIIIe siècle.]

[Retour au sommaire](#)

[Nous avons vu la] dernière fois, à très grands traits, comment s'était élaborée la notion de **Patrie**, en France, je ne dirai pas : « **à partir du XVIe siècle** », mais je dirai : qui fut nommée de son nom, Patrie, « au XVIe siècle ». [C'est une] notion qui ne s'est pas développée d'une façon régulière, sans à-coups. [Il s'agit d'une] courbe en dents de scie. Car il semble bien qu'après [un premier] épanouissement au XVIe, l'idée de Patrie ait subi un arrêt [dans son] développement au XVIIe siècle, [cet arrêt] concordant avec l'action de Richelieu d'une part, et ensuite, sans que ces deux actions soient à confondre, avec l'action de Louis XIV (a).

L'action de Richelieu, et ceci peut sembler étonnant... Mais en Richelieu, il y a eu conflit, dramatique conflit de l'universalisme catholique et du particularisme français. Richelieu [est] parti de l'universalisme qui l'aurait facilement fait Espagnol, pour se fixer dans le patriotisme qui l'a fait Français.

L'action de Louis XIV, et ceci est beaucoup plus net, plus clair, plus évident. [Cela] s'explique de deux façons :

1°) **par l'action très consciente du Maître et des Serviteurs directs du Maître, des Ministres**, qui exigent de tous les exécutants, quel que soit [leur] rang, quelle que soit [leur] naissance, quels que soient leurs grades et leurs titres, l'obéissance passive la plus absolue au Maître, aux volontés du Maître identifié non seulement avec la Patrie (on n'en parle pas tant que les choses vont bien ; on recommence à en parler quand elles-mêmes recommencent à aller mal).

2°) par la constitution d'un esprit nobiliaire de cour assez différent de l'esprit nobiliaire d'avant : la noblesse nouvelle était nourrie de théories sur son origine et sur les raisons d'être de ses prérogatives qui la coupent du peuple, et qui, représentant la noblesse de France à ses propres yeux, comme descendant des envahisseurs germains du temps des grandes invasions, la coupent radicalement du peuple issu, lui, des envahis, des Gaulois romanisés que les Germains ont subjugués. Cette noblesse était **surimposée** au peuple français. Elle aurait pu tout aussi bien être surimposée au peuple anglais, ou au peuple flamand, ou au peuple autrichien. Dans ce cas, elle aurait servi son roi de la façon la plus docile et la plus fidèle, son roi qui eût été le roi d'Angleterre, ou l'Empereur, exactement comme elle servait son roi qui était le roi de France.

[Rappelons] deux ou trois textes seulement pour justifier ceci :

I. L'Obéissance passive : l'admirable texte que je tire des *Mémoires* de Noailles (*Mémoires politiques et militaires pour servir à l'histoire de Louis XIV et de Louis XV, composés sur des pièces originales recueillies par Adrien-Maurice, duc de Noailles, par l'abbé Millot, t. 1, publié en 1777, p. 279*) (8) :

(1694. « Parmi les prisonniers de Gérone [la place venait d'être prise par le maréchal de Noailles] se trouvait un capitaine de miquelet convaincu, par son propre aveu, d'avoir voulu assassiner en 1692 l'intendant de l'armée française... Étant condamné à la potence, il n'avait obtenu sa grâce du vice-roi de Catalogne qu'à condition de commettre l'assassinat. Noailles crut en conséquence devoir le retenir en prison...

Mais Barbésieux [le ministre] lui écrivit que le Roi désirait qu'on le mît en liberté, parce qu'il est permis à un homme qui porte les armes pour un prince, d'obéir à son général dans les choses qu'on lui ordonne [...] » (b).

Un texte comme celui-ci explique les théories de Montesquieu et de tout le XVIII^e siècle, mais déjà La Bruyère l'avait formulé :

« Il n'y a pas de patrie dans le despotisme. D'autres choses y suppléent : l'intérêt, la gloire, le service des princes... » (c).

La Bruyère, d'Aguesseau également, en 1715 :

(Le patriotisme, « [...] cet amour presque naturel à l'homme, cette vertu que nous connaissons par sentiment, que nous louons par raison, que nous devrions suivre même par intérêt, jette-t-elle de profondes racines dans notre cœur ? Et ne dirait-on pas que ce soit comme une plante étrangère dans les monarchies, qui ne croisse heureusement [...] que dans les républiques ? »

*En république, oui ! « Là, chaque citoyen s'accoutume de bonne heure et presque en naissant, à regarder la fortune de l'État comme sa fortune particulière... **L'amour de la Patrie devient une espèce d'amour-propre.** On s'aime véritablement en aimant la République et l'on parvient enfin à l'aimer plus que soi-même » (d).*

Notez bien que tout cela n'est pas théorique. Je vous rappelle que :

1°) les puritains anglais persécutés en Angleterre passent en Amérique pour s'(11) y fonder une patrie sur la liberté : « *Ubi libertas, ibi patria* » (e).

2°) les protestants français persécutés en France passent en Prusse, en Hollande, en Angleterre pour y trouver une patrie où ils auraient la liberté de croire (f).

II. Servir le Prince, quel que soit le prince : [Citons] le texte de Tricornot : « Français, non. Je m'honore de servir le roi de France » (g). Tricornot, son patriotisme comtois : [voir] Cournot et son mariage : « Tout *est rompu...* » (h).

[Rappelons] le texte, entre bien d'autres, de la *Correspondance* de Voltaire sur d'Étallonde. D'Étallonde avait été impliqué dans « l'horrible aventure du chevalier de La Barre ». Voltaire écrit le 22 septembre 1777 au duc de Richelieu :

« L'un de ces deux martyrs est vivant (d'Étallonde) et [c'est un] un très bon et très brave officier. J'ai obtenu pour lui une place auprès du roi de Prusse ; il est son ingénieur. Qui sait s'il ne viendra pas un jour assiéger Abbeville quand vous commanderez une armée en Picardie ? » (i).

Ni Voltaire, ni d'Étallonde ne repoussent comme affreuse cette hypothèse. Du moment que d'Étallonde est à Frédéric II, il doit servir les intérêts de Frédéric II. Il n'y a pas d'autre devoir de conscience pour lui que celui-là : le devoir de fidélité à son roi. Mais son roi, c'est le roi de France. C'était. Car le roi de France l'a abandonné en le laissant persécuter. Il a rompu le contrat. D'Étallonde est libre.

[Il ne faut] pas croire du reste qu'il n'y eut pas de réactions là-contre.

[Citons le] texte **du Père Ives, capucin**, [dans] *Morales chrétiennes*, 1643, p. 417 :

« Quant à la terre de notre naissance, on lui doit premièrement l'habitation et y faire sa demeure : car c'est une espèce d'ingratitude, une légèreté trop incivile, un amour vénal, une insigne méconnaissance qui la blesse d'un trop grand reproche, de la laisser pour une autre qui promet un peu plus de commodités » (j).

Ces Capucins sont près du peuple, beaucoup plus que les Jésuites. L'ordre est cosmopolite, obéit à Rome, oui. Mais les membres de l'ordre pensent peuple.

Dans les sièges, tandis que les Jésuites se défilent, les Capucins servent, tirent le canon, sont sur la brèche. [Cela est] très frappant en F[ranche]-C[omté].

[Il faut] se rappeler aussi le beau début de la *Dîme royale* de Vauban :

« Je ne suis ni lettré, ni homme de finances... Mais je suis Français bien affectionné à ma Patrie, et très reconnaissant des grâces et des bontés avec lesquelles il a plu au Roy de me distinguer depuis si longtemps », p. 1 (k).

La Dîme royale est toute pleine de considération et de pitié pour le menu peuple dont il parle si éloquemment à Louis XIV, [voir] p. 18 et p. 21 (I).

Ailleurs, p. 25 (c'est la première phrase du « Projet ») :

« Quand je dirai que la France est le plus beau royaume du monde, je ne dirai rien de nouveau... » (M).

Ce qu'il y a de grave, c'est que nos écrivains, au XVIII^e siècle, adoptent ces façons de sentir nobiliaires, qu'ils soient ou qu'ils ne soient pas nobles. **Vous voyez Voltaire.** Ils les adoptent, en les adaptant bien sûr, en y introduisant la notion d'humanité. La patrie, fi donc... C'est la formule si typique de **Montesquieu** dans ses *Cahiers*, publiés par Grasset, p. 10 :

« Si je savais (une chose utile à ma nation qui fût ruineuse à une autre, je ne la proposerais pas à mon prince, parce que je suis homme, avant d'être Français [ou bien] parce que je suis nécessairement homme et que je ne suis Français que par hasard) » (n).

Par là, Montesquieu rejoint le **courant chrétien**, assez bizarrement, le courant catholique, **qui est l'apport de l'Église dans cette affaire.** Car je parle de la no-

blesse, mais il y a le haut **clergé** (qui émigrera en masse). Il rejoint **Fénelon** disant, [dans le] *Dialogue de Socrate et d'Alcibiade* :

« Chacun doit infiniment plus au genre humain, qui est la grande patrie, qu'à la patrie particulière dans laquelle il est né » (o).

Fénelon est un grand seigneur. [Il est] curieux de noter que **Bossuet** est moins détaché de la patrie, puisqu'on lit dans la *Politique tirée de l'Écriture sainte*, I, 6 :

« Si l'on est obligé d'aimer tous les hommes et qu'à vrai dire il n'y ait point d'étranger pour le chrétien, à plus forte raison doit-il aimer ses concitoyens » (p).

Bossuet, ce robuste Bourguignon ; ce rob[uste] bourgeois et robin bourguignon ; Bossuet, ce gallican. Et très certainement, dans la dénationalisation des sentiments du haut clergé, la défaite du gallicanisme joue son rôle. C'était une force française. Il mettait hors de jeu le roi de France, indépendant de toute autre autorité, même spirituelle. Il mettait hors de jeu l'Église de France, protégée par ses rois (q).

Laissons là les clercs. Les laïcs eux tournent en rond dans les vieux cercles : « *Ubi bene, ibi patria* » ; « *Ubi libertas, ibi patria* » (r).

Dans le premier tourne Voltaire. Il y a quelque chose de plat, de bas, dans ce qu'il dit dans l'article « Patrie » du *Dictionnaire philosophique* :

« Une patrie est un composé de plusieurs familles et comme on soutient communément sa famille par amour-propre lorsqu'on n'a pas un intérêt contraire, on soutient par le même amour-propre sa ville ou son village qu'on appelle sa patrie » (s).

Et Diderot [fait un] calcul (24) assez plat également.

« Vaut-il mieux avoir éclairé le genre humain qui durera toujours que d'avoir sauvé une patrie qui doit finir ? », Caton et Néron, II, 75 (t).

Même platitude dans Voltaire, *Pensées sur l'administration publique, Ouvres*, édition Didot, t. V, p. 551 :

« Un républicain est toujours plus attaché à sa patrie qu'un sujet à la sienne pour la raison qu'on aime mieux son bien que celui de son maître » (u).

Ce réalisme **assez plat** fera une belle carrière chez les hommes du XVIIIe. Voir d'Holbach, d'Holbach qui n'avait pas de patrie, *Système de la Nature*, Londres, 1770, deux in-8°, chapitre XIV et dernier de la deuxième partie, p. 399 :

« Sois citoyen, parce que ta patrie est nécessaire à ta santé, à tes plaisirs, à ton bien-être » (v).

On le retrouve à bien des reprises chez Stendhal « **craignant d'être dupe** ».

Il s'appuie d'ailleurs sur un sens propriétaire fort net. Celui-là seul a une Patrie qui possède un morceau de terre : un bon champ, une maison bien tenue et qui peut dire : « ce champ que je cultive, cette maison que j'ai bâtie sont à moi ». On s'explique que Condorcet n'ait donné le droit de vote qu'aux seuls **propriétaires**, et qu'il y ait eu des citoyens **actifs** selon la fortune : Car il y a des riches et des pauvres, des possédants et des prolétaires. C'est une loi de la nature. [Il n'y a] rien à faire. L'État constate. Il [en] tire la conséquence. Il n'est pas normatif. L'État de Voltaire, c'est la collectivité des propriétaires fonciers (W).

Mais il n'y a pas que Voltaire. Il y a Rousseau, Rousseau qui introduit une idée nouvelle, que la Révolution ne laissera pas perdre, elle non plus :

« *Ce ne sont ni les murs ni les hommes qui font la **patrie** ; ce sont les lois, les moeurs, les coutumes, le gouvernement, la constitution, la manière d'être qui résulte de tout cela* » (*Lettres à Pictet, Correspondance, t. VI, p. 91*) (x).

Ce qui revient à dire : ce qui fait la Patrie, c'est la République. Ce thème est développé dans son *Projet d'un gouvernement pour la Pologne*, en 1772 (y).

La Révolution n'oubliera pas. On lit dans le *Rapport du Comité de Constitution sur les Sociétés populaires*, annexé à loi des 29 et 30 septembre 1791 :

« *Lorsqu'une constitution fondée sur les droits de l'homme a créé une patrie, un sentiment cher et profond attache à la chose publique tous les habitants de l'Empire* » (z).

Et Robespierre, dans un rapport à la Convention du 18 pluviôse an II, [écrit] :

« *Qu'est-ce que la Patrie, sans le Pays où l'on est citoyen et membre du Souverain ?* » (A).

Mais il n'y a pas que la Patrie. Il y a la Nation. Je veux dire ce grand travail qui s'opère dans la première moitié du XVIIIe pour arriver à définir cette chose à la fois concrète et abstraite qu'est une nation moderne, si différente de l'État et du Royaume, pour aboutir à la séparation du **royal** et du **national**, de ce qui est du roi et de ce qui est de la nation, qu'il s'agisse de dettes ou de lois (B) :

- **de dettes**, et voici un texte de Mercier, *Tableau de Paris*, I, 45 :

« *Il y aura toujours une énorme différence entre une dette nationale et une dette royale...* »

[qui date de] 1783 (C) ;

- de lois et voici un texte du Parlement, [dans ses] Remontrances du 11 avril 1788 :

« La simple volonté du roi n'est pas une loi complète ; la simple expression de cette volonté n'est pas une forme nationale » (D).

Ce travail est si frappant que d'Argenson [écrit dans son] *Journal*, [en] 1754, VIII, p. 315 :

« L'on observe que jamais l'on n'avait répété les noms de nation et d'État comme aujourd'hui. Ces deux noms ne se prononçaient jamais sous Louis XIV et l'on n'en avait pas seulement l'idée » (E).

« Ne se prononçaient pas sous Louis XIV », si. D'Argenson n'avait qu'à ouvrir le *Dictionnaire* de l'Académie, de 1694 :

« État : le pays qui est sous une même domination.

Nation : tous les habitants d'un même État, d'un même pays, qui vivent sous les mêmes lois et usent du même langage » (F).

Mais il est bien vrai que ces mots sont très représentatifs des vues nouvelles du Siècle, avec un souci nouveau [dont témoigne] Turgot en 1751 :

« Un État est un assemblage d'hommes réunis sous un seul gouvernement.

Une nation est un assemblage d'hommes qui partagent une même langue maternelle » (G).

[À la] fin du XVIII^e siècle, national peut se substituer à royal. On dit : industrie nationale, travail national, prospérité nationale, manufactures nationales, édu-

cation nationale, production nationale, esprit national, politique nationale, à terme : l'Assemblée nationale (H).

« Cette assemblée dont le nom même de Nationale, qu'aucune institution ne portait alors, était comme une espèce de mystère », et qui allait faire de la France une nation, une nation enviée comme telle (I). Rappelez-vous le mot de Hegel à Cousin :

*« Vous avez de la chance, vous autres Français, vous êtes une nation »
(I).*

HONNEUR ET PATRIE
NOTES DE COURS 1945-1946

Leçon XIII

Messieurs,

[Retour au sommaire](#)

[Nous] sommes arrivés à la dernière leçon. Mais nous n'avons pas épuisé notre sujet. [Je m'étais] proposé d'examiner avec vous les **deux sources du sentiment national en France** aujourd'hui. Ces deux sources, la devise inscrite sur nos drapeaux les nomme : **Honneur, Patrie**. Ces deux sources, la devise inscrite sur nos bâtiments de guerre les nomme : **Honneur, Patrie**. Et ces deux mots sont passés dans la langue **accouplés en une formule unique**. Ils sont devenus **rituels**. Le temps les a soudés. Mais signifient-ils la même chose ? Font-ils appel aux mêmes sentiments ? Évoquent-ils les mêmes idées ? Provoquent-ils, indistinctement, les mêmes réflexes chez tous les Français ?

En temps de paix quand tout va bien, quand le pays vit dans la quiétude, on peut peut-être ne pas se poser la question. **Mais en temps de guerre** ? de trouble ? à plus forte raison, de malheur ? Quand il y a crise : crise de la nation, crise de la patrie ? **Ne retrouvent-ils point**, ces deux mots, ne retrouvent-ils point chacun **leur personnalité** - et leur **puissance** - restée intacte dans leur mariage, en dépit de leur mariage ?

[Est-ce un] **problème de définition** ? Que signifie la notion d'honneur ? Que signifie la notion de Patrie ?

Non. Il ne s'agit pas de **définir des concepts**. Il s'agit d'appréhender des **réalités**, des réalités substantielles ou sentimentales, de les appréhender solidement, fermement, sans s'égarer dans une vaine recherche d'origines, sans prétendre arracher leurs secrets **aux Gaulois**, parce qu'il faut avoir le sens du possible.

Qu'est-ce qui se passait dans l'âme d'un de ces Gaulois accourus à l'assemblée chez les Carnutes, et qui, en 54, sur les enseignes rapprochées en faisceaux, juraient d'obéir au signal de révolte contre les Romains ? Qu'est-ce qui se passait dans l'âme même du chef, **Vercingétorix l'Arverne**, fils de Celtill, le chef de guerre à qui tous engagèrent leur foi ? Rêve d'ambitieux ? Résurrection du vieil empire arverne ? Prise de possession totale de la Gaule, Celtique et Belgique réunies ? Âpre désir, chez le fils de Celtill, d'égaliser son père, le restaurateur du principat des Arvernes, et par-delà peut-être, de ressusciter **Luern et Bituit**, les vieux rois légendaires, rois forts et splendides, rois joyeux et sauvages, maîtres des festins pantagruéliques et des sanglantes beuveries : Luern, Bituit, s'avancant debout, magnifiques, sur les chars de parade, et que les peuples joyeux voyaient passer, les jours de fête, couverts d'or et de pourpre, précédés des enseignes sacrées du sanglier, escortés de leurs dogues hurlant dans l'attente des curées humaines, Luern, Bituit, rois de légendes, jetant, dans un grand geste de largesse, des bourses pleines que les bardes, sans s'interrompre de chanter, attrapaient au vol avec un rire avide...

Que voulait-il, **Vercingétorix**, fils de Celtill ? Qui nous le dira ? **Incarnier la Gaule** ? Dresser race contre race ? Opposer le front national des Gaules aux envahisseurs parlant une autre langue, adorant d'autres dieux, et qui viennent voler, piller, détruire les terres, les maisons, le bétail ? Ou bien, simplement, assurer sa grandeur personnelle en saisissant l'occasion qui s'offrait ? (a)

Laissons tout cela de côté. Nous avons limité notre tâche. Nous nous sommes bornés cette année à l'étude du **sentiment de l'Honneur**, ce **sentiment très fort**, très impératif, qui donne naissance à toute une série de prescriptions codifiées dans ce qu'on appelle **le Code de l'Honneur**. **L'honneur**, ce sentiment que nous nous avons analysé en moraliste, et en moraliste de 1946 :

a) **L'honneur, un refus** ; un refus de pactiser avec ce qui est bas, vulgaire, intéressé, non gratuit, un refus de s'incliner devant la force parce qu'elle [est] la force, devant le bonheur parce qu'il est le bonheur, devant la paix parce qu'elle est la paix.

b) **L'honneur, une sensibilité** ; une sensibilité très vive aux diminutions dont notre personne peut être la victime, un grand sens de la beauté de sa propre vie, impliquant l'obligation de tout faire pour qu'elle ne soit pas souillée, d'effacer toute souillure qui risquerait de l'atteindre ; une sensibilité : [voir] le mot de Washington à La Fayette dans une lettre citée par Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, II, 154 :

« Vos inquiétudes viennent d'une sensibilité peu commune pour tout ce qui touche votre réputation » (b).

c) **L'honneur, une force d'action** ; une force qui s'affirme dans l'action et non dans la spéculation. L'honneur engage l'homme dans l'action : de suite, totalement, immédiatement, sans discussion ; l'honneur qui n'attend pas, qui n'hésite pas, qui ne moyenne pas.

Voilà l'honneur, notre honneur. Or comme tous les sentiments, celui-là a son histoire, celui-là a évolué, ce sentiment très fort parce que très personnel, parce que, par certains côtés, il ressemble à un sentiment de propriété. Nous ne disons pas : « **ma** vertu m'empêche de... ». Nous serions ridicules. Mais nous disons : « **Mon** honneur m'empêche de... ». Et nous sommes respectables. On ne porte pas sa **morale** en écharpe. On porte son **honneur** en écharpe.

Eh bien, ce sentiment, nous **l'avons regardé évoluer**, à travers l'histoire, depuis qu'il y a une civilisation **française**, capable vraiment de porter ce nom, **depuis le Xe, le XIe siècle**, l'époque où le nom de **France** commence à prendre son sens actuel. Ce sentiment, nous l'avons regardé évoluer, depuis le temps où il appartenait en propre à ces bandes de fidèles qui se groupaient derrière un chef et qui lui obéissaient aveuglément, depuis le temps où il se confondait avec le sentiment de **fidélité au chef**, de fidélité inconditionnelle au chef, jusqu'au temps où

déjà l'honneur devient un sentiment beaucoup plus raffiné, beaucoup plus nuancé sur qui les théologiens discutent, les prédicateurs prêchent. [C'est un] sentiment **fort** toujours au XVIe, au XVIIe, au XVIIIe siècle, un sentiment de caste, apanage de la noblesse, et de l'armée. Mais par l'armée, par la noblesse, il se répandait dans ces couches de population plus humbles qui d'une part aspirent à la noblesse et d'avance pensent noble, qui d'autre part servent aux armées « avec distinction » et pensent comme leurs chefs.

[C'est un] sentiment si fort qu'un théoricien comme **Montesquieu** s'en empare, qu'il en fait la caractéristique même de l'État monarchique (c). Et de fait, dans la monarchie française, il fleurit. C'est l'honneur qui joue le rôle de sentiment national pour les nobles. C'est l'honneur qui les lie à leur chef, le Roi, comme il liait jadis les hommes du seigneur, les fidèles du seigneur, à leur maître, l'honneur, ce sentiment désincarné, ce sentiment déraciné, ce sentiment qu'on emporte avec soi, partout où on se trouve, et quel que soit le maître que l'on sert : qu'il s'appelle Louis XV ou Frédéric II, qu'importe. Le tout est de le servir en tout honneur.

Or, voici qu'au cours du XVIIIe siècle, d'autres sentiments s'affirment avec force. Le **sentiment national**, le **sentiment patriotique**. La **Nation** devient une réalité familière pour ses membres au milieu du XVIIIe siècle (d).

C'est le mot de d'Argenson dans son *Journal*, en 1754, VIII, p. 315 :

« ... Jamais on n'avait répété les noms de nation et d'État comme aujourd'hui. Ces deux noms ne se prononçaient jamais sous Louis XIV et l'on n'en avait pas seulement l'idée »(e).

C'est faux. Mais il est vrai que ces deux mots tendent à prendre un sens nouveau, ces deux mots que Turgot, vers la même époque, en 1751, s'appliquait à distinguer (Schelle, I, 440) :

« Un État est un assemblage d'hommes réunis sous un seul gouvernement. Une nation est un assemblage d'hommes qui parlent une même langue maternelle » (f).

Mais c'est au cours de la deuxième moitié du XVIIIe que l'épithète **national** s'installe partout, pour continuer à triompher sous la Révolution.

Pareillement, **Patrie** fait des progrès. Patrie prolifère. Patrie engendre Patriote, Patriotique, Patriotisme (g). En 1750, on lit dans le *Journal* de d'Argenson : « Monsieur le Dauphin a lu le *Patriotisme anglais* de Milord Bolingbroke et en parle avec estime » (h).

En 1769 paraît à Paris, [chez] Lacombe, [en] 6 [volumes] in-12, une *Histoire du Patriotisme français* par M. Rossel, avocat (i). Du même temps, [date] patriotique. Raynal parle dans son *Histoire philosophique*, I, 20, de l'esprit patriotique, cet esprit sans lequel les États sont des **peuplades** et non pas des nations (j). Et l'intendant d'Alsace, le 20 mars 1757, écrit « Les idées patriotiques germent dans toutes les têtes ; chaque cité désire aujourd'hui être appelée à concourir au bien général » (k).

Quant à **patriot** (sans e) qui date du XVIe siècle, il a signifié d'abord **compatriote** : Les *Mémoires* de Condé, p. 635, parlent de « ceux qui, sans épargner les corps et biens, n'étudient à autre chose qu'à conserver le royaume en la religion **patriotte** » (l). Un pamphlet de la fin [du] XVIe dénonce les « perturbateurs du bien public amateurs du sang de leurs patriotes » (m). Et Rousseau, qui écrit en sa qualité de Genevois, une langue un peu en retard, dit encore en 1766, le 2 août (lettre à Guy le Breton) d'Hume que c'est « un homme actif, intrigant, au milieu de son pays, de ses amis, de ses parents, de ses patrons, de ses **patriotes** » (n).

Puis un deuxième sens se dégagea. On fut « **bon patriote** » ou mauvais patriote, ce qui voulait dire : « bon citoyen, ou mauvais citoyen ». Par exemple, un pamphlet de 1578, [signalé dans] Hauser, *Sources*, III, n° 2313, s'intitule : *Le vray patriot : aux bons **patriotz*** (o). C'est par ce sens-là qu'on s'est acheminé vers le troisième sens : « Patriote, égal : qui aime sa patrie ». « Patriote comme il l'était (Vauban), écrit Saint-Simon, il avait toute sa vie été touché de la misère du peuple et de toutes les vexations qu'il souffrait » (p).

Sous la Révolution, ce fut un débordement : voir les titres des journaux en 1790 (q). Je relève dans Monglond, I, p. 1253 *sqq*, rien que pour 1790 : *L'Alambic ou le distillateur patriote* ; *Le Bouclier patriotique* ; *Le Patriote français, journal libre, impartial et national* ; *Le Patriote journaliste* ; *Le Patriote royaliste* ; *Le*

Vrai patriote ; Lettre bougrement patriotique du véritable Père Duchêne ; Le Confident patriote ; Courrier de la Patrie ou journal des Municipalités ; Le Tailleur patriote ; Le Messenger patriote ; Le Patriote à l'Assemblée Nationale (x).

[C'est la] même chose pour les brochures, *id.*, I, 25 : ***Quatre Cris d'un patriote à la Nation ; Le Géomètre patriote ou le problème national (s) ; Essai du patriotisme dédié à la Nation par un jeune citoyen philosophe. En France, chez tous les patriotes*** (I, 107) ; *Essais critiques ou éléments de patriotisme à l'usage des Français*, Bruxelles, 1789 (t).

Que se passe-t-il comme suite et conséquence de cette vogue des deux mots **nation** et **patrie**, **national** et **patriotique** ? Ceci que, dès que [la] lutte s'engagea entre les privilégiés et les autres, les deux notions de Patrie et d'Honneur s'opposent tout naturellement. Les partisans de l'Assemblée, puis de la République furent : les **patriotes**. Les autres gardèrent pour eux, revendiquèrent pour eux le monopole de l'honneur.

Les autres, les émigrés surtout (u). Dans un curieux ***Projet d'union entre les gentilshommes et propriétaires du Royaume de France*** publié en appendice à la *Correspondance du Marquis de Raigecourt*, publiée par la Société d'Histoire Contemporaine, 1892, 80, p. 415, dont les membres s'engagent « sous la garantie de l'honneur et la foi du serment » à agir de concert et qui s'assignent le but de « ramener la distinction des trois ordres, base unique et essentielle de l'ancienne et véritable constitution française », on lisait ceci, qui est net (v) :

« Nous avons vu la noblesse française, stimulée par son antique, par son seul moteur, l'honneur, accourir, entourer Monsieur et Monseigneur comte d'Artois » (w).

Son seul moteur. Cela me rappelle ce mot de Madame de Boigne dans ses *Mémoires* publiés sous la Monarchie de Juillet et qui écrit bien tranquillement à cette date, parlant de ses sentiments sous la Révolution, quand elle vivait en émigrée hors de France :

« Je ne sais trop ce que j'étais. Anglaise je crois, mais certainement pas Française », I, p. 205 (x).

Sur l'honneur, ce seul moteur de la noblesse, les textes abondent dans la littérature des émigrés. Voici les Souvenirs, le *Journal d'émigration du Comte d'Espinchal*, publié par d'Hauterive, Perrin, 1912 (y). Le 17 juillet 1789, le prince de Condé quitte Chantilly et part pour l'exil :

« J'ai toujours devant les yeux ce chef respectable de l'illustre maison de Condé, en redingote bleue, l'épée au côté, emmenant sa famille, quittant froidement sa magnifique habitation. Rien ne m'a plus frappé, je l'avoue, que cette épée sous sa redingote. Il semblait que c'était le seul bien qu'il ne voulût point abandonner ; elle paraissait lui faire dire : "la marque distinctive d'un gentilhomme est son épée ; elle ne doit plus me quitter, et mon honneur y est attaché. La monarchie ne peut exister sans cette noblesse dont je suis un des premiers membres, et c'est à l'épée d'un Condé que le Roi sera peut-être un jour redevable de sa couronne" », p. 21 (z).

D'Espinchal ne dit du reste jamais « les émigrés », ni « les monarchistes », ou quoi que ce soit d'analogue. Il dit : « la **noblesse** » et « les **princes** », deux groupes distincts, mais qui le plus souvent marchent ensemble (A). Ce qui les meut, c'est l'honneur. Le 13 septembre [17]92, l'armée de Condé marche sur Verdun. Il pleut à torrents :

« [...] peut-on se plaindre quand on voit tant de vieillards respectables, que l'honneur seul a conduits ici, être ainsi exposés aux injures d'un temps terrible ? »

questionne d'Espinchal (p. 415) (B). Un peu plus loin :

« Nos princes sont parvenus, sans moyens, à former avec le seul sentiment de l'honneur une armée de 22 000 gentilshommes, dont environ 9 à 10 000 cavaliers », p. 435 (C).

Au fond, ils n'ont pas émigré en tant que **monarchistes**. Ils ont émigré en tant que **nobles** (D). Louis XVI n'est pas leur homme. D'Espinchal le dit tout net, en mars [17]91 (p. 193) :

« [...] la véritable manière de défendre le trône [...] n'est pas en restant auprès d'un souverain qui, non seulement craint de se prêter à ce qu'on pourrait entreprendre en sa faveur, mais semble déconcerter exprès les projets des bons et fidèles royalistes pour favoriser de préférence les révolutionnaires »(E).

Donc, ils sont « **la noblesse** », les « **gentilshommes** », les « **chevaliers** français », mais les Français [révolutionnaires] sont « les **patriotes** » (F). Non seulement ils le disent, [mais ils] l'écrivent sans la moindre difficulté :

« [...] il se répand que l'armée patriote, aux ordres du général Custine, a fait une incursion du côté de l'Alsace [...] », (p. 447) (G).

Mais il [le comte d'Espinchal] emploie le mot même comme une injure. Il qualifie de « patriote » un gentilhomme belge, M. de Rodt, qui est « commandant des patriotes brabançons à Ruremonde ». Et il écrit :

*« Je juge que ce Monsieur est un franc patriote, qui pourrait bien aller se remettre dans la nouvelle révolution, si nos **patriotes** joignent ceux du pays » (H).*

Inversement, quand le mot **d'honneur** se glisse sous la plume d'un **patriote**, un sentiment de malaise se fait jour. Rien de plus curieux à ce sujet qu'un article des *Révolutions de Paris*. C'est en décembre [17]91 (Jaurès, *Législative*, p. 887) :

(« L'honneur français est blessé ! Et ce sont de prétendus patriotes qui tiennent ce langage ! Louis XVI aussi, Narbonne aussi, les Feuillants et les ministériels aussi parlent à la nation le langage de l'honneur. Encore une fois, les hommes libres n'ont jamais su ce qu'était l'honneur. L'honneur est l'apanage des esclaves ; l'honneur est le talisman perfide avec lequel on a vu les despotes fouler aux pieds la sainte humanité. Depuis le 14 juillet, nous n'entendions plus parler d'honneur. Pourquoi tout à coup reproduire ce mot et le substituer à celui de vertu ? Qu'un peuple soit vertueux, qu'il soit fort, c'est tout pour lui, mais l'honneur... L'honneur est à Coblenz, et qu'importe à la nation française l'opinion de quelques tyrans, de quelques esclaves qui ont fui à l'aurore de la liberté ? C'est pourtant au nom de cet honneur que Brissot a demandé la guerre. ») (I).

Ainsi le divorce est net. L'honneur est dans un camp. La patrie est dans l'autre.

Annexe

Chose qui n'a rien d'étonnant : Napoléon, c'est l'honneur.

- Lanfrey (« a marqué l'usage fréquent que Napoléon faisait du nom **d'honneur**. "Le mot revenait, dit-il, presque à chaque ligne de ses proclamations. C'était à la fois pour préciser le sens qu'il y attachait, et pour adresser à l'émulation un appel plus direct et plus pressant, qu'il développait chaque jour son institution des armes d'honneur... Un arrêté du 15 août décrétait qu'il serait distribué non seulement des sabres d'honneur, mais des fusils, des mousquetons, des trompettes et même des baguettes d'honneur" »).

- [Voir les] textes de 1809 : (Napoléon fait rédiger un projet de lettre de commandement pour un général qu'il nomme gouverneur de place forte. Ladite lettre doit servir de modèle. Il doit, il doit, il doit... Et la lettre se clôt par :

*« que la vie d'un Français **n'est rien en comparaison de son honneur**, et qu'il ne doit pas avancer la reddition d'une heure, sous prétexte "d'une reddition **honorabile**" », 1809, Vox, p. 57) (K).*

*« Les blessés qui ne peuvent se relever d'eux-mêmes resteront sur le champ de bataille. Il est défendu **au nom de l'honneur** d'abandonner le champ de bataille pour conduire les blessés pendant que la bataille sera disputée », proposition de proclamation datée de l'île Lobau, 5 juillet 1809, Vox, 63 (L) (41).*

- Défense des places et honneur militaire :

(« Monsieur le général Clarke, notre militaire est peu instruit ; il faut s'occuper de deux ouvrages, l'un pour l'école de Metz, l'autre pour celle de Saint-Cyr.

L'ouvrage pour l'école de Metz doit contenir les ordonnances sur les places, les jugements qu'ont encourus tous les commandants qui ont rendu légèrement la place dont la défense leur était confiée, enfin toutes les ordonnances de Louis XIV et de nos jours qui défendent de rendre une place avant qu'il y ait brèche et que le passage du fossé soit praticable. Dans cet ouvrage, il faut faire entrer une dissertation sur la défense des places [...].

Quant à l'ouvrage pour l'École militaire, je désire qu'on y traite de l'administration en campagne, des règles du campement, pour que chacun sache comment se trace un camp, enfin des devoirs d'un colonel ou d'un commandant de colonne d'infanterie.

*Il faut surtout appuyer sur les devoirs de l'officier qui commande une colonne détachée ; bien exprimer l'idée qu'il ne doit jamais désespérer ; que, fût-il cerné, il ne doit pas capituler ; qu'en pleine campagne, il n'y a pour de braves gens qu'une seule manière de se rendre, c'est, comme François Ier et le roi Jean, au milieu de la mêlée et sous les coups de crosse ; que capituler, c'est chercher à sauver tout **hors l'honneur** ; mais que, lorsqu'on fait comme François Ier, on peut du moins dire comme lui : « Tout est perdu fors l'honneur ! »*

[...] Quiconque préfère la mort à l'ignominie se sauve et vit avec honneur, et au contraire celui qui préfère la vie meurt en se couvrant de honte », Vox, 221-223) (M).

L'Honneur fait partie d'un système dont personnalise [?] : le serment. Napoléon n'a pas à se plaindre, en 1815, quand ceux qu'il a dressés au culte de l'Honneur et du serment refusent, au nom de l'honneur et du serment, de se joindre à lui (N).

Toutefois, [il ne faut] pas oublier la légende inscrite sur la croix de la Légion d'Honneur en 1802, et qui n'a pas varié depuis : **Honneur et Patrie** (0).

Ceci nous amène à parler de drapeaux : On sait que le drapeau national n'existait pas sous l'Ancien Régime, que si on veut à tout prix trouver une marque **nationale** avant [17]89, il faut le demander à la croix blanche, que presque tous les régiments d'infanterie portent sur [leurs] drapeaux avant [17]92. Encore [s'agit-il d'une] marque nationale [?] : Non, [il s'agit d'une] marque militaire, rien de plus (P).

Diverses causes.

Lucien Febvre

HONNEUR ET PATRIE

1946-1947

[PATRIE ET SENTIMENT
NATIONAL]

[Retour au sommaire](#)

Ainsi, la Patrie [est une] notion du XVI^e siècle. Ce qui ne veut pas dire que le sentiment de la Patrie [est] inconnu aux hommes du XV^e siècle... Mais [c'est une] novation consciente.

Le Moyen Âge [est une] société chrétienne. Il y a des nations sans doute (ou plus exactement, des royaumes) et déjà des politiques nationales, mais au-dessus de tout cela, englobant tout cela, [il y a] une vaste unité chrétienne. Elle a sa langue, le latin. Elle a sa hiérarchie qui est plus qu'à demi religieuse : le Pape, l'Empereur, les rois, les princes. Elle a ses guerres extérieures : les croisades (qui est chef de la croisade est chef de la chrétienté). Elle jouit personnellement de sa paix intérieure, la « *pax christiana* » réglée par les conciles et les évêques. Elle a ses théoriciens, les gens d'études qui croient à l'unité chrétienne et la veulent. La chré-

tienté se pense elle-même par contraste : c'est la lutte contre l'infidèle qui fait son univers.

Or, au XVI^e siècle, [apparaît] une nouvelle culture, [une culture] gréco-latine. [Elle est] **aux prises** avec l'ancienne conception, avec la notion médiévale de l'unité chrétienne, ce qui a toutes sortes d'aspects : c'est en France, la lutte du roi contre **l'Empereur** ; c'est en France, la lutte du roi contre le **Pape**, le **gallicanisme** ; en France, mais ailleurs, c'est la même chose, [C'est l'] éveil des nationalités, partout : en Allemagne (l'élection de Charles à l'Empire, contre François I^{er}) ; en Angleterre (le divorce d'Henri VIII n'eût été qu'un incident diplomatique, si le **sentiment** anglais ne s'était pas dressé contre Rome) ; et de même, du reste, la révolte de Luther [n'eût été qu'une] simple hérésie, si le sentiment allemand [ne s'était pas] dressé contre Rome. Un peu partout, les Concordats livrent les clergés aux souverains.

Pourtant l'idée de la « *societas christiana* », de l'« *unitas christiana* », de la « *pax christiana* » [est] encore forte. Elle a ses défenseurs, et parmi eux, quelqu'un de notable : **Érasme**, Érasme le pacifiste, Érasme, « l'homme de partout », le voyageur éternel, l'hôte de toutes les patries, et qui n'en a pas, et qui maudit la guerre... Un attardé.

Érasme, cependant, [n'est-il pas] un tenant de la nouvelle culture ? Il est vrai. Et il est vrai aussi que l'Antiquité a développé le sentiment de **l'humanité** : « *Homo sum, et nihil...* » ; « *Homo* », et non pas *christianus* ». Mais d'abord, cette « *humanitas* » n'est guère comprise que d'une petite élite. Ensuite, la culture antique n'est nullement a-patriotique, anti-patriotique. Tout au contraire : « ***Mori pro patria*** ». [Rappelez-vous] **les exemples grecs**, l'exaltation des héros nationaux ; les grands hommes de Plutarque sont presque toujours de grands serviteurs d'une patrie, municipale ou autre. [Rappelez-vous] les exemples latins : [c'est] la même chose, y compris [pour] les exemples **gallo-romains**, Vercingétorix... (Et les exemples bibliques : [rappelez-vous la] vogue de la Bible, le nationalisme belliqueux de l'Ancien Testament).

Aussi la plupart des humanistes, différents d'Érasme, sont-ils des « **patriotes** ». En France, ils vibrent aux combats du roi François contre l'Empereur. [Citons] quelques exemples illustres : [voyez chez] Rabelais l'imprécation de Frère

Jean contre les fuyards de Pavie (*Gargantua*, XXXIX), la défense de la France en 1545 (Prologue du *Tiers Livre*), etc. (a). [Voyez] dans Jourda l'excitation belliqueuse de Marguerite en 1531, quand les Impériaux envahissent la Provence. Elle va aux camps, visite les troupes, etc. (Jourda, I, 205-206) (b). [Voyez] Dolet.

[Quelles sont] les formes que prend leur activité nationale [?] L'une, entre toutes, est essentielle : [c'est] le travail sur la langue.

1°) pour porter la langue française au niveau de l'italienne. [Il existe des] textes nombreux ;

2°) pour unifier cette langue et la dégager des dialectes, réduits au rang de patois.

[Voyez] le livre fécond de **Brunot** (c). Le XVI^e siècle [est le] moment où le français se fixe comme langue écrite, en partie grâce à l'imprimerie. Ce qui résulte de tout cela : [c'est] une nouvelle éthique, une conciliation des devoirs **envers l'humanité** avec les devoirs envers la patrie. [Voyez] comment Rabelais opère admirablement cette conciliation : l'immortel épisode de Pichrochole [est l'] affirmation d'une haute morale de la guerre juste, de la guerre de défense, de la guerre sans haine (Textes : *Gargantua*, XXVIII, Marty-Laveaux, [p.] 110 ; *Gargantua*, XXIX, édition [p.] 112) (d).

[Voir l'] historique du mot **Patrie** par Delboulle [dans la] *Revue d'histoire littéraire*, VIII, 1901, et une note [dans la] même revue, 27^e année, 1920 (e).

Sur la théorie, fort en vogue au Moyen Âge, que « *ubi bene, ibi patria* », voir un texte curieux dans Langlois, *La Connaissance [de] la nature au Moyen Âge*, p. 198 (*Livre de Sidrach*) (f).

[Notons toutefois la] force persistante du sentiment provincial, entretenu par la langue. Voyez ce que dit Marot, Quercynois, dans *L'Enfer*, Guiffrey, II, p. 184 :

« [...] Car une matinée
N'ayant dix ans en France fut mené

*Là où depuis me suis tant pourmené,
Que j'oubliais ma langue maternelle
Et grossement appris la paternelle,
Langue française, ès grands courts estime... » (g).*

Voyez encore Montaigne, *Essais*, II, XVII :

« Mon langage français est altéré et en la prononciation et ailleurs par la barbarie de mon cru (16). Si n'est-ce pas pour être fort entendu en mon périgordin : car je n'en ai non plus d'usage que de l'allemand, et ne m'en chaut guères... » (h).

[Notons 1'] importance du mouvement littéraire de la Renaissance dans les provinces. Il crée dans les milieux éclairés un esprit commun [un mot non lu], qui détruit les originalités provinciales, nivelle, seconde l'oeuvre d'unification des rois.

Que de choses à faire encore ! Voir que Dolet, en 1535, à Toulouse, oppose avec violence les Français aux gens du pays, aux *Vascones* ou Aquitains. Il va jusqu'à montrer le roi fuyant, à peine arrivé, la grossièreté des Toulousains et leur barbarie ; cf. Copley Christie, *Dolet* (traduction Stryienski), notamment p. 208, p. 211, etc. (i).

Au XVI^e siècle, la France prend une figure aux yeux des Français, parce que l'imprimerie multiplie les atlas et les cartes de France, accessibles à tous les lettrés désormais. La figure de la France [est] imprimée dès lors dans toutes les mémoires.

Au XVI^e siècle, la France a une tête reconnue comme telle : une « capitale », objet d'orgueil pour tous les Français. Voir dans Rabelais, la lettre de Gargantua à Pantagruel :

« *Tu es à Paris, tu as ton précepteur Epistemon, dont l'un, par vives et vocables instructions, l'autre par louables exemples, te peut endoctriner...* » (j).

Ferdinand Colomb, le fils de Christophe, achète à Lyon en septembre 1535 et met dans sa bibliothèque (cf Babelon, *Inventaire des livres de F. Colomb*, n° 205, p. 192), un guide de Paris :

« *Les rues et églises de Paris avec la dépense qui se fait chaque jour à Paris... Item, plus les cris que l'on crye parmi ladite ville de Paris* » (k).

Jeter un coup d'œil sur Poète, *Histoire d'une cité, Paris*. [C'est] la ville merveille : on dit [qu'il y a] de 500 à 700 000 habitants ; on dit [qu'il y a], au Quartier latin, 20 000 étudiants ; on dit [qu'il y a], autour du Palais (Parlement, gens des Comptes, etc.) 40 000 habitants (I). « [C'est] la plus grande et belle ville du monde ».

Les maladies du sentiment national

Le crime de trahison permet de déterminer aux diverses époques le contenu réel de la nation, de l'**État** ou de la **Patrie** (M).

La trahison au Moyen Âge, c'était la félonie contre le suzerain, la rébellion contre le suzerain. Tout se passait dans le cadre du monde féodal.

[La trahison], plus tard, ce sont les menées contre l'**État**, contre le souverain, chef de l'État. [C'est un] crime politique.

Mais c'est aussi l'attaque contre la **patrie**, ouverte ou secrète, après entente avec l'ennemi. Et ceci [est] dénoncé pour la première fois au XVI^e siècle. **La trahison des Bourbons** [est] un fait significatif, non en lui-même (c'est une rébellion féodale), mais par les sentiments qu'il fait naître (cette rébellion féodale est considérée comme un attentat contre la patrie : [c'est là un] fait tout nouveau).

On célèbre, au XVI^e siècle, Jeanne d'Arc (voir plus loin) (n).

On célèbre Bertrand Du Guesclin : l'éditeur populaire Arnoullet de Lyon vendait à Lyon, près de Notre-Dame de Confort, en 1529, un livret intitulé : *Bertrand Du Guesclin. Les prouesses et vaillances du preux et vaillant chevalier Bertrand Du Guesclin, jadis connestable de France...*, [in]-4°, goth., 72 ff. (Baudrier, *Bib. lyonnaise*, X, 59) (o).

On célèbre Bayard : le même Arnoullet vend à la même époque à Lyon : *La Vie et les gestes du preux chevalier Bayard contenant plusieurs victoires par lui faites... tant en Italie, Naples et Picardie que autres pays et régions...*, [in]-4°, goth., 56 ff. (p).

On célèbre Jeanne d'Arc : cf Octavien de Saint-Gelais, *Séjour d'honneur* (imprimé par Antoine Vérard, 1519), B. N., fr. 12 783, folios 117-120 (q).

[Pour] Jeanne d'Arc, cf : Jean d'Anthon, *Les Alarmes de Mars*, B. N., fr. 5089, folio 19 v° (r), Jean de Boyssoné, *Dixains*, édition Jacoubet, *Dixain XXXII* de la 3^e Cie, composé en 1533 ou 1544 (s) ; J. Bouchet, 1538 : *Épigramme sur Jeanne la Pucelle*, etc. (t).

Cf J. de Boyssoné, *Dixains*, p. 171 :

« D'où vient cella...
Que tu, qui l'as guettée de souffrance
Par ta prouesse et forces admirables
N'aies trouvé poètes favorables
Qui tes haut faits ayent en vers réduit ?
... Ha, si j'étaie à composer bien droit,
De toi, Pucelle, au monde serait voix ! » (u).

COMPLÉMENTS À L'ÉDITION

[Retour au sommaire](#)

Compléments à l'édition

« HONNEUR, OU PATRIE ? »

« Je voudrais être peuple. »

LA BRUYÈRE (a)

[Retour au sommaire](#)

«HONNEUR ET PATRIE

AVANT-PROPOS [1]

[Retour au sommaire](#)

L'idée de ce livre), livre d'historien et, je l'espère, livre d'histoire, m'est venue brusquement un triste jour de 1942. Il sera né, comme d'autres, d'une curiosité éveillée par la vie, et d'une méditation engagée par la mort.

1942 : nous connaissions alors, faut-il déjà) le rappeler ? Nous connaissions en France d'affreux déchirements. De jeunes hommes, nos fils et nos frères, renouvelant chaque jour un même acte de foi dans ce qu'il croyaient, dans ce qu'ils savaient être le salut de la patrie, mouraient pour cette patrie sur des terres lointaines, au cœur de l'Afrique, dans des combats souvent inégaux. Cependant d'autres hommes, prisonniers d'eux-mêmes dans nos) ports de Méditerranée, de jeunes hommes, nos fils aussi, puisqu'ils avaient parmi nous des mères et qui, parfois, comptaient un de leurs enfants dans chaque camp, d'autres hommes, maintenus par de cyniques calculateurs dans les voies d'une discipline que leur astuce hypocrite faisait déboucher sur la trahison, d'autres Français qu'on excitait d'avance à tirer sur leurs frères, semblaient accueillir sans révolte d'étonnantes prédications de déchéance ; et quand, incapable d'en réinventer les thèmes à moi seul, je veux me représenter ce qu'elles furent dans leur plus haute tenue, je relis, hélas, dans un recueil académique de province, ces déclarations qu'un vieil homme désintéressé

signa de son nom, en cette même année, et laissa imprimer : « Nous avons un chef ; il ne nous appartient ni de discuter, ni de juger, ni même d'approuver (car l'approbation implique une certaine liberté critique) les choix qu'il fait, les directions qu'il donne, nous n'avons qu'à le suivre, les yeux fermés, dans un paroxysme d'obéissance, de discipline et de fidélité » (b). C'étaient de telles paroles, encore que de moindre tenue, c'étaient de telles exhortations que recevaient, chaque jour, il le faut croire, nos marins de Bizerte, d'Oran, de Casablanca. Les accueillaient-ils vraiment, tous ? A quelle profondeur de leur conscience pénétraient-elles ? Un jour vint, en tout cas, où plus impérieuses, plus véhémentes que jamais, les voix sinistres des vieillards à l'abri leur dictèrent la mort. Un jour vint où des ordres criminels les lancèrent sur ceux qui venaient délivrer leurs mères, leurs femmes, leurs enfants. Sans hésiter, on les vit courir sus aux grands navires chargés d'espérance qui nous apportaient notre première joie. Ils se suicidèrent, bravement, misérablement (c).

Pourquoi, comment ? [Ce sont] les mots de l'historien.

Qu'il y ait eu, avant le sacrifice, chez ces victimes pitoyables, des faiblesses, des misères, des pauvretés : [c'est] possible. C'étaient des hommes. Qu'il y ait eu, chez les chefs qui, transmettant aux équipages des ordres abominables, acceptèrent du moins de périr avec eux, qu'il y ait eu des calculs, peut-être, des violences fanatiques, souvent, et de tristes passions : peu nous importe ici. Ce livre est d'histoire et non d'inquisition. Laissons saint Michel, svelte dans son armure niellée, peser dans la balance, seul, droit, incorruptible, les âmes qui frémissent et qui tremblent. Laissons aux noirs démons les anges blancs disputer ces consciences mises à nu et qui, de se découvrir nues, frémissent de trouble et d'angoisse. Juger, non. Comprendre, oui.

Comprendre ? [Analyser], une fois de plus, les jeux de Byzance ? Mais à quoi bon ces exégèses sans fin, ces minutieuses analyses, cette fuite dans le passé alors que le présent nous requiert si vivement ? À quoi bon ? Précisément, à éclairer le présent et l'avenir, à savoir avec précision, d'où nous venons, moralement, et où nous allons, à jeter sur la voie ténébreuse la lumière qui sort du fond des âges et, seule, reste capable de trouer la nuit.

Faiblesses, calculs, impuretés : [ce sont les] nécessaires ingrédients de l'humaine cuisine. Qui s'en étonnerait ? L'histoire n'est point un parterre de roses. Et l'historien est assez habitué à descendre dans d'étranges cloaques, à respirer sans défaillir l'odeur des charniers qui fermentent. Faiblesses, calculs, déformations d'esprit et petitesse de cœur : s'il y en eut, la mort a tout purifié. Aux hommes qui se donnent, l'oblation finale restitue la grandeur. Mais c'est l'oblation même qu'il convient d'expliquer. Et l'explication, n'est-ce point à l'histoire de la fournir ? Voilà ce que je me demandais, ce triste matin de 1942 où j'appris d'une mère douloureuse qu'un de ses fils venait de mourir, bravement, pour défendre ce que l'un de ses frères travaillait à détruire, au prix de son sang, lui aussi, s'il le fallait (d).

Point d'homme(s), à un certain niveau d'humanité, qui ne trouve en son cœur quelque moyen de se dépasser lui-même. Point d'homme(s) qui, à de certaines heures, n'entende, lui aussi, ses voix. Les sacrifiés de 1942, quand, en 1940, en 1941, ils se trouvèrent à la croisée des chemins, quand, sans hésiter ou après de long débats, ils choisirent l'une des routes ou se la laissèrent imposer, quelles voix écoutèrent-ils, hors d'eux et en eux ?

On a vite fait de dire : les grands mots, les mots sacrés qui parlent aux consciences étaient les mêmes, ici et là, les mêmes dans ce qu'il faut bien appeler les deux camps. Fidélité, discipline, courage, abnégation, honneur et patrie : le compagnon de Leclerc, dans son épopée saharienne, entendait ces mots parler en lui, tout le long de sa marche aventureuse du Tchad au cap Bon, exactement comme dût les entendre, à sa dernière heure, l'enseigne de Darlan à bord de son torpilleur ou de son sous-marin. Fidélité, discipline, courage, abnégation, honneur et patrie. Pour l'un comme pour l'autre de ces fils de bonne race, n'étaient-ils pas lourds de sens, ces deux derniers mots, surtout ces deux mots jumelés, que le marin lisait chaque jour, au flanc de son bâtiment, comme le soldat au centre de son drapeau ?

Tout de même, à bien y réfléchir, Honneur, Patrie, ces deux mots passés à l'état de formule unique, ces deux mots que le temps a fini par souder comme il soude, à la longue, au fond de la terre humide, dans les tombes de la préhistoire, tant d'objets juxtaposés dont il ne fait qu'un bloc, ces deux mots devenus rituels et que les desservants du culte de la patrie psalmodient d'une même voix et sur un

même ton, ces deux mots signifient-ils vraiment la même chose ? Se réfèrent-ils aux mêmes sentiments ? Évoquent-ils les mêmes idées et provoquent-ils, indistinctement, les mêmes réflexes chez tous les Français ?

Certes, qui les entend prononcer en temps de paix et de quiétude, d'une voix blanche de prêtre qui récite pour la millième fois peut-être son « *Domine, non sum dignus* », est bien excusable, après tout, de les psalmodier d'un trait, sans donner à chacun sa résonance propre. Mais en temps d'inquiétude et de crise ? Ne retrouveraient-ils point l'un et l'autre, ces deux mots réunis mais dotés chacun d'un dynamisme propre, ne retrouveraient-ils point une autonomie, dont le mariage, peut-être, si long qu'il eût été, n'avait point eu raison ? Et d'instinct d'ailleurs, dans chacun des deux camps, n'aurait-on point prononcé l'un de ces mots plus fort que l'autre ?

Engagée dans ces voies, notre réflexion ne pouvait que nous ramener à l'histoire, nous replonger dans ce passé qui, toujours, éclaire de ses lueurs le présent. Et voilà comment naquit ce petit livre, un triste jour de 1942, ce petit livre sur un grand sujet, l'un des plus grands sans doute, et des plus poignants qu'un Français, au sortir de quatre années de nuit, puisse se proposer d'éclairer par l'histoire. Et nous l'espérons, d'animer par la tendresse.

De quelques définitions

Français du XXe siècle, nous ne nous avançons jamais que solidement assis sur des définitions. Méthode cartésienne, méthode mathématique. « Qu'est-ce que l'art ? », se demande Paul Valéry. De la même façon qu'Hadamard s'interroge : « Qu'est-ce que le nombre ? » Quand nous le saurons, comme tout sera aisé ! nous n'aurons plus qu'à déduire... (e).

Nous plierons-nous au rite ? Tout le long de ce petit livre, nous allons parler de nation, de patrie. Qu'entendons-nous par là ? L'allons-nous demander à des définitions valables éternellement de la nation « en soi », de la patrie « en soi » ?

Mais comment fixer ce fleuve, le langage qui ne cesse de ronger ses rives et de drainer dans la masse de ses eaux les alluvions les plus drues, tantôt blanc de grès, et tantôt rouge d'argile ? Plaisants efforts, ceux des juristes et des politiques, qui nous disent : « L'État, ceci..., la nation, cela... » et de peser le mot et de prendre soigneusement la mesure de l'idée. Ils sont là, centimètre en main et crayon sur l'oreille : « Tour de taille, tant..., nous disons, tant... ». Le vêtement terminé, cri de triomphe : « Parfait ! il tombe parfaitement... ». Mais qu'est-ce donc qui « tombe » ? En termes bien calculés, ces hommes, ces juristes ont défini leur pensée du moment ; leur pensée sur l'État, la nation, la patrie. Ils ont trouvé leur définition bonne, parce qu'elle donnait de cette pensée une traduction parfaitement adéquate. Rien de plus. Et si, dix ans plus tard, ils se relisent, sans doute seront[-ils] moins satisfaits de leur travail. C'est que la mode aura changé ! Et leur pensée aussi. On n'en sera plus aux grands revers, et aux deux boutons, mais aux trois. Et cette taille légèrement cintrée... Non, décidément, il faut une retouche...

Je dis, les juristes ; à plus forte raison les historiens. Eux, ce n'est pas sur dix ans qu'ils opèrent. Eux, quand ils disent : « Je vais définir l'État, la Nation, la Patrie », ils sont bien plus ridicules encore que l'esthéticien en quête d'un Art éternel, ou le sociologue à la recherche du Social pur. Car leurs définitions doivent valoir pour tous les âges, pour toutes les civilisations qui ont connu l'État, la Nation, la Patrie. Elles doivent tenir compte de toutes les exigences du temps qui déplace tout, du milieu qui change sans cesse, de l'homme qui n'est jamais le même homme.

Et donc, quand nous disons **Patrie**, cet objet d'une des multiples formes de l'amour, et qui retient quelque chose, à la fois, de l'élan qui jette l'homme dans les bras de la femme qui lui plaît et de ce sentiment élémentaire, instinctif et puissant, affectif et concret, qui lie le fils à la mère et, à travers la mère, aux autres fils, ses frères, que la même mère a nourris, protégés et soignés ; quand nous disons Nation, cette prise de conscience par des groupes assemblés dans un même cadre, par des groupes subissant l'action incessante, le brassage quotidien, le pétrissage de la vie en commun, Nation, cette prise de conscience collective d'un passé traditionnel et d'un avenir qui s'éclaire à la lueur du passé (mais d'un passé que lui-même il éclaire, de ses feux à lui) ; quand nous disons encore **État**, cette armature ; **État**, cette machine, conçue, forgée, montée en vue de résultats qu'elle obtient en partie, qu'elle impose en tout cas par la force, la force matérielle, la force ar-

mée, la force contraignante, celle des gendarmes, des policiers, des militaires ; quand nous disons **État**, cette mécanique indifférente à toute prise de conscience, à toute exigence et à toute délicatesse morale, à tout ce qui ne sert pas uniquement et directement à son bon fonctionnement, à sa réussite technique, à ses fins qui justifient les moyens ; État, ce réalisme, dont un seul mot, **succès**, définit l'idéal ; quand nous jetons, peut-être, entre la nation et l'État, le pont branlant de la Nationalité, au sens administratif et juridique du mot, de cette nationalité qui fait de moi, automatiquement, sans que j'aie à le demander ou à le refuser, de moi, né de parents français dans une ville de France, un Français, et donc doté, dès ma naissance, et de par cette naissance, du statut commun de tous les Français, associés dans le bonheur et dans le malheur, pour le désastre comme pour le triomphe, au sort commun de la France ; quand nous nous sommes, nous-mêmes, entendus sur ces notions, qu'avons-nous fait ? Avons-nous appréhendé en elles-mêmes ces réalités substantielles, la Patrie, la Nation, l'État ? Non pas, certes, mais [nous avons] analysé pour nous et nos lecteurs la façon dont, en 1945, nous revêtions de nos préoccupations momentanées les notions de Patrie, de Nation et d'État. Et jusqu'au jour où, sous la pression d'expériences nouvelles, notre vue du monde se modifiera profondément, à nouveau.

Remonter à la source ?

Laissons donc ces soucis. Oublions-nous nous-mêmes. Dépouillés de nos vêtements du jour, aussi nus que nous savons encore être nus, plongeons-nous, directement, dans les eaux du passé. Mais de quel passé ?

Sur ce morceau d'Europe que les Français d'aujourd'hui considèrent comme leur ; sur ce coin de terre que nous habitons et dont un travail, combien de fois millénaire, a fait la France que nous savons aimer, depuis combien de temps y a-t-il des hommes, bûcherons, charbonniers, résiniers, porchers, chasseurs et piégeurs, pour vivre dans les bois, aimer la forêt, goûter avec ravissement, au sortir d'un fourré, la clairière dont l'herbe ne semble si verte, le soleil si brillant, la source si pure que pour eux, pour eux seuls ? Depuis combien de temps, dans cette Gaule qui connut quelque temps, semble-t-il, une civilisation du bois, depuis combien de temps y a-t-il des hommes qu'émeuvent, au profond d'eux-mêmes, les

bruits de la forêt, le frémissement des feuilles sous la brise, le ramage des oiseaux au réveil, et ces sourdes rumeurs qui font passer dans les coeurs, soudain, le frisson des choses invisibles ? Mais depuis combien de temps y a-t-il d'autres hommes, pour goûter, malgré la fièvre, l'étrange vie du marais tutélaire, la stérile abondance de ses herbes coupantes, et, sous le soleil pesant, la fermentation bavarde des terres molles, le silence des eaux qui stagnent, et le soir, au crépuscule, l'appel des échassiers ? Ne parlons pas des « champagnes » claires et nettoyées, chères aux mangeurs de pain ; il n'est pas certain que ce soient ces terres planes sans obstacles ni mystères qui aient toujours inspiré aux hommes, les plus forts sentiments : les voisins qui les guettent, dans la ceinture des bois, au-delà de l'horizon, leur en laissent-ils toujours le temps ? Terre-plaines bien grasses, terre-plaines bien enrichies et fort exposées à changer de mains... Ainsi naissent dans le coeur des hommes, pâtres ou forestiers, campagnards ou montagnards, « cil des plaines » comme « cil des montagnes », ainsi naissent à la longue des attachements profonds, nés d'un genre de vie hérité et passé dans les moeurs (bien plus, dans leur vie physiologique, dans leur organisme), des attachements qui empruntent à leurs objets quelque chose d'élémentaire, de puissant, de sanguin ; à la longue, c'est-à-dire, si la vie, si l'histoire leur en laisse le temps. Et n'oublions pas, sédentaires que nous sommes, n'oublions pas que la vie nomade, l'errance perpétuelle, le changement de paysage et donc d'attachement, a son charme puissant pour des multitudes...

Ceci dit, faut-il aller plus loin ? Les petits pays dont il nous plaît de faire les premières patries, on les devine de bonne heure, qui s'assemblent, se lient, se fédèrent, donnant naissance ainsi à des peuplades. Et chaque peuplade a son esprit à elle. Elle s'unit à d'autres, se bat pour ou contre tel chef prestigieux. Des sentiments naissent ainsi ; mais que sont-ils au juste ? Politiques, ou patriotiques ? Personnels ou terriens ? Va-t-elle au sol, la fidélité, ou bien au chef ? Les ligues, en tout cas, se délient aussi vite qu'elles se forment. Tout ce qui touche à l'homme est frappé de contingence ; les ligues touchent à l'homme et donc s'écroulent, aussitôt constituées. Nos enfants ne connaissent plus guère ce vieux jouet, le kaléidoscope, qui enchantait nos rêveries, et donc, cette ignorance nous prive d'une commode métaphore : elle s'appliquerait assez bien au monde mouvant d'alors, à ses premiers essais de politique nationale.

Qu'est-ce qui se passait dans l'âme d'un de ces Gaulois, accourus à l'assemblée chez les Carnutes, et qui, en 54, sur les enseignes rapprochées en faisceaux, jurait d'obéir au signal de révolte contre les Romains ? Qu'est-ce qui se passait dans l'âme même du chef, Vercingétorix l'Arverne, fils de Celtill, à qui tous engagèrent leur foi ? Nous proposons des hypothèses : rêves d'arbitre, résurrection du vieil empire arverne, prise de possession de la Gaule totale, Celtique et Belgique réunies, par ce vieux moyen politique qui s'était montré bon dans le siècle qui suivit le passage d'Hannibal (215-125) ; âpre désir, chez le fils de Celtill, d'être à son tour ce qu'avait été son père, le restaurateur du principat des Arvernes, et par-delà, peut-être, de ressusciter Luern et Bituit, rois forts et splendides, rois sauvages et joyeux, maîtres des festins pantagruéliques et des beuveries sanglantes, Luern, Bituit s'avançant debout magnifiques dans leurs chars de parade, et que les peuples joyeux voyaient passer les jours de fête, couverts d'or et de pourpre, précédés des enseignes timbrées du sceptre, escortés de leurs dogues hurlant dans l'attente des curées humaines, Luern, Bituit, rois de légende, jetant, dans un grand geste de largesse, des bourses remplies que les bardes, sans s'interrompre de chanter, attrapaient au vol avec un rire avide...

Incarner la Gaule, l'indépendance, l'unité des terres peuplées par les Celtes ; dresser race contre race ; opposer le front national des Gaules à l'envahisseur parlant une autre langue, adorant d'autres dieux et qui venait voler, piller, détruire les terres, les maisons, le bétail ? Ou bien, plus simplement, assurer sa grandeur princière en saisissant l'occasion qui s'offrait ? Comment le dire ? (f).

Des Gaulois, nous ne savons rien par les Gaulois. S'il est vrai que l'histoire n'atteint jamais qu'une vérité documentaire, distincte de ce que serait (si elle était saisissable) une vérité absolue et totale, cette vérité documentaire s'appuie, quant aux Gaulois, sur les témoignages du seul César, ou presque ; de César, ce Romain ; cet ennemi et qui sans doute avait les renseignements de son Deuxième bureau : mais que valent-ils, psychologiquement parlant ? Quand on sait ce qu'en toute bonne foi, aujourd'hui encore, un Français peut penser et dire sur la Belgique ou la Suisse voisines, et réciproquement, ce qu'un Suisse ou un Belge peuvent penser et dire sur la France, il faut être un peu candide, peut-être, pour chercher dans César, ou dans Dion Cassius, quelque explication de Vercingétorix qui nous semble plausible. D'autant que César nous livre des faits et ne se soucie nullement de les interpréter en psychologue. Il nous dit Vercingétorix venant s'agenouiller

devant son tribunal. Il omet de nous conter comment il l'injurie, bassement, vilainement, à notre appréciation de Français chevaleresques. Ce n'est pas pour nous livrer les secrets d'une âme de vaincu, à qui lui-même ne prit aucun intérêt. La victoire lui suffisait, sans plus.

Annexe

[...] Et l'historien est assez habitué à descendre dans d'étranges cloaques, à respirer sans faiblir l'écoeuvante odeur des charniers qui fermentent. Faiblesses, calculs, égoïsme : s'il y en eut en effet, et il n'y en eut pas toujours, la mort a tout purifié. L'oblation finale restitue leur grandeur aux hommes qui se donnent. Mais des questions se posent, de ces questions dont l'histoire, seule, peut apporter la solution...

Ces hommes, ces victimes, quand ils se trouvèrent à la croisée des deux voies pour quelles raisons profondes choisirent-ils celle-ci, plutôt que celle-là ? Des mots résonnaient au fond de leurs consciences à tous : le pays, le devoir, la patrie, la fidélité, la France, l'honneur. Mais tous, dans la conscience de tous, pesaient-ils d'un poids égal ? [...]

Compléments à l'édition

« Honneur, Patrie : conception du livre »

NOTES DE TRAVAIL

[Retour au sommaire](#)

Nous éditons ici trente-sept pages de notes manuscrites autographes rédigées au stylo à plume sur du papier quadrillé. Les pages consacrées à l'honneur, numérotées par Lucien Febvre de 1 à 25, sont regroupées (I, 24-36 v°) dans un dossier de notes intitulé « L'HONNEUR », portant dans le coin à droite la mention : « (Littré-Spire) » (I, 18-39), à la suite de notes prises par L. Febvre sur le *Dictionnaire... d'É. Littré*, au mot « Honneur ». Les pages consacrées à la patrie, la nation et l'État sont regroupées dans un sous-dossier intitulé « Patrie. Nation. État » (VII, 1-8). Retrouvées en dehors du dossier de notes de travail, avec la leçon XII bis et les dernières pages de la leçon XIII, elles constituent le pendant exact des pages sur l'honneur, tant dans leur présentation matérielle que dans leur rédaction.

Ces notes se présentant comme une suite de réflexions formulées en phrases courtes, dans un style souvent télégraphique, nous avons préféré, pour ne pas avoir à procéder à des ajouts importants, reproduire le texte tel qu'il se présente ; seuls quelques articles ou auxiliaires ont été ajoutés.

HONNEUR (a)

I. **L'honneur en tant que morale ne sort pas de la masse**, au contraire. Notion de chefs, notion d'élites, notion d'individus privilégiés.

II. **L'honneur, idéal de tradition** : pression sociale.

Il y a un honneur tourné vers la conservation des vertus traditionnelles, un honneur qui exprime la pression de la collectivité dans les consciences individuelles.

Chez les primitifs : honneur vécu plutôt que ressenti. Appartenance stricte à un groupe. Qui s'en écarte doit mourir. Extermination des novateurs.

Obligation de respect strict des coutumes, des modèles, des vieillards, des morts.

Honneur de caste : ordre subi. Avantages et privilèges ; devoirs spéciaux ; interdits.

Honneur, pression sociale. Honneur-réflexe. L'habitude revêtant la forme d'un impératif catégorique, nullement réfléchi. Il faut parce qu'il faut. C'est comme ça. La fourmi ne se demande pas pourquoi elle travaille pour les autres. L'honneur se présente d'abord sous forme de **pression** et non d'inspiration. Bergson.

III. L'honneur, principe de morale communautaire.

A. Aspect social de l'honneur

a) L'honneur, sentiment social qui facilite les devoirs dus à la société civile et la soumission des intérêts particuliers à l'intérêt commun.

Les normes de l'honneur se définissent toujours par rapport à une communauté dont cet honneur est la loi plus ou moins explicite.

L'honneur ne vaut que pour un certain nombre [?] social, une communauté.

b) Le sentiment de l'honneur, soutenu constamment par l'approbation ou le mépris d'autrui.

Souci du jugement d'autrui, notamment des égaux, des pairs.

Besoin de la conscience de s'assurer d'elle-même sur l'extérieur, sur le social.

Valeur personnelle reflétée par autrui, par approbation et louange d'autrui.

Sentiment d'être comptable de ce qu'on fait, dit, pense, devant ses **pairs**.

Besoin de confirmation de son attitude intérieure.

Impossibilité d'être méprisé par ses pairs.

c) Le sentiment de l'honneur repose avant tout sur **l'imitation** et **l'exemplarité** (mais tout homme s'imité soi-même, s'il imite les autres hommes).

Cf. Bergson, contre pression et contrainte des sociétés closes, appel à l'imitation par enthousiasme.

Modèles humains, surhumains, divins.

Incarnation de personnages exemplaires, le plus souvent réels.

Par là, l'honneur participe de la sympathie (se mettre dans la peau de).

Culte des grands devanciers, des grands anciens, des chefs de file.

Puissance exemplaire de l'honneur. Contagion des sentiments moraux.

IV. Les spécificités de l'honneur selon les communautés.

a) La Famille

Solidarité la plus forte. **Le lien conjugal fortifié et**

incarné par l'honneur ? (depuis quand ? sous quelle forme ?).

1°) L'honneur de **l'homme** dans la famille.

2°) L'honneur de **la femme** dans la famille.

L'honneur de l'homme : virilité, fécondité, protection de l'épouse et des enfants, respect du lien conjugal (fidélité, foi conjugale) (???).

L'honneur de la femme : chasteté, fidélité, fécondité.

L'honneur de la famille : solidarité de tous : Enfants déshonorés par le père et dans le père. Parents déshonorés par [les] enfants et dans [les] enfants.

Noblesse familiale, dérogation. La noblesse se perd. En sens inverse, l'honneur peut remonter du fils au père, rejaillir.

Liens d'honneur entre enfants : aînés et cadets, « anciens » (dans le métier, à la caserne...).

Famille : cherche à s'élever en **dignité** et en **gloire** ; respecter et faire respecter les différents membres de la communauté ; venger les affronts ; imiter les exemples ; payer les dettes. Gouvernement des vivants par les morts. Jugement des morts par les vivants.

Traditions nationales d'honneur : cf. Espagne, par *Le Cid* et Corneille, influence en France.

L'honneur s'incarnant dans une race, une maison, une nation. « *Habitus* »-honneur créés par éducation, imitation, à cause [?] de littérature, morale, religion.

L'honneur du métier

Mépris pour malfaçon. Goût du travail bien fait. Conflit : sabotage.

Embourgeoisement des prolétaires (faisant contre-pied à l'ennoblissement des bourgeois ??).

Socialisme, égalitarisme. L'argent contre l'honneur.

Épargne ou prodigalité.

L'apprentissage apprend l'honneur du métier : faire le fin, le difficile.

Code d'honneur des professions libérales : médecins, avocats. Conseils d'ordre. Arrêt du Conseil de Paris, 1829, définissant l'ordre des avocats : « une agrégation de jurisconsultes unis par les liens de l'honneur, qui ne peut admettre dans

son sein que ceux qui, non seulement respectent les lois, mais aussi n'offrent dans leur conduite publique rien qui puisse déshonorer leur noble profession » (b).

L'honneur militaire

Le courage devant la mort, devant les revers, les défaites.

Venger toute injure faite au corps dans un de ses membres.

Respect de l'ancien combattant.

Mépris du bien-être, de la puissance nue, de la chance, du succès : honneur au courage malheureux.

Respect de la parole.

Refus de se rendre.

Respect de ses armes (**rendre** son épée, **garder** son épée).

Pureté des moyens.

Esprit de sacrifice.

Conquérir l'estime de l'adversaire.

Conflit du code de justice et du code de l'honneur. Dans le cas du duel, par exemple en 1897, un officier d'administration de réserve, giflé par un capitaine, refuse de se battre, attaque devant le tribunal de Laon : gagne son procès, mais [est] révoqué [par le] ministre de la Guerre sur rapport du conseil d'enquête (c).

L'honneur de classe

Notion équivoque ?

Aristocratie : interdits concernant éducation, mariage, fréquentations, métier. Respect de l'ordre défini par : principe héréditaire, fidélité à son Roi (politique), fidélité à son Dieu (religion), fonctions sociales traditionnelles. Mais l'aristocratie est par là resté **un ordre**, et non une classe.

La **classe**, elle, ne repose ni sur le **sang**, ni sur le mérite. Groupe créé par l'incidence sur l'homme des activités économiques, elle repose sur [la] **quantité**, non sur la qualité. Faite d'anonymes, toutes catégories mêlées.

Embourgeoisement généralisé du prolétariat. « Il n'y a plus de peuple, tout le monde est bourgeois », Péguy. L'ancienne aristocratie est devenue une bourgeoisie d'argent. L'ouvrier français veut devenir un bourgeois (faux).

Car nouvel honneur de classe créé par prise de conscience de classe. Partis prolétariens et groupes électifs, syndicats ouvriers.

Organiser un parti, un syndicat, c'est échapper à la fatalité de masse.

Honneur de solidarité. Grèves pour renvoi injuste, par solidarité avec syndicat voisin, corporation voisine. Devoir de solidarité prolétarienne ressenti, pratiquement, comme un devoir d'honneur. Dictature du prolétariat, en Russie, fait appel à l'honneur du producteur. Stakhanovisme.

Honneur féodal limité à noblesse. Déchéance quand certains interdits enfreints : **dettes de jeu** notamment. Très curieux, la dette de **jeu** : elle oblige à se tuer ; mais la dette pas de jeu, la dette grave, **non** !

Honneur bourgeois : professionnel, industriel, commercial. Notion bourgeoise anglaise du gentleman. Noblesse de naissance d'abord, puis de pensée et de mœurs. Notion française bourgeoise d'honnête homme : les « honnêtes » gens ; honnêteté, honorabilité, bonne éducation.

Extension aux affaires, aux relations commerciales : le capitalisme étant fondé sur le crédit, c'est-à-dire sur la confiance, requiert l'honnêteté.

Honneur plus fort dans les groupes électifs.

Sociétés électives, artificielles, ayant un objet précis, matériel, moral, politique, religieux.

Libres unions, fondées sur une communauté de sentiments, d'aspirations.

Sociétés publiques ou clandestines : ligues, partis politiques, sectes, religions.

L'honneur de l'association et de chacun réside dans le besoin de persévérer dans l'être pour ré[aliser ?] des fins communes.

Plus l'association est fermée, plus [elle est] exigeante. Cercles aristocratiques : il y faut des parrains et des répondants.

Honneur exigeant et pointilleux.

Conscience très vive de mission : nécessité de discipline. Dévouement absolu à cause exigé.

Qui se soustrait aux exigences communes, déshonoré.

Défaillances inadmissibles puisqu'on est lié par **son choix** (traîtres, apostats, renégats, tous faillis d'honneur).

Sociétés secrètes : traîtres punis de mort ; devoir strict de solidarité.

Chevalerie : respect de parole jurée, justice pour le faible, exaltation de la personne, code d'honneur, égalité, fraternité [?].

Liaison de l'honneur externe, ou social, à l'honneur interne personnel.

a) L'honneur social extérieur est la marque et le signe de l'honneur intérieur. Ce qui est apparence renvoie à l'être profond. L'honneur est la reconnaissance externe et visible de la valeur, invisible et intérieure, que chacun s'attribue. Marques de « déférence », marques de « considération », tendant à faire respecter ce qu'il y a d'unique et de sacré en chacun : **la personne**. Pas d'honneurs rendus aux animaux, pas d'honneurs rendus aux choses, ou alors, c'est idolâtrie. Par contre, les honneurs peuvent être rendus parfois aux humbles (charité), (adoration de l'Enfant par les mages), aux morts (c'est de l'humain qu'on révère : la notion, profondément populaire, que les honneurs funèbres doivent être rendus à l'homme, sans quoi, « comme les bêtes »).

L'honneur extérieur est donc orienté, polarisé vers la personne humaine, même si l'objet de l'honneur n'en est pas digne : c'est son affaire à lui.

Le respect de soi s'appuie d'abord sur la dignité sociale. Il en sort. Bergson, *Deux Sources*, p. 65 (d). Respect de soi chez le primitif = respect du groupe, et des puissances surnaturelles qui sont derrière et avec le groupe. Fierté et énergie morale ressenties d'abord à titre de membre du groupe. Dans le « *civis Romanus sum* », respect de soi se confond avec nationalisme, sens de la cité.

Le sentiment personnel de l'honneur ne fait souvent qu'un avec l'esprit de corps, ou se confond avec le respect de la personnalité aimée, vénérée, dont on porte l'image en soi, et avec qui on voudrait se confondre.

De là, on passe de la société réelle à la société idéale, où on s'intègre en pensée, qu'on veut imiter.

Source du sentiment de la dignité humaine universelle (véritable honneur), mais derrière ce sentiment impersonnel, il y a encore des hommes.

À régler toute sa vie sur l'honneur imposé comme règle, on finit par acquérir des habitudes d'honneur, et finalement le vrai **sens** de l'honneur. Exemple : vieux ouvriers, vieux officiers qui à force de se plier au code de l'honneur pensent et agissent exemplairement.

Liaison pratique de l'être à l'apparence, du personnel au communautaire.

L'homme tient à se hausser au niveau de son personnage. Confiance, estime des pairs, louange des hommes = excitation à devenir ce qu'on croit que nous sommes.

Influence de l'appréciation des autres sur le caractère personnel. On rougit de ne pas être à la hauteur de l'opinion d'autrui sur nous. D'où le système pédagogique de la confiance qui relie [?] les enfants. L'humiliation que nous ressentons quand on nous applaudit pour des sentiments qui n'ont pas motivé notre conduite, humiliation salutaire, qui excite à se dépasser. Le désir même de la gloire, aiguillon de vertu. Devenir ce qu'on est réellement en devenant ce que l'on paraît.

Inversement, la solitude (sauf chez les héros) altère souvent conscience et dignité.

L'HONNEUR principe de MORALE personnelle

A) Aspect négatif L'HONNEUR, libération des valeurs inférieures.

a) libération de l'utile, du pratique. L'acte d'honneur, acte gratuit, contre religion du succès, contre sagesse, contre machiavélisme, contre réalisme, culte de l'honneur. « *Vixtrix causa...* »

b) mépris de la puissance pure. Auréole de l'adversité. Honneur au courage malheureux.

c) mépris du plaisir, du bonheur, de la fausse paix.

Mépris des aises, du confort. Sens du tragique de la destinée. Conception agnostique [?].

Sens de l'aventure, du risque.

Sens de la dignité dans le malheur.

Avoir la paix : le grand mot de toutes les lâchetés, civiques et intellectuelles.

Honneur, c'est conscience bataillante, militante, qui lutte.

d) l'Honneur, comme premier mouvement, est refus. Refus des fatalités et des déterminismes. Refus de participer au monde du péché, des compromissions, du mal. Vigny et la tour d'ivoire...

B) L'Honneur, adhésion à un ordre nouveau, à un ordre supérieur permettant de transfigurer le réel. Engendrer l'ordre dans le désordre. Chevalerie, c'est ordre, « *militia ordinata* ». C'est une mission d'ordre à remplir dans la [un mot non lu].

C) Honneur et Personne

L'honneur, sentiment et forme de la dignité personnelle. Forme de la sensibilité du Moi personnel. L'honneur accompagne partout notre personne, comme la conscience directe ou indirecte qu'elle a de sa propre dignité, c'est-à-dire de ce qu'elle est, de ce qu'elle peut devenir.

L'honneur, dit Vigny, c'est la conscience, mais la conscience exaltée. C'est le respect de soi-même, et de la beauté de sa vie, porté jusqu'à la plus pure élévation et jusqu'à la passion la plus ardente.

D'où corollaires : ne pas survivre à l'affront (diminution de mon être) ; réparer et effacer la souillure (redevenir soi-même) ; cacher l'injure et l'expiation (maintenir quand même son être au-dessus...).

Problème de l'hypocrisie : l'honneur jette un voile sur l'abîme qui sépare l'homme réel de l'homme idéal. Dissimuler ses faiblesses et ses tares à tous (sauf à Dieu et à soi) par respect pour l'idéal qu'on s'est proposé. Pareillement, jeter un voile sur l'imperfection d'autrui : aspect charitable de l'honneur.

Refus d'appliquer des moyens indignes de l'homme d'honneur.

D) L'honneur, maintien de l'identité personnelle

Fidélité à l'être véritable.

Être ce qu'on est avec constance, force, courage.

Affirmer sa conscience personnelle : « Moi seul et c'est assez ».

Le péché, la souillure, source de **division**, de non-identité.

E) L'identité maintenue quoiqu'il arrive, malgré le temps, malgré le changement, c'est la **fidélité**. Engendré du passé, l'honneur est garant de l'avenir.

Quelque chose subsiste, identique en moi, au coeur du changement. Tout engagement est partiellement inconditionnel. Abstraction est faite à l'avance, de ce qui variera ou pourra varier. Caractère hautement métaphysique de l'engagement : si j'étais perpétuellement engagé dans un présent en perpétuel renouvellement, je ne m'engagerais jamais. Mais pour qu'un engagement soit valable, tenir compte de la situation de l'âme qui le contracte : nécessité qu'elle soit maîtresse d'elle-même, pleinement consciente. Pas de serment d'ivrognes.

La parole d'honneur traduit [cette] fidélité à soi et à un acte réel accompli pour toujours et qui a désormais prise, barre sur nous.

L'Honneur et l'Action

L'honneur, sentiment pratique avant tout, intéresse non seulement **l'être**, mais **l'agir**.

1°) L'honneur traduit une force

Elle a pour objet de maintenir la volonté humaine dans la voie du bien moral, malgré la crainte d'un mal physique. Morale de l'honneur, morale de combat et de sacrifice. Accepter, affronter, s'il le faut, douleur et mort.

Honneur fait préférer pratiquement à la vie, sauvegarde de bien spirituel.

Honneur fait affronter mort : signe de puissance de l'honneur ; mépris courant de l'Honneur pour la mort.

L'honneur, c'est la volonté qui joue son jeu contre la fatalité. Honneur, prise de conscience de la liberté de vouloir. L'honneur engage dans l'action, engage de suite, sans délai, sans tergiversation, engage totalement. L'honneur n'attend pas. Ce sont nos actes, nos actes seuls qui le soutiennent. Ainsi Polyeucte courant au martyre et Rodrigue au duel, vitement (sic), véhémentement...

Affronter le destin, même s'il doit être contraire. Garder le sentiment de ce qu'on doit au passé, à son propre passé, au passé de la cause qu'on sert et pour laquelle on se sacrifie.

Noblesse oblige.

L'honneur, c'est dépassement de la volonté par elle-même. Honneur = aller au-delà même de ce qui est obligatoire. Recherche du surrogatoire, du gratuit. Faire plus qu'il ne faut, toujours plus. (Contre, à l'impossible, nul n'est tenu). L'héroïsme dépasse le but que la sagesse indique. Au-delà de la sagesse, au-delà du raisonnable, pratique. Exigences infinies de l'honneur.

CRITIQUE DE L'HONNEUR

Les théologiens, Pascal, Bossuet.

I. Honneur, c'est le paraître préféré à l'être (Pascal)

L'Homme serait malheureux, s'il se voyait comme il est. « Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous et dans notre propre être ; nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire, et nous nous efforçons pour cela de **paraître**. Nous travaillons incessamment à embellir, à conserver notre être imaginaire, et négligeons le véritable. Et si nous avons ou la tranquillité, ou la générosité, ou la fidélité, nous nous empressons de le faire savoir, afin d'attacher ces vertus-là à notre autre être, et les détacherions plutôt de nous pour les joindre à l'autre, et nous serions de bon cœur poltrons pour acquérir la réputation d'être vaillants. Grande marque du néant de notre propre être, de n'être pas satisfait de l'un sans l'autre et d'échanger souvent l'un pour l'autre. Car, qui ne mourrait pour conserver son honneur, celui-ci serait infâme », II, 147, cf. 148, 149, 150, 151 (e).

« Nous perdons encore la vie avec joie pourvu qu'on en parle », 153 (f).

Mépris de la mort ? Fausseté, bandeau que nous nous mettons sur les yeux ; crainte d'y penser. Cf. Montaigne, La Rochefoucauld.

II. L'Honneur, c'est l'orgueil (Bossuet)

« Grande et superbe idole » : flatte la vertu et la corrompt ; déguise le vice et l'accrédite ; attribue aux hommes ce qui est à Dieu.

On préfère l'honneur à la vertu même. Honneur, fausse vertu, ajustée à l'opinion, à l'humeur des hommes. Vertu pour le monde seulement. Le meurtre, en

duel, s'appelle élégance. L'impudicité se nomme noblesse et galanterie. « Il n'est rien de si aisé à l'honneur du monde que de donner du crédit au vice. » Le pêcheur finit par s'admirer lui-même, après avoir trompé le monde.

L'honneur s'attribue sa dignité, ses mérites, ses vertus. Orgueil. Il s'attribue ce que Dieu lui donne : attentat contre Sa Personne et entreprise sur son Trône.

« L'honneur du monde nous fait tout attribuer à nous-mêmes et nous érige enfin en de petits dieux. »

Opposer à l'honneur, idéal de sainteté cachée et humiliée.

III. Les directions de l'Honneur :

A) **Exaltation de soi** : Le **moi** enivré de lui-même se veut solitaire, détaché du monde, fermé aux influences extérieures. Il est indifférent aux valeurs auxquelles il se donne. « Être fidèle, et à cause de cette fidélité, donner son sang et son honneur, inventer des choses mauvaises et dangereuses », Nietzsche.

Faire triompher le moi, en brisant tout obstacle pour se prouver sa force d'âme. Homme plus dangereusement tenté selon sa force que selon sa faiblesse.

B) Cet orgueil dégénère facilement en violence.

Cruautés de l'honneur. Il verse facilement le sang. Il est étranger, et hostile, à la grâce, la charité, l'amour, la tolérance. Il veut du sang pour venger un soufflet.

Conséquences sur autrui de l'honneur du surhomme nietzschéen. Le frère assassine sa sœur (Corneille).

C) Il se tourne en esthétisme. Soumission à un moi théâtral, factice, faux ; forme de la complaisance à soi-même ; exaltation de **ma** forme, de **mes** attitudes.

Amour esthétique de soi. Se prendre soi-même pour fin. Cyrano. Gide. Barrès. Se regarder vivre noblement. Contempler sa belle âme.

D) Il entraîne affaiblissement de l'identité, de la dignité, [de l'] autonomie : crainte de déplaire, désir de plaire. Honte suivra notre jugement. Servitude. Soumission aux fluctuations du jugement d'autrui.

E) Il pratique la soumission totale à l'impératif terrestre, caste, race, classe, État. Volupté de dissolution dans le tout social. Le moi s'attribue la puissance collective du groupe dans qui il se mire.

Réplique aux critiques

L'orgueil, c'est une déviation de l'honneur, lequel est toujours :

- 1°) soumission à un ordre de valeur,
- 2°) aspiration à se dépasser soi-même,
- 3°) engagement, donc soumission à un réel qui a prise sur nous.

Fidélité implique patience, humilité.

Portée métaphysique de la soumission au jugement d'autrui.

A) **Confiance en jugement d'autrui, source d'objectivité.** Besoin de valoir aux yeux de la raison. Nous ne pouvons souffrir d'être méprisés et de n'être pas dans l'estime d'un ami, dit Pascal, « et toute la félicité des hommes consiste dans cette estime ».

Besoin d'assentiment, d'approbation : aspiration à une universalisation de notre condition.

Puissance pure ne suffit pas si pas approuvée par raison, par sentiment.

B) Honneur, source d'humilité

Je ne me suffis pas à moi-même.

Besoin de confronter [son] jugement à celui d'autrui.

Honneur, contraire amour-propre.

Cette présence des hommes en nous nous met sur les voies de l'être et nous tire de [notre] subjectivité.

Les bienfaits du paraître

Le paraître n'est pas toujours antinomique avec l'être.

Le personnage que nous jouons n'est pas toujours d'emprunt. Il fait corps avec nous, nous y tenons.

Le paraître est souvent l'être que nous nous sommes donné. Il a sa sincérité profonde.

Tout rôle nouveau emprunté répond à un vœu secret.

Le masque fait corps avec le visage. On ne gagne rien à l'arracher brutalement. Il faut que la séparation se fasse de l'intérieur.

Devenir ce que l'on est.

La prétendue insincérité n'est souvent qu'une sincérité pas assez approfondie. Et la sincérité est souvent jeu aussi. Problème du moi et de son expression à nos propres yeux. Nous nous jouons la comédie, mais c'est sérieux. Tout le problème est de coïncider avec soi. Ce n'est pas facile. Qui est moi, en dehors de mes rôles ? Ne jouons-nous pas constamment, même dans la solitude ?

On dit : honneur, règles artificielles, extérieures, sociales. Mais quoi de mieux pour former le moi, discipliner l'individu ?

Importance de la discipline dans les sentiments. Bienfait du modèle social intérieur à chacun. Exemple : politesse, éducation du moi, d'où découle code d'honneur.

On dit : amour de soi. Mais il y a un amour de soi légitime. La déviation de l'honneur, c'est idolâtrie du moi, autocentrisme, inconscient ou conscient.

Bienfait d'une certaine charité envers soi. Ce qu'il y a d'élévé, de supérieur, germes à faire fructifier.

Respect de soi = respect du supérieur en soi, de certaines valeurs objectives ; effort pour rejeter **l'inférieur** en soi.

Honneur bien compris = charité envers soi, juste amour de soi ; espérance d'une réalisation, de spirituel aussi ; aspiration à un plein épanouissement de ce qu'il y a de vie et de bon en soi.

Danger d'être dur envers soi-même, de se mépriser, de nier sa propre valeur. Cf. saint François de Sales,

Introduction à la vie dévote : de la douceur envers soi-même (g).

Pessimisme extrême : misanthropie pour autrui, bassesse (romans russes), médiocrité des désirs, bassesse des passions.

Distinguer entre orgueil-fierté : jamais acquise comme une propriété ; mais à fortifier à chaque instant par mérite ; toujours menacée par l'inférieur.

Honneur et aspiration à l'absolu

Grandeur de l'honneur dans ses misères mêmes.

PATRIE, NATION, ÉTAT

La famille = catégorie du social privé.

Patrie, Nation, État = catégorie du social public.

PATRIE

A. Aspect charnel et affectif

Lien avec le sol, les ancêtres. Le sol, ossuaire des morts.

« *Terra patria* », terre des pères, des ancêtres, du peuple ; terre des morts ; terre aussi des vivants qui naissent des morts, que nourrit le sol des morts.

Tombes et berceaux.

Source fécondable [?] des vies : **mère-patrie**.

Lien étroit avec le sol : reprise de contact du voyageur, de l'exilé.

Élément irrationnel, matériel, charnel, vécu.

Patrie, **Attachement** dans tous les sens du mot.

Attachement plus fort encore à la petite patrie.

Attachement plus faible, à la seconde patrie.

Attachement concret à continent : patrie emp[ire] [?].

Attachement de désir spirituel, par transposition et transfiguration : patrie céleste.

Attachement d'intérêts : « *Ubi bene, ibi patria.* »

Patriotisme **vécu** d'abord, avant d'être **pensé**.

Sentiment élémentaire, fort, puissant, concret, affectif.

Tend au culte et au fanatisme, comme tout sentiment personnel [?].

Culte de la patrie, religion naturelle.

Liens de fraternité.

Patrie, intermédiaire entre famille et humanité

Par là, patrie fait le lien entre catégorie du social privé (famille) et celle du social public (société [?] politique).

Théorie de Comte : ni le cœur ni même l'esprit ne peuvent monter de la famille à l'humanité sans l'entremise de la patrie. **Patrie** transporte force et chaleur des affections familiales dans le domaine du social public, transfère l'affection familiale à tous les hommes d'un même pays.

Patrie, fixatif. Cf. Comte. Patrie fixe et enracine les familles comme les familles enracinent les individus. Combat les puissances du déracinement (h).

Nomades. Prolétaires, encore nomades dans le monde moderne : « Le prolétariat campe au milieu de la société occidentale sans y être encore casé. »

Progrès humains : du campement à la case.

Absence de patrie : esprit désincarné.

Apatrides, émigrés : instables.

NATION

La Nation est une articulation (de moi).

Elle est faite non d'individus, mais de groupes, déjà reliés par des nécessités d'existence, de travail.

La nation unifie ces groupes (écoles, églises, familles, métiers, corps de l'État), et les subordonne à la tâche commune, d'où sentiment d'appartenance à une collectivité, et solidarité naît.

La nation réalise extension des sympathies qui constituent le ciment des groupes à une communauté non seulement plus vaste, mais conçue comme dotée d'un territoire propre, d'un territoire naturel.

La nation harmonise les tendances divergentes des groupes. Elle lie d'un lien unique les liens sociaux multiples qui relient, à l'intérieur d'elle-même, les membres des groupes.

La nation a une existence de fait.

Je suis peut-être un anormal, un hérétique, un monstre, un déficient : mais je peux n'éprouver aucun sentiment patriotique. On ne peut pas plus me contraindre à me sentir patriote qu'à me sentir catholique. Le sentiment patriotique est un sentiment, et un **sentiment** personnel.

Mais la nation, non. Je ne peux pas faire que je n'appartienne pas *de facto* à une nation, du fait de ma naissance et de mes parents. Sans doute, je peux répudier ma nation. Renoncer à elle. En adopter une autre. Sans doute, ma nation elle-même peut me répudier, m'expulser de son sein. Mais l'appartenance à une nation est un fait qui s'impose à tout homme moderne vivant dans un pays civilisé. La **nationalité** n'est pas objet de dilection, ou de répulsion. Elle s'impose. Elle n'est pas consentie, elle est subie. Avec tout ce qu'elle entraîne pour le « national » de

devoirs et de droits. Bien plus profondément, avec tous les traits profonds que la nature (élément biologique), que l'histoire, que la culture [un mot non lu] sur un individu qui appartient à telle ou telle nation.

Français, je reçois, en naissant, le statut commun de tous les Français, leur statut politique, leur statut juridique, leur statut linguistique, leur statut religieux, etc.

Français, je subis, bon gré mal gré, le sort commun de tous les Français ; je subis, bon gré mal gré, la répercussion de tous les événements, heureux ou malheureux, qui tissent la trame de la vie française, qui affectent heureusement ou malheureusement la France. Je ne puis me dissocier d'elle quand elle souffre et m'agréger à elle seulement quand elle est heureuse. Ni les Français, ni les ennemis des Français, les auteurs des maux de la France, ne m'y autoriseraient.

Donc, nation est une réalité de fait.

Elle est autre chose.

Elle est une réalité psychologique profonde. Et **qui** modèle puissamment tous les individus à l'intérieur de son cadre.

Nation, détentrice d'un patrimoine spirituel, dont elle fait participants tous ses membres. Nation, milieu culturel, donnant une certaine **mentalité**.

« Mentalité, tournure d'esprit, même façon d'envisager toutes idées. » Même **choisie**, la nationalité est **subie** dans ce (26 sens. Un Français ne peut pas faire qu'il n'ait [pas] la nationalité française. Il ne peut pas faire que, parlant le français, il ne pense français (i).

Il y a plus. Nation, c'est un vouloir vivre commun. Nation, c'est volonté de créer en commun un certain avenir. C'est un idéal à réaliser.

La **conscience nationale** est un fait. Il n'y a pas de **conscience patriotique**. Il n'y a pas de conscience étatique. Il y a une conscience nationale, dont la prise s'opère avec plus ou moins de force : dans l'élite, ou dans le peuple entier. Une conscience nationale qui peut être lésée, ou exaltée. Communion nationale, enthousiasme, quand nation fait son unité, ou la refait. Il y a une conscience de la nation qui peut s'hypertrophier, créer abus, excès.

Nation, c'est prise de conscience d'une histoire et d'un idéal. D'une histoire qui réagit perpétuellement sur l'idéal ; d'un idéal qui réagit perpétuellement sur l'histoire.

L'histoire vécue ensemble détermine la prise de conscience. La prise de conscience modifie la représentation de l'histoire, le sens de l'histoire, l'histoire même.

Nation se réfléchit alors dans chaque conscience. Et chaque conscience en l'exprimant la recrée.

Au total, Nation : est-ce **fait subi** : résultante de déterminismes historiques, géographiques, économiques (marxisme) [?] ; est-ce solidarité voulue ? Perpétuel vouloir vivre ensemble ?

Le national, en réalité, c'est une des expressions normales de la personne. La famille en est une autre.

Il y a **nation** quand il y a dans un peuple la conscience d'une communauté d'origine, de tradition culturelle et d'intérêt, acceptée, voulue, comme condition de la vocation personnelle de chacun des nationaux. Il y a nation quand il y a dans un peuple la volonté de parfaire sans cesse son unité en se tendant vers l'avenir pour réaliser ses destinées en fonction de son histoire et de son idéal (Lacroix) (j).

ÉTAT

Conception courante : nation, matière ; État, force. Nation, matière amorphe, impensable, inviable [sic] sans l'État.

Nation, abstraction qui ne passe à l'acte que sous l'action d'un État.

État, ce pourquoi la nation prend conscience d'elle-même, en se donnant une fin qu'elle poursuit de façon sereine et autonome.

État, ce qui inscrit dans l'histoire la réalité de la nation.

Eh bien non. La prise de conscience n'est pas le fait de l'État, mais de la Nation.

Le social a son existence propre, réelle et concrète, en dehors de l'État. Famille, social privé. Nation, social public.

Rôle de l'État, [n'est] pas de créer le social en l'actualisant ; [mais] de le reconnaître, et de le promouvoir.

Relations sociales, groupes, collectivités, nations [sont] antérieures à l'État.

L'État a pour fonction propre de stabiliser, d'harmoniser, de diriger les relations entre les groupes. C'est la sphère du juridique et du politique.

Résout les conflits de droits. Combat les particularismes.

Soumet tous les droits particuliers à la règle commune.

Organisme abstrait, d'aspect purement juridique.

Ses fins : pas de développer la conscience nationale, d'**obtenir des résultats**.

Il y a deux mots : l'habitant d'un certain pays est, d'une part, **citoyen** de la nation, d'autre [part], **sujet** de l'État.

L'homme d'État peut être étranger à la conscience nationale, ignorant de la conscience nationale.

Il s'oriente vers une fin. Il se tend vers cette fin.

Il organise les moyens pour atteindre cette fin.

Avec un seul souci, le succès. La fin justifie les moyens.

Raisons d'État, raison que la raison ne connaît pas. L'État a la force, le monopole de la force. Police, armée.

État et Nation si bien distincts que souvent en conflit.

L'Histoire est une longue suite de Révolutions nationales. Révolutions nationales contre l'État.

Coups d'État contre la Nation (fonctionnaires, etc.).

Normalement, l'État est au service de la Nation pour lui permettre d'atteindre ses fins, de réaliser ses destinées, de maintenir [?] son existence souveraine. Il assume fonctions de défense à l'extérieur, d'ordre juridique à l'intérieur. Il a des obligations envers la nation.

Il doit respecter sa culture et ses traditions.

Différences à faire entre fonctionnaires : les uns (**professeurs**) servent Nation ; les autres (préfets) servent État ; d'autres (officiers) servent à la fois Nation [et] État, d'où drames de conscience.

État étranger à Morale.

L'homme politique est fait pour :

1°) dégager nettement les fins de l'État, souvent senties confusément par Nation.

2°) choisir les moyens d'arriver à ces fins.

Toute société est sujette d'une éthique. Mais l'homme d'État est celui qui s'en occupe le moins.

Ses fins ne sont ni morales ni religieuses : uniquement éléments de bien commun à promouvoir. La politique implique efficience, efficacité, pas moralité. Sa condamnation, c'est **l'échec**. Il est technicien. Et il est réaliste. Toute politique est avant tout un jeu de force. Sans forces, pas de politique. Car faire l'histoire, c'est peser sur les forces.

Mais politique est domaine de la force humanisée qu'est déjà le droit. Choses humaines pas pures forces. Par là, politique a rapport à morale. Mais avant de s'y subordonner, doit rester en tant que telle, c'est-à-dire entrer dans le rapport des forces.

Règne de la politique, règne du droit. Mais le droit humanise et moralise rapports humains.

Double figure, ambiguïté du droit.

Double erreur du matérialisme, de la force brutale ; de l'idéalisme, de la force désincarnée.

Conclusion : renforcer l'État dans son domaine propre, mais définir, limiter, circonscrire ce domaine.

En exclure le social privé, le social public.

Chasser l'État, et la Politique des domaines où elle n'a que faire.

Compléments à l'édition

« Honneur, Patrie » ¹²

NOTES DE TRAVAIL INVENTAIRE

[Retour au sommaire](#)

Nous donnons ici l'analyse des dossiers de notes rassemblées par Lucien Febvre pour la préparation de ses cours sur « Honneur et patrie » et pour la rédaction de l'ouvrage qu'il pensait publier sur le même sujet.

Ces notes, rédigées sur des feuillets de format variable, souvent au verso d'épreuves des *Annales*, de convocations ou d'invitations à des réunions ou à des conférences, de pages de procès-verbaux ou de comptes rendus de réunions, ont été regroupées par Lucien Febvre en six gros dossiers, comportant eux-mêmes un certain nombre de sous-dossiers. A ces six dossiers, en a été joint un septième retrouvé ultérieurement, en même temps que les notes sur la patrie, la nation et l'État éditées ci-dessus, la leçon XII bis et les dernières pages de la leçon XIII. Ce

¹² L'ensemble des notes de travail, à l'exception du dossier « Patrie. Historique du mot. Définition lexicologique et philosophique. Bibliographie » (VIL 1-28) retrouvé par ailleurs, est regroupé dans une chemise cartonnée ; une étiquette collée au dos de cette chemise porte ce titre de la main de L. Febvre.

dossier constituait sans doute à l'origine un sous-dossier de l'un de ces six premiers dossiers.

Le contenu de ces documents, comme leur aspect matériel, est extrêmement variable. Il s'agit aussi bien de notes de lecture, de références bibliographiques, de citations (utilisées ou non dans les leçons que nous éditons), que de réflexions de Lucien Febvre, voire, dans quelques cas, de premières rédactions pour l'une ou l'autre des leçons.

Un certain nombre d'indices matériels (éléments de datation fournis par l'examen des versos de ces pages, utilisation d'un stylo à encre ou d'un stylo à bille pour la rédaction des titres donnés aux dossiers et sous-dossiers) nous permettent de penser que, après les premiers dépouillements effectués pour ses cours sur « Honneur et Patrie » en 1945-1946 et en 1946-1947, et un premier classement, Lucien Febvre a continué à enrichir sa documentation en vue de la rédaction de l'ouvrage qu'il projetait, et ce, jusqu'au début des années 1950. Il a ensuite, semble-t-il, procédé au reclassement de ses fiches, suivant un plan à la fois thématique et chronologique.

Nous donnons ici la liste des intitulés des dossiers et sous-dossiers constitués par Lucien Febvre. Pour plus de commodité, et afin de permettre les renvois à ces notes, les dossiers constitués par Lucien Febvre ont été numérotés de I à VI (en chiffres romains) ; à l'intérieur de chacune de ces grandes subdivisions, les feuillets ont été numérotés de 1 à n (en chiffres arabes). Le dernier dossier, quoique d'une importance matérielle bien moindre, a été numéroté VII. Une référence du type I, 1-10 indique donc qu'il s'agit des feuillets 1 à 10 du dossier I ; de même, une référence du type IV, 12 indique qu'il s'agit du feuillet 12 du dossier IV.

Sauf indication contraire, tous les titres donnés ici sont de la main de Lucien Febvre. Sont reproduits en majuscules les titres donnés en majuscules par Lucien Febvre, en gras, les titres soulignés une ou deux fois. Nous avons conservé les majuscules initiales du manuscrit. En revanche, nous avons, dans la plupart des cas, ajouté la ponctuation. Certains feuillets n'ayant pas été insérés dans des dossiers, la numérotation des feuillets des dossiers peut, dans quelques cas, présenter une certaine discontinuité.

Nous nous sommes efforcées de donner en note toutes les indications figurant au verso des feuillets utilisés par Lucien Febvre comme chemises pour ses dos-

siers et sous-dossiers, dans la mesure où ces éléments peuvent contribuer à établir une datation relative. Dans tous les cas, il ne peut s'agir que d'un *terminus a quo*. Étant donné la pénurie de papier pendant la Seconde Guerre mondiale et l'immédiate après-guerre, Lucien Febvre a pu réutiliser des feuilles se trouvant en sa possession depuis un certain laps de temps. Nous avons également signalé en note, par renvoi aux notes bibliographiques des leçons, l'utilisation que L. Febvre a faite de ces dossiers de travail.

I, 1-169 [Sans titre]

I, 1-17 : Honneur, Patrie. Conception du livre.

I, 18-39 : L'HONNEUR (Littré-Spire).

I, 40-98 : **Symboles et emblèmes : Les héros nationaux ; les Rois de France ; la carte de France ; Paris ; Drapeaux.**

I, 42-53 : Le culte des héros nationaux : Jeanne d'Arc, Du Guesclin, Bayard. Les légendes d'origine : Troie, etc.

I, 54-78 : AMIENS. Prise de conscience de la France, XVIe. La carte de France. Les portraits des Rois de France. Les généalogies des Rois de France. Paris.

I, 79-98 : L'idée de Patrie. Les emblèmes nationaux : drapeau, etc.

I, 99-129 : VAN HOUTTE, *Les Occupations étrangères en Belgique sous l'Ancien Régime*, t. I et II, Gand-Paris, 1930. **La guerre autrefois et le Patriotisme.**

I, 130-147 : **Honneur, Patrie** : Textes francs-comtois.

I, 148-161 : La France est une nation. Benda. Par hasard ou par déterminisme. Faite contre les Français ? **Ou** par les Français, envers et contre tous ?

I, 162-169 : H. P. [Honneur, Patrie]. **Fiches bibliographiques.**

II, 1 - 111 : **L'honneur au Moyen Âge. La patrie au Moyen Âge.**

II, 1-7 : Moyen Âge.

II, 8-18 : Flacheries : **Patriotisme et Sentiment National Ancienne France.**

II, 19-34 : Au Moyen Âge, antécédents de l'honneur : le Sang, la Fidélité au Seigneur.

II, 35-59 *Chanson de ROLAND*.

II, 36-44 L'honneur dans *La Chanson de Roland* (et la fidélité vassalique).

II, 45-50 : **France** dans *La Chanson de Roland*.

II, 51-55 : L'or dans *La Chanson de Roland*.

II, 56-59 : *Chanson de Roland* : divers.

II, 60-65 : L'honneur dans Froissart, né 1337, mort 1410.

II, 66-72 : Honneur dans Monstrelet (né vers 1390) (mort en 1453).

II, 73-111 : La chevalerie et ses rites. Le rôle de la Bourgogne.

II, 74-88 : Honneur chevaleresque : Delécluze.

II, 89-102 : Fin 14e, début 15e. La chevalerie en action : Tournois, joutes, fêtes, hérauts.

II, 103-111 : Littérature bourguignonne. Doutrepont.

III, 1-179 : **Patrie. Le XVIe siècle.**

III, 1-6 : L'honneur de Rabelais.

III, 7-11 : La Royauté.

III, 12-23 : **Honneur**, XVIe s. **Gloire**, XVIIe s. **Calvin**, **Loyola** et **Bérulle**.

III, 24-36 : La France de **la Pléiade**.

III, 36-48 : L'honneur dans *Le Loyal Serviteur*.

III, 49-64 : La Patrie ou le Roi ? La trahison de Brantôme.

III, 65-79 : Histoire du mot. **Patrie** : le **Mot** au XVIe s.

Historique : Textes de 1539-1546-1549. Sur Patrie, Émigration, Réforme, voir le dossier Révolution, **Émigrés**.

III, 80-92 : Humanistes du XVIe. La politique : *Natio, Rex, Regina*. La justice.

III, 93-95 : L'IDÉE DE NATIONALITÉ. Création des nationalités au XVIe s.

III, 96-104 : **Patrie : Le sentiment national au XVIe s.**

III, 105-179 : **LIGUE et antiligue.**

III, 107-111 : Paris et la Ligue.

III, 112-139 : Ligue.

III, 140-146 : La noblesse française au temps des guerres de religion.

III, 147-154 : Les nobles et leur roi au temps de Brantôme.

III, 155-161 : Les guerres civiles du 16e siècle. La promotion du poilu.

III, 162-170 : Au temps de la Ligue. L'évolution des idées.

IV, 1-173 : **Honneur, Patrie**, XVIIe et XVIIIe s.

IV, 1-87 : Patrie au 17e.

IV, 8-16 : **Le Culte de la Patrie** chez D. Veiras, 1677.

IV, 17-30 : La discipline **Passive** au 17e s. Les militaires : Catinat, Noailles.

IV, 31-35 : Patrie, XVIIe. Un précédent : l'émigration protestante.

IV, 36-39 : XVIIIe. Servir le roi de France ? Ou le roi de Prusse ?

IV, 42-71 : 18e s. **Patrie** : là où on est **libre**.

IV, 59-71 : 18e s. Humanité et patrie.

IV, 72-87 : Patrie, 18e s..

IV, 88-173 : Honneur, 17e s. et 18e.

IV, 89-96 : Le duel, le point d'honneur et l'honneur tout court. Le port d'armes.

IV, 97 : 18e s. Patrie : pour les propriétaires seulement !

IV, 98-121 : L'honneur à la Corneille.

IV, 99-106 : **Corneille : *Le Cid*.**

IV, 107-113 : L'honneur à l'Espagnole.

IV, 114-121 : **Patrie. Corneille : *Horace*.**

IV, 122-154 : L'Honneur et les Sermonnaires : Bossuet, Massillon.

IV, 142-146 : Honneur et Vertu.

IV, 147-150 : Vertu, vice, raison dans Bossuet.

IV, 155-163 : L'honneur et les Moralistes : Guez de Balzac, La Rochefoucauld.

IV, 164-169 : Honneur, XVIIIe s..

IV, 170-173 : L'honneur de Montesquieu.

V, 1-230 : Révolution, Empire, 1815.

V, 1-9 : Honneur, Patrie : Robespierre, important discours du 10 juin [17]91.

V, 10-15 : **Stendhal : L'honneur. La gloire.**

V, 20-26 : La discussion du milliard des émigrés, 1825.

V, 27-34 : [Sans titre].

V, 35-59 : Révolution française : Textes populaires fournis par le mémoire de BELIN déposé aux Hautes Études et lu par moi en juin 1947.

V, 60-75 : Patrie : Textes révolutionnaires.

V, 76-85 : [Sans titre].

V, 86-108 : Sous la Révolution : Patrie. Patriote. Patriotique. Patriotisme.

V, 109-115 : Révolution : **Patriote, citoyen, national dans les titres de journaux, de pièces, etc..**

V, 116-127 : Sous la Révolution : Le triomphe de National. La séparation du Royal du National.

V, 128-138 : Un volontaire de 1791 du Val de Mièges, JOLICLERC.

V, 139-177 : **Émigration.**

V, 140-158 : Honneur. Sous la Révolution : **du côté des Émigrés**, c'est **l'Honneur**.

V, 159-177 : **Journal d'émigration du comte d'Espinhal publié par d'Hauterive, Perrin, 1912.**

V, 178-230 : **Napoléon et la crise de 1815.**

V, 179-187 : **Gloire sous l'Empire.**

V, 188-200 : Napoléon et l'honneur.

V, 201-230 : **Napoléon : Honneur, 1815.**

V, 202-205 : La crise de 1815.

V, 206-215 : 1815 : **Le serment.** L'honneur ou la foi jurée ?

V, 216-230 : **Le cas Marmont, 1815, 1830.**

VI, 1-96 : Honneur, Patrie, XIXe s..

VI, 1-21 : Vigny : Servitude et grandeur militaires.

VI, 29-47 : [Sans titre].

VI, 48-51 : XIXe s.

VI, 52-58 : Un mot du 19e s.: **Nationalité.** Le concept.

VI, 59-60 : Honneur : Stendhal.

VI, 61-63 : Honneur chez les Romantiques.

VI, 40-75 : 1940.

VI, 76-96 : Honneur et Patrie [divers].

VII, 1-28 : **Patrie** : Histoire du mot. Définition lexicologique et philosophique. Bibliographie.

VII, 1-8 : Patrie. Nation. État.

VII, 9-14 : Patrie : Origine, Sens, Généralités.

VII, 15-23 : Patrie. Histoire de l'idée : Bibliographie. Patrie et Humanisme. Patrie et Religion. **Patrie et Liberté. Patrie. Nation. État. Spire. Patrie. Trahison. Émigration.**

VII, 16-20 : Patrie, Trahison, **EXIL.**

VII, 21-23 : Patrie et Religion.

VII, 24 : « **Une nationalité est une mentalité [...]** ».

VII, 25-28 : **Patrie : Bibliographie.**

Compléments à l'édition

RÉSUMÉS DES COURS
AU COLLÈGE DE FRANCE

[1945-1946]

Histoire de la civilisation moderne

M. Lucien Febvre, professeur

[Retour au sommaire](#)

Le cours du *vendredi* après-midi a été consacré à l'étude de quelques grands problèmes d'histoire de la Réforme que des travaux ou spéculations récentes permettaient d'examiner sous un jour nouveau [...].

Le cours du *samedi* matin a été consacré à l'étude du *Sentiment de l'Honneur* considéré comme l'une des sources du sentiment national en France. L'une des deux sources, telles que les désigne la devise inscrite sur nos drapeaux : *Honneur et Patrie*. Mots dont l'association ne nous étonne plus : en réalité, les deux notions d'Honneur et de Patrie sont-elles complémentaires ou n'ont-elles pas, historiquement parlant, quelque chose d'antagoniste ? À quoi se réfèrent-elles l'une et l'autre ? Quelle est celle des deux qui dans les crises de notre histoire, a joué le rôle capital ? C'est le gros problème qui a commencé d'être étudié cette année et dont l'examen - centré cette fois sur la notion de *Patrie* - se poursuivra l'an prochain ¹³.

¹³ *Annuaire du Collège de France, 46e année, Paris, 1946, p. 150-151.*

[1946-1947]

Histoire de la civilisation moderne

M. Lucien Febvre, professeur

Le professeur ayant été chargé pendant toute l'année scolaire d'une mission d'enseignement à l'Université libre de Bruxelles (chaire internationale Francqui) n'a pu professer ses cours au Collège en hiver. Il a dû se borner, sitôt que la charge de son enseignement bruxellois s'est trouvée allégée, à traiter le sujet qu'il s'était assigné pour sa conférence du samedi matin, et à consacrer une douzaine de leçons à compléter par des leçons sur l'Idée de Patrie et surtout sur les manifestations réelles du sentiment patriotique en France du XVI^e au XIX^e l'étude par lui entreprise l'année précédente des deux sources du sentiment national en France : le sentiment de *l'Honneur* et celui de la *Patrie*. Il a spécialement insisté sur la genèse du mot et de l'idée de Patrie au XVI^e siècle ; sur sa réaffirmation très vive à la fin du règne de Louis XIV et sur sa fortune, à cette époque, dans certains milieux « libertins » ; sur son épanouissement au XVIII^e siècle et sa dissolution à cette époque dans l'idée d'Humanité ; enfin sur son explosion au temps de la Révolution, et sur le contraste des deux vocabulaires : celui des émigrés qui se réfère à *l'Honneur* et celui des « patriotes », comme ils s'appellent eux-mêmes et comme les appellent les émigrés, qui ne se réfèrent qu'à l'idée de Patrie. Quelques indications sur la période napoléonienne ont conduit finalement à l'étude, d'un point de vue particulier, des événements de 1814-1815 et à celle du grand conflit qui, sous la Restauration, a opposé, comme aux temps de l'Ancien Régime, mais avec des particularités nouvelles, les « conquérants » forts de leur honneur, et descendants des libres « Français », ce qui voulait dire des Francs - et les conquis, dépourvus

d'honneur, fils des Gaulois vaincus et destinés à fournir la plèbe - mais qui s'emparent pour leur usage personnel de la notion de Patrie à qui ils donnent un sens non seulement naturel mais social ¹⁴.

¹⁴ *Annuaire du Collège de France, 47^e année, Paris, 1947*, p. 167-168.

Compléments à l'édition

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

« Honneur et patrie. Préface » [Avant-propos (2)]

[Retour au sommaire](#)

(a) Voir : « Honneur, ou Patrie ? », avant-propos 1, note (b)

(b) L. Febvre fait ici allusion à Henriette Psichari, secrétaire de *l'Encyclopédie française* ; voir : H. PSICHARI, *Des jours et des hommes (1890-1961)*, Paris, 1962, p. 165-167, 199-207, 261-263, 265-268 ; voir : leçon I, note (e), « Honneur, ou Patrie ? », avant-propos 1, notes (c) et (d).

(c) Nous n'avons pu retrouver cette citation dans le *Dictionnaire des synonymes* de l'abbé Girard.

(d) Voir : P. VALÉRY, « Avant-propos », dans : *Encyclopédie française, publiée sous la direction générale de Lucien Febvre...*, t. XVI *Arts et littératures dans la société contemporaine*, Paris, 1935, p. 16.04-1 : « Le mot art a d'abord signifié manière de faire et rien de plus. Cette acception illimitée a disparu de l'usage. Ensuite ce terme s'est peu à peu réduit à désigner la manière de faire en tous les genres de l'action volontaire... » ; voir : leçon II, note (a), « Honneur, ou Patrie ? », avant-propos 1, note (e).

(e) Voir : J. HADAMARD, « Introduction. La science mathématique », « Le nombre en général », dans : *Encyclopédie française*, t. I *L'outillage mental. Pensée. Langage. Mathématique*, Paris, 1937, « Troisième partie. La Mathématique », p. 1. 52-14 ; voir : leçon II, note (a), « Honneur, ou Patrie ? », avant-propos 1, note (e).

(f) Pour toute cette partie, voir dans l'édition des notes « Honneur, Patrie : conception du livre », la partie intitulé « Patrie, Nation, État », p. 244-253.

(g) Le Roman de Rou est un poème de 11 440 vers octosyllabiques dû à Wace, dont la composition date des années 1160-1170 ; l'oeuvre retrace la conquête de l'Angleterre par les Normands ; voir : Dictionnaire des lettres françaises. Le Moyen Âge, édition entièrement revue et remise à jour sous la direction de G. HASENOHR et M. ZINK, Paris, 1992, p. 1498-1499.

(h) Sur Camille Jullian, professeur d'histoire des antiquités nationales au Collège de France, qui a été un des maîtres de L. Febvre, voir : C. CHARLE et E. TELKÈS, Les Professeurs du Collège de France. Dictionnaire biographique, 1901-1939, p. 111113 ; Camille Jullian, l'histoire de la Gaule et le nationalisme français. Actes du colloque organisé à Lyon le 6 décembre 1988, Lyon, 1991 ; C. Jullian est l'auteur, entre de nombreux autres ouvrages, d'une Histoire de la Gaule, Paris, 6 vol., 1908-1920, et d'un Vercingétorix, Paris, 1901, plusieurs fois réédité ; L. Febvre a consacré un article à C. Jullian, à l'occasion de la publication des cours de celui-ci au Collège de France : Un tempérament d'historien : Camille Jullian, dans Revue de synthèse historique, t. I (1931), p. 39-43, Bibliographie de Lucien Febvre, p. 70, n° 410 ; voir : leçon I, notes (c) et (i).

(i) Voir : leçon XIII, « Honneur, ou Patrie ? », avant-propos 1, note (f).

Notes bibliographiques

Notes de cours, 1945-1946

Leçon I

[Retour au sommaire](#)

(a) L. Febvre fait allusion ici à l'ouvrage d'Henri Bergson, *Les Deux Sources de la morale et de la religion* ; ce livre a été publié pour la première fois à Paris, en 1932, chez Félix Alcan, dans la Bibliothèque de philosophie contemporaine ; une nouvelle édition en a été faite en 1945, à Genève, chez Skira, dans le cadre de l'édition des Oeuvres complètes d'Henri Bergson, dont il constitue le tome 2 ; voir : *Dictionnaire des lettres françaises. Le Dix-Neuvième siècle*, A-K, sous la direction de P. MOREAU et Mgr L. PICHARD, Paris, 1971, p. 148-152, p. 150 ; voir : « Honneur, Patrie : conception du livre », note (b).

(b) Voir : *Satyre Ménippée, De la vertu du Catholicon d'Espagne et de la tenue des états de Paris* [...], Ratisbonne, 1709 : « Le Roy que nous demandons est déjà fait par la nature, né au vrai porteur des fleurs de lis de France, rejetton droit, et verdoyant du tige de S. Loüys », t. I, p. 177.

(c) Voir : C. JULLIAN, *Vercingétorix*, Paris, 1901 ; voir : « Honneur et Patrie. Préface », avant-propos 2, note (h).

(d) L. Febvre annonce ici en quelque sorte les grandes articulations qu'il prévoit alors pour son cours ; celles-ci se retrouvent pour la plupart dans ses dossiers de notes de travail ; voir l'inventaire de ceux-ci publié ci-dessus, p. 255-266.

(e) Il s'agit d'Henriette Psichari, secrétaire de L'Encyclopédie française, dont le fils Michel, officier sur L'Argonaute, est mort le 8 novembre 1942 devant Oran, lors du débarquement des troupes américaines en Afrique du Nord ; son fils Jean-Gabriel, officier de carrière, entendit l'appel du 18 juin 1940, alors qu'il se trouvait à la frontière de la Libye et du Sahara et partit pour rejoindre la Nigeria anglaise ; voir : H. PSICHARI, *Des jours et des hommes (1890-1961)*, Paris, 1962, p. 165-

167, 199-207, 261-263, 265-268 ; voir : « Honneur, ou Patrie ? », avant-propos 1, notes (c) et (d), « Honneur et Patrie. Préface », avant-propos 2, note (b).

(f) Ce livre de Brice Parain a été publié en 1942 et non 1943 : B. PARAIN, *Recherches sur la nature et les fonctions du langage. Thèse principale pour le doctorat ès lettres, présentée à la faculté des lettres de l'université de Paris*, Paris, Gallimard, 1942 ; L. Febvre en a fait un premier compte rendu en 1943 : Parole, matière première de l'histoire, dans *Mélanges d'histoire sociale*, t. IV (1943), p. 89-91, puis un second en 1944, également dans les *Mélanges d'histoire sociale*, t. VI (1944), p. 123 ; voir : *Bibliographie de Lucien Febvre*, p. 146, n° 1296, p. 151, n° 1362.

(g) Voir la préface, datée de 1869, que Michelet donne à la nouvelle édition de son *Histoire de France* : « Cette oeuvre laborieuse d'environ quarante ans fut conçue d'un moment, de l'éclair de Juillet. Dans ces jours mémorables, une grande lumière se fit, et j'aperçus la France. Elle avait des annales, et point une histoire. Des hommes éminents l'avaient étudiée surtout au point de vue politique. Nul ne l'avait pénétrée dans l'infini détail des développements divers de son activité (religieuse, économique, artistique, etc.). Nul ne l'avait encore embrassée du regard dans l'unité vivante des éléments naturels et géographiques qui l'ont constituée. Le premier, je la vis comme une personne », J. MICHELET, *Histoire de France*, nouvelle édition revue et augmentée, Paris, 1871-1874, 17 vol., t. I, Paris, 1871, Préface de 1869, p. I-XXXVIII, p. I ; L. Febvre cite ce même passage de Michelet dans son cours au Collège de France, en 1942-1943, sur « Michelet et la Renaissance », et il ajoute : « Cette âme, Michelet la vit, parce qu'il l'avait recrée. Cette personne, Michelet la connut parce qu'il l'avait créée », L. FEBVRE, *Michelet et la Renaissance*, Paris, 1992, p. 115-116 ; L. Febvre est un lecteur assidu de Michelet, auquel il a consacré deux de ses cours au Collège de France, le premier, en 1942-1943, intitulé « La formation du monde moderne : Michelet et le problème de la Renaissance », et le second, l'année suivante, intitulé « Michelet et l'histoire de France » ; voir : *Annuaire du Collège de France*, Paris, 1945, p. 125-128, 129-131 ; *Bibliographie de Lucien Febvre*, p. 145, n° 1280, p. 148, n° 1323 ; il publie en 1946 un petit ouvrage sur Michelet : *Michelet, 1798-1874*, Genève/Paris, 1946 (Les classiques de la liberté) ; *Bibliographie de Lucien Febvre*, p. 153, n° 1391.

(h) Voir : STENDHAL, « Philosophie transcendante », dans : V. DEL LITTO et E. ABRAVANEL, *Stendhal. Oeuvres complètes. Nouvelle édition établie*

sous la direction de, [Évreux], Cercle du bibliophile, s. d. t. 33 à 35, *Journal littéraire*, t. I à III *Texte établi, préfacé et annoté par V. DEL LITTO*, [Évreux, 1970], t. III, p. 178-186 : le lieutenant Louaut, se promenant à Paris au bord de la Seine, voit un batelier tomber à l'eau ; songeant à ses rhumatismes, il s'éloigne, espérant qu'un autre se jettera à l'eau « Tout à coup une voix me dit : *Lieutenant Louaut, vous êtes un lâche ! Ce mot me fit [t]ressauter. "Ah ! ceci est sérieux", me dis-je ; et je me mis à courir vers la Seine. En arrivant au bord, jeter habit, bottes et pantalon ne fut qu'un mouvement. J'étais le plus heureux des hommes. "Non, Louaut n'est pas un lâche ! non, non !" me disais-je à haute voix. Le fait est que je savais l'homme sans difficulté, qui se noyait sans moi [...]. Après avoir pensé au mariage, comme je fais lorsque je m'ennuie, je me suis mis à réfléchir sur les motifs qui m'ont fait faire mon action héroïque, comme le dit le Constitutionnel qui en a rendu compte (n° 350, du 16 décembre 1829, 3e page en haut). Qu'est-ce qui m'a fait faire ma belle action ? car héroïque est trop fort ? Ma foi, c'est la peur du mépris : Lieutenant Louaut, vous êtes un lâche ! Ce qui me frappa, c'est que la voix, cette fois-là, ne me tutoyait pas. Vous êtes un lâche ! Dès que j'eus compris que je pouvais sauver ce maladroit, cela devint un devoir pour moi. Je me serais méprise moi-même si je ne me fusse jeté à l'eau [...] »*, p. 180-181 ; nous remercions M. Michel Crouzet pour l'aide qu'il nous a apportée en identifiant cette citation.

(i) Voir : J. FLACH, *Le Patriotisme et le sentiment national dans l'ancienne France*, dans *Revue politique et littéraire (Revue bleue)*, 1917, p. 65-72 ; il s'agit de la publication de la leçon d'ouverture prononcée par J. Flach au Collège de France, le 14 janvier 1917, J. FLACH, *ouvrage cité*, p. 65, note 1 ; une analyse détaillée de cette leçon figure dans les notes de travail de L. Febvre sous le titre : « **Flacheries. Patriotisme et Sentiment national Ancienne France** » (II, 8-18) ; J. Flach a été professeur d'histoire des législations comparées au Collège de France à partir de 1879, voir : *Notice sur les travaux scientifiques de Jacques Flach, professeur d'histoire des législations comparées au Collège de France, professeur de droit civil comparé à l'École des sciences politiques, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, membre du comité de législation étrangère du ministère de la Justice*, Paris, 1911 ; voir : leçon XII, note (t), leçon XII bis, note (a) ; sur Camille Jullian, voir ci-dessus, note (c), « *Honneur et Patrie. Préface* », avant-propos 2, note (h).

(j) A. AULARD, *Le Patriotisme français de la Renaissance à la Révolution*, Paris, 1921 ; voir : leçon II, note (f), leçon XII, notes (b) à (k), leçon XII bis, note (d), (u), (w), (z), (A), leçon XIII, note (h).

Notes bibliographiques

Notes de cours, 1945-1946

Leçon II

[Retour au sommaire](#)

(a) Voir : P. VALÉRY, « Avant-propos » : « Le mot art a d'abord signifié manière de faire et rien de plus. Cette acception illimitée a disparu de l'usage. Ensuite ce terme s'est peu à peu réduit à désigner la manière de faire en tous les genres de l'action volontaire... », dans : *Encyclopédie française, publiée sous la direction générale de Lucien Febvre...*, t. XVI *Arts et littératures dans la société contemporaine*, Paris, 1935, p. 16.04-1 ; J. HADAMARD, « Introduction. La science mathématique », « Le nombre en général », dans : *Encyclopédie française*, t. I *L'Outillage mental. Pensée. Langage. Mathématique*, Paris, 1937, p. 1.52-14 ; voir : « Honneur, ou Patrie ? », avant-propos 1, notes (d) et (e), « Honneur et Patrie. Préface », avant-propos 2, note (e).

(b) Voir : « Honneur, ou Patrie ? », avant-propos 1, deuxième partie « De quelques définitions » ; « Honneur et Patrie. Préface », avant-propos 2, « Questions préalables ».

(c) F. BRUNOT, *Histoire de la langue française des origines à 1900*, 18 vol. en 9 t., Paris, 1906-1943 ; L. Febvre a fait le compte rendu de plusieurs tomes de cet ouvrage : *Langue et nationalité en France au XVIIIe siècle*, dans *Revue de synthèse historique*, t. 42 (1926) p. 19-40 (à propos du t. VII) ; *Le Français sous la Révolution, d'après M. Ferdinand BRUNOT*, dans *Revue de synthèse historique*, t. 45 (1928), p. 112-118 (à propos du t. IX, première partie) ; *Un grand livre d'histoire : le Brunot*, dans *Mélanges d'histoire sociale*, t. V (1944), p. 84-88 ; voir : *Bibliographie de Lucien Febvre*, p. 49, n° 171, p. 54, n° 230, p. 149, n° 1329.

(d) Voir les leçons suivantes ; une liste à peu près identique figure sur une fiche de travail de L. Febvre intitulée « Honneur : Bibliographie » I, 38).

(e) Voir pour « Patrie » et les mots de la même famille : F. BRUNOT, *ouvrage cité*, t. IV *La Langue classique (1660-1715)*, première partie, Paris, 1913 : « Patriote », p. 980 ; t. VI *Le XVIII^e siècle*, première partie *Le Mouvement des idées et les vocabulaires techniques*, Paris, 1930 : chapitre VII « La patrie », p. 133-136 ; t. IX *La Révolution et l'Empire*, deuxième partie *Les Événements, les institutions et la langue*, Paris, 1937, Livre II « La nouvelle morale sociale », chapitre premier « Mérites et vertus », « Patriotisme », p. 663-667 ; sur ces points, voir la leçon XII, la leçon XII *bis* et la leçon XIII.

(f) A. DELBOULLE, *Historique du mot « patrie »*, dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, t. VIII (1901), p. 688-689, H. VAGANAY, *L'Acte de naissance du mot « patrie »*, dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, t. XXVII (1920), p. 282 ; ces deux références figurent sur une fiche de travail de L. Febvre (III, 67) ; A. THOMAS, *Le Mot « patrie », note de philologie*, dans *Revue des idées*, 1906, p. 555-558 ; A. AULARD, *Le Patriotisme français de la Renaissance à la Révolution*, Paris, 1921 ; voir : leçon I, note (j), leçon XII notes (b) à (k), leçon XII *bis*, notes (w), (x), (z), (A), leçon XIII, note (h), « Patrie et sentiment national ».

Notes bibliographiques

Notes de cours, 1945-1946

Leçon III

[Retour au sommaire](#)

(a) Les idées développées dans cette leçon sont reprises dans la partie du dossier de notes « Honneur, Patrie : conception du livre » (I, 24-36) que nous éditons ci-dessus, p. 227-244, voir : note (a) ; voir également : leçon IV, note (a), leçon VII, note (a), inventaire des notes, note 2, p. 262.

(b) L. Febvre s'inspire très directement dans cette leçon de la notice consacrée par E. Littré au mot « Honneur », dans le *Dictionnaire de la langue française*, t. I, 2e partie D-H, Paris, 1863, p. 2040-2043 ; il lui emprunte en particulier un certain

nombre de citations ; il a sans doute également utilisé la notice du mot « *Honor* » parue dans : F. GODEFROY, *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IXe au XVe siècle...*, t. IV F-L, Paris, 1885, p. 491.

(c) Montesquieu présente au début de *L'Esprit des lois* un avertissement au lecteur : « Pour l'intelligence des quatre premiers livres de cet ouvrage, il faut observer : 1° que ce que j'appelle la vertu dans la République est l'amour de la patrie, c'est-à-dire l'amour de l'égalité. Ce n'est point une vertu morale ni une vertu chrétienne, c'est la vertu politique : et celle-ci est le ressort qui fait mouvoir le gouvernement républicain, comme l'honneur est le ressort qui fait mouvoir la monarchie... », MONTESQUIEU, *Oeuvres complètes avec les notes de tous les commentateurs, L'Esprit des lois*, Paris, 1839, p. 34 ; voir : ci-dessous, note (e), leçon XI, notes (e) et (f), leçon XIII, note (c).

(d) Voltaire, dans l'article consacré au mot « Honneur » dans son *Dictionnaire philosophique*, écrit, avant la citation que fait L. Febvre : « L'auteur de *L'Esprit des lois* a fondé son système sur cette idée que la vertu est le principe du gouvernement républicain et l'honneur le principe des gouvernements monarchiques. Y a-t-il donc de la vertu sans honneur ? [...] Ajoutons que c'est précisément dans les cours qu'il y a toujours le moins d'honneur [...]. C'est en effet dans les cours que les hommes sans honneur parviennent aux plus hautes dignités et c'est dans les Républiques qu'un citoyen déshonoré n'est jamais nommé par le peuple aux charges publiques », VOLTAIRE, *Oeuvres complètes*, t. III *Dictionnaire philosophique*, Paris, 1879, p. 386-388 ; cette citation est donnée par É. Littré dans son article « Honneur », *ouvrage cité*, p. 2041.

(e) MONTESQUIEU, *L'Esprit des lois*, livre III, chapitre 6 « Comment on supplée à la vertu dans le gouvernement monarchique » : « L'honneur, c'est-à-dire le préjugé de chaque personne et de chaque condition, prend la place de la vertu politique dont j'ai parlé, et la représente partout. Il y peut inspirer les plus belles actions ; il peut, joint à la force des lois, conduire au but du gouvernement, comme la vertu même [...] », *Oeuvres complètes...*, p. 58 ; livre III, chapitre 7 « Du principe de l'honneur » : « Le gouvernement monarchique suppose, comme nous avons dit, des prééminences, des rangs et même une noblesse d'origine. La nature de l'honneur est de demander des préférences et des distinctions [...] », *ibid.*, p. 59 ; ces deux citations figurent dans l'article « Honneur » du *Dictionnaire...* d'É. Littré, p. 2041.

(f) Dans *Gargantua*, au chapitre LVII, parlant des Thélémites, Rabelais écrit : « Toute leur vie était employée non par loix, statusz ou reigles, mais selon leur vouloir et franc arbitre. Se levaient du lit quand bon leur semblait, buvaient, mangeaient, travaillaient, dormaient quand le désir leur venait ; nul ne les éveillait, nul ne les forçait ny à boire, ny à manger, ny à faire chose autre quelconques. Ainsi l'avait établi Gargantua. En leur règle n'était que cette clause : Fait ce que voudras, parce que gens libères, bien nez, bien instruits, conversants en compagnies honnêtes, ont par nature un instinct et aiguillon qui toujours les pousse à faïres vertueux et retire de vice, lequel ils nommaient honneur », A. LEFRANC, Oeuvres de François Rabelais, édition critique publiée par, t. II *Gargantua*, chapitres XXIII-LVIII (et dernier), Paris, 1913, chapitre LVII, p. 430 ; les premières lignes de ce chapitre sont recopiées à trois reprises par L. Febvre dans ses notes de préparation (III, 2, 3 et 5) ; voir : leçon IX, notes (d) et (j).

(g) CORNEILLE, *Le Cid*, acte II, scène 3, vers 459-460, Chimène, dans : Oeuvres de Pierre Corneille. Oeuvres choisies de Thomas Corneille, t. II, Paris, 1882, p. 21 ; cette édition est celle qui a été utilisée par L. Febvre ; voir : leçon X, note (a) ; cette citation du *Cid* figure dans l'article « Honneur » du Dictionnaire... d'É. Littré, p. 2041.

(h) CORNEILLE, *Horace*, acte II, scène 3, vers 469, Curiace, dans : Oeuvres de Pierre Corneille.... p. 125 ; cette citation figure également dans l'article « Honneur » du Dictionnaire... d'É. Littré, p. 2041.

(i) BOILEAU, *Satire X* : « L'honneur est comme une île escarpée et sans bords : on n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors », dans : Oeuvres de Boileau, nouvelle édition conforme au texte donné par M. Berriat-Saint-Prix, précédée d'une notice sur la vie et les oeuvres de Boileau par C A. Sainte-Beuve, Paris, Garnier frères, s. d., *Satire X*, p. 76-99, p. 82 ; cette citation figure dans l'article « Honneur » du Dictionnaire... d'E. Littré, p. 2041.

(J) Dans un article d'un numéro spécial des *Annales de l'Est* consacré à l'université de Nancy, L. Febvre fait allusion « aux sursauts Politiques d'une ville où d'ailleurs, vers 1898, un jeune dispensé de l'article 23, en sa vieille caserne Thiry, avait comme lieutenant-colonel le futur maréchal Franchet d'Esperey, et comme commandant du peloton des dispensés, le gendre du général Boulanger, le commandant Driant, le futur héros du Bois des Caures », voir : L. FEBVRE, L'Uni-

versité de Nancy de 1890 à 1900, dans *Annales de l'Est*, 5e série, 1954, p. 175-185, p. 180 ; le Dictionnaire universel alphabétique et analogique des noms propres de ROBERT, t. II, Paris, 1889 consacre un article à Émile-Cyprien DRIANT, officier français né à Neufchâtel-sur-Aisne en 1855, mort au Bois des Caures, près de Verdun en 1916 ; sorti de Saint-Cyr, officier d'ordonnance du général Boulanger, il en devint le gendre et le partisan ; après avoir quitté l'armée à la suite de l'affaire des Fiches en 1905, il prit le commandement des 56e et 59e bataillons au début de la Première Guerre mondiale et fut tué au cours de la défense du Bois des Caures ; il est l'auteur, sous le pseudonyme de « Capitaine Danrit » de « nombreux ouvrages d'aventure et d'histoire militaire » ; voir : D. DAVID, *Le lieutenant-colonel Driant, officier-journaliste-parlementaire-écrivain*, dans *Revue historique des armées*, n° 3 (1985), p. 84-95.

(k) Cette anecdote a sans doute été empruntée par L. Febvre à l'ouvrage d'E. TERRAILLON, *L'Honneur, sentiment et principe moral*, Paris, 1912, qui la rapporte dans des termes quasi-identiques, en citant toutefois les noms de ces deux officiers ; E. Terrailon ajoute que le conseil d'enquête déclara l'officier d'administration de réserve coupable d'une « faute contre l'honneur », p. 208 ; cette anecdote figure également dans les notes de L. Febvre intitulées « Honneur, Patrie : conception du livre » ; voir l'édition de ces notes, p. 196, note (c).

Notes bibliographiques

Notes de cours, 1945-1946

Leçon IV

[Retour au sommaire](#)

(a) Pour toute cette leçon, voir les notes de travail de L. Febvre (I, 24-36) « Honneur, Patrie : conception du livre », p 227-244, en particulier, note (a) ; voir également : leçon III, note (a), leçon VII, note (a) ; inventaire des notes, note 2, p. 262.

(b) Pour cette partie, voir la fiche de travail V, 192 et F. BRUNOT, *Histoire de la langue française*, t. IX *La Révolution et l'Empire*, deuxième partie *Les Événements, les institutions et la langue*, Paris, 1937, p. 698, en particulier note 3 :

« *Aujourd'hui* est comparu... lequel a juré... de se dévouer au service de la République, à la conservation de son territoire dans son intégrité, au maintien des lois existantes, à la défense des propriétés qu'elles ont consacrées ; de combattre par tous les moyens que la justice, la raison et les lois autorisent, toute entreprise visant à rétablir le régime féodal ou à reproduire les titres et qualités qui en étaient l'attribut ; enfin de concourir de tout son pouvoir au maintien de la liberté » ; voir leçon XIII, note (0).

Notes bibliographiques

Notes de cours, 1945-1946

Leçon V

[Retour au sommaire](#)

(a) Cette leçon, de même que la leçon suivante, est très directement inspirée du livre de M. BLOCH, *La Société féodale : la formation des liens de dépendance*, Paris, Albin Michel, 1939 certaines phrases en sont même entièrement reprises ; ces emprunts directs sont identifiés à leur place ; toutes les références sont données à la première édition du livre de M. Bloch, dont L. Febvre a fait le compte rendu dans : *La Société féodale*, dans *Annales d'histoire sociale*, t. II (1940), p. 39-43 ; *Bibliographie de Lucien Febvre*, p. 131, n° 1106.

(b) M. Bloch écrit : « Assurément, l'histoire des navigations et invasions normandes serait inintelligible sans cet amour passionné de la guerre et de l'aventure qui, dans la vie morale du Nord, coexistait avec la pratique d'arts plus tranquilles. Les mêmes hommes qu'on voyait hanter, en adroits commerçants, les marchés de l'Europe, depuis Constantinople jusqu'aux ports du delta rhénan, ou qui, sous les frimas, défrichèrent les solitudes de l'Islande, ne connaissaient ni plus grand plaisir ni plus haute source de renom que "le cliquetis du fer" et le "choc des boucliers" », *ouvrage cité*, p. 60.

(c) M. Bloch écrit : « Il n'est pas moins évident que cette tonalité de sentiment peut sembler incompatible avec la loi du Christ, comprise comme un enseignement de douceur et de miséricorde. Mais nous aurons par la suite maintes fois l'occasion de le constater, chez les peuples occidentaux, durant l'ère féodale, la foi

la plus vive dans les mystères du christianisme s'associa, sans difficultés apparentes, avec le goût de la violence et du butin, voire avec la plus consciente exaltation de la guerre », *ibid.*, p. 61.

(d) Il s'agit là très vraisemblablement d'une allusion à la conférence faite par Maurice Barrès en 1899 intitulée « La terre et les morts » : M. BARRÈS, *La Patrie française. Troisième conférence. La Terre et les morts (sur quelles réalités fonder la conscience française)*, Paris, Bureaux de « La Patrie française », 1899, 36 p. ; voir : A. ZARACH, *Bibliographie barrésienne, 1881-1948*, Paris, 1951, p. 10, n° 20.

(e) Pour ce paragraphe, voir : M. BLOCH, *ouvrage cité*, deuxième partie « Les liens d'homme à homme », livre premier « Les liens du sang », chapitre I « La solidarité du lignage », p. 190-207, en particulier, p. 191.

(f) Sur la *faide*, voir : M. BLOCH, *ouvrage cité*, p. 195-203.

(g) Cette citation, tirée du *Couronnement de Louis*, est reprise de M. Bloch, *ouvrage cité*, p. 194-195.

(h) L'expression « les amis charnels » constitue le titre de la première division du chapitre I « La solidarité du lignage », du livre I « Les liens du sang » de la deuxième partie « Les liens d'homme à homme » du livre de M. Bloch, *ouvrage cité*, p. 191.

Notes bibliographiques

Notes de cours, 1945-1946

Leçon VI

[Retour au sommaire](#)

(a) L'ensemble de cette leçon, comme la précédente, est inspiré du livre de M. BLOCH, *La Société féodale : la formation des liens de dépendance*, Paris, Albin Michel, 1939 ; toutes les références seront faites à cette première édition ; voir : leçon V, note (a).

(b) Il s'agit sans doute là d'une allusion au livre de François MAURIAC, *Le Noeud de vipères*, publié pour la première fois en 1932 à Paris, chez Grasset ;

voir : J.-P. de BEAUMARCHAIS et D. COUTY, *Dictionnaire des oeuvres littéraires de langue française, K-P*, Paris, 1994, p. 1375-1376.

(c) M. Bloch écrit : « Groupant autour du chef ses suivants armés, la première vassalité avait, dans son vocabulaire même, comme une odeur de pain de ménage. Le maître était le "vieux" (*senior, herr*) ou le donneur de miches (*lord*). Les hommes, ses compagnons (*gasindi*) ; ses gars (*vassi, tegns, knights*) ; ses mangeurs de pain (*buccellarii, hlafætan*). La fidélité, en un mot, se fondait alors sur le contact personnel et la sujétion se nuançait de camaraderie », *ouvrage cité*, p. 361.

(d) Cette citation est empruntée à l'ouvrage de M. Bloch, dans lequel elle figure dans les termes suivants : « Si mon seigneur est occis, je veux être tué./ Pendu ? Avec lui, me pendez./ Livré au feu ? Je veux être brûlé/ Et, s'il est noyé, avec lui me jetez », *ouvrage cité*, p. 355 ; elle figure dans les notes de travail de L. Febvre (II, 30) sous la même forme que dans cette leçon.

(e) M. Bloch indique : « Les gestes françaises, toutefois, étaient à peine nées que, dès avant 1100, des seigneurs se plaisaient à donner à leurs fils les noms d'Olivier et de Roland, en même temps que, frappé d'une marque d'infamie, celui de Ganelon disparaissait pour jamais de l'onomastique », *ouvrage cité*, p. 162 ; voir les notes de travail de L. Febvre II, 26).

(f) Cette citation est empruntée à M. Bloch : « "Il est mon seigneur", dira au XIII^e siècle le sieur d'Ybelin, à qui l'on propose de faire assassiner l'Empereur, devenu son pire ennemi ; "quoiqu'il fasse, nous lui garderons notre foi" », *ouvrage cité*, p. 356 ; voir les notes de travail de L. Febvre (II, 30).

(g) Cette citation est empruntée à M. Bloch : « Peu importe que mon seigneur ait tort, pense Renaud de Montauban : "sur lui sera la faute". Qui se donne tout entier fait, par là-même, abdication de sa responsabilité personnelle », *ouvrage cité*, p. 359 ; la référence indiquée par L. Febvre figure dans les notes de l'ouvrage de M. Bloch, p. 359, note 2.

(h) M. Bloch écrit : « "Point de rédemption pour l'homme qui a tué son seigneur", répète à plus de deux siècles d'intervalle, dans l'Angleterre déjà féodalisée sur le modèle du continent, le coutumier dit Lois de Henri I^{er} ; pour lui, la mort dans les plus atroces tortures », *ouvrage cité*, p. 356.

(i) Cette idée est empruntée à M. Bloch, qui écrit : « Lorsque la poésie provençale inventa l'amour courtois, ce fut sur le modèle du dévouement vassalique qu'elle conçut la foi du parfait amant », ouvrage cité, p. 356-357.

(j) M. BLOCH, ouvrage cité, hors-texte, planche IV « L'hommage amoureux : sceau de Raymond de Mondragon ».

(k) M. Bloch écrit : « Mais, sans doute, de l'omniprésence du sentiment vassalique, n'existe-t-il pas de plus éloquent témoin que, dans ses vicissitudes, le rituel même de la dévotion : remplaçant l'attitude des antiques orants, aux mains étendues, le geste des mains jointes, imité de la "commendise", devint, dans toute la catholicité, le geste de la prière par excellence. Devant Dieu, dans le secret de son âme, le bon chrétien se voyait comme un vassal, pliant les genoux devant son seigneur », ouvrage cité, p. 357-358.

(l) Ibid., hors-texte, planche III « L'hommage au diable : Théophile fait hommage au diable ».

(m) Voir : M. BLOCH, ouvrage cité, livre II « La vassalité et le fief », chapitre VII « Le paradoxe de la vassalité », 2. « Les liens de droit et le contact humain », p. 361-365, en particulier, p. 361-362 : « De ce lien, primitivement cantonné dans la maisonnée, il arriva cependant que le champ d'action grandit démesurément. Parce qu'on continua à vouloir en imposer le respect à des hommes qui, après un stage dans la demeure du maître, s'en étaient écartés pour faire leur vie loin de lui, souvent sur les terres mêmes qu'il leur avait données [...] ».

(n) M. Bloch écrit : « Le sentiment du libre choix se perdit à ce point que l'on s'accoutuma à voir le vassal aliéner, avec le fief, les devoirs de la vassalité et le seigneur donner ou vendre, avec ses champs, ses bois et ses châteaux, la loyauté de ses hommes », ouvrage cité, p. 363.

(o) L'expression « l'entrée des relations féodales dans le commerce » est empruntée à M. Bloch, ouvrage cité, p. 363.

(p) Les mots « se faire l'homme de bouche et de main d'un beaucoup plus faible que lui » sont empruntés à M. Bloch qui écrit : « Sauf dans l'Allemagne, à peu près préservée, nous le verrons, de cet abus par un exceptionnel sens hiérarchique, l'entrée des relations féodales dans le commerce eut, en outre, l'absurde effet que

souvent un puissant se trouvait amené à se faire l'homme "de bouche et de main" d'un beaucoup plus faible que lui », ouvrage cité, p. 363.

(q) M. Bloch écrit : « D'un compagnon d'armes dont l'attachement se nourrissait de cadeaux constamment reçus et de présence humaine, le vassal était devenu une sorte de locataire, médiocrement empressé à s'acquitter de son loyer de services et d'obéissance. Un frein demeurait pourtant : le respect du serment », ouvrage cité, p. 363-364.

(r) M. Bloch écrit : « Mais voici le revers. Cette épopée même, qui prise si haut la vertu vassalique, n'est guère qu'un long récit des combats qui contre leurs seigneurs lancent des vassaux. Parfois le poète blâme. Plus souvent il se plaît à de délectables cas de conscience », ouvrage cité, p. 360.

Notes bibliographiques

Notes de cours, 1945-1946

Leçon VII

[Retour au sommaire](#)

(a) Voir pour ces paragraphes les notes de préparation de L. Febvre « Honneur, Patrie : conception du livre » éditées ci-dessus (I, 24-36), p. 227-244 ; voir : leçon III, note (a), leçon IV, note (a), inventaire des notes, note 2, p. 262.

(b) La première partie de cette leçon est largement inspirée de l'ouvrage de M. BLOCH, *La Société féodale. Les classes et le gouvernement des hommes*, Paris, Albin Michel, 1940, dont L. Febvre a rendu compte en 1941 ; voir : L. FEBVRE, *La Société féodale : une synthèse critique*, dans *Annales d'histoire sociale*, t. III (1941), p. 125-130 ; *Bibliographie de Lucien Febvre*, p. 138, n° 1192 ; pour ce passage, voir : M. Bloch, *ouvrage cité*, p. 254 : « Seuls capables, dorénavant, d'utiliser la hiérarchie des dépendances, les États ne renoncèrent que très lentement à tirer parti de l'instrument militaire qu'elle semblait leur mettre en main. Louis XIV encore, convoqua à plusieurs reprises, "l'arrière-ban" vassalique. Mais ce n'était plus, de la part de gouvernements en mal de soldats, qu'une entreprise désespérée, voire même, par le jeu des amendes et des exemptions, un simple expédient fiscal. »

(c) Cet exemple est emprunté à M. Bloch qui écrit ; « Car depuis la fin du Moyen Âge, la "promesse d'amitié" s'était substituée à l'hommage défaillant. Lisez ce "billet" que, le 2 juin 1658, souscrivit à Fouquet un certain capitaine Deslandes. "Je promets et donne ma foi à Monseigneur le Procureur Général... de n'être jamais à autre personne qu'à lui, auquel je me donne et m'attache du dernier attachement que je puis avoir ; et je lui promets de le servir généralement contre toute personne sans exception et de n'obéir à personne qu'à lui, ni même d'avoir aucun commerce avec ceux qu'il me défendra... Je lui promets de sacrifier ma vie contre tous ceux qu'il lui plaira... sans en excepter dans le monde un seul...". Ne croirait-on pas entendre, à travers les âges, l'écho des plus pleines parmi les formules de commendise : "tes amis seront mes amis, tes ennemis seront mes ennemis" ? Sans même la réserve au profit du roi ! », ouvrage cité, p. 256-257, la référence à l'édition des *Lettres* de Colbert figure p. 257, note 1.

(d) Cet exemple est emprunté à M. Bloch, ouvrage cité, p. 257, note 1 : « Pour un exemple ancien de promesse d'amitié, voir J. QUICHERAT, *Rodrigue de Vilandrando*, 1879, p. just., n° XIX ».

(e) Cette citation est empruntée à l'ouvrage de L. GAUTIER, *La Chevalerie*, nouvelle édition, Paris, librairie Charles Delagrave, s. d., p. 74, note 1 ; nous remercions M. Henri Febvre d'avoir bien voulu nous permettre de consulter cet ouvrage ayant appartenu à son père.

(f) *Mid.*

(g) Cette citation a sans doute été empruntée à M. Bloch qui écrit : « L'opinion chevaleresque exigeait un plus achevé renoncement. "Raoul, mon seigneur, a beau être plus félon que Judas ; il est mon seigneur" : sur ce thème, les chansons ont orchestré d'innombrables variantes », *La Société féodale. La formation des liens de dépendance*, Paris, 1939, p. 359 ; la note 2 de cette même page renvoie au vers 1381 de *Raoul de Cambrai*, L. Febvre donne un texte légèrement différent de celui qui figure dans l'édition d'E. Le Glay : E. LE GLAY, *Li Romans de Raoul de Cambrai et de Bernier publié pour la première fois d'après le manuscrit unique de la Bibliothèque du roi par*, Paris, 1840, p. 56 : « Et dit Bernier : "Par le cors saint Tournas, / Je ne ferais pas l'honneur de Baudas. / Raoul me sires est plus fel que Judas. / Il est me sires ; chevaux me donne et dras, / Et garnements et pailles de Baudas. / Ne lui fauroie por l'onnor de Damas, / Tant que tuit dient : Bernier

droit en as". / "Fix, dit la mère, par ma foi, droit en as. / Ser ton seigneur, Dieu en gaaingneras" ».

(h) L. GAUTIER, *ouvrage cité*, p. 73, p. 74, note 1.

(i) L. GAUTIER écrit : « Mais nous avons conçu un autre dessin et qui paraîtra plus hardi : c'était d'agrandir les êtres ; c'était de les arracher au mercantilisme qui les abaisse et à l'égoïsme qui les tue ; c'était de leur communiquer de fiers enthousiasmes pour la Beauté qui est menacée et pour la Vérité qui semble vaincue. Il y a plus d'une sorte de chevalerie, et les grands coups de lance ne sont pas de rigueur. À défaut d'épée, nous avons la plume ; à défaut de plume, la parole ; à défaut de parole, l'honneur de notre vie. L'auteur de *La Chevalerie* s'estimerait heureux, s'il avait fait des chevaliers », *ouvrage cité*, p. XV.

(j) L. GAUTIER, *ouvrage cité*, p. 821 : « Honneur, sentiment inconnu de l'Antiquité et créé par la Chevalerie, l'honneur est le résumé de toutes les vertus chevaleresques » ; p. 29, note 2 : « C'est à ses maximes de chevalerie que l'Europe occidentale doit le sens de l'honneur, ignoré de l'Antiquité, Viollet-le-Duc, *Dictionnaire du mobilier*, V, 7 ».

(k) Voir les notes de travail de L. Febvre consacrées à *La Chanson de Roland* et plus particulièrement les fiches regroupées sous l'intitulé suivant : « L'honneur dans *La Chanson de Roland* » (II, 36-44) ; la plus grande partie des citations que fait L. Febvre dans cette leçon se retrouve dans ces notes ; L. Febvre utilise conjointement pour cette leçon, deux éditions de *La Chanson de Roland*, l'une due à Léon Gautier : *La Chanson de Roland. Texte critique, traduction et commentaire, grammaire et glossaire*, Tours, 1875, l'autre à Joseph Bédier : *La Chanson de Roland publiée d'après le manuscrit d'Oxford et traduite par*, Paris, 1922 ; ces deux ouvrages seront désormais cités de la façon suivante : *La Chanson de Roland*, mention suivie de l'identification des vers concernés, puis de l'indication de l'édition utilisée sous la forme suivante : éd. L. GAUTIER, ou éd. J. BÉDIER ; L. Febvre, s'il utilise conjointement les deux éditions, cite toutefois toujours le texte de *La Chanson de Roland* d'après l'édition établie par J. Bédier.

(l) *La Chanson de Roland*, vers 2887-2890, éd. L. GAUTIER, p. 270-271 : « Ah, mon honneur tourne à déclin » ; éd. J. BÉDIER, p. 216-217 : « *Mon honneur a tourné vers le déclin* ».

(m) Voir ci-dessus, note (j).

(n) *La Chanson de Roland*, vers 921-922, éd. L. GAUTIER, p. 92-93, éd. J. BÉDIER, p. 72-73 ; ce vers est cité par É. LITTRÉ dans l'article qu'il consacre au mot « Honneur », *Dictionnaire de la langue française*, t. I, 2e partie D-H, Paris, 1863, p. 2040-2043, p. 2043.

(o) *La Chanson de Roland*, vers 38-39, éd. L. GAUTIER, p. 8-9 ; éd. J. BÉDIER, p. 4-5 ; ce vers est cité par É. LITTRÉ, *ouvrage cité*, p. 2043.

(p) *La Chanson de Roland*, vers 315, éd. L. GAUTIER, p. 36-37 ; éd. J. BÉDIER, p. 26-27.

(q) *La Chanson de Roland*, vers 3399, éd. L. GAUTIER, p. 314-315 ; éd. J. BÉDIER, p. 256-257 ; ce vers est cité par É. LITTRÉ, *ouvrage cité*, p. 2043 ; pour cette signification particulière du mot « Honneur », voir : M. BLOCH, *La Société féodale. La formation des liens de dépendance*, Paris, 1939, p. 270, 296-298.

(r) *La Chanson de Roland*, vers 2430, éd. L. GAUTIER, p. 238-239 ; éd. J. BÉDIER, p. 182-183 ; ce vers est cité par É. LITTRÉ, *ouvrage cité*, p. 2043.

(s) *La Chanson de Roland*, vers 533-534, éd. L. GAUTIER, p. 56-67 ; éd. J. BÉDIER, p. 42-43.

(t) *La Chanson de Roland*, vers 535-536, éd. L. GAUTIER, p. 56-57 ; éd. J. BÉDIER, p. 42-43.

(u) L'ensemble des citations suivantes figure sur une fiche de travail de L. Febvre intitulée « L'honneur opposé à la honte » (II, 39).

(v) *La Chanson de Roland*, vers 1091, éd. L. GAUTIER, p. 110-111 ; éd. J. BÉDIER, p. 84-85.

(w) L. GAUTIER, *La Chevalerie*, Paris, s. d., p. 29, note 3.

(x) *Ibid.*, p. 309.

(y) *Ibid.*, p. 137, note 5 ; la fiche de travail correspondante (II, 39) porte bien cette référence à la note 5, tandis que le manuscrit du cours renvoie à la note 3 ; nous avons rétabli la référence exacte dans le texte de la leçon.

(z) *La Chanson de Roland*, vers 1080, éd. L. GAUTIER, p. 108-109 ; éd. J. BÉDIER, p. 84-85.

Notes bibliographiques
Notes de cours, 1945-1946

Leçon VIII

[Retour au sommaire](#)

(a) Voir : leçon VII, note (q).

(b) É. LITTRÉ, *Dictionnaire de la langue française*, t. I, 2e partie D-H, Paris, 1863, p. 2040-2043, p. 2040.

(c) Voir : leçon VII, note (y).

(d) Les notes de travail de L. Febvre comportent deux pages de citations extraites de *La Chanson de Roland*, sous le titre « Vassal » (II, 42-43) ; ces citations sont pour la plupart reprises dans cette leçon.

(e) Comme pour la leçon précédente, les citations extraites de *La Chanson de Roland* seront identifiées successivement dans l'édition de Léon Gautier et dans celle de Joseph Bédier ; *La Chanson de Roland*, vers 3335 : éd. L. GAUTIER, p. 308-309 ; éd. J. BÉDIER, p. 250-251 ; L. Gautier traduit : « Barons français, vous êtes de bons soldats », tandis que J. Bédier traduit : « Barons français, vous êtes de bons vassaux » ; toutefois, L. Febvre cite le texte dans l'édition donnée par J. Bédier.

(f) *La Chanson de Roland*, vers 3893, éd. L. GAUTIER, p. 328-329 ; éd. J. BÉDIER, p. 270-271.

(g) *La Chanson de Roland*, vers 2310, éd. L. GAUTIER, p. 212-213 ; éd. J. BÉDIER, p. 174-175 ; L. Gautier traduit : « Car vous avez été longtemps au poing d'un brave », tandis que J. Bédier donne : « Un bon vassal vous a longtemps tenue ».

(h) *La Chanson de Roland*, vers 2134-2136, éd. L. GAUTIER, p. 210-211 ; éd. J. BÉDIER, p. 162-163.

(i) *La Chanson de Roland*, vers 3579, éd. L. GAUTIER, p. 326-327 ; éd. J. BÉDIER, p. 268-269.

(j) Voir les notes de travail de L. Febvre : les fiches de travail relatives à Froissart (II, 60-65) sont regroupées dans une petite chemise qui porte pour titre : « L'honneur dans Froissart, né 1337, t 1410 » ; celles relatives à Monstrelet (II, 66-72) sont de la même façon regroupées dans une petite chemise intitulée « Honneur dans Froissart (né vers 1390) (t en 1453) » ; voir : inventaire des notes de travail, p. 255, notes 13, 14, p. 263.

(k) J. FROISSART, *Chroniques : Épisode* du siège de Vendat : « Or vindrent aussi ces nouvelles à Aymerigot Marcel qui faisait son pourchas pour lever le siège des Français. Quant les premières nouvelles l'en vindrent, si veut savoir comment la besogne avait été. On lui dit que c'avait été par une saillie que son oncle Gulot du Séel avait fait mal advisement et outre cuidement sur les Français. "Ha ! a ! du traiteur viellart ! dit Aymerigot. Par saint Marcel, si je le tenaie ici, je l'assieraie. Il m'a déshonoré et tous les compagnons aussi. Je lui avais à mon département si étroitement enjoint et commandé que pour assaut, ne escarmouche que les Français fassent, nullement ils ne s'avansaient d'ouvrir la barrière, et il a fait le contraire [...]", », dans : H. KERVYN DE LETTENHOVE, *Oeuvres de Froissart publiées avec les variantes des divers manuscrits par M. le baron. Chroniques*, t. XIV 1389-1392 (depuis l'entrée de la reine Isabeau à Paris jusqu'aux conférences d'Amiens), Bruxelles, 1872, p. 205.

(l) J. FROISSART, *Chroniques : Supplice* d'Aimerigot Marcel : « Quant il fut venu jusques à lui, Aimerigot le salua, qui nul mal n'y pensait. Tournemine répondi : "Comment Aimerigot ! Qui vous a mandé, ne fait venir celle part ? Vous me voullés bien déshonorer. Je vous prend prisonnier : autrement, je ne me acquitteraie pas bien envers la couronne de France, de mon seigneur de Berry [...]" », *ibid.*, p. 208.

(m) MONSTRELET, *Chronique*, livre I, chapitre IX « Comment Lois, duc d'Orléans, frère du roi de France, envoya lettres au roi Henry d'Angleterre pour faire armes, et de la réponse qu'il eut » : « [...] Très haut et puissant prince, Henry, roi d'Angleterre, je, Lois, par la grâce de Dieu, fils et frère des rois de France, vous écris et fait savoir par moi, qu'à l'aide de Dieu, de la benoïste Trinité, pour le désir que j'ai de venir à honneur, l'emprise que je pense que vous devez avoir pour venir à promesse en regardant l'oisiveté en quoi plusieurs seigneurs se sont perdus, extrais de royale lignée, quand en fais d'armes ne s'emploient, jeunesse qui mon cue requiert d'employer en aucuns fais pour acquérir honneur et bonne

renommée, me fait penser à, de présent, commencer à faire le métier d'armes », dans : L. DOUET WARCQ, *La Chronique d'Enguerran de Monstrelet en deux livres avec pièces justificatives, 1400-1444, publiée pour la Société de l'histoire de France par*, Paris, 1862, 6 vol., t. I, p. 43-44 ; livre I, chapitre II « Comment un écuier d'Arragon, nommé Michel d'Oris, envoya en Angleterre lettres pour faire armes, et la réponse qu'il eut d'un chevalier dudit pays d'Angleterre » : « [...] Et sur ce, ne vous excusez plus par vos lettres que vous dites avoir à moi envoyées, car j'en suis tout sans coupe, comme ci-dessus est dit. Si suis prêt, sacher de vrai, de soutenir et garder mon honneur et qu'il n'y a nulle chose ci-dessus écrite de ma part contre vérité, qui du contraire me voudrait charger », *ibid.*, t. I, p. 24 ; « Néanmoins, je ne scay si le Dieu d'amours qui vous exorta et mit en courage de vos dictes lectres générales envoyer, ait en aucunes choses été si despleu, par quoy il ait changié les conditions anciennes qui souloient être telles, que pour réveiller armes et pour chacun acroître il tenait les nobles de sa court en si réelle gouvernance que pour accroissement de leur honneur, après ce qu'ils avaient emprins aucun fait d'armes, ils [ne] s'absentaient du pays où ils avaient fait leur dite entreprise jusques à tant que fin en fust faite [...] », *ibid.*, t. I, p. 18 ; livre I, chapitre IX : « [...] Et essait ce que toutes choses considérées et par spécial l'état où Dieu nous a mis, nous ne dussions répondre à vôtre requête que faite vous avez, ni aux répliques adjoutées à celles-ci, toutefois, puisque vous touchez notre honneur, nous voulons répondre, voyant et considérant qu'en votre première requête d'armes à nous faite, à laquelle nous vous donnâmes réponse, vous prétendites celles-ci avoir procédé d'entier désir et jeunesse de coeur pour vous acquérir honneur et bon renom à commencer à venir et vouloir savoir le métier d'armes », *ibid.*, t. I, p. 58.

(n) Ce n'est pas Michel d'Oris qui emploie cette formule, mais un de ses correspondants, Jehan de Prendegrest : « A noble homme et honorable personne, Michel d'Oris, je Jehan de Prendegrest, chevalier et familier de très haut et puissant seigneur monseigneur le comte de Sombreseil, honneur et plaisance », MONSTRELET, *Chronique*, livre I, chapitre II, *ibid.*, t. I, p. 13.

(o) MONSTRELET, *Chronique*, livre I, chapitre XXXIX « Comment le duc Jehan de Bourgogne fit proposer devant le Roy et son grand conseil ses accusations sur la mort du dessudit duc d'Orléans » : « [...] Ce sont douze obligations par lesquelles il est obligé de servir, aimer, obéir et porter révérence, honneur et

obéissance, le défendre de tous ses ennemis, et non seulement défendre, mais le venger et en prendre vengeance », *ibid.*, t. I, p. 180.

(p) La lettre d'Étienne Marcel au régent du 18 avril 1358 a été publiée pour la première fois dans : H. KERVYN DE LETTENHOVE, *Deux lettres d'Étienne Marcel, prévôt des marchands de Paris au XIVe siècle*, dans *Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, t. XX (1853), p. 87-105, p. 93-95 ; elle est reprise dans : H. KERVYN DE LETTENHOVE, *Oeuvres de Froissart... Chroniques*, t. VI 1356-1364 (*depuis la captivité du roi Jean jusqu'à la bataille de Cocherel*), Bruxelles, 1868, p. 461-464 ; c'est sans doute à cette édition que L. Febvre a emprunté la citation qu'il en fait : « Si vous plaise savoir, très-redouté seigneur, que les bonnes gens de Paris ne se tiennent pas pour vilains, mais sont prudes hommes et loyaux, et tels les avez trouvé et trouverez et disent outre que lui s'il sont vilains qui font les vilaines : toutes lesquelles choses sont au très grand déplaisir de tout vôtre peuple et non sans cause, car premier vous leur devez protection et défense, et eux vous doivent porter honneur et obéissance, et qui leur faut de l'un ne sont tenus en l'autre [...] », *ouvrage cité*, p. 463 ; cette citation figure sur une fiche de travail de L. Febvre (II, 72).

(q) MONSTRELET, *Chronique*, livre I, prologue : « Et me suis par maintes fois en moi-mêmes a pensé comment ce se pouvait faire, et se de la diversité de leurs rapport y pouvait avoir autre cause ou raison que faveur aux parties, et peut-être que oyl ; considéré que ceux qui sont aucunes fois à un bout d'un assaut, ou d'une bataille, ou escarmouche, ont assez à penser à eux vaillamment conduire et garder leur corps et honneur, et ne peuvent lors bonnement voir ce qui advient d'une autre partie », L. DOUET D'ARCQ, *La Chronique d'Enguerran de Monstrelet...*, Paris, 1862, t. I, p. 3.

(r) Pour cette partie, voir les notes de L. Febvre regroupées sous le titre suivant : « L'honneur dans *Le Loyal Serviteur* » (III, 36-48).

(s) *Le Loyal Serviteur*, prologue de l'acteur : « Monseigneur mon père, combien que amour paternelle me tienne si grandement obligé que je dusse oublier toutes choses pour vous servir sur la fin de vôtre vie, ce néanmoins, ayant enraciné dedans mon coeur les bons propos que chaque jour vous récitez des nobles hommes du passé, même de ceux de notre maison, je serai, s'il vous plait, de l'état dont vous et vos prédécesseurs ont été, qui est de suivre les armes, car c'est

la chose en ce monde dont j'ai le plus grand désir, et j'espère, aidant la grâce de Dieu, ne vous faire point de déshonneur », dans : J. ROMAN, *La Très joyeuse, plaisante et récréative histoire du gentil seigneur de Bayart composée par Le Loyal Serviteur, publiée pour la Société de l'histoire de France par*, Paris, 1878, p. 5 ; L. Febvre possédait ce livre qui appartient encore actuellement à son fils.

(t) *Le Loyal Serviteur*, chapitre II « Comment le père du bon chevalier sans peur et sans reproche envoya quérir son beau-frère l'évesque de Grenoble pour parler à lui, parce qu'il ne pouvait plus partir de la maison » : « Si fut le propos de l'évesque de Grenoble tenu à bon de toute la compagnie, et même du dit seigneur de Bayart, qui lui livra son fils en lui disant : "Tenez, monseigneur, je prie à Notre Seigneur, que si bon présent en puissiez faire, qu'il vous face honneur en sa vie" », *ibid.*, p. 9.

(u) *Le Loyal Serviteur*, chapitre V « Comment le duc de Savoye alla faire la révérence au roi de France à son logis, et du grand et honnête recueil qui lui fut fait » : « Dont le dit seigneur de Ligny remercia très humblement le roi, se sentant très bien satisfait d'avoir ce présent ; car il estimait bien qu'il en ferait un home dont il aurait une fois gros honneur, ce qui fut accompli depuis en maint lieux », *ibid.*, p. 23.

(v) Sur Antoine de la Sale, voir deux pages de notes de travail de L. Febvre (II, 103-104).

(w) *Le Loyal Serviteur*, chapitre VI « Comment le duc de Savoye se partit de Chambéry pour aller voir le roi de France Charles huitième, en sa ville de Lyon, et mena avec lui le bon chevalier sans peur et sans reproche, lors son page » : « Sur mon âme, dit le duc, puisque le me conseillez, je le ferai. Le jeune enfant pour parvenir ne saurait apprendre en meilleur école que la maison de France, où de tout temps honneur fait son séjour plus longuement qu'en toutes autres maisons de prince », dans : J. ROMAN, *La Très joyeuse, plaisante et récréative histoire du gentil seigneur de Bayart...*, Paris, 1878, p. 17.

(x) *Le Loyal Serviteur*, chapitre XXIII « D'un combat qui fut au royaume de Naples de trente Espagnol contre treize Français, où le bon chevalier fit tant d'armes qu'il emporta le pris sur tous » : « On sait assez qu'entre toutes autres nations, Espagnol sont gens qui d'eux-mêmes ne se veulent pas abaisser et ont toujours l'honneur à la bouche ; et combien que la nation soit hardie, s'ils avaient autant de

prouesse que de bonne mine, il n'y aurait gens en ce monde qui durassent à eux », *ibid.*, p. 110.

(y) *Le Loyal Serviteur*, Appendice, XI « Lettre d'Adrien de Croy sur la mort de Bayart » : « Sire, combien que ledit sieur Bayart fut serviteur de vôtre ennemi, si a ce été dommage de sa mort, car c'était un gentil chevalier, bien aimé d'un chacun et qui avait aussi bien vécu que fit jamais homme de son état. Et, à la vérité, il a bien montré à sa fin, car ce a été la plus belle que je vous oncques parler. La perte n'est point petite pour les Français et aussi s'entournèrent-ils bien étonnez, de tant plus que tous ou la plupart de leurs capitaines sont malades ou blesser. Du camp de Biroux, le 5 mai 1524 », *ibid.*, p. 463-464, p. 464.

(z) *Le Loyal Serviteur*, Appendice, VI « Lettre de Louise de Savoie à Robertet lui annonçant des récompenses pour Montmorency et Bayart » : « Monsieur le trésorier, vous connaisser la bonne nature du roi et suis bien assuré que pour recueillir gens qui lui ont fait tel service que Baiard et Montmorency qu'il n'a riens oublié de ce qu'il faut faire ; et au regard du bon traitement qu'il tient propos faire audit Baiard en suis très aise et sais bien qu'il le fera tel qu'il pourra et aussi est-ce en endroit ou ledit seigneur ne saurait rien perdre d'y user de sa debonnaire et grande libéralité, car c'est pour un personnage qui vaut et mérite tant et tant que pour lui l'on ne saurait trop faire », *ibid.*, p. 453-454.

(A) *La Chanson de Roland*, vers 576 : « E Oliviers, li pruz e li curteis », éd. L. GAUTIER, p. 60-61 ; L. GAUTIER renvoie à ce vers à l'entrée *Curteis* du lexique ; sur le mot « Courtoisie » et les notions qu'il recouvre, voir une fiche de travail de L. Febvre, qui appartient peut-être à une première rédaction (II, 34) ; cette fiche est très inspirée de M. Bloch, *La Société féodale. Les classes et le gouvernement des hommes*, Paris, 1940, p. 35-37.

(B) *Le Loyal Serviteur*, chapitre XIX « Comment le bon chevalier sans peur et sans reproche sortit de sa garnison de Monervyne ; comment il trouva Espagnol sur les champs, et ce qu'il en advint » : « Eux arriver à la garnison, le bon chevalier, fils adoptif de dame Courtoisie, qui déjà par le chemin avait entendu de quelle maison était le seigneur domp Alonce, le fit loger en une des belles chambres du château, et lui donna une de ses robes [...] », dans : J. ROMAN, *La Très joyeuse, plaisante et récréative histoire du gentil seigneur de Bayart...*, Paris, 1878, p.

95 ; chapitre XV « Comment le seigneur Ludovic voulut voir le bon chevalier sans peur et sans reproche, et comment après avoir devisé avec lui, le renvoya, et lui fit rendre son cheval et ses armes » : « Le bon chevalier, qui le genou en terre remercia le seigneur des offres qu'il lui faisait, comme était bien raison, lui dit : "Monseigneur, je ne vous demande autre chose sinon que, si vôtre courtoisie se voulait tant étendre que de me faire rendre dedans cette ville, et m'envoyer ainsi devers ma garnison, qui est à vingt mille d'ici, me feriez un très grand bien, dont toute ma vie me sentirais obligé à vous, et hors le service du roi mon maître, et mon honneur, sauve, le voudrais reconnaître en ce qu'il vous plairait me commander [...]". Quant il fut accoté monta sur son cheval sans mettre pied à l'étrier ; puis demanda une lance qui lui fut baillée, et levant sa vue, dit au seigneur : "Monseigneur, je vous remercie de la courtoisie que vous m'avez faite ; Dieu vous le rendra !" », *ibid.*, p. 76-77.

(C) *Le Loyal Serviteur*, chapitre L « Comment le duc de Nemours reprit la ville de Bresse sur les Véniciens, où le bon chevalier sans peur et sans reproche acquit grand honneur, et comment il fut blessé quasi à mort », *ibid.*, p. 276-291, p. 284.

(D) *Le Loyal Serviteur*, chapitre L « Le bon chevalier, qui oncques ne pensa méchanseté, lui répondit : "Madame, je ne sais si je pourrais échapper de la plaie que j'ai, mais tant que je vivrai, à vous à vos filles ne sera fait déplaisir non plus qu'à ma personne. Gardez les seulement en vos chambres, qu'elles ne se voyent point, et je vous assure qu'il n'y a homme en ma maison qui s'ingère d'entrer en lieu que ne le veuillez bien, vous assurant au surplus que vous avez céans un gentilhomme qui ne vous pillera point, mais vous ferai toute la courtoisie que je pourrais " », *ibid.*, p. 286.

(E) *Le Loyal Serviteur*, chapitre LI « Comment le bon chevalier sans peur et sans reproche partit de Bresse pour aller après le duc de Nemours et l'armée du roi de France ; de la grande courtoisie qu'il fit à son hôtesse au partir, et comment il arriva devant la ville de Ravenne », *ibid.*, p. 291-298.

(F) *Le Loyal Serviteur*, chapitre XVII « Comment le seigneur de Ligny alla visiter Vaugayre, Tortonne, et autres places en le duché de Milan, que le roi lui avait données ; et d'un gentil tour que fit le bon chevalier », *ibid.*, p. 82-86 ; L. Febvre indique que l'épisode se situe à la page 66 ; il s'agit d'une erreur, celui-ci

se plaçant à la page 85 ; nous avons donc rétabli la référence exacte dans le texte de la leçon.

(G) *Le Loyal Serviteur*, chapitre LI, *ibid.*, p. 291-298.

(H) À propos du lieutenant Louaut, voir : STENDHAL, « Philosophie transcendante », dans *Journal littéraire*, [Évreux, 1970], t. III, p. 178-186 ; voir : leçon 1, note (h) ; nous n'avons pu identifier avec précision la source de la citation attribuée à Turenne.

(I) L. Febvre fait allusion à l'origine de l'expression « perdre la face » : cette locution traduite du chinois a été introduite dans la langue française vers 1850 ; voir : *Le grand Robert de la langue française. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française de Paul Robert. Deuxième édition entièrement revue et enrichie par Alain Rey*, Paris, 1985, t. IV, p. 352, qui en donne la signification suivante : « perdre son prestige en souffrant quelque grave atteinte à son honneur, à sa dignité, à sa réputation... ».

Notes bibliographiques

Notes de cours, 1945-1946

Leçon IX

[Retour au sommaire](#)

(a) *Le Loyal Serviteur*, chapitre VII : « Comment l'abbé d'Esney bailla cent écus au bon chevalier pour avoir deux chevaux, et écrivit une lettre à un marchand de Lyon pour lui délivrer ce qui lui serait nécessaire », dans : J. ROMAN, *La Très joyeuse, plaisante et récréative histoire du gentil seigneur de Bayart composée par Le Loyal Serviteur, publiée pour la Société de l'histoire de France par*, Paris, 1878, p. 29-34.

(b) J. FROISSART, *Chroniques*, 3e rédaction du prologue : « [...] je voie un petit tenir et demeurer le pourpos de proèce car c'est une si noble vertu et de si grand recommandation [...] », dans : H. KERVYN DE LETTENHOVE, *Oeuvres de Froissart publiées avec les variantes des divers manuscrits par M. le baron*.

Chroniques, t. II 1322-1339 (depuis le prologue jusqu'au commencement de la guerre de Cent ans), Bruxelles, 1867, p. 8-11, p. 8.

(c) *Le Loyal Serviteur*, chapitre XXII, dans : J. ROMAN, *La Très joyeuse, plaisante et récréative histoire du gentil seigneur de Bayart...* Paris, 1878, p. 110 ; voir : leçon VIII, note (x).

(d) RABELAIS, *Gargantua*, chapitre LVII « Comment étaient régler les Thelemites à leur manière de vivre », dans : A. LEFRANC, *Oeuvres de François Rabelais, édition critique publiée par*, t. II *Gargantua, chapitres XXIII-LVIII* ((et dernier), Paris, 1913, p. 430-432 ; L. Febvre utilise dans cette leçon l'édition d'A. Lefranc qu'il possédait ; dans la leçon sur « Patrie et sentiment national », il utilise en revanche l'édition plus ancienne de Ch. MARTY-LAVEAUX, *Les Oeuvres de maître François Rabelais...*, Paris, 6 vol., 1868-1903 ; voir : leçon III, note (f), « Patrie et sentiment national », note (a),

(e) RABELAIS, *Gargantua*, chapitre LIV « Inscription mise sur la grande porte de Theleme », *ibid.*, p. 410-417, p. 410, ligne 3.

(f) *Ibid.*, p. 415, lignes 59-60.

(g) *Ibid.*, p. 415, lignes 67, 69.

(h) *Ibid.*, p. 416, lignes 87, 91.

(i) *Ibid.*, p. 416, lignes 92-95.

(j) Voir note (d) ; les premières lignes de ce chapitre sont également citées dans la leçon III ; voir : leçon III, note (f) ; L. Febvre avait peut-être prévu de lire ensuite le passage suivant qui figure sur une de ses fiches de travail (III, 2) intitulée « L'idéal de l'honneur aristocratique Rabelais, Thélème » ; *Gargantua*, chapitre LVII : « Toute leur vie était employée non par loix, statuz ou reigles, mais selon leur vouloir et franc arbitre. Se levaient du lit quand bon leur semblaient, buvaient, mangeaient, travaillaient, dormaient quand le désir leur venait, nul ne les éveillait, nul ne les forçait ni à boire, ni à manger, ni à faire chose autre quelconques... En leur règle n'était que cette clause : FAIT CE QUE VOUDRAS, parce que gens libères, bien nez, bien instruits, conversans en compagnies honnêtes, ont par nature un instinct et aiguillon qui toujours les pousse à faire vertueux et retire de vice, lequel ils nommaient honneur. Ceux-ci, quand par vile subjection et contrainte sont déprimez et asservis, détournent la noble affection, par laquelle à

vertus franchement tendaient, à déposer et enfreindre ce joug de servitude ; car nous entreprenons toujours choses défendues et convoitons ce qui nous est dénié. Par cette liberté entrèrent en louable émulation de faire tout ce que à un seul voyaient plaire. Si quelqu'un ou quelqu'une dissit "Buvons", tous buvaient ; si dissit "Jouons", tous jouaient ; si c'était à l'ébat des champs, tous y allaient » ; ce passage de Rabelais figure dans l'édition d'A. LEFRANC, *ouvrage cité*, t. II, p. 430-431 ; toutefois, l'édition d'A. Lefranc donne, pour la dernière phrase : « si disait : "Allons à l'ébat es champs", tous y allaient » ; L. Febvre commente le texte de la façon suivante : « Ainsi Rabelais perçoit très bien l'aspect social de l'honneur, ce sentiment qui, en effet, repose sur l'imitation (des autres et de soi) et sur l'exemplarité, sur cette marche de l'homme d'honneur les yeux fixés sur de grands modèles humains, héroïques, au sens antique du mot, ou divins, qui fait que l'honneur participe de la sympathie (se mettre dans la peau de) et que sa puissance est contagieuse ».

(k) Voir : A. LEFRANC, *ouvrage cité*, t. II, p. 430, note 4 ; P. est Jean Plattard, qui, dans l'introduction de cette même édition, consacre une notice à Thélème, A. LEFRANC, *ouvrage cité*, t. I *Gargantua, Prologue, chapitres I-XXII*, Paris, 1913, p. C-CVI.

(I) MONTAIGNE, *Les Essais*, livre II, chapitre VII « Des récompenses d'honneur », dans : P. VILLEY, *Les Essais de Montaigne. Nouvelle édition conforme au texte de l'exemplaire de Bordeaux, avec les additions et l'édition posthume, l'explication des termes vieillis et la traduction des citations*, Paris, 1922-1923, 3 t., t. II, p. 69-73 ; voir sur Montaigne les notes de travail de L. Febvre (III, 106).

(m) Nous n'avons pu identifier la source de ce mot attribué à Sophie Arnould.

(n) Voir : É. J. DELÉCLUZE, *Roland ou la chevalerie*, Paris, 1845, 2 vol. : « Mais il me reste encore à déterminer, en l'appréciant, l'héritage que nous a laissé la chevalerie. Je l'ai déjà dit, c'est le point d'honneur, le duel et la galanterie : les trois plaies de l'Europe moderne. Le point d'honneur est essentiellement immoral, en ce sens qu'il donne ordinairement à un mensonge l'importance d'une vérité, et qu'il ne s'avance jamais sans le duel qui le soutient par la violence et le meurtre. Cette étrange combinaison d'idées est la quintessence de l'esprit chevaleresque, un homme armé de toutes pièces, barrant un pont pour forcer les passants, sous peine

de la vie, de déclarer que telle dame, que ni l'un ni les autres ne connaissent, est la créature la plus belle et la plus vertueuse qu'il y ait au monde, voilà le chevalier par excellence », vol. 1, p. 337 ; cette citation figure sur une fiche de travail de L. Febvre (IV, 93), dans le dossier intitulé « Le duel, le point d'honneur et l'honneur tout court » (IV, 89-96) ; trois des fiches de ce dossier sont constituées de citations empruntées à l'ouvrage d'É. Delécluze (IV, 93-95) ; un autre dossier de notes intitulé « Honneur chevaleresque. Delécluze » (II, 74-88) comporte d'autres extraits de cet ouvrage ; dans son cours sur « Michelet et la Renaissance » professé en 1942-1943, L. Febvre consacre quatre leçons à É. Delécluze : la leçon XXIV « Étienne Delécluze », la leçon XXV « Delécluze en Italie », la leçon XXVI « Delécluze et Stendhal » et la leçon XXIX « Les idées historiques de Delécluze », voir : L. FEBVRE, *Michelet et la Renaissance*, Paris, 1992, p. 303-341, p. 369-382 ; dans la leçon XXIX, il analyse les idées de Delécluze sur la chevalerie et aborde en particulier, à propos du « point d'honneur », le problème des rapports entre l'honneur et la patrie : « Et il a vu encore, il a dit autre chose. Les romans de chevalerie, ils ne traitent pas que de l'amour. Ils ne traitent pas que du mariage. Ils traitent de problèmes aussi graves dans l'ordre politique et national que ceux-là. Ils traitent de l'honneur, et du point d'honneur. Ils élaborent et répandent une morale de l'honneur qui est individualiste dans son essence et égoïste. Qui n'est pas la morale de la patrie. Qui peut se relier, se raccorder à la morale de la patrie, mais qui historiquement parlant, a été plus souvent en conflit qu'en accord avec elle [...] », *ibid.*, p. 380-381, L. Febvre a publié en 1943, dans les *Mélanges d'histoire sociale*, le compte rendu d'un ouvrage consacré à Delécluze, suivi de celui de la publication d'un carnet de route de Delécluze en Italie ; voir : L. FEBVRE, *À travers la pensée du XIXe siècle*, dans *Mélanges d'histoire sociale*, t. IV (1943), p. 63-70 (À propos de R. BASCHET, *É. J. Delécluze, témoin de son temps, 1781-1863* ; Idem, *Carnet de route d'Italie, 1823-1824 : impressions romaines*, Paris, 1942), voir : *Bibliographie de L. Febvre*, p. 146, n° 1292 ; une page d'épreuve de ce compte rendu est utilisée par lui pour la rédaction de la page numérotée 11 de la leçon VI.

(o) Sur Brantôme, voir les notes de travail de L. Febvre : « La Patrie ou le Roi ? La trahison de Brantôme » (III, 49-64), « Les nobles et leur roi au temps de Brantôme » (III, 147-154).

Notes bibliographiques
Notes de cours, 1945-1946

Leçon X

[Retour au sommaire](#)

(a) Pour l'ensemble de cette leçon, on consultera les notes de travail de L. Febvre classées dans le dossier intitulé « L'honneur à la Corneille » (IV, 98-121) ; ce dossier comporte trois petits sous-dossiers : « **Corneille, *Le Cid*** (IV, 99-106), « L'honneur à l'espagnole » (IV, 107-113), « **Patrie. Corneille, *Horace*** » (IV, 114-121) ; L. Febvre a très vraisemblablement utilisé, pour préparer cette leçon, une édition des Oeuvres de Corneille ayant appartenu à son père Paul Febvre, qui se trouve actuellement en possession de son fils, Henri Febvre ; certains des vers cités dans cette leçon y sont en effet soulignés au crayon ; toutes les références des citations extraites du *Cid* et d'*Horace* sont données à cette édition : *Oeuvres de Pierre Corneille. Oeuvres choisies de Thomas Corneille*, t. II, Paris, Hachette, 1882, voir : leçon III, note (g) ; nous remercions M. Henri Febvre de nous avoir donné la possibilité de consulter cet ouvrage.

(b) *Horace*, acte III, scène 6, vers 1027, le vieil Horace, dans : *Oeuvres de Pierre Corneille*, t. II, p. 140 ; nous ne donnerons ultérieurement, outre l'identification précise des citations (acte, scène, numéro du vers, personnage) que le numéro de la page dans cette édition.

(c) *Horace*, acte II, scène 5, vers 562, Curiace, p. 128.

(d) *Horace*, acte II, scène 6, vers 637, Sabine, p. 130.

(e) *Horace*, acte II, scène 8, vers 704, le vieil Horace, p. 132.

(f) *Horace*, acte II, scène 3, vers 441-442, Horace, p. 125.

(g) *Horace*, acte V, scène 3, vers 1666, le vieil Horace, p. 156.

(h) *Horace*, acte II, scène 3, vers 469, Curiace, p. 125.

(i) *Horace*, acte IV, scène 7, vers 1359-1360, Horace, p. 149.

(j) *Le Cid*, acte V, scène 7, vers 1839-1840, Don Fernand (et non Don Sanche), p. 59.

(k) Cette première partie du texte se retrouve, sous une forme plus abrégée, dans la fiche de travail IV, 101.

(l) Pour ces deux paragraphes sur l'esprit chevaleresque, voir les fiches de travail IV, 112-113.

(m) Pour ce paragraphe sur Corneille, voir la fiche de travail IV, 98, qui semble en être une première rédaction.

(n) L'oeuvre de J. Chapelain s'intitule *La Pucelle ou la France délivrée* ; seuls les douze premiers chants en furent publiés du vivant de Chapelain (1595-1674), en 1656 ; Chapelain, devant l'échec complet de ces douze premiers chants, renonça à publier le reste de son oeuvre ; les douze derniers chants ne furent publiés qu'en 1882 ; voir : J.-P. de BEAUMARCHAIS et D. COUTY, *Dictionnaire des oeuvres littéraires de langue française, K-P*, Paris, 1994, p. 1619.

(o) *Le Cid*, acte I, scène 5, vers 247-248, Don Diègue, p. 15.

(p) *Le Cid*, acte II, scène 1, vers 395-396, le comte, p. 127.

(q) *Le Cid*, acte II, scène 8, vers 718, Don Diègue, p. 29.

(r) *Le Cid*, acte I, scène 4, vers 250, Don Diègue, p. 15.

(s) *Le Cid*, acte I, scène 5, vers 251, Don Diègue, p. 15.

(t) *Le Cid*, acte III, scène 6, vers 1058, Don Diègue (et non le roi, Don Fernand), p. 38.

(u) *Le Cid*, acte II, scène 2, vers 438, Rodrigue, p. 20.

(v) *Le Cid*, acte II, scène 8, vers 732, Don Diègue, p. 29.

(w) *Le Cid*, acte I, scène 5 (et non 7), vers 267-268, Don Diègue, Rodrigue, p. 15.

(x) *Le Cid*, acte III, scène 4, vers 897, Rodrigue, p. 34.

(y) *Le Cid*, acte I, scène 1, vers 25, le comte (et non Don Diègue), par la bouche d'Elvire, p. 8.

(z) *Le Cid*, acte II, scène 8, vers 676, Chimène, p. 28.

(A) *Le Cid*, acte III, scène 4, vers 911-912, Chimène, p. 34.

(B) *Le Cid*, acte V, scène 6, vers 1766, Don Fernand, p. 57.

(C) *Le Cid*, acte III, scène 6, vers 1059, Don Diègue (et non le roi), p. 38.

(D) *Le Cid*, acte V, scène 3, vers 1624-1626, Léonor, p. 53.

(E) *Le Cid*, acte V, scène 4, vers 1652, Chimène, p. 54.

(F) *Le Cid*, acte V, scène 4, vers 1656, Elvire, p. 54.

(G) *Le Cid*, acte V, scène 4, vers 1677-1678, p. 55.

(H) *Le Cid*, acte V, scène 4, Chimène, vers 1681-1684, p. 55.

(I) *Le Cid*, acte III, scène 4, vers 941-944, Chimène, p. 35.

(J) *Le Cid*, acte III, scène 4, vers 964-966, Chimène-Rodrigue, p. 36.

(K) Voir pour ce paragraphe sur l'honneur extérieur, les fiches de travail IV, 110- 111, qui en constituent peut-être une première rédaction.

(L) Voir : *Oeuvres complètes de Voltaire*, Paris, 1823-1827, 70 vol. + 2 vol. de tables, t. XLVIII *Commentaires sur Corneille. Tome premier*, Paris, 1824, *Remarques sur les Horaces, tragédie représentée en 1639*, p. 181-234 : « J'ai cherché dans tous les anciens et dans tous les théâtres étrangers, une situation pareille, un pareil mélange de grandeur d'âme, de douleur, de bienséance, et je ne l'ai point trouvé : je remarquerai surtout que chez les Grecs, il n'y a rien dans ce goût », p. 209.

(M) *Le Cid*, acte V, scène 6, vers 1766, Don Fernand, p. 57 ; voir ci-dessus note (A).

(N) *Le Cid*, acte V, scène 4, vers 1656, Elvire, p. 54.

(O) *Le Cid*, acte V, scène 4, vers 1677-1678, 168-1684, Chimène, p. 55.

Notes bibliographiques

Notes de cours, 1945-1946

Leçon X bis

[Retour au sommaire](#)

(a) CORNEILLE, *Horace*, acte III, scène 2, vers 821, Julie, dans : *Oeuvres de Pierre Corneille*, t. II, p. 134.

(b) Sur ce point, voir la fiche de notes de travail V, 108 ; *Le Point d'honneur* ne figure pas dans l'édition du *Théâtre espagnol* de Lesage paru à La Haye en 1700 ; cette pièce figure en revanche dans le *Recueil de pièces mises au Théâtre français* par M. Lesage, t. I, Paris, 1739, p. 247-354 ; Lesage indique : « *Le Point d'honneur* est une pièce de la composition de D. Francisco de Roxas. Elle a pour titre : "No ay amigo para amigo", "Il n'y a point d'ami pour un ami". Je l'ai accommodé au Théâtre français et la fis représenter à Paris au mois de février 1702. Elle était en cinq actes, mais je l'ai réduite à trois pour la rendre plus vive », p. 247.

(c) A. de MUSSET, *La Coupe et les lèvres* : « Tout nous vient de l'orgueil / Même la patience. / L'orgueil, c'est la pudeur des femmes, la constance / Du soldat dans le rang, du martyr sur la croix / **L'orgueil, c'est la vertu, l'honneur et le génie**, / [C'est ce qui reste encore d'un peu beau dans la vie / La probité du pauvre et la grandeur des rois] » ; cette citation figure sur une fiche de travail de L. Febvre (VI, 63), qui ajoute : « Mais **orgueil** = **devoir** de Corneille = *honor* de la comédie espagnole » ; voir : *La Coupe et les lèvres*, « poème dramatique en vers », acte 1, scène 1, Frank, dans : S. BIRE, *Oeuvres complètes de Alfred de Musset*. Nouvelle édition, revue, corrigée et complétée de documents inédits, précédée d'une notice biographique sur l'auteur et suivie de notes, Paris, s. d., 8 vol., t. I Première poésies, 1829-1835. Contes d'Espagne et d'Italie. Spectacle dans un fauteuil. Poésies diverses. Namouna, Paris, s. d., p. 219-301, p. 235.

(d) BOSSUET, Abrégé d'un sermon pour le III^e dimanche de l'Avent, dans : F. LACHAT, *Oeuvres complètes de Bossuet* publiées d'après les imprimés et les manuscrits originaux... par, Paris, 1862-1866, 31 vol., t. VIII, Paris, 1862, p. 222-

227 ; ce sermon a été prêché vers 1666, voir p. 222, note (a) ; « Un tel homme [Jean-Baptiste] sans doute nous a été envoyé pour nous désabuser de l'honneur du monde. Il n'est personne qui n'expérimente jusqu'à quel point il nous éblouit, et combien même il nous captive. Qui n'a pas encore éprouvé combien le désir de l'honneur nous oblige à donner de choses à l'opinion et à l'apparence contre nos propres pensées ? En combien d'occasions importantes la crainte d'un blâme injuste resserre un bon cœur ? Combien elle y étouffe de sentiments droits ? Combien elle en affaiblit de nobles et de vigoureux ? La suite de ce discours nous fera paraître bien d'autres excès où nous jette l'honneur du monde. Il importe donc au genre humain que cet ennemi soit bien attaqué, mais auparavant il le faut connaître. Je parle ici de l'honneur qui naît de l'estime des hommes ; et c'est comme certaine considération que l'on a pour nous pour quelque bien éclatant qu'on y voit ou qu'on y présume. Voilà l'honneur défini, il nous sera aisé de le diviser ; et je remarque d'abord que nous mettons l'honneur dans des choses vaines, que souvent nous le mettons dans des choses tout à fait mauvaises, et que nous le mettons aussi dans des choses bonnes [...] », *ouvrage cité*, p. 224.

(e) BOSSUET, Sermon pour le mardi de la deuxième semaine de Carême, Sur l'honneur, dans F. LACHAT, *ouvrage cité*, t. IX, Paris, 1862, p. 134-151 ce sermon a été prêché durant le Carême de 1666, à Saint-Germain-en-Laye, devant le roi et la cour, p. 134, note (a) ; « Car comme l'honneur est un jugement que les hommes portent sur le prix et la valeur de certaines choses, parce que notre jugement est faible, il ne faut pas trouver étrange s'il est ébloui par des choses vaines ; parce que notre jugement est dépravé, il était absolument impossible qu'il ne s'égarât jusqu'à en approuver beaucoup de mauvaises ; et parce qu'il n'est ni tout à fait faible ni tout à fait dépravé, il fallait bien nécessairement qu'il en estimât beaucoup de très bonnes », *ouvrage cité*, p. 136 ; voir les fiches de notes de Lucien Febvre sur ce sermon (IV, 131, 136-141).

(f) BOSSUET, Premier sermon pour le dimanche des Rameaux, Sur l'honneur du monde, dans F. LACHAT, *ouvrage cité*, t. IX, p. 572-594 ; ce sermon a été prêché en 1660 à l'église des Minimes ; l'anecdote sur l'arrivée inopinée de Condé est relatée par F. Lachat, p. 572.

(g) L. Febvre y ayant apporté quelques coupures et de légères modifications, nous reprenons ici ce passage en entier, d'après l'édition qu'en a donné F. Lachat : « Parois donc ici, ô honneur du monde, vain fantôme des ambitions et chimère des

esprits superbes ; je t'appelle à un tribunal où ta condamnation est inévitable. Ce n'est pas devant les césars et les princes, ce n'est pas devant les héros et les capitaines que je t'oblige de comparaître : comme ils ont tous été tes adorateurs, ils prononceraient à ton avantage. Je t'appelle à un jugement où préside un Roi couronné d'épines, que l'on a revêtu de la pourpre pour le tourner en ridicule, que l'on a attaché à une croix pour en faire un spectacle d'ignominie : c'est à ce tribunal que je te défère, c'est devant ce Roi que je t'accuse. De quels crimes l'accuserai-je chrétiens ? Je vais vous le dire. Voici trois crimes capitaux dont j'accuse l'honneur du monde ; je vous prie de les bien entendre. Je l'accuse premièrement de flatter la vertu et de la corrompre ; secondement de déguiser le vice et de lui donner du crédit ; enfin pour comble de ses attentats, d'attribuer aux hommes ce qui appartient à Dieu et de les enrichir, s'il pouvait, de ses dépouilles », *ouvrage cité*, t. IX, p. 575.

Notes bibliographiques

Notes de cours, 1945-1946

Leçon XI

[Retour au sommaire](#)

(a) BOSSUET, *Fragment ou dissertation sur l'honneur*, dans : F. LACHAT, *Oeuvres complètes de Bossuet publiées d'après les imprimés et les manuscrits originaux... par*, Paris, 1862-1866, 31 vol., t. IX, Paris, 1862, p. 151-160.

(b) Pour ces deux paragraphes, voir dans le dossier de notes de travail de L. Febvre intitulé « L'honneur et les sermonnaires, Bossuet, Massillon » (IV, 122-154), les sous-dossiers intitulés « Honneur et vertu » (IV, 143-146, fiches 143, 145) et « Vertu, Vice, Raison dans Bossuet » (IV, 147-150) ; voir : leçon X *bis*, notes 1, 4, p. 157-158.

(c) Voir la fiche de travail IV, 150.

(d) MASSILLON, *Sermon pour le dimanche de la Passion. Sur la fausseté de la gloire humaine* dans : J. B. MASSILLON, *Petit Carême*, Paris, 1832, p. 131-149 ; « Si ego glorifico meipsum, gloria mea nihil est, Si je me glorifie moi-

même, ma gloire n'est rien », Jean, 8, 54, p. 131 ; voir les fiches de travail IV, 151-153 ; voir : leçon XII, note (s).

(e) Voir dans les fiches de travail de L. Febvre le sous-dossier intitulé « L'honneur de Montesquieu » (IV, 170-173), dans lequel figure des extraits du livre III de *L'Esprit des lois*, « Des principes des trois gouvernements ».

(f) MONTESQUIEU, *L'Esprit des lois*, « Avertissement : Pour l'intelligence des quatre premiers livres de cet ouvrage, il faut observer : 1° que ce que j'appelle la vertu dans la République est l'amour de la patrie, c'est-à-dire l'amour de l'égalité », dans : *Oeuvres complètes avec les notes de tous les commentateurs, L'Esprit des lois*, Paris, 1839, p. 34 ; voir : leçon III, notes (c) et (e), leçon XIII, note (c).

Notes bibliographiques

Notes de cours, 1945-1946

Leçon XII

[Retour au sommaire](#)

(a) Pour l'ensemble de cette leçon, voir le dossier de notes de travail de L. Febvre intitulé « Histoire du mot. **Patrie** : le **Mot** au XVIe s. **Historique** : **Textes de 1539-1546-1549** » (III, 65-79) ; voir également le dossier intitulé « Patrie, origine, sens, généralités » (VII, 9-14) et celui intitulé « Patrie. Bibliographie » (VII, 25-28) ; L. Febvre est particulièrement tributaire dans cette leçon du *Dictionnaire de la langue française* d'É. LITTRÉ, t. II Ire partie I-P, Paris, 1869, pour les exemples cités aux mots « Patrie », p. 1008-1009, « Patriote », p. 1009, « Patriotique », p. 1009-1010, et du livre d'A. AULARD, *Le Patriotisme français de la Renaissance à la Révolution*, Paris, 1921, auxquels il reprend l'historique du mot « Patrie » ; en revanche, il ne semble pas avoir utilisé l'article de G. DUPOND-FERRIER, *Le Sens des mots patria et patrie au Moyen Âge et jusqu'au début du XVIIe siècle*, dans *Revue historique*, t. CLXXXVIII-CLXXXIX (1940), p. 89-104, article qui reprend et précise le livre d'A. Aulard pour le Moyen Âge et le XVIe siècle, alors même qu'il a publié dans ce même volume de la *Revue historique* un article rendant compte de trois ouvrages ; voir : L. FEBVRE, *France de l'Est et du*

Sud-Est : Trois études historiques, dans *Revue historique*, t. CLXXXVIII-CLXXXIX (1940), p. 398-403, *Bibliographie de L. Febvre*, p. 132, n° 1116.

(b) Sur cette utilisation contestée du mot « patrie » par J. CHARTIER dans *L'Histoire de Charles VII*, voir : É. LITTRÉ, *ouvrage cité*, « Patrie », p. 1008-1009, p. 1009 ; A. AULARD, *ouvrage cité*, p. 12, reprenant : A. DELBOULLE, *Historique du mot « patrie »*, dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, t. VIII (1901), p. 688-689, p. 688.

(c) Voir pour l'utilisation du mot « patrie » par Jeanne d'Arc : A. AULARD, *ouvrage cité*, p. 15, reprenant : A. THOMAS, *Le mot « patrie »*, *note de philologie*, dans *Revue des idées*, 1906, p. 555-558, p. 558.

(d) Voir sur ce point : A. AULARD, *ouvrage cité*, p. 13-14.

(e) Il s'agit non de Delaruelle, mais de Delboulle, voir : A. DELBOULLE, *Historique du mot « patrie »*, dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, t. VIII (1901), p. 688-689, p. 689 ; voir sur ce point : A. AULARD, *ouvrage cité*, p. 15, reprenant A. THOMAS, *ouvrage cité*, p. 557.

(f) Voir sur ce point : A. AULARD, *ouvrage cité*, p. 15, reprenant A. THOMAS, *ouvrage cité*, p. 557.

(g) Voir sur ce point : A., AULARD, *ouvrage cité*, p. 14, note 2, reprenant H. VAGANAY, *L'Acte de naissance du mot « patrie »*, dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, t. XXVII (1920), p. 282.

(h) Voir : A. AULARD, *ouvrage cité*, p. 14-15, reprenant A. THOMAS, *ouvrage cité*, p. 557.

(i) Voir : A. AULARD, *ouvrage cité*, p. 15, reprenant A. THOMAS, *ouvrage cité*, p. 557.

(j) Voir : A. AULARD, *ouvrage cité*, p. 15-16 ; cet exemple est cité dans le *Dictionnaire...* d' É. LITTRÉ, dans l'article qu'il consacre au mot « Patrie », p. 1008-1009, p. 1009.

(k) A. Aulard écrit : « Charles Fontaine a beau dire et beau faire : le mot est lancé. Il devient d'un usage courant dans la seconde moitié du XVI^e siècle. Il exprime un sentiment qui correspond à un commencement sérieux d'unification de la France. Il exprime aussi une nouvelle manière d'aimer la France, une manière

de l'aimer comme les Athéniens aimaient Athènes ou comme les Romains aimaient Rome. L'humanisme restaure, en s'appliquant à notre pays, le patriotisme antique : d'où la francisation du mot latin *patria*. Ce patriotisme antique, à la manière grecque, à la manière romaine, se greffant sur le patriotisme moderne tel qu'il s'était développé en France au *XVe* siècle, produira le patriotisme de la Révolution française, à la fois national par l'histoire et gréco-romain par la tradition de collège », *ouvrage cité*, p. 16.

(I) Du BELLAY, *Les Regrets*, sonnet IX, dans : H. CHAMARD, *Joachim Du Bellay. Oeuvres poétiques II, Recueils de sonnets. Édition critique publiée par*, Paris, 1910, p. 59-60 ; ces vers figurent, cités d'après cette même édition, sur une des fiches de travail de L. Febvre (III, 35).

(m) Du BARTAS, *La Création du monde ou première semaine, le cinquième jour*, vers 136-137, 139-142, dans : U. T. HOLMES, J. C. LYONS, R. W. LINKER, *The Works of Guillaume De Salluste, sieur Du Bartas. A critical edition with introduction, commentary and variants by*, Chapel Hill, 1935-1940, Vol. II, 1938, p. 341-342 ; cette citation figure sur une fiche de travail de L. Febvre, sans indication de l'édition utilisée (III, 79).

(n) Du BELLAY, *Les Regrets*, sonnet XXXI, dans : H. CHAMARD, *ouvrage cité*, p. 76-77, p. 76.

(o) Du BELLAY, *Les Regrets*, sonnet XXV : « Malheureux l'an, le mois, le jour, l'heure et le point, / Et malheureuse soit la flatteuse espérance, / Quand pour venir ici, j'abandonnai la France / La France et mon Anjou, dont le désir me point », dans : H. CHAMARD, *ouvrage cité*, p. 71-72.

(p) Du BELLAY, *Les Regrets*, sonnet XIX, dans : H. CHAMARD, *ouvrage cité*, p. 66-67.

(q) Du BELLAY, *Les Regrets*, sonnet XXXIII, dans : H. CHAMARD, *ouvrage cité*, p. 78.

(r) Nous n'avons pu identifier la source de ce mot attribuée à la comtesse Du Barry.

(s) L. Febvre avait peut-être prévu de lire le texte de Massillon, qui figure sur une de ses fiches de travail (IV, 151) que nous transcrivons ici : « Massillon, *Sur la fausseté de la gloire humaine* (Sermon pour le dimanche de la Passion) marque

bien les limites du sentiment patriotique chez les hommes de cour au 17^e siècle, chez les meilleurs de ceux que mènent le désir de la **gloire** et le souci [de l'] **Honneur**. "Ces hommes vertueux, dont le monde se fait tant d'honneur, n'ont au fond souvent pour eux que l'erreur publique : amis fidèles, je le veux ; mais... dans leurs amis ils n'aiment qu'eux-mêmes ; bons citoyens, il est vrai : **mais la gloire et les honneurs qui nous reviennent en servant la Patrie sont l'unique lien et le seul devoir qui les attachent**" » ; voir : Sermon *pour le dimanche de la Passion. Sur la fausseté de la gloire humaine* dans : J. B. MASSILLON, *Petit Carême*, Paris, 1832, p. 131-149, p. 136 ; voir : leçon XI, note (d).

(t) Voir : J. FLACH, *Le Patriotisme et le sentiment national dans l'ancienne France*, dans *Revue politique et littéraire (Revue bleue)*, 1917, p. 65-72 : il s'agit de la publication de la leçon d'ouverture prononcée par J. Flach au Collège de France, le 14 janvier 1917, J. FLACH, *ouvrage cité*, p. 65, note 1 ; une analyse détaillée de cette leçon figure dans les notes de travail de L. Febvre sous le titre : « Flacheries. **Patriotisme et Sentiment National Ancienne France** » (II, 8-18) ; voir : leçon I, note (i), leçon XII *bis*, note (a).

(u) Danton, sur le point d'être arrêté, le 10 germinal an II (31 mars 1794), aurait répondu à Robert Lindet venu lui conseiller de partir : « Partir ! Est-ce qu'on emporte sa patrie à la semelle de son soulier » ; voir : A. FRIBOURG, *Discours de Danton. Édition critique par*, Paris, 1910, p. 700.

(v) Sur ce point, voir le dossier de fiches de travail de L. Febvre intitulé « **Le Culte de la Patrie** chez D. Veiras, 1677 » dans lequel il analyse un ouvrage à caractère utopique « L'histoire des Sévarambes » dû à un certain Allais (IV, 8-16) ; voir également la fiche de travail IV, 83.

(w) Sur la révocation de l'Édit de Nantes et l'émigration protestante, voir le dossier de fiches de travail intitulé « Patrie, XVII^e. Un précédent : l'émigration protestante » (IV, 31-35).

(x) Le texte auquel fait allusion ici L. Febvre, extrait du *Journal* de d'Argenson, est cité par F. Brunot, dans le t. VI ; voir : F. BRUNOT, *Histoire de la langue française des origines à 1900*, t. VI *Le XVIII^e siècle*, première partie *Le Mouvement des idées et les vocabulaires techniques*, Paris, 1930, p. 137 ; cette citation figure dans le dossier de fiches de travail de L. Febvre intitulé « Sous la Révolution : Le triomphe de National. La séparation du Royal du National » (V, 116-

127), avec cette référence à l'ouvrage de F. Brunot, sur la fiche V, 120 que nous transcrivons ici : « Suivre l'évolution parallèle du mot **Nation**. D'Argenson, *Journal*, 1754, VIII, p. 315, écrit : "L'on observe que jamais l'on n'avait répété les noms de **Nation** et d'**État** comme aujourd'hui ; **ces deux noms ne se prononçaient jamais** sous Louis XIV et l'on n'en avait pas seulement l'idée". D'Argenson exagère mais note un fait réel : les deux mots dont il parle tendent à prendre alors des significations qu'ils n'avaient point eues auparavant. Brunot, VI, I, 137 » ; ce texte est cité également dans les deux leçons suivantes ; voir : leçon XII *bis*, note (E), leçon XIII, note (e).

(y) Pour ce passage, voir le dossier de notes de travail intitulé « Nation, National » (V, 117-121).

Notes bibliographiques
Notes de cours, 1945-1946

Leçon XII [bis]

[Retour au sommaire](#)

(a) Pour toute cette leçon, voir le dossier de fiches de travail intitulé « Patrie au XVIIIe siècle » (IV, 1-87), qui comporte de nombreuses fiches sur le XVIIIe siècle, ainsi que dans les notes de préparation intitulées « Honneur, Patrie : conception du livre », la partie « Patrie, Nation, État », éditée ci-dessus p. 244-253 ; pour la première partie de la leçon, voir : J. FLACH, *Le Patriotisme et le sentiment national dans l'ancienne France*, dans *Revue politique et littéraire (Revue bleue)*, 1917, p. 65-72 ; voir : leçon I, note (i), leçon XII, note (t).

(b) Voir note 8, p. 182 ; cette anecdote figure dans deux des notes de travail de L. Febvre (IV, 27-28) ; MILLOT, abbé, *Mémoires politiques et militaires pour servir à l'histoire de Louis XIV et de Louis XV, composés sur des pièces originales recueillies par Adrien-Maurice, duc de Noailles*, Paris, 1777, 6 vol., t. I, p. 278-279.

(c) Cette citation, tirée des *Caractères*, chapitre X « Du Souverain ou de la République », figure sur deux des fiches de travail de L. Febvre (V, 62-63), qui l'emprunte à la fois à F. Brunot et à l'article « Patrie » du *Dictionnaire* d'É. Littré ;

voir : F. BRUNOT, *Histoire de la langue française des origines à 1900*, t. VI *Le XVIIIe siècle*, première partie *Le Mouvement des idées et les vocabulaires techniques*, p. 133 ; É. LITTRÉ, *Dictionnaire de la langue française*, t. II, Ire partie, I-P, Paris, 1869, « Patrie », p. 1008-1009, p. 1009 ; voir également la fiche de travail VII, 11.

(d) Cette citation figure sur une fiche de travail de L. Febvre (V, 75) ; voir : J.-M. PARDESSUS, *Oeuvres complètes du chancelier d'Aguesseau*, nouvelle édition, t. I, Paris, 1819, « Dix-neuvième mercuriale prononcée à la Saint-Martin, 1715. L'amour de la patrie », p. 226-236, p. 229 ; L. Febvre a sans doute emprunté cette citation à A. Aulard ; voir : A. AULARD, *Le Patriotisme français de la Renaissance à la Révolution*, Paris, 1921, p. 26.

(e) Ce paragraphe, ainsi que le suivant, figure sur une fiche de travail de L. Febvre intitulée « Patrie et liberté » (IV, 69) ; la citation latine figure sur la fiche de travail V, 62 ; voir également le dossier de notes intitulé « XVIIIe. **Patrie** : là où on est **libre** (IV, 42-71) » ; voir ci-dessous, note (r).

(f) Voir sur ce sujet le dossier de notes intitulé « **Patrie** XVIIe. Un précédent : l'émigration protestante » (V, 31-35), ainsi que le dossier V, 76-85 (sans titre).

(g) Voir : J. B. C. TRICORNOT, *Mémoires du baron de Tricornot, lieutenant-colonel du régiment de Schomberg-dragons publié par son petit-fils*, Besançon, 1894, p. 304-305 : au cours d'un séjour à Naples, raconte le baron de Tricornot : « [...] Nous allions très souvent chez le chevalier Hamilton et nous y voyions beaucoup d'Anglais ; j'y trouvai un jour le colonel Ainslie qui revenait de Constantinople ; on parlait politique et gouvernement. Sans doute, mes idées sur ces matières lui plurent, car il me prit par la main, et me secouant le bras de manière à me disloquer l'épaule selon leur coutume, il me dit : "Vous mériteriez d'être né Anglais. - Qu'appellez-vous ainsi, M. le colonel, lui dis-je ; je vous ai déjà dit que je n'étais pas Français, je sers le roi de France, et je suis d'une petite nation réunie à la sienne et que peut-être vous ne connaissez pas, mais apprenez qu'en ma qualité de Franc-Comtois, je m'estime autant qu'un Anglais, et que je serais bien fâché de l'être [...]." »

(h) *Ibid.*, p. 396-397 : le baron de Tricomot doit épouser Mademoiselle de Dommarien, nièce et pupille de l'abbé Simonet, chanoine et archidiacre de Langres : « M. l'abbé Simonet est un vieillard de grand sens, plein d'esprit et d'érudi-

tion ; il me reçut parfaitement ; son avocat, M. Musset, était là pour soutenir les intérêts de sa nièce ; M. Cournot était le mien. Ces messieurs n'étaient pas d'accord ; M. Musset voulait que, dans le cas où la future vendrait de ses biens pour être remplacés en Franche-Comté, ces biens remplacés suivraient la coutume de Champagne. "Nous ne porterons jamais la servitude dans notre pays", lui dit Cournot, qui se tournant vers moi : "Monsieur, me dit-il, si on ne passe pas cet article, tout est rompu, allons-nous en". M. l'abbé Simonet se mit arbitre entre eux et déclara qu'il serait injuste de vouloir introduire la coutume de Champagne dans la Franche-Comté et que chaque pays devait suivre ses usages. »

(i) Voir le dossier de notes intitulé « XVIIIe. Servir le roi de France ? ou le roi de Prusse ? » (IV, 36-39) ; cette citation figure sur la fiche V, 38 ; lettre de Voltaire au duc de Richelieu, 22 septembre 1777, dans : T. BESTERMANN, *Voltaire's Correspondence, vol. CCVII July-december 1777, letters 19 563-19 810. Prix de la justice*, Genève, 1964, p. 93.

(j) Cette citation figure sur la fiche VI, 73, avec le commentaire suivant : « Contre le cosmopolitisme. Devoir envers la patrie : ne pas l'abandonner » ; il y est fait allusion également sur la fiche VII, II : « Patrie a d'abord un sens tout local. La patrie, c'est le pays dans lequel on est né, la terre de notre naissance. Cette patrie-là, c'est un fait. Ce peut n'être qu'un fait, sans plus. Mais aussi, sur ce fait, peut se greffer une idée de devoir, un sentiment d'affection. Voir par exemple le texte du Père Ives, capucin. Je suis né à X, en Normandie, ou en Bourgogne, donc en France. X est ma patrie. Je puis détester X. Je puis au contraire trouver et proclamer que X est le roi des pays. Peu importe. Dans les deux cas, X est ma patrie [...] » ; voir : Père Yves de PARIS, *Les Morales chrestiennes*, t. III *Police générale du christianisme*, 3e édition, Paris, 1643, chapitre XII « L'amour de la patrie », p. 413 -421, p. 417.

(k) Voir l'édition qui a sans doute été utilisée par L. Febvre : VAUBAN, *Projet d'une dixme royale...*, 8e édition, s. 1., 1708, p. 1 : « Préface qui exprime le dessein de l'auteur et donne l'abrégé de cet ouvrage » : « [...] Je dis donc de la meilleure foi du monde, que ce n'a été ni l'envie de m'en faire accroire, ni de m'attirer de nouvelles considérations, qui m'ont fait entreprendre cet ouvrage. Je ne suis ni lettré, ni homme de finances ; et j'aurais mauvaise grâce de chercher de la gloire et des avantages qui ne sont pas de ma profession. Mais je suis Français très affectionné à ma Patrie, et très reconnaissant des grâces et bonter avec lesquelles il a

plût au Roy de me distinguer depuis si longtemps [...]. » ; le début de cette citation figure sur la fiche de travail V, 79, avec le commentaire suivant : « Vauban dit **la France**. Il dit la **Patrie**. "Je suis Français, très affectionné à ma Patrie", c'est sa profession de foi dans la Préface de la *Dîme royale*. Il dit l'État et le Royaume, le Pays et surtout le Peuple ou les Peuples » ; elle figure également dans le *Dictionnaire...* d'É. LITTRÉ, article « Patrie », t. II, 1re partie I-P, Paris, 1869, p. 1008-1009, p. 1009.

(I) Voir : VAUBAN, *ouvrage cité*, p. 18 : « Je me sens encore obligé d'honneur et de conscience de représenter à Sa Majesté, qu'il m'a paru que de tout temps, on n'avait pas eu assez d'égard en France pour le menu Peuple, et qu'on en avait fait trop peu de cas ; ainsi c'est la partie la plus ruinée et la plus misérable du royaume ; c'est elle cependant qui est la plus considérable par son nombre, et par les services réels et effectifs qu'elle lui rend. Car c'est elle qui porte toutes les charges, qui a toujours le plus souffert, et qui souffre encore le plus ; et c'est sur elle aussi que tombe toute la diminution des hommes qui arrive dans le Royaume » ; p. 21 : « [...] C'est encore la partie basse du peuple, qui par son travail et son commerce, et par ce qu'elle paye au Roy, l'enrichit et tout son royaume. C'est elle qui fournit tous les soldats et matelots de ses armées de terre et de mer et grand nombre d'officiers ; tous les marchands et petits officiers de judicature. C'est elle qui exerce et qui remplit tous les arts et métiers : c'est elle qui fait tout le commerce et les manufactures de ce royaume ; qui fournit tous les laboureurs, vigneron, manoeuvriers de la campagne ; qui garde et nourrit les bestiaux ; qui sème les bleds et les recueille ; qui façonne les vignes, et fait le vin ; et pour achever de le dire en peu de mots, c'est elle qui fait tous les gros et menus ouvrages de la campagne et des villes et qui fait vivre l'autre partie. Voilà en quoi consiste cette partie du peuple si utile et si méprisée, qui a tant souffert, et qui souffre tant de l'heure que j'écris ceci. »

(m) *Ibid.*, p. 25-26 : « Projet qui réduit les revenus du Roy à une proportion géométrique, par l'établissement d'une dixme royale, laquelle produisant un revenu considérable et suffisant pour tous les besoins de l'État, pourra donner lieu à la suppression de la taille, des aides, des douanes provinciales, des décimes du clergé, et de toutes les autres impositions onéreuses et à charge du peuple, de quelque nature qu'elles puissent être » : « Quand je dirai que la France est le plus beau royaume du monde, je ne dirai rien de nouveau, il y a longtemps qu'on le sait ;

mais si j'ajoutais qu'il est le plus riche, on n'en croirait rien par rapport à ce qu'on voit [...]. »

(n) Cette citation de Montesquieu figure sur la fiche de travail IV, 51, sous le titre « **Nation. Humanité.** Le cosmopolitisme du XVIIIe siècle », avec le commentaire suivant : « Tout le XVIIIe siècle ! L'absurdité de la proposition finale : "je ne suis Français que par hasard !" Ils n'ont pas le sentiment de ce que fait le sol, la terre, "cette bonne forte base". » ; voir également les fiches de travail V, 50 et 51, qui comportent la suite du texte de Montesquieu : « Si je savais quelque chose qui me fût utile et qui fût préjudiciable à ma famille, je le rejetterais de mon esprit. Si je savais quelque chose utile à ma famille et qui ne le fût pas à ma patrie, je chercherais à l'oublier. Si je savais quelque chose utile à ma patrie, et qui fût préjudiciable à l'Europe, ou bien qui fût utile à l'Europe et préjudiciable au genre humain, je le regarderais comme un crime. » ; voir : MONTESQUIEU, *Cahiers (1716-1755). Textes recueillis et présentés par B. GRASSET, entièrement revus sur les manuscrits par A. MASSON*, Paris, 1941, p. 9-10.

(o) Cette citation de Fénelon, qui figure sur la fiche de travail IV, 58, sous le titre « Le courant catholique », est tirée du dialogue XVII, « Socrate et Alcibiade » des *Dialogues des morts* ; voir : FÉNELON, *Oeuvres*, Paris, t. IV, 1854, p. 429-433, p. 430 : « Socrate : "[...] Un peuple n'est pas moins un membre du genre humain, qui est la société générale, qu'une famille est un membre d'une nation particulière. Chacun doit infiniment plus au genre humain, qui est la grande patrie, qu'à la patrie particulière dans laquelle il est né ; il est donc infiniment plus pernicieux de blesser la justice de peuple à peuple que de blesser la justice de famille à famille contre sa république". »

(p) BOSSUET, *Politique tirée des propres paroles de l'Écriture sainte*, livre I, article VI « De l'amour de la patrie », première proposition « Il faut être bon citoyen, et sacrifier à sa patrie dans le besoin tout ce qu'on a, et sa propre vie : où il est parlé de la guerre » ; voir : BOSSUET, *Politique tirée des propres paroles de l'Écriture sainte.... ouvrage posthume publié par l'abbé J. P. BOSSUET*, Paris, 1709, p. 42 : « Si l'on est obligé d'aimer tous les hommes, et qu'à vrai dire il n'y ait point d'étranger pour le chrétien, à plus forte raison doit-il aimer ses concitoyens. Tout l'amour qu'on a pour soi-même, pour sa famille et pour ses amis, se réunit dans l'amour qu'on a pour sa patrie, où notre bonheur et celui de nos familles et de nos amis est renfermé. » ; L. Febvre indique qu'il s'agit de l'article 5 ; nous avons

rétabli la référence exacte ; cette citation figure sur la fiche de travail IV, 57, avec le commentaire suivant : « Donc : 1°) tous les hommes ; 2°) à plus forte raison, tous ses compatriotes. »

(q) Voir une première rédaction de ce paragraphe sur la fiche de travail IV, 44.

(r) Sur ces deux thèmes, voir les fiches de travail II, 5-6 et IV, 62 ; voir ci-dessus, note (e) et leçon « Patrie et sentiment national », note (f).

(s) Cette citation figure sur la fiche de travail IV, 53 ; L. Febvre l'a empruntée au *Dictionnaire... d'É. Littré*, article « Patrie », *ouvrage cité*, p. 1009.

(t) Cette citation de Diderot figure sur la fiche de travail IV, 49 ; elle est empruntée par L. Febvre au *Dictionnaire... d'É. Littré*, *ouvrage cité*, p. 1009.

(u) Cette citation figure, avec la même référence, sur la fiche de travail IV, 65, avec l'indication : « Vers 1753 » ; voir : VOLTAIRE, *Oeuvres complètes*, t. V *Mélanges historiques ; Politique et législation ; Physique*, Paris, Firmin-Didot, 1876, p. 351 (et non 551) ; cette citation figure également dans l'article « Patrie » du *Dictionnaire... d'É. Littré*, *ouvrage cité*, p. 1009, et dans l'ouvrage d'A. AULARD, *Le Patriotisme français...*, *ouvrage cité*, p. 44.

(v) Cette citation figure avec la même référence, sur la fiche de travail IV, 46 intitulée « Citoyen. Patrie » ; voir : D'HOLBACH, *Système de la nature ou des lois du monde physique et du monde moral*, Londres 1770, t. II, chapitre XIV « Abrégé du Code de la Nature », p. 399-400 : « Sois citoyen, parce que ta patrie est nécessaire à ta sûreté, à tes plaisirs, à ton bien-être. Sois fidèle à l'autorité légitime, parce qu'elle est nécessaire au maintien de la société qui t'est nécessaire à toi-même. Obéis aux lois parce qu'elles sont l'expression de la volonté publique à laquelle ta volonté particulière doit être subordonnée. Défends ton pays parce que c'est lui qui te rend heureux et qui renferme tes biens ainsi que tous les êtres les plus chers à ton cœur [...]. »

(w) La fiche de travail IV, 61 intitulée « **Patrie et propriété** » comporte un en-tête à peu près identique à celui de ce paragraphe ; voir sur le même thème : A. AULARD, *Le Patriotisme français...*, *ouvrage cité*, p. 44-46.

(x) Cette citation figure sur la fiche de travail IV, 54 ; elle est empruntée par L. Febvre au *Dictionnaire... d'É. Littré*, article « Patrie », p. 1009 ; elle figure éga-

lement dans l'ouvrage d'A. AULARD, *Le Patriotisme français.... ouvrage cité*, p. 46.

(y) Voir : J.-J. ROUSSEAU, *Considérations sur le gouvernement de Pologne et sur sa réorganisation projetée en avril 1772*, dans J.-J. ROUSSEAU, *Du Contrat social ou Principes du droit politique, précédé de Discours, Lettre à d'Alembert sur les spectacles et suivi de Considérations sur le gouvernement de Pologne et la réforme projetée en avril 1772 ; lettre à M. de Beaumont, archevêque de Paris, etc., etc., nouvelle édition revue d'après les meilleurs textes*, Paris, s. d. [1873], p. 341-422, chapitre III « Application », p. 351 : « Ce sont les institutions nationales qui forment le génie, le caractère et les moeurs d'un peuple, qui le font être de lui et non pas un autre, qui lui inspirent cet ardent amour de la patrie fondé sur des habitudes impossibles à déraciner, qui le font mourir d'ennui chez les autres peuples, au sein des délices dont il est privé dans son pays. » ; chapitre IV « Éducation », p. 356 : « C'est ici l'article important. C'est l'éducation qui doit donner aux âmes la forme nationale, et diriger tellement leurs opinions et leurs goûts, qu'elles soient patriotes par inclination, par passion, par nécessité. Un enfant en ouvrant les yeux doit voir la patrie, et jusqu'à sa mort ne doit plus voir qu'elle. Tout vrai républicain suça avec le lait de sa mère l'amour de sa patrie, c'est-à-dire des lois et de la liberté. Cet amour fait toute son existence ; il ne voit que la patrie ; il ne vit que pour elle ; sitôt qu'il est seul, il est nul ; sitôt qu'il n'a plus de patrie, il n'est plus ; et s'il n'est pas mort, il est pis. » ; voir les fiches de travail IV, 85-86 intitulées « 1772. Sentiment de la Patrie. ROUSSEAU, *Gouvernement de Pologne* », qui reprennent ce dernier texte, avec le commentaire suivant : « C'est le thème de Montesquieu (que dans les États monarchiques, l'éducation tend et doit tendre à développer le sentiment de l'honneur ; dans les États despotiques, à entretenir une profonde ignorance ; dans le gouvernement républicain, elle doit mettre toute sa puissance au service d'un gouvernement qui est fondé sur la vertu politique, c'est-à-dire l'amour des lois et de la patrie, véritable renoncement à soi-même qui ne peut être que le fruit d'une éducation attentive à l'esprit), mais c'est ce thème repris, amplifié, mis en forme oratoire et développé dans toutes ses parties. Rousseau expose que, dans les écoles, on ne doit étudier que la **Patrie**, son histoire, sa géographie, ses productions, ses moeurs, ses lois. En conséquence, la loi réglera la matière, l'ordre et la forme des études [...]. »

(Z) Cette citation figure sur la fiche de travail IV, 66, précédée de l'indication suivante : « La Patrie créée par la liberté et la Constitution » ; elle est empruntée par L. Febvre à A. AULARD, *Le Patriotisme français...*, ouvrage cité, p. 6, note 1.

(A) Cette citation figure sur la fiche de travail IV, 67 ; elle est empruntée par L. Febvre à A. AULARD, *Le Patriotisme français...*, ouvrage cité, p. 6, note 1.

(B) Pour toute cette dernière partie de la leçon, voir : F. BRUNOT, *Histoire de la langue française des origines à 1900*, t. VI *Le XVIIIe siècle*, première partie *Le mouvement des idées et les vocabulaires techniques*, chapitre VIII « La nation. Les citoyens », Paris, 1930, p. 137-139, ainsi que le dossier de notes de travail intitulé « Sous la Révolution : Le triomphe de National. La séparation de Royal du National » (V, 116-127), et en particulier le sous-dossier intitulé « Nation, National » (V, 117-121).

(C) Cette citation, empruntée par L. Febvre à F. Brunot, ouvrage cité, t. VI, première partie, p. 138, note 2, figure sur la fiche de travail V, 117.

(D) Cette citation, empruntée par L. Febvre à F. Brunot, ouvrage cité, t. VI, première partie, p. 138, note 2, figure sur la fiche de travail V, 117.

(E) Cette citation, empruntée par L. Febvre à F. Brunot, ouvrage cité, t. VI, première partie, p. 137, figure sur la fiche de travail V, 120, précédée de l'indication : « Suivre l'évolution parallèle du mot **Nation** » ; voir également leçon XII, note (x), leçon XIII, note (e).

(F) Cette citation, empruntée par L. Febvre à F. Brunot, ouvrage cité, t. VI, première partie, p. 137, figure sur la fiche de travail V, 121, précédée de la citation de Turgot identifiée note (G).

(G) Cette citation, empruntée par L. Febvre à F. Brunot, ouvrage cité, t. VI, première partie, p. 137, figure sur la fiche de travail V, 121, suivie de la citation du *Dictionnaire de l'Académie* ; voir également leçon XIII, note (f).

(H) Voir la fiche de travail V, 118 ; cette liste est empruntée, dans sa plus grande partie, à F. Brunot, ouvrage cité, t. VI, première partie, p. 139.

(I) Cette citation figure sur la fiche de travail V, 119 ; voir : F. BRUNOT, t. IX *La Révolution et l'Empire*, deuxième partie *Les Événements, les institutions et la langue*, Paris, 1937, p. 17.

(J) Cette citation figure sur la fiche de travail V, 123 ; elle est empruntée par L. Febvre à l'avant-propos rédigé par H. Berr à l'ouvrage de G. Weill paru en 1938, chez Albin Michel, dans la collection « L'Évolution de l'humanité » : G. WEILL, *L'Europe du XIXe siècle et l'idée de nationalité*, Paris, 1938, p. VII ; voir également p. 96 ; voir sur le même thème et sur les rapports de l'État et de la nation, les fiches V, 124 à 126, et les notes de préparation « Honneur, Patrie : conception du livre » : « Patrie, Nation, État », éditées ci-dessus, p. 244-252.

Notes bibliographiques

Notes de cours, 1945-1946

Leçon XIII

[Retour au sommaire](#)

(a) Ces deux paragraphes sur les Gaulois sont repris dans les deux avant-propos.

(b) Voir : *Mémoires du général La Fayette (1838)*, dans C. A. SAINTE-BEUVE, *Portraits littéraires*, nouvelle éd. revue et corrigée, Paris, s. d., t. II, p. 141-206, p. 154 ; L. Febvre cite cet ouvrage d'après son exemplaire personnel ; cette citation figure sur la fiche de travail V, 155.

(c) Voir : leçon III, notes (c) et (e), leçon XI, notes (e) et (f).

(d) Pour cette partie sur la nation, voir les fiches de travail regroupées par L. Febvre sous le titre « Sous la Révolution : Le triomphe de National. La séparation du Royal et du National » (V, 116-127).

(e) Cette citation du *Journal* de d'Argenson figure sur une des fiches de travail de L. Febvre (V, 120), qui l'emprunte à F. Brunot ; voir : F. BRUNOT, *Histoire de la langue française des origines à 1900*, t. VI *Le XVIIIe siècle*, première partie *Le Vocabulaire des idées et le vocabulaire des techniques*, Paris, 1930, p. 137 ; L.

Febvre a déjà utilisé cette citation dans les deux leçons précédentes ; voir : leçon XII, note (x), leçon *XII bis*, note (E).

(f) Cette citation figure sur une des fiches de travail de L. Febvre (V, 121), qui l'emprunte à F. BRUNOT, *ouvrage cité*, t. VI, 1, p. 137 ; voir : leçon XII bis, note (G).

(g) Pour toute cette partie sur le mot « Patrie » et ses dérivés, voir le dossier de notes de travail de L. Febvre intitulé « Sous la Révolution : Patrie. Patriote. Patriotique. Patriotisme » (V, 86-108) : la plupart des citations que L. Febvre utilise ici sont extraites de ce dossier dans lequel elles figurent avec leurs références.

(h) Cette citation est empruntée par L. Febvre à F. Brunot ; voir : F. BRUNOT, *ouvrage cité*, t. VI, première partie, p. 135, note 4 ; la même référence est donnée par A. Aulard : A. AULARD, *Le Patriotisme français de la Renaissance à la Révolution*, Paris, 1921, p. 43.

(i) Cette référence semble avoir été empruntée par L. Febvre à F. Brunot, *ouvrage cité*, t. VI, première partie, p. 135, note 4 ; elle figure également dans une lettre d'André Monglond à L. Febvre, datée du 8 avril 1948 (donc postérieure au cours de L. Febvre), accompagnée d'une fiche tapée à la machine donnant la cote de l'ouvrage à la Bibliothèque nationale : « 1^o De l'ouvrage de Rossel, découvert en dépouillant les derniers volumes du catalogue B. N., je ne sais que le titre qui m'a paru intéressant pour votre objet » (V, 27 v^o, 28) ; cette lettre se poursuit par des références sur l'emploi de « Nation » par Napoléon, et d'autres indications bibliographiques.

(j) Cette citation figure sur une fiche de travail de L. Febvre (V, 103), qui l'emprunte au *Dictionnaire.. d'É. Littré* ; voir : É. LITTRÉ, *Dictionnaire de la langue française*, t. II, 1^{re} partie, I-P, Paris, 1869, « Patriotique », p. 1009-1010, p. 1010.

(k) Cette citation figure sur une fiche de travail de L. Febvre (V, 102), qui l'emprunte à F. Brunot, *ouvrage cité*, t. VI, première partie, p. 134.

(l) Cette citation figure sur une fiche de travail de L. Febvre (V, 90 v^o), qui l'emprunte au *Dictionnaire... d'É. Littré*, article « Patriote », p. 1009.

(m) Cette citation, qui figure sur une fiche de travail de L. Febvre (V, 91), est extraite du Pacifique ou l'anti-soldat ; elle figure dans l'article consacré à « Patriote » dans le Dictionnaire... d'É. Littré, p. 1009.

(n) Cette citation, qui figure sur une fiche de travail de L. Febvre (V, 91), est reprise de l'article « Patriote » du Dictionnaire... d'É. Littré, p. 1009 ; il ne s'agit pas toutefois d'une lettre à Guy le Breton, mais d'une lettre à Guy, au sujet de Le Breton [Hume] ; voir la fiche de travail VII, 14.

(o) Cette référence figure sur une fiche de travail de L. Febvre (V, 92 v°) ; voir : H. HAUSER, Les Sources de l'histoire de France, XVI^e siècle (1494-1610) t. III Les Guerres de religion (1559-1589), Paris, 1912, p. 283, n° 2313 ; L. Febvre possédait cet ouvrage, dont il a été fait don par la famille à la bibliothèque de la Maison des sciences de l'homme.

(p) Cette citation, qui figure sur une fiche de travail de L. Febvre (V, 96), est empruntée à l'article « Patriote » du Dictionnaire... d'É. Littré, p. 1009.

(q) Pour cette partie, voir le dossier de notes de travail de L. Febvre intitulé « Révolution : **Patriote, citoyen, national dans les titres de journaux, de pièces**, etc. » (V, 109-115).

(r) Voir : A. MONGLOND, La France révolutionnaire et impériale. Annales de bibliographie méthodique et description des livres illustrés, t. I Années 1789-1790, Grenoble, 1930, col. 1253 et suivantes ; ces titres figurent dans les notes de lecture de L. Febvre (V, 110-111).

(s) A. MONGLOND, *ouvrage cité*, t. I, p. 25 ; voir la fiche de travail de L. Febvre V, 112.

(t) Ibid.

(u) Pour toute cette partie, voir le dossier de notes de travail de L. Febvre intitulé « Émigration » (V, 139-177).

(v) Ces citations, ainsi que la suivante, figurent sur la fiche de travail V, 150 ; voir : Projet d'union entre les gentilshommes et propriétaires du royaume de France, dans : M. de la ROCHETERIE, Correspondance du marquis et de la marquise de Raigecourt avec le marquis et la marquise de Bombelles pendant l'émigration, 1790-1800, publiée d'après les originaux par la Société d'histoire contemporaine, Paris, 1892, p. 411-422 ; « Acte d'union entre les gentilshommes et les proprié-

res du royaume de France » : « [...] pour l'exécution de cette résolution sainte, pour repousser les efforts d'une ligue qui semble avoir conjuré la dissolution du corps social, lesdits Gentilshommes et Propriétaires s'engagent par le présent acte, sous la garantie de l'honneur et la foi du serment, à agir de concert et conformément aux observations ci-après exprimées qu'ils ont signées et juré d'observer », *ouvrage cité*, p. 417 ; « Discours du comte de Coigny : "Tels sont, Messieurs, les motifs qui ont animé les membres de la commission de Normandie. Ils sont dictés par leur zèle pour le rétablissement de la religion catholique, apostolique et romaine, et pour celui du Roi sur le trône dans toute l'étendue de son autorité. Ce zèle avait un aiguillon présent, le désir de ramener incessamment la distinction des trois ordres, base unique et essentielle de l'ancienne et véritable Constitution française" », *ibid.*, p. 416.

(w) *Ibid.*, p. 415 : « Discours du comte de Coigny : "[...] Loin de perdre de vue le présent, loin d'anticiper sur l'avenir, loin de regarder comme fait ce qui est à faire, nous avons considéré notre position actuelle ; nous avons vu la noblesse française, stimulée par son antique, par son seul moteur, l'honneur, accourir, entourer Monsieur et Monseigneur comte d'Artois. Nous l'avons vue se pénétrer d'une grande vérité, c'est que les princes se dévouaient pour la cause de la noblesse" ».

(x) Cette citation figure sur la fiche de travail V, 147 ; voir : C. NICOLLAUD, *Récits d'une tante. Mémoires de la comtesse de Boigne, née d'Osmond, publiés d'après le manuscrit original par*, t. I 1781-1814, Paris, 1907, p. 205 : « Quant à moi, je ne sais trop ce que j'étais, Anglaise je crois, mais certainement pas Française ».

(y) Pour cette partie, voir le dossier de notes de travail intitulé « **Journal d'émigration du comte d'Espinchal publié par d'Hauterive, Perrin, 1912** » (V, 159-177) ; voir également la fiche de travail V, 146.

(z) Cette citation figure sur la fiche de travail V, 162 ; voir : E. d'HAUTERIVE, *Journal d'émigration du comte d'Espinchal publié d'après les manuscrits originaux par*, Paris, 1912, p. 21.

(A) Cette réflexion figure sur la fiche de travail V, 166 ; voir également la note (F).

(B) Cette citation, de même que la suivante, figure sur la fiche de travail V, 166 ; E. d'HAUTERIVE, *ouvrage cité*, p. 415.

(C) *Ibid.*, p. 435 : « 24 au 29 septembre [1792], [...], On ne sait à quoi attribuer une retraite aussi précipitée. On se perd en raisonnements et en conjectures. [...] Les soins qu'on a apportés pour annihiler les efforts de la noblesse française prouvent assez les intentions politiquement perfides des puissances envers la France. Nos princes étaient parvenus, sans moyens, à former, avec le seul sentiment de l'honneur, une armée de 22 000 gentilshommes, dont environ neuf à dix mille cavaliers. On s'est empressé de diviser en trois corps cette petite armée qui, réunie, aurait eu une force assez imposante pour déranger les projets formés de notre démembrement ou de notre ruine totale ».

(D) Cette même réflexion figure sur la fiche de travail V, 168.

(E) Cette citation figure sur la fiche de travail V, 164 ; E. d'HAUTERIVE, *ouvrage cité*, p. 193.

(F) Cette réflexion figure sur la fiche de travail V, 166, voir ci-dessus, note (A) ; voir également la note critique 34, p. 197.

(G) Cette citation figure sur la fiche de travail V, 167 ; voir : E. d'HAUTERIVE, *ouvrage cité*, p. 447 : « C'est M. le maréchal de Broglie qui délivre les passeports. Beaucoup de gentilshommes font d'après cela leurs arrangements pour aller en Suisse, dans les Pays-Bas et en Allemagne. [...] Cependant, il se répand que l'armée patriote aux ordres du général Custine a fait une incursion du côté de l'Alsace, s'est emparée de Spire et de Worms et marche sur Mayence [...]. »

(H) Cette citation figure sur la fiche de travail V, 167 ; E. d'HAUTERIVE, *ouvrage cité*, p. 495.

(i) Cette citation, empruntée par L. Febvre à Jean Jaurès, figure sur la fiche de travail V, 153 ; voir : J. JAURÈS, *Histoire socialiste*, t. II *La Législative* (1791-1792), Paris, s.d., p. 886-887 : « Le journal de Prudhomme et Robespierre luttent directement : ils essaient de briser le courant de guerre plus violent tous les jours. Dans le numéro du 17 au 24 décembre [1791], les *Révolutions de Paris* publient un vigoureux article sur les dangers d'une guerre offensive. "Que le roi, que les ministres et la Cour veuillent la guerre ; que tous les ennemis de la liberté veuillent la guerre, cela n'est point étonnant ; la guerre ne peut que servir leurs projets

homicides ; mais que nombre de patriotes veuillent avoir la guerre ; que l'opinion des patriotes puisse être partagée sur la guerre, c'est ce que l'on ne comprend pas et pourtant c'est une vérité dont nous sommes les témoins. *L'honneur français est blessé !* Et ce sont de prétendus patriotes qui tiennent ce langage ! Louis XVI aussi, Narbonne aussi, les Feuillants et les ministériels aussi parlent à la nation le langage de *l'honneur*. Encore une fois, les hommes libres n'ont jamais su ce qu'était *l'honneur*. L'honneur est l'apanage des esclaves ; l'honneur est le talisman perfide avec lequel on a vu les despotes fouler aux pieds la sainte humanité. Depuis le 14 juillet, nous n'entendions plus parler d'*honneur*. Pourquoi tout à coup reproduire ce mot et le substituer à celui de vertu ? Qu'un peuple soit vertueux, qu'il soit fort, c'est tout pour lui, mais l'honneur... L'honneur est à Coblenz, et qu'importe à la nation française l'opinion de quelques tyrans, de quelques esclaves, qui ont fui à l'aurore de la liberté ? C'est pourtant au nom de cet honneur que Brissot a demandé la guerre". »

(J) Cette citation, qui figure sur la fiche de travail V, 192, est empruntée par L. Febvre à F. Brunot ; voir : F. BRUNOT, *Histoire de la langue française des origines à 1900*, t. IX *La Révolution et l'Empire*, deuxième partie *Les événements, les institutions et la langue*, Paris, 1937, p. 697-698.

(K) Cette citation, qui figure sur la fiche de travail V, 189, est extraite d'un projet de lettre au général Clarke, daté du 6 mars 1809 ; voir : M. Vox, *Correspondance de Napoléon. Six cent lettres de travail (1806-1810) présentées et annotées par*, Paris, 1943, p. 56-57, p. 57.

(L) Cette citation, qui figure sur la fiche de travail V, 189, est extraite d'un projet de proclamation de Napoléon en date du 5 juillet 1809, édité par M. Vox ; M. Vox, *ouvrage cité*, p. 62-63, p. 63.

(M) Cette citation figure sur les fiches de travail V, 190-191 ; il s'agit d'une lettre de Napoléon au général Clarke, datée du 1er octobre 1809, éditée par M. Vox ; M. Vox, *ouvrage cité*, p. 221-223.

(N) Sur le serment, voir le dossier de notes intitulé « **1815. Le serment.** L'honneur ou la foi jurée ? » (V, 206-215), et en particulier la fiche V, 209 « **1815 : Serment** » : « L'Ancien Régime ne connaît pas, semble-t-il, la religion du **serment**. **L'honneur** oblige à servir le roi, mais pas le **serment**. **Le serment**, c'est Napoléon qui l'a inventé. Et il n'a pas à se plaindre quand, en 1815, les offi-

ciers qui s'opposent à son retour lui objectent qu'il les a libérés de leur serment envers lui en abdiquant, et donc qu'ils ont contracté d'autres serments à quoi ils sont fidèles. »

(O) La Légion d'honneur a été créée par la loi du 9 prairial an X (29 mai 1802) ; la forme de la décoration n'a été fixée que quelques jours avant la cérémonie de première distribution aux Invalides, par le décret du 22 messidor an XIV (1er juillet 1804) : une étoile à cinq rayons doubles, dont le centre, entouré d'une couronne de chêne et de laurier, présente d'un côté la tête de l'empereur avec la légende « Napoléon, Empereur des Français », et de l'autre, l'aigle française tenant le foudre, avec la légende « Honneur et Patrie » ; voir : *Napoléon et la Légion d'honneur*, n° spécial de *La Cohorte*, 1968, catalogue de l'exposition présentée dans le cadre de la commémoration du deuxième centenaire de la naissance de l'empereur au Musée national de la Légion d'honneur et des ordres de chevalerie, notices 41, 225, 226 ; voir leçon IV, note (b).

(P) Voir le dossier de notes intitulé « L'idée de Patrie. Les emblèmes nationaux : drapeau, etc. » (I, 79-98), et en particulier les fiches I, 86-98 ; cette dernière phrase est empruntée par L. Febvre à un article de É. LONGIN, *Les Drapeaux et l'écharpe en Franche-Comté*, dans *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*, 8e série, 10e volume, 1919-1920, Besançon, 1921, p. 223-271, p. 225 : « Tous les écrivains qui ont fait du passé une étude consciencieuse sont d'accord sur ce point ; tous reconnaissent que, si l'on veut à tout prix une marque nationale, il faut la demander à la croix blanche que presque tous les régiments d'infanterie portaient sur leurs drapeaux avant 1792. »

Notes bibliographiques

Notes de cours, 1946-1947

[Patrie et sentiment national]

[Retour au sommaire](#)

(a) RABELAIS, Gargantua, chapitre XXXIX « Comment le moyne fût festoyé par Gargantua et des beaux propos qu'il tint en soupant » : « Hon, que je ne suis roi de France pour quatre vingts ou cent ans. Par Dieu, je vous mettrais en chien courteau les fuyards de Pavie. Leur fiebvre quartaine. Pourquoi ne mourraient-ils là plus tôt que laisser leur bon prince en cette nécessité ? N'est-il meilleur et plus honorable mourir vertueusement bataillant, que vivre fuyant vilainement ? » dans : Ch. MARTY-LAVEAUX, Les Oeuvres de maître François Rabelais, accompagnées d'une notice sur sa vie et ses ouvrages, d'une étude bibliographique, de variantes, d'un commentaire, d'une table des noms propres et d'un glossaire, Paris, 6 vol., 1868-1903, t. I, Paris, 1868, p. 144-147, p. 146 ; RABELAIS, Le Tiers Livre des faits et dits héroïques du bon Pantagruel, « Prologue de l'auteur M. François Rabelais pour le Tiers Livre des faits et dits héroïques du bon Pantagruel » : « Je pareillement quoi que suis hors d'effroi, ne suis toutefois hors d'émoi : de moi croyant n'être fait aucun pris digne d'oeuvre, et considérant par tout ce très noble royaume de France, deçà, delà les noms, un chacun aujourd'hui soi instamment exercer et travailler : part à la fortification de sa patrie, et la défendre : part au repoussement des ennemis, et les offrendre, le tout en police tant belle, en ordonnance si mirifique, et à profit tant évident pour l'advenir (car désormais sera France superbement bornée, seront Français en repousse assuré) que peu de chose me retient, que je n'entre en l'opinion du bon Heraclitus, affermant guerre être de tous bien père [...]. » dans : Ch. MARTY-LAVEAUX, Les Oeuvres de maître François Rabelais..., t. II, Paris, 1870, p. 5-14, p. 8-9 ; voir leçon III, note (f), leçon IX, note (d).

(b) Voir : L. P. JOURDA, Marguerite d'Angoulême, duchesse d'Alençon, reine de Navarre (1492-1549). Étude biographique et littéraire. Thèse principale pour le doctorat ès lettres présentée à la faculté des lettres de l'université de Paris par, Paris, 1930, 2 t., t. I, p. 205-206.

(c) Voir : F. BRUNOT, Histoire de la langue française des origines à 1900, Paris, 18 vol. en 9 t., Paris, 1905-1937, t. II Le Seizième siècle, Paris, 1906.

(d) L. Febvre indique dans son manuscrit qu'il s'agit des chapitres XXXVIII et XXXIX de Gargantua ; il s'agit en réalité des chapitres XXVIII et XXIX ; nous avons donc rétabli dans le texte les références exactes ; RABELAIS, Gargantua, chapitres XXVIII « Comment Pichrocole prit d'assaut la roche Clermauld et le regret et difficulté que fait Grandgousier de entreprendre guerre » : « Holos, holos, dit Grandgousier, qu'est ceci, bonnes gens ? Songe je, ou si vrai est ce qu'on me dit ? Pichrocole, mon ami ancien, de tout temps, de toute race et alliance, me vient assaillir ? Qui le meut ? Qui le point ? Qui le conduit ? Qui l'a ainsi conseillé ? [...] Ce non obstant, je n'entreprendrai guerre, que je n'aie essayé tous les ars et moyens de paix, là je me résolu », dans : Ch. MARTY-LAVEAUX, Les Œuvres de maître François Rabelais..., t. I, Paris, 1868, p. 109-111, p. 110-111 ; chapitre XXIX « La teneur des lettres que Grandgousier écrivit à Gargantua » : « Ma délibération n'est de provoquer, ainsi d'apaiser : d'assaillir, mais défendre : de conquête, mais de garder mes faux sujets et terres héréditaires. Et quelles est hostilement entré Pichrocole, sans cause ni occasion, et de jour en jour poursuit la furieuse entreprise avec excès non tolérables à personnes libères », *ibid.*, p. 112-113, p. 112.

(e) Voir : A. DELBOULLE, *Historique du mot « patrie »*, dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, t. VIII (1901), p. 688-689 ; H. VAGANAY, *L'Acte de naissance du mot « patrie »*, dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, t. XXVII (1920), p. 282 ; voir : leçon II, note (e), leçon XII, notes (b) et (g).

(f) Voir : Ch. V. LANGLOIS, *La Vie en France au Moyen Âge du XIIe au milieu du XIVe siècle*, t. III. *La Connaissance de la nature et du monde d'après des écrits français à l'usage des laïcs*, Paris, 1927, *Le Roman de Sidrach*, p. 198-275 : « Enfin, il était absolument dans l'état d'esprit des Francs d'outre mer, bien connu par les écrits de Philippe de Novare et d'autres témoignages : "La est son país ou l'on peut vivre", déclare-t-il avec insistance, et "non pas la ou l'on est natif " », p.

209 ; « *Peut-on oublier son pays ?* "L'on peut bien oublier son païs. Se tu es en ton païs pauvres, que tu n'aies de quoi vivre, et tu vas en autre païs ou tu trouves bien et amour, bien dois donc oublier la ou tu a étés pauvres et mendiant... La est ton païs, et ce païs dois tu aimer la ou tu as ton vivre, non pas la ou tu fus nés [...]" », *ibid.*, p. 260 ; voir les fiches de travail de L. Febvre intitulées « *Ubi bene, ibi patria* » (II, 5-6) et la fiche de travail IV, 62, sur lesquelles figurent ces deux citations ; voir : leçon XII *bis*, notes (e), (r).

(g) MAROT, *L'Enfer*, dans : G. GUIFFREY, *Les Oeuvres de Clément Marot de Cahors en Quercy, valet de chambre du roi, augmentées d'un grand nombre de ses compositions nouvelles par ci-devant non imprimées....* t. II, Paris, 1875, p. 159-189, p. 184.

(h) MONTAIGNE, *Les Essais*, livre II, chapitre XVII « De la praesumption », dans : P. VILLEY, *Les Essais de Montaigne. Nouvelle édition conforme au texte de l'exemplaire de Bordeaux, avec les additions et l'édition posthume, l'explication des termes vieillis et la traduction des citations*, Paris, 1922-1923, 3 t., t. II, p. 408-449, p. 418-419.

(i) R. Copley CHRISTIE, *Étienne Dolet. Le martyr de la Renaissance. Sa vie et sa mort, ouvrage traduit de l'anglais sous la direction de l'auteur par C Stryienski*, Paris, 1886 ; voir p. 99-106, l'épisode du deuxième discours prononcé par Étienne Dolet à Toulouse, entre le 26 novembre 1533 et le 26 janvier 1534 : « *Quelle est la culture littéraire de Toulouse, sa politesse de mœurs et sa civilisation, l'empressement que le roi a mis dernièrement à quitter la ville nous le montre fort bien. Il est venu, il a vu, il est parti. La vulgarité, la grossièreté, la barbarie, la sottise de Toulouse ont chassé celui qui fait la gloire de la France. On ne peut sous aucun prétexte vraisemblable, prétendre que le roi a été rappelé aussi soudainement par quelque affaire pressante* », p. 102 ; la note 3 de cette même page indique : « François Ier entra à Toulouse le 1er août 1533 et ne resta dans cette ville que sept jours » ; l'épisode se situe donc en 1533 et non en 1535, comme l'indique L. Febvre ; Jean de Boyssoné, dans une lettre adressée à Étienne Dolet vers la fin du mois d'août 1535, l'informe que « six étudiants français sont menacés de la peine capitale [...]. Je ne sais, dit-il, quel mauvais esprit pousse Toulouse à toujours persécuter les travailleurs [...] », *ibid.*, p. 208-209 ; voir la réponse d'Étienne Dolet : « Je suis vivement chagriné de la mauvaise chance des étudiants français, dont la vie est menacée à Toulouse. Mais pourquoi tout homme qui a du bon sens

ne fuit-il pas ces barbares ? Qui donc voudrait raisonnablement passer sa vie au milieu de ces gens ? Si les étudiants français écoutaient mes conseils, ils feraient leurs études dans une université française et seraient à l'abri de la barbarie et de la brutalité de Toulouse [..] », *ibid.*, p. 211 ; sur Dolet, voir également le dossier de notes de travail de L. Febvre « Humanistes du XVI^e s. **La politique. Natio. Rex. Regina. La justice** » (III, 80-92).

(j) RABELAIS, *Pantagruel*, chapitre VIII « Comment Pantagruel étant à Paris reçut lettres de son père Gargantua, et la copie de celles-ci » : « Par quoi, mon fils, je te admoneste que employe ta jeunesse à bien profiter en étude et en vertus. Tu es à Paris, tu as ton précepteur Epistemon, dont l'un par vives et vocales instructions, l'autre par louables exemples te peut endoctriner [...] », dans : Ch. MARTY-LAVEAUX, *Les Oeuvres de maître François Rabelais...*, t. I, Paris, 1868, p. 252-258, p. 255-256.

(k) Voir : J. BABELON, *La Bibliothèque française de Fernand Colomb*, Paris, 1913 (*Revue des bibliothèques*, 1913, supplément X), p. 192-193, n° 205.

(l) M. Poète indique que Paris comprend au XVI^e siècle de 3 à 500 000 habitants (et non 500 à 700 000), M. POÈTE, *Une Vie de cité de sa naissance à nos jours*, t. II *La Crise de la Renaissance. Du milieu du XVe siècle à la fin du XVIe siècle*, Paris, 1927, chapitre XLIII « La grande ville moderne qui naît au temps de François I^{er} », p. 178-198 ; voir les impressions des ambassadeurs de Venise sur Paris : « Notre cité - sans être exceptionnellement grande, puisque selon l'un d'eux, on en fait aisément le tour à pied en moins de trois heures et que l'espace ainsi délimité comprend même des jardins - leur paraît pourtant si peuplée, de 3 à 500 000 habitants, estimation qui dépasse la réalité [...]. Le Parlement est l'un des plus puissants éléments de son activité : magistrats, avocats, notaires, procureurs et plaideurs, forment avec tous ceux qui appartiennent à la Chambre des comptes, une population que Marino Cavalli ne craint pas d'évaluer, en 1546, à 40 000 âmes. A cela, s'ajoute l'université qui groupe de 16 à 20 000 étudiants, la plupart vivant dans des collèges [...]. », p. 178.

(m) Voir pour ceci la fiche de travail VII, 18, dans le sous-dossier intitulé « Patrie. Trahison. Exil » (VII, 16-20).

(n) Voir pour ces derniers paragraphes, le dossier de notes de travail de L. Febvre intitulé « Le culte des héros nationaux. Jeanne d'Arc, Du Guesclin, Bayard. Les légendes d'origine : Troie, etc. » (I, 42-53).

(o) Voir : H. et J. BAUDRIER, *Bibliographie lyonnaise. Recherches sur les imprimeurs, libraires, relieurs et fondeurs de lettres de Lyon au XVI^e siècle*, Lyon, 1895-1921, 12 vol. + tables, 10^e série, Lyon, 1913, p. 58-60 : « Bertrand du Guesclin. Les prouesses et vaillances du preux et vaillant chevalier Bertrand du Guesclin, jadis connestable de France. On les vend a Lyon cheulx Olivier Arnoullet demeurant auprès Notre Dame de Confort. [...] Imprime nouvellement a Lyon par Olivier Arnoullet. Et fut achevé le XVIII^e jour de mai, mil CCCCXXIX, in-4°, goth. de 72 ff. » ; L. Febvre indique, dans le manuscrit de son cours, que l'ouvrage date de 1528 ; la fiche de travail I, 53 donne cette même référence avec la date de 1529 (en chiffres romains) ; nous avons donc rétabli la date exacte dans la leçon.

(p) H. et J. BAUDRIER, *ouvrage cité*, p. 89-90 : « 1558 : La vie et les gestes du preux chevalier Bayard contenant plusieurs victoires par lui faites du règne des rois de France Charles huitième, Lois douzième. Et de François premier de ce nom tant en Italie, Naples et Picardie que autres pays et régions. on les vend a Lyon auprès de Notre Dame de Confort chez Olivier Arnoullet [...]. De avril mil CCCC LVIII par Olivier Arnoullet, in-4°, goth., 56 ff. » ; voir la fiche de travail de L. Febvre I, 52.

(q) Les références suivantes figurent dans le sous-dossier de notes de travail intitulé « Jeanne d'Arc et le XVI^e s. » (I, 46-51) ; elles ont sans doute une source commune que nous n'avons pu identifier avec certitude ; il s'agit peut-être de l'ouvrage suivant : P. LANÉRY D'ARC, *Le Livre d'or de Jeanne d'Arc. Bibliographie raisonnée et analytique des ouvrages relatifs à Jeanne d'Arc. Catalogue méthodique, descriptif et critique des principales études historiques, littéraires et artistiques consacrées à la Pucelle d'Orléans, depuis le XVe siècle jusqu'à nos jours*, Paris, 1894 ; la référence au Séjour d'honneur d'Octavien de Saint-Gelais y figure, p. 662, n° 1475 ; l'ouvrage ne donne toutefois ni la référence du manuscrit, ni celle de l'édition du XVI^e siècle, mais renvoie au passage édité dans : J. QUICHERAT, *Procès de condamnation et de réhabilitation de Jeanne d'Arc, dite la Pucelle*, publiés pour la première fois d'après les manuscrits de la Bibliothèque nationale, suivis de tous les documents historiques qu'on a pu réunir et accompagnés de

notes et éclaircissements, Paris, 5 vol., 1841-1849, t. V, Paris, 1849, p. 91-92 :
 « Tantôt après en champ d'honneur paré / Et siège d'or tapissé de louange / Je vi
 un roi glorieux, préparé, / Fulcy de paix, bénin, doux comme un ange, / Vaincu
 par mort ; mais son bon bruit ne change. / C'était Charles, septième de ce nom, /
 Qui tant voulut accroître son renom / Qu'à lui réduit Guyenne et Normandie, /
 Quelque chose qu'Anglais ou Normandie. / Près lui je vii sur cheval fier marchant,
 / Femme qui fut d'harnois puisant armée. / Pas ne semblait écolier ou marchant ; /
 Mais robuste, par prouesse affermée. / Dont m'ébahis de voir femme fermée / De
 si grand coeur, qui les gens incitait / Donner dedans et un chacun citait / A guer-
 royer, comme si tous jours elle / Tint en seurté les soldats sous son aile. / Pas n'eut
 quenaille attachée au côté, / Mais épée poignante et défensible ; / Fuyant repos et
 longue oisiveté, / Où volontiers coeur de femme est nuisible. / A autre affaire
 elle n'est entendible / Qu'ordonner gens pour batailles mouvoir. / Dont je congne
 que c'était pour tout voir, / Selon son geste et manière approuvée, / La Pucelle, par
 miracle trouvée. »

(r) Jean d'ANTHON, *Les Alarmes de Mars sur le voyage de Milan...* PARIS, Bibl. nat., fr. 5089, fol. 19 v° : « Non seulement : hommes fors et robustes / Des-
 quels les noms aux effets ce cognes / Comme Césars, Cipions et Augustes / Pour
 lors acquiers tiendrent rang et toumois / Mais tendres femmes portèrent : le har-
 nois / Comme Sinope, Lampeto, Ypolite, / Panthasillée, toutes dames d'élite /
 Tencxa argines preuves et renommées / Jehanne Pucelle digne de haut mérite / Et
 maintes autres par ci davant nommées. » ; cette référence, qui figure sur deux
 fiches de travail de L. Febvre (I, 47 et 50) ne figure ni dans l'ouvrage de P. Lanéry
 d'Arc, ni dans celui de J. Quicherat cités ci-dessus.

(s) Jean de BOYSSONÉ, 3e Centurie, Dixain XXXII : « D'où vient cela
 comme en si la France / N'y avait point de poètes notables / Que tu, qui l'as guet-
 tée de souffrance / Par ta prouesse et forces admirables / N'ayes trouvé poètes
 favorables / Qui tes haux faits ayent en vers réduit ? / [Si menas tu Charles le bien
 instruit / Sacrer a Reims, maugré tout les Anglais.] / Ha, si j'étais a composer bien
 duit, / De toi, Pucelle, au monde serait voix », dans : H. JACOUBET, *Les Trois
 Centuries de maître Jehan de Boyssoné*, docteur régent à Toulouse, édition criti-
 que, Toulouse, 1923, p. 171 ; voir note (u) ci-dessous ; L. Febvre a fait un compte
 rendu de cette édition en 1926, dans ; *Revue de synthèse historique*, t. 41 (1926),
 p. 147 ; voir : *Bibliographie de Lucien Febvre*, p. 50, n° 180 la référence de cette

citation et cette citation elle-même figurent sur deux fiches de travail de L. Febvre (I, 47 et 49) ; cette citation ne se retrouve ni dans l'ouvrage de P. Lanéry d'Arc, ni dans celui de J. Quicherat.

(t) Jean BOUCHET, *Le Jugement poetic de l'honneur féminin et séjours illustres claires et honnêtes dames...*, Poitiers, 1538 : « Si je ne suis de noble sang extraite / Noble je fus de courage et de cœur : / Car on me vit de tous vices retraite, / Et de vertus tenir toujours la traite / Sous le haut Dieu, des maux le seul vaincoeur / Par le vouloir duquel, sans grand rigueur, / Feis couronner à Rheims Charles septième : / Auquel, Henry, le royal diadème / Avait soustrait, par langlic appareil, / Par mes haux faits conduite, et bon conseil / Restituay les Français en leur force : / Je ne pris once de vieux sommeil / Et sous harnois de vouloir non pareil / De Jehanne suis, pucelle sans entorce », fol. 59-59 v^o ; ce texte, dont la référence figure sur deux fiches de travail de L. Febvre (I, 47 et 50), est édité dans l'ouvrage de P. Lanéry d'Arc, *ouvrage cité*, p. 679, n^o 1495.

(u) Cette citation, sous cette forme, figure sur la fiche de travail de L. Febvre, I, 49 ; voir : note (s) ci-dessus.

Notes bibliographiques

Notes de cours, 1946-1947

« Honneur, ou patrie ? »

[Avant-propos I]

[Retour au sommaire](#)

(a) Cette épigraphe, qui figure également, barrée, en tête de la première page de cet avant-propos, se retrouve sur la première des fiches de travail de L. Febvre (I, 1) : « Histoire de France. Épigraphe : "Je voudrais être peuple", La Bruyère » ; cette citation est extraite des *Caractères* de La Bruyère : « Si je compare ensemble les deux conditions des hommes les plus opposées, je veux dire les grands avec le peuple, ce dernier me paraît content du nécessaire, et les autres sont inquiets et pauvres avec le superflu. Un homme du peuple ne saurait faire aucun mal ; un grand ne veut faire aucun bien, et est capable de grands maux. L'un ne se forme et ne s'exerce que dans les choses qui sont utiles ; l'autre y joint les pernicieuses. Là se montrent ingénument la grossièreté et la franchise ; ici se cache une sève maligne et corrompue sous l'écorce de la politesse. Le peuple n'a guère d'esprit, et les grands n'ont point d'âme : celui-là a un bon fond et n'a point de dehors ; ceux-ci n'ont que des dehors et qu'une simple superficie. Faut-il opter ? Je ne balance pas : je veux être peuple », *Les Caractères ou les mœurs de ce siècle*, « Des grands », 25, dans : M. G. SERVOIS, *Oeuvres de La Bruyère. Nouvelle édition revue sur les plus anciennes impressions et les autographes et augmentée de morceaux inédits, des variantes, de notices, de notes, d'un lexique des mots et locutions remarquables, d'un portrait, d'un fac-similé, etc.*, Paris, 1865-1878, 3 t., t. I, Paris, 1865, p. 347.

(b) Cette citation figure sur une fiche de travail de L. Febvre (VI, 73) intitulée « **Les beaux textes** » ; elle est précédée de la référence de l'ouvrage dont elle est tirée : *Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon. Procès-verbaux et mémoires*, 1940-1941-1942, Besançon, 1943, n° 8, p. 1 : Allocution de M. Abel Monnot, président sortant, séance du jeudi 26 mars 1942 ; Abel Monnot, acadé-

micien titulaire résident depuis 1920, professeur honoraire au lycée Victor-Hugo de Besançon, avait été élu président annuel pour l'année 1938-1939 dans la séance publique du 30 juin 1938 ; il continua, du fait de la guerre, à exercer ces fonctions jusqu'en 1942 ; voir : *Académie des sciences, belles-lettres et arts. Procès-verbaux et mémoires, année 1938*, Besançon, 1938, p. 135-136, p. 136 ; L. Febvre, admis au sein de l'académie le 26 janvier 1921, figure en 1942 sur la liste des membres honoraires de celle-ci.

(c) L. Febvre fait allusion ici au débarquement américain à Oran, le 8 novembre 1942, et à la défaite de la flotte française d'Afrique du Nord ; sur ce point, voir : H. PSICHARI, *Des jours et des hommes (1890-1961)*, Paris, 1962, p. 199-207 (et plus particulièrement p. 199-200, 204-206), p. 265-268 ; voir : « Honneur et Patrie. Préface », avant-propos 2, note (b), leçon I, note (e).

(d) L. Febvre fait ici allusion à Henriette Psichari, dont l'un des fils périt à Oran, lors du débarquement américain en Afrique du Nord, tandis qu'un autre avait rallié la France libre ; H. PSICHARI, *ouvrage cité*, p. 165-167, 261-263 ; voir : « Honneur et Patrie. Préface », avant-propos 2, note (b), leçon I, note (e), et ci-dessus note (c).

(e) Voir : P. VALÉRY, « Avant-propos », dans : *Encyclopédie française, publiée sous la direction générale de Lucien Febvre...*, t. XVI *Arts et littératures dans la société contemporaine*, Paris, 1935, p. 16.04-1 ; J. HADAMARD, « Introduction. La science mathématique », « Le nombre en général », dans : *Encyclopédie française*, t. I *L'outillage mental. Pensée. Langage. Mathématique*, Paris, 1937, p. 1.52-14 ; voir : « Honneur et Patrie. Préface », avant-propos 2, notes (d) et (e), leçon II, note (a).

(f) Ce passage est repris de la leçon XIII ; voir également « Honneur et Patrie. Préface », avant-propos 2.

Notes bibliographiques

Notes de cours, 1946-1947

« Honneur, ou patrie : conception du livre »

Notes de travail

[Retour au sommaire](#)

(a) Ces notes sont très largement inspirées, pour ce qui concerne l'Honneur, de l'ouvrage d'E. TERRAILLON, *L'Honneur, sentiment et principe moral*, Paris, 1912, voir ci-dessous, note (b) et (c) ; on en retrouve la teneur dans plusieurs leçons ; voir leçon III, note (a) ; leçon IV, note (a) ; leçon VII, note (a) ; voir également : inventaire des notes, note 2, p. 262.

(b) L. Febvre a sans doute emprunté cette définition à E. TERRAILLON, *ouvrage cité*, Paris, 1912, dans lequel elle figure à la p. 202, note I : « Voici une formule qui nous paraît définir assez bien, non seulement la nature de la corporation des avocats, mais encore leur esprit de corps et leur honneur. "L'ordre des avocats est une agrégation de jurisconsultes, unis par les liens de l'honneur, consacrée sous la protection des lois et des magistrats et la défense des citoyens, qui ne peut admettre et consacrer en son sein que ceux qui non seulement respectent les lois mais aussi n'offrent dans leur conduite publique rien qui puisse déshonorer leur noble profession" (Arrêt du conseil de l'ordre, 20 août 1829, cf arrêt de la cour de Paris, 1830) ».

(c) Cette anecdote, qui figure également dans la leçon III, a sans doute été empruntée par L. Febvre à l'ouvrage d' E. TERRAILLON, *ouvrage cité*, Paris, 1912, p. 208 ; voir : leçon III, note (k).

(d) Voir : H. BERGSON, *Les Deux Sources de la morale et de la religion*, Paris, 1932 : « [...] Longue serait la parenthèse qu'il faudrait ouvrir si l'on voulait faire la part des deux forces, l'une sociale et l'autre supra-sociale, l'une d'impulsion et l'autre d'attraction, qui donnent leur efficace aux mobiles moraux. Un hon-

nête homme dira par exemple qu'il agit par respect de soi, par sentiment de la dignité humaine. Il ne s'exprimerait pas ainsi, évidemment, s'il ne commençait par se scinder en deux personnalités, celle qu'il serait s'il se laissait aller et celle où sa volonté le hausse : le moi qui respecte n'est pas le même que le moi respecté. Quel est donc ce dernier moi ? en quoi consiste sa dignité ? d'où vient le respect qu'il inspire ? Laissons de côté l'analyse du respect où nous trouverions surtout un besoin de s'effacer, l'attitude de l'apprenti devant le maître ou plutôt, pour parler le langage aristotélicien, de l'accident devant l'essence. Resterait alors à définir le moi supérieur devant lequel la personnalité moyenne s'incline. Il n'est pas douteux que ce soit d'abord "le moi social" intérieur à chacun dont nous avons déjà dit un mot. Si l'on admet, ne fût-ce que théoriquement, une "mentalité primitive", on y verra le respect de soi coïncider avec le sentiment d'une telle solidarité entre l'individu et le groupe, que le groupe reste présent à l'individu isolé, le surveille, l'encourage ou le menace, exige enfin d'être consulté et obéi : derrière la société elle-même, il y a des puissances surnaturelles, dont le groupe dépend, et qui rendent la société responsable des actes de l'individu [...]. L'individu n'obéit pas seulement par habitude de la discipline ou par crainte du châtiment : le groupe auquel il appartient se met nécessairement au-dessus des autres, ne fût-ce que pour exercer son courage à la bataille, où la conscience de cette supériorité de force lui assure à lui-même une force plus grande, avec toutes les jouissances de l'orgueil. On s'en convaincra en considérant une mentalité déjà plus "évoluée". Qu'on songe à ce qu'il entraine de fierté, en même temps que d'énergie morale, dans le "*Civis sum romanus*" : le respect de soi, chez un citoyen romain devait se confondre avec ce que nous appellerions aujourd'hui son nationalisme [...]. Il suffit d'observer ce qui se passe sous nos yeux dans les petites sociétés qui se constituent au sein de la grande, quand des hommes se trouvent rapprochés les uns des autres par quelque marque distinctive qui souligne une supériorité réelle ou apparente, et qui les met à part. Au respect de soi que professe tout homme en tant qu'homme se joint alors un respect additionnel, celui du moi qui est simplement, homme pour un moi éminent entre les hommes ; tous les membres du groupe "se tiennent" et s'imposent ainsi une "tenue" ; on voit naître un "sentiment de l'honneur" qui ne fait qu'un avec l'esprit de corps. Telles sont les premières composantes du respect de soi [...]. », p. 64-66 ; voir : leçon I, note (a).

(e) PASCAL, *Pensées*, section II, 147, 148, 149, 150, 151, dans : L. BRUNS-CHVICG, *Oeuvres de Blaise Pascal publiées suivant l'ordre chronologique avec documents complémentaires et notes*, t. XII et XIII, Paris, 1925 ; II, 147 : « Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous et en notre propre être : nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire, et nous nous efforçons pour cela de paraître. Nous travaillons incessamment à embellir et conserver notre être imaginaire, et négligeons le véritable. Et si nous avons ou la tranquillité, ou la générosité, ou la fidélité, nous nous empressons de le faire savoir, afin d'attacher ces vertus-là à notre autre être, et les détacherions plutôt de nous pour les joindre à l'autre ; nous serions de bon coeur poltrons pour acquérir la réputation d'être vaillants. Grande marque du néant de notre propre être, de n'être pas satisfait de l'un sans l'autre, et d'échanger souvent l'un pour l'autre ! Car qui ne mourrait pour conserver son honneur, celui-là serait infâme », *ouvrage cité*, t. XIII, p. 72-73 ; II, 148 : « Nous sommes si présomptueux que nous voudrions être connus de toute la terre, et même de gens qui viendront quand nous ne serons plus ; et nous sommes si vains, que l'estime de cinq ou six personnes qui nous environnent, nous amuse et nous contente », *ibid.*, p. 74 ; II, 149 : « Les villes par où on passe, on ne se soucie pas d'y être estimé ; mais, quand on doit y demeurer un peu de temps, on s'en soucie. Combien de temps faut-il ? un temps proportionnel à notre durée vaine et chétive », *ibid.* ; II, 150 : « La vanité est si ancrée dans le coeur de l'homme qu'un soldat, un goujat, un cuisinier, un crocheteur, se vante et veut avoir ses admirateurs ; et les philosophes mêmes en veulent ; et ceux qui écrivent contre veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit ; et ceux qui les lisent veulent avoir la gloire de l'avoir lu ; et moi qui écris ceci, ai peut-être cette envie ; et peut-être que ceux qui le liront... », *ibid.*, p. 74-75 ; II, 151 : « La gloire. L'admiration gâte tout dès l'enfance : Oh ! que cela est bien dit ! Oh ! qu'il a bien fait ! qu'il est sage, etc. Les enfants de Port-Royal, auxquels on ne donne point cet aiguillon d'envie et de gloire, tombent dans la nonchalance », *ibid.*, p. 75-76.

(f) PASCAL, *Les Pensées*, II, 158 : « Du désir d'être estimé de ceux avec qui on est. L'orgueil nous tient d'une possession si naturelle au milieu de nos misères, erreurs, etc. ; nous perdons encore la vie avec joie, pourvu qu'on en parle ! Vanité : jeu, chasse, visite, comédie, fausse perpétuité de nom », dans : L. BRUNS-CHVICG, *Oeuvres de Blaise Pascal...*, t. XIII, p. 76-77.

(g) François de SALES, *Introduction à la vie dévote*, publié à Lyon, en 1609 ; voir : J.-P. de BEAUMARCHAIS et D. COUTY, *Dictionnaire des œuvres littéraires de langue française*, Paris, 1994, p. 980-982.

(h) Voir : A. COMTE, *Physique sociale. Cours de philosophie positive, leçons 46 à 60, présentation et notes par J. P. ENTHOVEN*, Paris, 1975 : cette édition reprend les tomes IV *La partie dogmatique de la philosophie sociale*, V *La partie historique de la philosophie sociale*, et VI *Le complément historique de la philosophie sociale et les conclusions générales du Cours de philosophie positive* d'Auguste Comte.

(i) Cette idée est développée sur la fiche de travail VII, 24 : « **"Une nationalité est une mentalité.** Il y a une mentalité anglaise, une mentalité espagnole ou italienne, et c'est directement de cette nationalité commune que découle l'unité morale nationale. Un étranger est assimilé non plus quand il a **les mêmes idées** qu'un national, car les idées sont différentes même entre nationaux, mais quand il a acquis la même mentalité, c'est-à-dire la même tournure d'esprit, la même façon d'envisager toutes les idées." C'est mal dit, mais c'est vrai. C'est à reprendre et à dire mieux. On se sent Français. "Il ne sent pas comme nous", disent les Français dès qu'il y a crise » ; nous n'avons pu identifier la source de cette citation.

(j) Nous n'avons pu identifier cette référence.

Compléments à l'édition

LE MANUSCRIT RETROUVÉ

Présentation

1. Description du manuscrit

[Retour au sommaire](#)

Le manuscrit retrouvé par le plus heureux des hasards dans les greniers du château de Tocqueville en Normandie, à l'intérieur de deux chemises respectivement intitulées : « Marc Bloch. Manuscrit tapé » et « Mélanges Lucien Febvre », s'apparente davantage à un dossier d'archives qu'au manuscrit, complet et achevé, d'un ouvrage ¹⁵.

Dès l'abord, en effet, ce dossier apparaît composé de deux sous-dossiers que leur aspect matériel différencie nettement : le premier de ces sous-dossiers comporte plus de cent cinquante feuillets manuscrits, rédigés sans aucun doute possible de la main de Lucien Febvre, tandis que le second compte vingt et une pages dactylographiées en trois exemplaires.

Le dossier manuscrit est lui-même formé de plusieurs sous-dossiers, de nature hétérogène, et dont il importe de donner une description matérielle tout à fait précise.

¹⁵ La chemise intitulée « Marc Bloch. Manuscrit tapé » porte au verso : « Marc Bloch. Évolution économique et problèmes sociaux en France aux 14^e et 15^e siècles ».

Le premier de ces sous-dossiers manuscrits est inséré dans une petite chemise grise, qui porte, de la main de Lucien Febvre, le titre suivant : « Honneur et Patrie. Préface ». Ce dossier compte douze feuillets quadrillés, rédigés au stylo à bille bleu, dont le premier est intitulé : « Avant-propos ».

Le second de ces sous-dossiers est composé de quinze feuillets rédigés au stylo à encre au verso de pages d'épreuves des *Annales* ¹⁶. Il est précédé d'une page de titre, également rédigée au verso d'une page d'épreuve des *Annales*, portant les mots suivants : « Honneur, ou Patrie ? », au centre de la feuille, et, plus bas : « Je voudrais être peuple, La Bruyère ».

Ces deux premiers sous-dossiers sont suivis de treize petits sous-dossiers, composés de pages manuscrites rédigées au stylo à encre, au dos, pour la plupart d'entre elles, de pages d'épreuves des *Annales*. Les pages de certains de ces dossiers sont numérotées de la main de Lucien Febvre.

Pour dix de ces treize sous-dossiers, les feuillets qui les composent sont insérés dans une petite chemise sur laquelle figurent, toujours de la main de Lucien Febvre, un numéro de leçon et un titre ¹⁷.

La comparaison du dossier dactylographié et du dossier manuscrit permet rapidement de constater que les pages dactylographiées ne sont qu'une transcription des deux premiers dossiers manuscrits intitulés « Honneur et Patrie. Préface » et « Honneur, ou Patrie ? » et d'une partie de la première leçon.

Toutefois, cette confrontation montre également que la dactylographie n'a pas été revue par Lucien Febvre (ni peut-être d'ailleurs par personne). Des fautes de lecture grossières n'ont pas été corrigées ; les blancs laissés dans la transcription

¹⁶ Dans cette présentation, le terme *d'Annales* est toujours employé pour désigner la revue créée en 1929 par Lucien Febvre et Marc Bloch, et ce, sans tenir compte des dates de parution de celle-ci ; on trouvera la liste des différents titres qu'a portés successivement celle-ci dans : Table *des Annales*, p. 10.

¹⁷ Seules les leçons X, *X bis*, XII, *XII bis* et XIII, rédigées recto-verso sur des feuilles blanches, ne sont pas placées dans des chemises de ce type.

n'ont pas été comblés ; les différents exemplaires n'ont même pas été classés ¹⁸. Tout laisse à penser qu'il s'agit d'un travail entrepris par une personne peu familière de l'écriture de Lucien Febvre, et laissé inachevé.

Il semble à peu près certain que ces pages dactylographiées constituent un apport très tardif, peut-être même postérieur à la mort de Lucien Febvre, à la constitution de cette « liasse » de documents.

Un examen plus attentif de l'ensemble du dossier manuscrit révèle, là encore, sous leur apparente unicité, l'hétérogénéité des différents dossiers qui le constituent.

Ce gros dossier manuscrit comporte en effet deux sous-ensembles, qui relèvent l'un et l'autre d'un type d'écriture tout à fait différent.

Les deux premiers dossiers, « Honneur et Patrie. Préface » et « Honneur, ou Patrie ? », sont des textes entièrement rédigés, dont les ratures mêmes signalent le caractère « écrit » : repentirs et reprises témoignent d'un travail qui porte davantage sur la forme que sur le fond.

Les différentes leçons, en revanche, même si certains passages sont très « écrits », relèvent d'un genre que nous qualifierons, faute de termes plus adéquats, de notes de préparation. Le style en est parfois presque « télégraphique ». Certaines pages apparaissent même comme une succession de notations, dont la fonction essentielle semble être de scander les différentes étapes d'un discours, d'un cours.

Les deux premiers dossiers, « Honneur et Patrie. Préface » et « Honneur, ou Patrie ? », figurent bien le début d'un ouvrage, la préface ou l'avant-propos d'un livre, tandis que les dossiers de leçons regroupent les notes d'un cours donné en public, cours durant lequel Lucien Febvre prévoyait d'étudier « les sources du

¹⁸ Ainsi, dès la première phrase de la première leçon, la phrase : « Mets à exécution vieux projet » a-t-elle été lue : « Mettre à exécution vue psychologique » ; à la deuxième page, les mots : « l'évêque, noble ayant tradition d'une famille d'épée » ont été lus : « l'évêque, noble, ayant hérité ».

patriotisme » (leçon I) ou encore « les deux sources du sentiment national en France » (leçon XIII).

2. Datation

Les notes du cours professé en 1945-1946

Ce cours, comme l'indique tant le texte de la leçon III, « Voilà en substance ce qu'un moraliste, raisonnant sur l'Honneur aujourd'hui en 1945, en France, à l'aide d'exemples français, pourrait dire », que celui de la dernière leçon, « L'honneur, ce sentiment que nous avons analysé en moraliste, et en moraliste de **1946** », a été professé en 1945-1946 ¹⁹. Comme le souligne Lucien Febvre dans la dernière leçon conservée, ce cours de 1945-1946 au Collège de France a essentiellement porté sur l'honneur : « [Nous] sommes arrivés [à la] dernière leçon. Mais nous n'avons pas épuisé notre sujet. [Je m'étais] proposé d'examiner avec vous les **deux sources du sentiment national en France** aujourd'hui. Ces deux sources, la devise inscrite sur nos drapeaux les nomme « **Honneur, Patrie** » [...]. Nous avons limité notre tâche. Nous nous sommes bornés cette année à l'étude du **sentiment de l'Honneur** [...] ²⁰. »

Cette datation est confirmée par l'examen des versos des pages de notes des différentes leçons. Nombre d'entre elles sont en effet rédigées au dos de pages d'épreuves des *Annales*, que l'existence d'une table détaillée permet souvent, grâce aux titres courants ou aux noms d'auteurs cités, de dater avec précision, Aucune d'entre elles n'est postérieure à 1944 ²¹.

¹⁹ Voir : leçon III, p. 77 ; leçon XIII, p. 184.

²⁰ Voir : leçon XIII, p. 184 ; voir également le résumé que Lucien Febvre donne de son cours de 1945-1946 dans *l'Annuaire du Collège de France, 46e année*, Paris, 1946, p. 150-151, p. 151 ; ce résumé est reproduit ci-dessus, voir p. 267.

²¹ Voir en particulier : leçon I, note 2 ; leçon III, note 1 ; leçon IV, note 1 ; leçon V, note 1 ; leçon VI, note 1, p. 113, 79, 89, 102, 113.

Lucien Febvre utilise également, pour la préparation de la leçon II, les versos des pages d'un texte manuscrit qui a pu être identifié comme le manuscrit d'un article de Gabriel Le Bras paru en 1945 dans les *Annales* ²². La huitième leçon est, par ailleurs, rédigée au dos d'un compte rendu ronéotypé du procès-verbal d'une séance du conseil de perfectionnement du Conservatoire national des arts et métiers (dont il est membre), qu'on peut dater de la fin du mois de novembre ou du début du mois de décembre 1945 ²³.

On peut donc conclure de l'ensemble de ces indices que ces notes de cours sont bien celles du cours de 1945-1946, et que Lucien Febvre a préparé chacune de ses conférences de cette année 1945-1946, peu avant de les prononcer, au dos des documents qu'il avait alors « sous la main ».

Les chemises contenant les notes du cours de 1945-1946

Si on examine ensuite les versos des feuilles pliées en deux qui servent de chemises à ces feuillets de notes, et qui portent à la fois l'indication du numéro de la leçon et son titre, on constate que celles-ci comportent des dates postérieures à celles qui ont pu être relevées au dos des notes de cours elles-mêmes. Ces dates s'échelonnent en effet de mars à mai 1947 ²⁴. Si les notes de cours elles-mêmes

²² Voir : leçon II, note 1, p. 56 ; il s'agit de l'article suivant : G. LE BRAS, *Un programme : la géographie religieuse*, dans *Annales d'histoire sociale*, t. VII (1945), p. 87-112, *Table des Annales*, p. 126, n° 1649.

²³ Il y est fait allusion au décès d'un professeur le 3 novembre 1945 et à la nécessité de faire des propositions pour les prêts d'honneur avant le 31 décembre 1945, leçon VIII, feuillets numérotés 7 et 8 ; voir : leçon VIII, note 1, p. 135.

²⁴ Leçon II : 13 mars 1947, lettre du Service des relations universitaires et culturelles entre la France et l'étranger adressée à Lucien Febvre, voir : leçon II, note 1, p. 56 ; leçons III, IV et V : mai 1947, fiches de poste pour l'UNESCO (où Lucien Febvre est délégué), voir : leçon III, note 1, leçon IV, note 1, leçon V, note 1, p. 79, 89, 102 ; leçons VII, VIII, IX et XI : 24 avril 1947, pages du procès-verbal de la séance du 24 avril 1947 de la commission Langevin-Wallon pour la réforme de l'enseignement (dont Lucien Febvre est membre), voir : leçon VII, note 1, leçon VIII, note 1, leçon IX, note 1, leçon XI, note 1, p. 124, 135, 142, 163.

peuvent être datées de 1945-1946, leur mise en ordre ne peut donc être antérieure à mai 1947.

On sait que Lucien Febvre a poursuivi en 1946-1947, par un second cours au Collège de France sur « l'idée de Patrie et surtout sur les manifestations réelles du sentiment patriotique en France du XVI^e au XIX^e siècle », les recherches entamées en 1945-1946 sur « les deux sources du sentiment national en France : le sentiment de *l'Honneur* et celui de la *Patrie* »²⁵. Mais on sait aussi qu'il n'a pu, en raison d'une mission d'enseignement à l'Université libre de Bruxelles, commencer ce cours avant mai 1947²⁶.

C'est peut-être alors que, préparant cette seconde série de leçons, Lucien Febvre a repris le dossier de ses notes de cours de l'année précédente et inséré les feuillets de chacune d'elles dans une petite chemise, sur laquelle il a porté le numéro de la leçon et son titre.

Il est possible aussi que Lucien Febvre ait entrepris cette remise en ordre, un peu plus tard, en vue de la rédaction du premier des avant-propos conservés sous le titre d' « Honneur, ou Patrie ? », avant-propos qui ne peut être antérieur à 1947.

C'est en tout cas à l'occasion de cette remise en ordre que Lucien Febvre a reporté sur la première page de notes de chaque leçon le numéro de la leçon²⁷.

Cette hypothèse d'une remise en ordre et d'une numérotation des leçons postérieure au cours lui-même est renforcée par la constatation d'une erreur commise lors de cette numérotation.

Les premiers mots de la leçon XI, intitulée « Honneur, Vertu : De Bossuet à Montesquieu », montrent nettement que Lucien Febvre avait donné une leçon intermédiaire entre cette leçon numérotée XI et la leçon numérotée X. Au début de la leçon XI, il indique en effet : « [Nous avons] vu [la] dernière fois comment les prédicateurs, au XVII^e siècle, avaient condamné **l'Honneur du Monde**. [Nous

²⁵ *Annuaire du Collège de France*, 47^e année, Paris, 1947, p. 167-168, p. 167 ; *Bibliographie de Lucien Febvre*, p. 157, n° 1436 ; ce résumé est reproduit ci-dessus, voir p. 267.

²⁶ *Ibid.*

²⁷ La première page de la seconde leçon porte en outre, dans la marge de gauche, les mots : « Collège de France, 1945/46 », voir : leçon II, note 1, p. 56.

avons] vu quelle conception [ils] s'en faisaient. [Nous avons] vu quelles analyses [ils] en donnaient [...] » ²⁸. Or la leçon précédente, numérotée X, porte entièrement sur la conception de l'honneur dans *Le Cid*.

Nous avons retrouvé dans les notes de travail qui sont conservées par ailleurs, plusieurs pages, en partie rédigées au verso d'une convocation à une réunion du conseil de perfectionnement du Conservatoire national des arts et métiers du 4 mars 1946 (prenant donc place dans la fourchette chronologique requise), qui représentent vraisemblablement une partie de la leçon manquante.

Les premiers mots font référence à cette leçon sur *Le Cid* : « [Nous] avons vu [la] dernière fois ce qu'était l'Honneur pour Corneille. [Nous] avons vu comment Corneille avait travaillé, dans *Le Cid* notamment, sur le thème de l'honneur à l'espagnole, qui était en réalité le point d'honneur [...] » ²⁹. Ces pages, qui portent sur la conception de l'honneur chez Bossuet, s'insèrent parfaitement dans la logique du cours.

On peut penser que, presse par le temps, Lucien Febvre n'a pas procédé à une relecture très attentive de son dossier et ne s'est pas aperçu de l'absence de cette leçon sur Bossuet, classée ailleurs, avec ses notes de travail.

De même ne s'est-il pas aperçu de l'absence de la leçon XII bis et des dernières pages de la leçon XIII, qui ont été retrouvées postérieurement à la découverte de ce dossier et ne devaient déjà plus s'y trouver.

C'est vraisemblablement également de 1947 que daterait le titre général porté sur la page de couverture de la première leçon : « Honneur ou Patrie ? », titre semblable à celui d'un des deux sous-dossiers manuscrits rédigés.

²⁸ Voir : leçon XI, p. 159.

²⁹ Voir : leçon X *bis*, note 1, p. 157 ; leçon XI, note 1, p. 163.

Les notes du cours de 1947

Les notes du cours professé par Lucien Febvre à partir de mai 1947 ne nous ont pas été conservées, à l'exception, semble-t-il, de l'une des leçons.

Trois feuillets, d'un format oblong, placés dans la chemise de la leçon XII sur « La Patrie », mais dont le contenu ne s'insère pas dans celle-ci, se sont avérés complémentaires de quatre autres feuillets du même format classés dans les notes de travail. Ces sept feuillets représentent sans doute une leçon, vraisemblablement la première, du cours sur la patrie comme source du sentiment national professé par Lucien Febvre en 1947 ³⁰.

Les avant-propos

Si la rédaction des leçons date de 1945-1946 (et, pour une leçon, de 1947), celle des deux sous-dossiers manuscrits respectivement intitulés « Honneur et Patrie. Préface » et « Honneur, ou Patrie ? » leur est, sans doute possible, postérieure.

Toutefois, ces deux dossiers, bien que relevant du même type d'écriture - la rédaction d'un livre, et non plus la préparation d'un cours -, ne sont pas eux-mêmes strictement contemporains.

« Honneur, ou Patrie ? » : avant-propos 1

Le sous-dossier manuscrit intitulé « Honneur, ou Patrie ? », que nous avons, pour plus de commodité, baptisé « Avant-propos 1 », est rédigé, comme les notes

³⁰ Voir : « Patrie et sentiment national », note 1, p. 205.

de cours, au stylo à encre, au dos d'épreuves des *Annales*, qui peuvent être datées de 1942 à 1946 ³¹.

Quant au contenu, il reprend, de façon beaucoup plus « écrite » et en les développant considérablement, des éléments présents dans les leçons I « Le sujet. Quelques définitions », II « Définitions théoriques ou histoire des mots ? » et XIII.

Les dates données par Lucien Febvre dans le texte même, 1942 et 1945, renvoient aux origines du projet et au cours donné au Collège de France ³² en 1945-1946, sans fournir d'indications supplémentaires pour la datation de la rédaction.

Ces différents indices permettent de penser que la rédaction de ce premier « avant-propos » est postérieure à la tenue des cours de 1945-1946, et sans doute aussi à celle du cours de 1947.

Le titre de cet avant-propos (« Honneur, ou Patrie ? »), identique à l'exception de la virgule, à celui donné aux leçons, l'utilisation, comme pour les notes de cours, de pages d'épreuves des *Annales*, le ton même du texte, laissent supposer que cette première rédaction pourrait être de peu postérieure au cours de 1947, et dater de l'été ou de l'automne 1947. Mais aucun élément ne permet de l'affirmer avec certitude.

La rédaction de ce premier avant-propos est en tout cas antérieure, sans doute de plusieurs années, à celle du second avant-propos intitulé « Honneur et Patrie. Préface », qui, nous le verrons, peut être daté de 1955.

³¹ Voir : « Honneur, ou Patrie ? », avant-propos 1, note 1, p. 222.

³² « Et voilà comment naquit ce petit livre, un triste jour de 1942, ce petit livre sur un grand sujet, l'un des plus grands sans doute, et des plus poignants qu'un Français, au sortir de quatre années de nuit, puisse se proposer d'éclairer par l'histoire », « Honneur, ou patrie ? », avant-propos 1, p. 215 ; « [...] Avons-nous appréhendé en elles-mêmes ces réalités substantielles, la Patrie, la Nation, l'État ? Non pas, certes, mais *nous avons* analysé pour nous et nos lecteurs la façon dont, en 1945, nous revêtions de nos préoccupations momentanées les notions de Patrie, de Nation et d'État », *ibid.*, p. 217.

« Honneur et Patrie. Préface » : avant-propos 2

Le second avant-Propos, « Honneur et Patrie. Préface », que nous avons appelé « Avant-propos 2 », est entièrement rédigé au stylo à bille bleu, sur des pages quadrillées.

Ces pages sont insérées dans une chemise constituée par la couverture d'un livre paru en 1954, sur laquelle le titre est également porté au stylo à bille bleu ³³.

Dans le texte même, Lucien Febvre, revenant sur les raisons qui l'ont conduit à entreprendre la rédaction de ce livre, indique : « Et voilà comment naquit un livre qui fut parlé au Collège de France publiquement, dès 1945, et que l'auteur a gardé dans l'ombre pendant dix ans, volontairement et par un sentiment qui se passe d'exégèse » ³⁴. Et rappelant, un peu plus loin, que les significations d'un certain nombre de mots peuvent changer au cours des siècles, il ajoute : « [...] quand nous nous référons au sentiment toujours vivant de **l'Honneur**, tel qu'il vit dans nos coeurs au milieu du XXe siècle, [...] avons-nous appréhendé des réalités immuables depuis des siècles ? Tout au plus avons-nous analysé la façon dont, vers 1950, nous revêtons de caractères transitoires des notions qui n'ont cessé de changer au cours des temps [...] » ³⁵.

Quant au fond, le texte reprend et développe les idées exprimées dans le premier avant-propos, qui reprenait lui-même, on l'a vu, la teneur de trois des leçons du cours de 1945-1946.

Il semble donc qu'on puisse établir la chronologie suivante : à l'issue des conférences de 1945-1946 et de 1947, sur « les deux sources du sentiment national en France : le sentiment de *l'Honneur* et celui de la *Patrie* », Lucien Febvre aurait entrepris, peut-être dès l'été ou à l'automne 1947, et en tout cas, après avoir reclassé ses notes de cours, la rédaction de l'ouvrage qu'il projetait de publier sur ce thème, et en aurait écrit alors l'avant-propos (« Honneur, ou Patrie ? »). Dans

³³ Voir : « Honneur et patrie. Préface », avant-propos 2, note 1, p. 40.

³⁴ *Ibid.*, voir p. 31.

³⁵ *Ibid.*, p. 32.

une note à un article de L. E. Halkin, intitulé *Pour une histoire de l'honneur*, publié dans les *Annales* en 1949, Lucien Febvre indique qu'il a « depuis plusieurs années [...] en préparation un livre sur l'un des moteurs les plus puissants que l'homme de nos sociétés historiques connaisse », ce qui laisse penser qu'il n'en a pas entamé véritablement la rédaction ³⁶. N'ayant pu alors, faute de temps sans doute, rédiger d'autres pages que celles de cet avant-propos, il aurait, en 1955, dix ans après son premier cours, repris le projet qu'il avait formé dès 1942, et réécrit l'avant-propos qu'il avait déjà rédigé (« Honneur et Patrie. Préface »). La mort le surprit au travail ³⁷.

C'est cette chronologie qui nous a servi de fil conducteur pour établir, le plan finalement retenu pour l'édition du « manuscrit retrouvé », qui s'est avéré être, à la suite d'un examen attentif, un dossier de travail, constitué de plusieurs « strates » de dates différentes, et non le manuscrit complet d'un ouvrage achevé.

Ce choix permet de rendre compte au mieux, semble-t-il, des différentes étapes du travail entrepris par Lucien Febvre - et poursuivi pendant dix ans - sur les thèmes de l'honneur et de la patrie comme sources du sentiment national en France.

³⁶ Voir : L.-E. HALKIN, *Pour une histoire de l'honneur*, dans *Annales. Économies. Sociétés. Civilisations*, 4e année (1949), p. 433-444 : « M. Léon-E. Halkin, professeur à l'Université de Liège et, j'ajoute, l'auteur d'un des plus remarquables ouvrages qui aient été consacrés à la déportation (on voudra bien se reporter à ce qu'en ont dit les *Annales*, 1948, n° 1, p. 51), ignorait, quand il m'a adressé cet article, que, depuis plusieurs années j'avais en préparation un livre sur l'un des moteurs les plus puissants que l'homme de nos sociétés historiques connaisse. La rencontre est heureuse, et je tenais à la signaler. - L. F. », p. 433.

³⁷ Lucien Febvre, après une première attaque en janvier 1956, mourut le 26 septembre 1956 ; pour un rappel des principales étapes de sa vie et de sa carrière voir : *Bibliographie de Lucien Febvre*, p. 27-28 ; C. CHARLE et E. TELKÈS, *Les Professeurs du Collège de France. Dictionnaire biographique*, 1901-1939, Paris, 1988, p. 70-73.

3. Les notes de travail

L'édition de ce dossier est complétée par celle d'autres pièces, tirées des notes de travail de Lucien Febvre portant sur le même thème.

Le contenu des notes de travail et leur utilisation

Rédigées sur les supports les plus divers : épreuves des *Annales*, convocations à des réunions, procès-verbaux de séances du conseil de perfectionnement du Conservatoire national des arts et métiers ou de la commission Langevin-Wallon de réforme de l'enseignement, lettres reçues, documents manuscrits, etc., ces notes ont été regroupées par Lucien Febvre en petits dossiers, eux-mêmes reclassés en six gros dossiers, placés dans une chemise cartonnée intitulée : « Honneur-Patrie ». Le septième dossier de notes, retrouvé en même temps que la leçon XII bis et les dernières pages de la leçon XIII, devait à l'origine figurer dans cette même chemise.

Ces dossiers et sous-dossiers, dont on a donné l'inventaire en annexe à l'édition du cours, comportent des documents de différentes natures. Il peut s'agir de notes de lecture : dépouillement de textes comme *La Chanson de Roland*, *Le Loyal Serviteur*, *Le Cid*, analyses ou extraits d'ouvrages à caractère historiographique, comme ceux de Léon Gautier (*La Chevalerie*), de Jacques Flach (*Les Origines de l'ancienne France*) ou d'Alphonse Aulard (*Le Patriotisme français de la Renaissance à la Révolution*) et bien d'autres. Il peut s'agir aussi de références bibliographiques, de réflexions de Lucien Febvre, de projets de rédaction ou de premières rédactions des notes de cours, voire même de fragments de leçons ³⁸.

Nombre des matériaux ainsi accumulés ont été utilisés pour les leçons du cours de 1945-1946 sur l'honneur. Le contenu des dossiers sur *La Chanson de Roland* se retrouve ainsi dans la leçon VII, « L'honneur dans *La Chanson de Ro-*

³⁸ C'est le cas par exemple pour la leçon X *bis* et la leçon sur « Patrie et sentiment national » ; voir ci-dessus, notes 15 et 16.

land », celui des dossiers sur l'honneur chez Froissart, chez Monstrelet et dans *Le Loyal Serviteur*, dans la leçon VIII, « Chansons de geste, Froissart, Bayard », celui du dossier sur, « L'idéal de l'honneur aristocratique : Rabelais, Thélème », dans la leçon IX sur « L'honneur au XVI^e siècle : Rabelais, Thélème, Montaigne », de même que celui du dossier sur « L'honneur à la Corneille » figure dans la leçon X sur *Le Cid*, et celui des dossiers sur Bossuet, Massillon et Montesquieu dans la leçon X *bis* sur Bossuet et dans la leçon XI, « Honneur. Vertu : De Bossuet à Montesquieu » ³⁹.

La leçon XII sur « La Patrie », la leçon XII *bis* et la dernière leçon reprennent de leur côté la plupart des éléments des dossiers de notes sur la patrie et la nation ⁴⁰.

La leçon III, « Honneur pour le moraliste », et la leçon IV, « Analyse du sentiment de l'honneur » sont, quant à elles, très largement inspirées d'un dossier de notes, placé en tête des notes de travail et intitulé « L'honneur ». Ce dossier de notes, dont le contenu semble avoir servi de fil conducteur à la recherche de Lucien Febvre, s'apparente, semble-t-il, à une réflexion générale sur l'honneur comme morale. C'est pourquoi il nous a paru utile d'en donner également l'édition, ainsi que celle du dossier sur « Patrie, Nation, État », retrouvé postérieurement, qui a inspiré les leçons sur la patrie ⁴¹.

Si on compare attentivement un dossier de notes et la leçon portant sur le même sujet, on a parfois même l'impression, et ce surtout à partir de la leçon VII, que la leçon a été rédigée en recopiant les fiches du dossier mises « bout à bout ». Dans certains cas même, Lucien Febvre n'a pas recopié ses fiches mais les a placées au milieu des feuillets de la leçon et y renvoie dans son texte ⁴².

³⁹ Voir : leçon VII, notes (u) et (z) ; leçon VIII, notes (d) et (j) ; leçon IX, note (j) ; leçon X, note (a) ; leçon XI, notes (b), (c), (d) et (e).

⁴⁰ Voir : leçon XII, notes (a), (l), (m), (s), (t), (v) à (y), leçon XII *bis*, note (a) ; leçon XIII, notes (d) à (g), (i) à (q), (s) à (1).

⁴¹ Voir ci-dessus, p. 227-254 ; voir : leçon III, note (a) ; leçon IV, note (a).

⁴² Ainsi, dans la leçon VII, pour la citation qu'il emprunte à Marc Bloch, qui débute par les mots « Morte comme institution... » ; voir leçon VII, note 13, p. 125 ; voir dans cette même leçon, les notes 18, 19 et 20, p. 125.

L'ensemble de ces observations permet de penser qu'une part notable (environ les trois quarts) de ces dossiers de notes de travail est contemporaine de la préparation du cours de 1945-1946, dont ils constituent en quelque sorte le substrat.

Toutefois, cette confrontation des dossiers et sous-dossiers de notes de travail et des leçons conservées révèle également que tous les dossiers n'ont pas été mis à contribution pour le cours sur l'honneur professé en 1945-1946.

On constate ainsi que la plus grande partie des fiches qui concernent le XIX^e siècle n'ont pas été exploitées dans ce cours.

De la même façon, pour la période médiévale comme pour l'époque moderne, certains dossiers n'ont été utilisés que de façon très partielle : ainsi, dans le dossier de notes de travail sur « L'honneur au Moyen Âge. La patrie au Moyen Âge », le sous-dossier intitulé « La chevalerie et ses rites. Le rôle de la Bourgogne », en dehors des pages sur « Honneur chevaleresque : Delécluze », n'a pas été repris dans le cours ⁴³. Il en est de même pour le dossier sur « Patrie. Le XVI^e siècle », dont de nombreux sous-dossiers n'ont pas été mis à contribution.

On retrouve cependant certains éléments de ces dossiers dans la leçon de 1947 sur la patrie : ainsi pour ceux sur « Le culte des héros nationaux. Jeanne d'Arc, Du Guesclin, Bayard », ou « La France de la Pléiade » ⁴⁴.

Il semble donc bien que ces dossiers de notes de travail constituent non seulement les matériaux du cours de 1945-1946 sur l'honneur, mais aussi ceux du cours de 1947 sur la patrie, dont ils nous permettent d'appréhender les contours.

Datation des notes de travail

L'examen des versos des feuillets utilisés par Lucien Febvre pour ces notes de travail montre que, s'il avait dès l'origine conçu son étude sur « les deux sources

⁴³ Voir : inventaire des notes de travail : « L'honneur au Moyen Âge. La patrie au Moyen Âge » (II, 1-111), « La chevalerie et ses rites. Le rôle de la Bourgogne » (II, 73-111), « Honneur chevaleresque : Delécluze » (II, 74-88), p. 258.

⁴⁴ Voir inventaire des notes de travail : « Le culte des héros nationaux : Jeanne d'Arc, Du Guesclin, Bayard. Les légendes d'origine : Troie, etc. » (I, 42-53) ; « La France de la Pléiade » (III, 24-36).

du sentiment national en France » comme un tout, Lucien Febvre n'a rassemblé sa documentation qu'au fur et à mesure de l'avancement de ses leçons. Les dates des versos des documents utilisés pour le cours de 1945-1946 s'échelonnent en effet entre 1932 et 1946 ⁴⁵. En revanche, les dossiers portant sur le XIXe siècle (qui ont vraisemblablement été utilisés pour le cours de 1947) comportent, quant à eux, un certain nombre de documents qui peuvent être datés d'avril à juin 1947 ⁴⁶. Un des sous-dossiers de notes sur la Révolution française porte d'ailleurs comme titre : « Textes populaires fournis par le mémoire de Belin déposé aux Hautes Études et lu par moi en juin 1947 » ⁴⁷.

D'autres indices incitent d'ailleurs à penser que Lucien Febvre, après avoir constitué ses dossiers pour ses leçons de 1945-1946 et de 1947, a continué à enrichir ceux-ci de pièces nouvelles : ainsi une lettre d'André Monglond à Lucien Febvre, du 8 avril 1948, accompagnant l'envoi de trois fiches bibliographiques, est-elle insérée dans le dossier sur la Révolution et l'Empire qui date pour l'essentiel, semble-t-il, de 1947 ⁴⁸. Quelques fiches sont rédigées, comme l'avant-propos 2, au stylo à bille, dont la diffusion ne s'est faite qu'à partir de 1948, et ne peuvent donc être antérieures à cette date ⁴⁹.

⁴⁵ Voir : inventaire des notes de travail, notes 3, 5, 6, 7, 14, 16, 17, 20, 23, 28, 30, 34, 37, 39, 40, 45, 48, 55, 56, p. 265-266.

⁴⁶ Page d'un procès-verbal de la séance du 29 mai 1947 de la commission Langevin-Wallon de réforme de l'enseignement, programme du Congrès mondial de la famille et de la population du 22 au 29 juin 1947, lettre aux membres du conseil de perfectionnement du Conservatoire national des arts et métiers du 24 avril 1947, etc., voir : inventaire des notes de travail, notes 44, 49, 50, 52, p. 265.

⁴⁷ « Révolution, Empire, 1815 » (V, 35-59), « Révolution française : Textes populaires fournis par le mémoire de Belin déposé aux Hautes Études et lu par moi en juin 1947 » ; voir : inventaire des notes de travail, note 43, p. 265.

⁴⁸ « Révolution, Empire, 1815 » (V, 1-230), dossier sans titre (V, 27-34), voir : inventaire des notes de travail, note 43, p. 265 ; voir également une note de la main de Fernand Braudel, reprenant une citation de Maurice Barrès, et curieusement placée dans un dossier intitulé « Moyen Âge » (II, 1-7, 7).

⁴⁹ Ainsi le dossier intitulé : « Honneur, Patrie : Robespierre, important discours du 10 juin [17]91 » ; voir : inventaire des notes de travail, note 42, p. 265.

Le classement des notes de travail

Lucien Febvre, après les dépouillements entrepris pour ses cours de 1945-1946 et 1947, a donc continué à enrichir ses dossiers, dont il semble avoir par ailleurs repris le classement après 1950.

En effet, plusieurs des petites chemises qui servent de couverture aux dossiers et sous-dossiers de ces notes de travail sont rédigés au stylo à bille et ne peuvent donc, nous l'avons vu, être antérieures à 1948 ⁵⁰. Certaines de ces chemises sont d'ailleurs constituées par des documents datés de 1950, alors même que les notes de travail qu'elles contiennent ont été largement utilisées dans les leçons du cours de 1945-1946 : c'est le cas en particulier des différents dossiers sur *La Chanson de Roland* dont les fiches, qui forment le noyau de la leçon VII, sont placées dans des chemises datées de 1950 et rédigées au stylo à bille rouge ⁵¹.

Cet emploi du stylo à bille se retrouve, comme nous l'avons noté, dans la rédaction du deuxième avant-propos « Honneur et Patrie. Préface », qui peut être daté de 1955, ainsi que pour quelques corrections apportées au texte du premier avant-propos, « Honneur, ou Patrie ? » et à celui de la leçon III « Honneur pour le moraliste » ⁵².

Les notes de travail regroupées dans ce dossier « Honneur-Patrie » représentent donc bien les matériaux rassemblés par Lucien Febvre pour ses cours de 1945-1946 et 1947 sur « Les deux sources du sentiment national en France, le sentiment de l'honneur et celui de la patrie » ⁵³. Enrichies d'apports postérieurs, puis reclassées, sans doute vers 1955, peu avant la rédaction du deuxième avant-propos, elles devaient fournir la matière du livre dont Lucien Febvre avait entamé

⁵⁰ Voir : inventaire des notes de travail, notes 31, 33, 42, p. 264.

⁵¹ « *Chanson de Roland* » (II, 35-59) ; voir : inventaire des notes de travail, note 12, p. 221 ; voir également : *ibid.*, notes 18, 26, p. 263-264.

⁵² Voir : « Honneur, ou Patrie », avant-propos 1, note 67, p. 224 ; leçon III, notes 38, 43 et 44, p. 80.

⁵³ Voir : *Annuaire du Collège de France, 46e année*, Paris, 1946, p. 150-151, reproduit ci-dessus, p. 267.

la rédaction. Leur classement reflète sans doute les grandes articulations du plan de l'ouvrage ainsi entrepris.

4. Les sources

Sans donner ici une analyse détaillée du cours sur l'honneur de 1945-1946 et de la leçon sur la patrie dont on a pu lire le texte intégral, il nous est apparu toutefois nécessaire de fournir quelques indications générales sur les sources auxquelles Lucien Febvre a eu recours.

Il importe tout d'abord de rappeler que le cours de 1945-1946 porte essentiellement sur l'honneur, que Lucien Febvre se propose d'étudier dans une perspective historique. Sur quinze leçons conservées, dix lui sont entièrement consacrées, les deux premières leçons étant des leçons de « définition » du sujet, et les trois dernières abordant la notion de patrie, qui fera l'objet du cours de 1947.

Sur ces dix leçons, et bien que Lucien Febvre se défende de parler en moraliste, près de trois, la leçon III, « Honneur pour le moraliste », la leçon IV, « Analyse du sentiment de l'honneur », et le début de la leçon V, « Les origines », constituent une analyse de l'honneur conçu comme une morale.

Quatre leçons portent sur le Moyen Âge au sens large : la mise en place de la féodalité, dans les leçons V, « Les origines », et VI, « Fidélité, serment, honneur », puis la naissance et l'épanouissement de la chevalerie, à travers les chansons de geste, *Le Loyal Serviteur* et les chroniques de Froissart, dans les leçons VII et VIII. Les leçons suivantes étudient la naissance et l'évolution du sentiment de l'honneur au XVI^e siècle, au XVII^e siècle et au XVIII^e siècle.

Les sources utilisées par Lucien Febvre pour ces leçons, qu'il s'agisse de sources primaires ou de sources secondaires, ont été identifiées avec le plus de précision possible dans les notes bibliographiques jointes à chacune des leçons, et il n'apparaît pas utile de s'étendre très longuement sur ce point.

On peut toutefois remarquer, dans le cas des sources primaires, le recours quasi-exclusif à des sources à caractère littéraire, qu'il s'agisse de *La Chanson de Roland* ou d'autres chansons de geste, du *Loyal Serviteur*, des chroniques de

Froissart, des œuvres de Rabelais, des tragédies de Corneille ou des sermons de Bossuet, pour ne citer que les plus utilisées.

Pour ce qui concerne les travaux historiques mis à contribution, il faut souligner tout particulièrement les emprunts importants faits aux travaux de Marc Bloch, et en particulier aux deux volumes de *La Société féodale* respectivement parus en 1939 et 1940 ⁵⁴. Mais à côté de Marc Bloch, Lucien Febvre fait également appel à des historiens comme Léon Gautier, professeur à l'École des chartes, ou Jacques Flach, professeur au Collège de France, dont les ouvrages sont nettement plus anciens, et parfois aussi à des auteurs qui s'apparentent davantage à des essayistes qu'à des historiens, comme Delécluze ⁵⁵.

Pour l'histoire de la langue, les instruments de travail privilégiés de Lucien Febvre, sont le *Dictionnaire de la langue française* dirigé par Émile Littré et *L'Histoire de la langue française*, de Ferdinand Brunot, bien qu'il fasse également son profit d'articles plus « pointus », dont la référence lui a peut-être été fournie par le petit ouvrage d'Alphonse Aulard sur *Le Patriotisme français de la Renaissance à la Révolution* ⁵⁶.

⁵⁴ M. BLOCH, *La Société féodale : la formation des liens de dépendance*, Paris, 1939 ; *Les Classes et le gouvernement des hommes*, Paris, 1940 ; voir : leçon V, notes (a) à (h), leçon 6, notes (a) à (r) ; leçon VII, notes (b) à (d), note (q).

⁵⁵ L. GAUTIER, *La Chevalerie*, nouvelle éd., Paris, s. d. ; voir : leçon VII, note (e), (f), (h), (i), (v) et (y) ; J. FLACH, *Le Patriotisme et le sentiment national dans l'ancienne France*, dans *Revue politique et littéraire (Revue bleue)*, 1917, p. 65-72, voir : leçon 1, note (i), leçon XII, note (t), leçon XII bis, note (a) ; É. J. DELÉCLUZE, *Roland ou la chevalerie*, Paris, 1845, voir : leçon IX, note (n).

⁵⁶ É. LITTRÉ, *Dictionnaire de la langue française*, t. I, 2e partie D-H, Paris, 1863, « Honneur » ; voir : leçon III, note (b) ; leçon VII, notes (b), (d) à (i) ; leçon VII, notes (n), (q) (r), leçon VIII, note (b) ; *ibid.*, t. II, 1er partie I-P. Paris, 1869, « Patrie », « Patriote », « Patriotique », voir : leçon XII, notes (a), (b) et (j), leçon XII bis, notes (c), (k), (s) et (t), (x), leçon XIII, notes (j), (l), (n), (p) ; F. BRUNOT, *Histoire de la langue française des origines à 1900*, 18 vol. en 9 t., Paris, 1906-1943, voir : leçon II, notes (c) et (e), leçon XII, note (x), leçon XII bis, notes (c), (B) à (H), leçon XIII, notes (e) à (h), (i), « Patrie et sentiment national », note (c) ; A. AULARD, *Le Patriotisme français de la Renaissance à la Révolution*, Paris, 1921, voir : leçon I, note (j), leçon II, note (f), leçon XII, notes (b) à (k), leçon XII bis, notes (d), (u), (w), (x), (z), (A), leçon XIII, note (h) ; A. DELBOULLE, *Historique du mot « patrie »*, dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, t. VIII (1901), p. 688-689, voir : leçon

Comme on l'a déjà souligné, l'essentiel de ces références, qu'il s'agisse de sources primaires ou de sources secondaires, figure dans les différents dossiers des notes de travail, ce qui nous a souvent permis d'identifier l'édition utilisée par Lucien Febvre. Quelques ouvrages, qu'il analyse parfois longuement dans ses notes de travail, n'apparaissent qu'en écho dans les leçons : ainsi en est-il en particulier de l'ouvrage de Julien Benda, *Esquisse d'une histoire des Français dans leur volonté de former une nation*, ou encore de celui de Jacques Flach, *Les Origines de l'ancienne France* ⁵⁷.

On notera en revanche l'absence quasi totale, dans les notes de travail comme dans les leçons, en dehors d'une simple référence bibliographique dans les notes, de toute allusion à un ouvrage qui semble pourtant avoir servi de fil conducteur à la réflexion de Lucien Febvre sur l'honneur en tant que morale. C'est en effet la thèse intitulée *L'Honneur, sentiment et principe moral*, présentée par Eugène Terrail pour le doctorat ès lettres devant la faculté des lettres de l'université de Paris et publiée chez Alcan en 1912, qui a inspiré les leçons III, « Honneur pour le moraliste », et IV, « Analyse du sentiment de l'honneur », une partie de la leçon VII, « L'honneur dans *La Chanson de Roland* », ainsi que le dossier de notes intitulé « L'honneur », que nous avons édité à la suite des notes de cours et des avant-

II, note (f), leçon XII, notes (b) et (e), « Patrie et sentiment national », note (e) ; A. THOMAS, *Le Mot « patrie », note de philologie*, dans *Revue des idées*, 1906, p. 555-558, voir : leçon II, note (f), leçon XII, notes (c), (e), (f), (h), (i) ; H. VAGANAY, *L'Acte de naissance du mot « patrie »*, dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, t. XXVII (1920), p. 282, voir : leçon II, note (f), « Patrie et sentiment national », note (e).

⁵⁷ Sous le titre « L. F. reprend Benda », Lucien Febvre donne une lecture critique de ce livre de Julien Benda, paru à Paris, en 1932, dont il a fait par ailleurs un compte rendu en 1933 : *Entre l'histoire à thèse et l'histoire manuel ; deux esquisses récentes d'histoire de France : M. Benda, M. Seignobos*, dans *Revue de synthèse*, t. 5 (1933), p. 205-236, *Bibliographie de Lucien Febvre*, p. 86-87, n° 586 ; voir : « La France est une nation. Benda... » (I, 149-161), I, 149-155 ; J. FLACH, *Les Origines de l'ancienne France, la condition des personnes et des terres, de Hugues Capet à Louis le Gros*, Paris, 1884-1917, 4 vol. ; M. Bloch a fait un compte rendu de cet ouvrage en 1920 : M. BLOCH, *M. Flach et les origines de l'ancienne France*, dans *Revue de synthèse historique*, t. 31 (1920), p. 150-152 ; « Honneur, Patrie. Conception du livre » (I, 1-10), « Flacheries », (I, 6-10).

propos ⁵⁸. On retrouve en effet dans cet ouvrage, outre la structure générale de ces notes et de ces leçons, une anecdote rapportée par Lucien Febvre à propos d'un duel en 1897, et la définition de l'ordre des avocats par un arrêt du Conseil de Paris en 1829, que Lucien Febvre reprend dans ses notes de travail ⁵⁹.

Lucien Febvre a donc fait une lecture attentive de cet ouvrage dont il reprend la structure générale et nombre d'idées qui explicitaient sans doute ses sentiments les plus profonds sur un sujet qui lui tenait alors particulièrement à coeur.

L'ensemble du dossier ainsi constitué au fil des années, dont nous avons recherché le fil directeur en distinguant les différentes strates, nous livre un témoignage particulièrement émouvant sur la personnalité de Lucien Febvre, dont il représente, en quelque sorte, le testament intellectuel.

Thérèse CHARMASSON.

Fin du texte

⁵⁸ E. TERRAILLON, *L'Honneur, sentiment et principe moral*, Paris, 1912 ; E. Terrailon, né le 25 juin 1873 à Béziers, professeur au lycée de Carcassonne, a soutenu sa thèse de doctorat de philosophie sans toutefois obtenir de mention, le 31 mai 1912 à Paris, devant un jury présidé par E. Durkheim, voir : Arch. nat., AJ (16) 4763 ; cette référence figure en tête de la fiche intitulée « Honneur : Bibliographie » (L, 38) ; voir : leçon III, note (a), leçon IV, note (a), leçon VII. note (a) ; « Honneur » (I, 24-36 v°), édition donnée ci-dessus, p. 227-244.

⁵⁹ Voir : leçon III, note (k), inventaire des notes de travail, notes (a), (b) et (c).